This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07577864 1

POÈTES

ET ROMANCIERS

DE

LA LORRAINE.

METZ, IMPRIMERIE DE PALLEZ ET ROUSSEAU.

POÈTES

ET ROMANCIERS

DE

LA LORRAINE,

Par le Comte Théodore Joseph Boudet de PUYMAIGRE.

METZ,
PALLEZ et ROUSSEAU,
Imprimeurs-Libraires-Éditeurs.

1848.

40

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
260255A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

Ce volume renferme principalement des notices sur les poètes et les romanciers Lorrains; c'est ce qui nous a engagé à lui donner le titre qu'il porte. Ce titre cependant n'est pas rigoureusement exact, parmi les écrivains dont nous nous occuperons, il en est un ou deux que ne peut réclamer la littérature d'imagination.

Quelques-unes des notices qu'on va lire ont déjà parues; nous les avons remaniées avec soin et quelquefois presque entièrement refaites. Nous n'avons pas cru devoir adopter pour les biographies suivantes un classement chronologique; le faire c'eut été s'interdire de combler par la suite les lacunes qui existent dans ce recueil. Nous avons voulu, au contraire, nous réserver la faculté de revenir vers certaines époques intéressantes, de parler de certains

★ Anon.

hommes dont le nom ne mérite pas un complet oubli. Nous ouvrons donc une galerie où les portraits sont placés pêle-mêle, où Mme de Graffigny est près d'Ausone, où le froc de Dom Jean frôle l'habit à la française du chevalier de Boufflers. Si plus tard nous essayons encore de reproduire les traits d'écrivains de la Lorraine, nous pourrons ajouter ces nouveaux tableaux aux anciens sans rien déranger dans notre petit musée, puisque réellement aucun ordre n'y règne.

Peut-être un jour agrandirons-nous assez notre galerie pour y accueillir différents personnages de nos contrées qui se sont illustrés par des talents autres que les talents littéraires. — L'accueil que le public fera à ce premier volume décidera si notre œuvre est finie ou si elle est à peine commencée.

TH. DE P.

GILBERT.

COUP-D'ŒIL

SUR LA SATIRE AVANT GILBERT.

Les idées tournent toujours à peu près dans le même cercle, sans se reproduire exactement dans les mêmes formes; chaque siècle a un caractère à lui, d'après lequel des pensées déjà formulées peuvent se modifier au point de paraître neuves : ainsi la littérature du moyen-âge offre toutes les données de la littérature ancienne, mais exprimées différemment.

L'esprit méditatif qui avait fait les philosophes, en s'épurant sous la voûte des cloîtres, dicta des livres de morale évangélique. L'histoire, perdant son style grave, se mit à causer naïvement comme un vieux guerrier qui raconte ses exploits, et devint une chronique. Suivant la même marche que l'histoire, le poéme se métamorphosa en roman, l'ode en chanson, l'églogue en pastourelle, et les trouvères qui récitèrent des fabliaux dialogués, furent à leur insu les imitateurs de Thespis. Quant à la satire, elle n'adopta positivement aucun genre; mais, se généralisant, elle alimenta des fables, des contes, des romans, et diverses sortes de poésies.

On le voit, le moyen-âge, ignorant, à quelques rares exceptions près, les traditions de l'art ancien, en reproduisit toutes les inspirations, modifiées par d'autres mœurs, d'autres croyances. Puis insensiblement, soit par imitation, soit par une progression naturelle, l'esprit humain en est revenu à jeter ses idées dans la plupart des moules antiques: il rappelle ces chevaliers dont nous parlent les légendes, qui, égarés dans une forêt, marchent pendant de longues heures, et se retrouvent enfin au lieu d'où ils sont partis.

Au XIIe siécle, époque à laquelle les idiomes modernes commencèrent à se perfectionner, et à produire, surtout dans le midi de l'Europe, quelques essais poétiques, la satire fut moins en honneur chez les trouvères que chez les troubadours. Beaucoup de

ces derniers, tels que Bertrand de Born, Peyrols, etc., écrivirent avec verve, et souvent adressèrent aux princes et aux rois de durs reproches. Mais ne voulant m'occuper ici que de la poésie française, ce n'est ni aux Provençaux, ni à quelques auteurs qui composèrent, comme Adalbéron [1], des poémes satiriques en latin, que je dois demander des citations, la langue d'*oil* seule m'en fournira [2].

[1] Adalbéron, sacré évêque de Laon en 977, fit un poème satirique de 430 vers hexamètres et le dédia au roi Robert. Ce poème a été imprimé en 1665. 1 vol. in-8°. Paris, Dupuis.

[2] « Le couronnement du roi d'Arles, Boson, en 879, partagea la France romane en deux nations, qui demeurèrent quatre siècles rivales et indépendantes. Les invasions des barbares, la misère des peuples, les guerres civiles et tous les malheurs qui en sont la suite, avaient détruit la langue latine et corrompu l'allemand. La division de la France en deux monarchies établit une semblable division dans le langage des deux peuples. Ceux du midi de la Loire se nommèrent *Romans provençaux*, et ceux qui habitaient au nord de la même rivière ajoutèrent au nom de *Romans* qu'ils prenaient, celui de *Wælches* ou *Wallons* que leur donnaient leurs voisins. On nomme encore le Provençal *langue d'oc* et le Wallon *langue d'oil*, d'après le mot qui exprimait le signe affirmatif *oui* dans l'un et l'autre dialecte ; de même que l'on appelait alors l'italien la *langue de si*, et l'allemand la *langue de ya* *. Après trois siècles d'existence, la langue des troubadours s'éteignit par une nouvelle corruption, et parce qu'elle ne fit aucun progrès. Le roman wallon que les trouvères employaient, se conserva, se perfectionna peu à peu, et c'est de ce dialecte qu'est venu le français. » (*Littérature du midi de l'Europe*, par M. de Sismondi, tome Ier, p. 259.) — * Remarquons-le, il paraîtrait, d'après un passage du *de Vulgari Eloquio* de Dante, p. 105 de l'édition Pasquali, que les Allemands autrefois disaient *yo*.

Je viens de le dire, cette langue, au XIIe siècle, ne compta que peu d'ouvrages satiriques. Parmi eux on remarque cependant un *sirvente*[1] dans lequel Richard Cœur-de-Lion reproche au dauphin d'Auvergne et au comte Gui d'avoir pris le parti de Philippe-Auguste. Selon le roi d'Angleterre, ces deux seigneurs sont sans foi et sans courage. Ils l'ont abandonné, parce qu'ils ont craint de n'être pas assez bien payés de leurs services. Du reste, ils pourront s'en repentir, car les Français sont trompeurs:

Mais nos cal avoir regart
Que Franssois son longobart.

J'ai parlé tout à l'heure d'ouvrages de longue haleine inspirés par l'esprit satirique, un des plus remarquables est le *Roman du Renard*, entrepris au commencement du XIIIe siècle par Perrin de Saint-Cloot[2], et continué ensuite par divers poètes au nombre desquels on place Rutebœuf. Le succès de ce poème burlesque fut tel, que plusieurs hauts dignitaires du clergé en firent peindre les principales scènes dans leurs demeures. Un auteur du temps le

[1] Par le mot *sirvente* ou *servantois*, on a parfois désigné des compositions satiriques; mais généralement le sirvente était un chant composé en l'honneur de quelqu'un, une demande respectueuse adressée soit à Dieu, soit à des hommes, pour en obtenir une grâce. (Voyez le *Glossaire de Roquefort*.)

[2] Ce roman, qui se compose d'environ trente mille vers, ne fut terminé qu'en 1339.

leur a reproché dans des vers dont voici la traduction :

« Ils sont moins pressés de mettre l'image de Notre-Dame dans les églises, que de faire peindre dans leurs chambres le loup, sa femme et le Renard » [1].

Et cependant dans ce roman étrange, les prêtres n'étaient pas bien traités, pas mieux que les seigneurs, pas mieux que les rois.

Après avoir longtemps excité la verve des trouvères, *le Renard,* lors des démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII, vint servir la vengeance royale, en paraissant dans une parade qui fut représentée à Paris l'an 1313. On voyait l'astucieux animal médecin, chirurgien, clerc, évêque, archevêque, puis pape, et toujours il dévorait des poules et des poussins, allégorie qui, selon Sainte-Foix, signifiait les exactions de Boniface VIII.

Un moine bénédictin, Guyot de Provins, mérite aussi d'être cité comme poète satirique, pour un livre qu'il appela *Bible,* parce que, suivant lui, il ne contenait que des vérités. Mais de tous les ouvrages du XIIIe siècle, celui qui jouit du plus de réputation est le

[1] En leurs moustiers ne font pas fere
Sitost l'image Notre-Dame,
Comme font Isangrin et sa fame,
En leurs chambres, et de Renart.
Vie des Pères, manusc.

Roman de la Rose[1] par Guillaume de Lorris et Jean de Meung. Le *Roman de la Rose* fut entouré au moyen-âge d'une célébrité presque égale à celle qu'acquit le poëme de Dante. Attaqué par les uns, défendu par les autres, lu, admiré, cité, commenté, le livre de Jean de Meung fut longtemps pour notre littérature ce que la *Divine Comédie* est restée pour la littérature italienne, un livre par excellence. C'est là sans doute la seule ressemblance réelle qui existe entre ces deux œuvres, toutefois on pourrait découvrir, dans la seconde comme dans la première, les traces d'un même goût. La chevalerie commence à perdre de son éclat, les trouvères se taisent, la poésie moins naïve a pris une robe de docteur, elle connaît le *trivium* et le *quadrivium*, elle a lu Aristote, Virgile, Orose, — son auteur favori, — elle tient à montrer sa science, à n'être pas trop aisément comprise par le vulgaire, elle aime les subtilités scholastiques, les personnifications d'idées abstraites. En Italie les personnages des *Cent nouvelles antiques* n'ont plus leur ancienne popularité, on s'occupe moins d'Iseult que de Béatrice, dans laquelle on croit ne reconnaître qu'une fiction allégorique, que la théologie. Le monde moral s'anime et vit. Les vertus, les vices, revêtent des formes matérielles et consti-

[1] Nous plaçons le *Roman de la Rose* au nombre des ouvrages qui parurent dans le XIIIe siècle, bien que, comme le *Roman du Renard*, il n'ait été terminé qu'au XIVe.

tuent une nouvelle mythologie. La droiture, la tempérance et la générosité ne sont plus des qualités abstraites, impalpables, invisibles, ce sont trois nobles femmes, trois proscrites qui ne savent où aller; comme on vient à la maison d'un ami, elles viennent au cœur de Dante, et l'amour qui habite ce cœur les accueille favorablement. En France, Bel Accueil, Franchise, ont remplacé Tristan et Renaud; on oublie un peu Ganélon et Maugis pour Faux-Semblant et Male-Bouche, qui empêchent l'Amant de cueillir la rose objet de ses vœux. Cette rose elle-même n'est plus, au dire de quelques-uns, une allégorie grossière; selon tel commentateur, elle signifie le grand œuvre, ce rêve des alchimistes; selon tel autre, elle a un sens anagogique et rivalise avec Béatrice.

Comme dans la *Divine Comédie,* la satire est fréquente dans le *Roman de la Rose,* surtout dans la partie écrite par Jean de Meung. Guillaume de Lorris n'avait voulu que composer un livre d'agrément, qu'imiter *l'Art d'aimer* d'Ovide, et comme on l'a découvert depuis peu [1], il avait terminé son ouvrage. Jean de Meung en supprima les derniers vers et y fit une longue suite, dans laquelle il semble n'avoir eu d'autre but que de satiriser son temps. Ce ne fut pas seulement contre les femmes, qui se plaignirent avec raison du *Roman de la Rose*, que le poëte

[1] N° 7 du *Bulletin du Bibliophile*, publié par Techner.

exerça son esprit mordant; il n'épargna aucun rang, aucune profession, et souvent, sous une forme enjouée, il agita d'importantes questions sociales. Après avoir chanté la vie simple et heureuse des premiers hommes, il décrit, d'une façon très-hardie pour l'époque où il vivait, les maux causés par le partage inégal des biens, et la manière dont furent élus les premiers rois :

« Les hommes partagèrent même la terre. Dans ce partage, ils mirent des bornes, et en mettant ces bornes, ils se battaient entre eux, ils se volaient ce qu'ils pouvaient, et les plus forts eurent les plus grandes parts..... Alors il fallut que l'on nommât quelqu'un qui fût chargé de défendre les habitations, de punir les malfaiteurs, de rendre la justice à ceux qui la lui demanderaient, sans que personne osât le contredire; ils s'assemblèrent donc pour l'élire..... Ils choisirent un grand vilain, le plus robuste d'eux tous tant qu'ils étaient, celui qui était le plus membru et avait la plus haute taille, et ils le firent prince et seigneur. Celui-ci jura qu'il soutiendrait leurs droits si on voulait lui donner assez de bien pour qu'il pût vivre..... Et voilà comme furent créés les premiers rois et les premiers princes. »

Les regrets que Jean de Meung semble éprouver de l'inégalité dans le partage des biens, n'est pas le seul rapport qu'il ait avec quelques novateurs de nos jours; il s'exprime aussi fort clairement sur la communauté des femmes :

« La nature n'est pas si sotte de faire naître Marotte seulement pour Robichon, ou Robichon pour Marotte, ou pour Agnès, ou pour Perrette; mais elle vous a fait, n'en doutez pas, beau fils, toutes pour tous et tous pour toutes, chacune commune pour chacun, chacun commun pour chacune. »

Ces vers sont débités par une matrone qui donne des conseils à peu près semblables à ceux que Regnier prête à *Macette*. On trouve même dans la satire ainsi intitulée plusieurs imitations patentes du roman de la Rose. Je n'en citerai qu'une :

« Ayez les poings fermés quand il s'agit de donner, ayez les mains ouvertes pour prendre; donner est une grande folie, à moins que ce ne soit pour attirer des gens dont on pense faire son profit..... Je vous permets tels cadeaux : il est bon de donner lorsque c'est pour que ce don vous revienne multiplié. »

(*Roman de la Rose*, vers 13811 et suiv.)

A prendre, sagement ayez les mains ouvertes;
Ne faites, s'il se peut, jamais présent ni don,
Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon.
Parfois on peut donner pour les galands attraire.
A ces petits présents je ne suis pas contraire,
Pourveu que ce ne soit que pour les amorcer.
(*Regnier*, sat. XIII.)

J'aurais encore à signaler bien d'autres emprunts faits par Regnier à Jean de Meung, et les vers que ce

poète met dans la bouche de *Faux-Semblant*[1] m'offriraient quelques traits satiriques assez curieux, si je ne craignais pas de donner trop d'étendue à cet essai.

Comme *la Divine Comédie*, le *Roman de la Rose* eut de nombreux détracteurs et de chauds partisans. Parmi les premiers on remarque le célèbre Gerson qui l'attaqua sous le rapport des mœurs; François Oudet qui composa, à Metz, *le Chevalier des Dames*, ouvrage où il prend vivement la défense d'un sexe maintes fois censuré par Jean de Meung, et Martin-Franc qui, dans le même but qu'Oudet, écrivit quelques années avant lui *le Champion des Dames*.

A l'assault, Dames, à l'assault,
A l'assault dessus la muraille,
Cy près est venu en surseault,
Male-Bouche en grande bataille.

[1] Une chose singulière, c'est que Dante a textuellement traduit dans un quatrain les six vers suivants prononcés par Faux-Semblant :

Qui de la toison du bélin (bélier)
En lieu de mantel sebelin
Sire Isangrin (le loup) affubleroit,
Le loup qui mouton sembleroit,
Puis o (avec) les brebis demourast,
Cuidez qu'il ne les dévourast ?
(Vers 11744.)

Chi nella pelle d'un mouton fasciasse
Un lupo, e fralle pecore mettesse,
Dimmi, cre'tu perche mouton paresse,
Ch'egli però le pecore salvasse ?

Ce quatrain se trouve à la fin d'un manuscrit des *Rime* de Dante, qui est à la bibliothèque Ricardi, à Florence.

Tel est le début de Martin-Franc, qui raconte ensuite comment Male-Bouche, l'ennemi des dames, les assiége dans le château d'Amour, dont les autels sont desservis par un curé nommé *Sens-Abesti*, et où *Foi*, *Espérance*, etc. sont au réfectoire.

Je ne continuerai pas l'analyse du *Champion des Dames*, je dois dire aussi quelques mots de Jean Molinet qui mit en prose le *Roman de la Rose*, et n'y vit qu'une pensée religieuse et morale. Ce commentateur était si persuadé des bonnes intentions de Jean de Meung, qu'il ne peut assez remercier Dieu de ce qu'il ait permis au poëte de finir l'œuvre qu'il avait entreprise. « Louanges, dit-il, louanges soient au Dieu d'amours perdurables, et à sa mère très-sacrée Vierge, quant nous voyons ce romant reduyt à sens moral, jusques à cueillir la rose.... Aulcuns amans fols et terrestres, addonnez à lubricité et pleins de lascivies, le glosent à leur avantage et selon leur affection, *qui de terrâ est, de terrâ loquitur;* mais ceux qui seront amoureux du deduyt spirituel, *qui de cœlo venit*, ils y trouveront bon fruit, bonheur et honneur salutaire, etc. »

Je viens de faire une excursion hors du XIIIe siècle, je me hâte d'y rentrer, car à cette époque la satire se présenta encore sous diverses formes dont je n'ai point parlé.

Ce n'est pas seulement dans le *Roman du Renard* que Rutebœuf laissa des traces de la causticité de son esprit, il composa d'autres pièces, telles que *les*

Ordres de Paris, la Chanson des Ordres, et plusieurs fabliaux que l'on peut regarder comme des satires : parmi ces derniers, *la Dispute du Croisé et du non Croisé* mérite quelque attention. Le petit dialogue qui porte ce titre paraît, au premier aspect, avoir été composé pour exciter aux croisades, mais bientôt on s'aperçoit que l'intention de l'auteur a été tout autre.

Deux chevaliers s'entretiennent des périlleuses entreprises d'outre-mer; l'un s'est croisé, l'autre semble décidé à ne pas quitter ses foyers, et tour à tour ils allèguent les motifs qui leur ont fait prendre à chacun une résolution différente : « Sire, dit le non croisé, vous parlez très-bien, mais que n'allez-vous prêcher tous ces riches abbés, ces gros doyens et ces prélats qui se sont voués à servir Dieu? Quoi! ce sont eux qui ont ici tous les biens, et c'est nous qu'on vient exhorter à le venger! Convenez-en, la chose n'est pas juste. Hélas! que leur importe la grêle et l'orage? les revenus leur viennent en dormant. Ma foi, si c'est par ce chemin qu'on va en paradis, ils seraient fous de le changer, car je doute qu'ils en trouvent un plus doux. » [1]

Plus loin le même interlocuteur dit encore : « Beaucoup de gens, grands et petits, sages et honnêtes, vont dans ce pays que vous vantez tant; ils s'y conduisent bien, je n'en doute pas. Cependant, — et

[1] *Legrand d'Aussy*, fabliaux.

je ne sais comment cela arrive, — quand ils en reviennent, ce sont des méchants, des bandits. Au reste, je le répète, si Dieu est partout, il est aussi en France, et il ne s'y cachera pas exprès pour moi. »

Puis ce chevalier qui a donné tant de bonnes raisons pour ne pas s'éloigner de sa patrie, se décide à suivre l'exemple du croisé. Ce dénouement si peu naturel est cependant fort adroit : saint Louis allait partir pour sa malheureuse expédition, le trouvère ne pouvait ouvertement critiquer son roi, aller contre toutes les idées reçues de son temps, mais ces idées, il les a attaquées fort habilement dans les discours du non croisé.

Beaucoup de fabliaux, de fables et de chansons pourraient encore me fournir des citations, mais ce que j'ai dit suffit pour faire connaître l'esprit de la satire pendant les deux premiers siècles de notre littérature. La noblesse et le clergé [1] furent, comme on l'a vu, souvent en butte aux traits caustiques de

[1] Le clergé, il faut en convenir, n'eut pas toujours cette pureté de mœurs qui, en général, le rend aujourd'hui si respectable; mais les défauts qu'on lui reprocha au moyen-âge tenaient en quelque sorte à la barbarie de l'époque, et n'auraient jamais dû faire oublier les immenses services qu'il rendit à la société : « Au moment, a dit M. Fresse-Montval, où s'affaiblissait la civilisation romaine, où l'unité et par conséquent la force disparaissaient de l'administration de l'empire...., il apparut tout à coup un corps fortement constitué, qui, formé d'avance pour les hommes, mais sans leur secours, vint en aide à cette civilisation affaiblie, à cette force défaillante, à ces traditions sociales sur le point d'abandonner la terre, et à tous les

nos vieux poètes, qui cependant ne se bornèrent pas à critiquer les mœurs de leurs contemporains. Dans plusieurs de leurs productions, ils censurèrent aussi les travers inhérents aux hommes de tous les temps. Alors, tantôt ils s'emparèrent de l'allégorie et personnifièrent les vices; tantôt, dans une sorte d'apologue, ils les montrèrent trouvant en eux-mêmes leur punition.

Avec le XIVe siècle les fabliaux passèrent de mode. En perdant un genre de composition où elle se plaçait si naturellement, la satire ne cessa point de s'exercer; elle se répandit dans des chansons [1] et dans de volumineux ouvrages, où quelquefois on n'irait jamais la chercher. On est fort étonné, par exemple, de la rencontrer dans *les Deduicts de la Chasse*, livre bizarre écrit par Gasse de la Bigne, chapelain du roi Jean. Pour donner une idée de cette espèce de poème, j'en analyserai un passage :

Un jour que les Vertus chassaient près de Bondy, elles rencontrèrent les Vices; il s'ensuivit un grand combat, et ces derniers furent mis en déroute par les Vertus, qui s'en allèrent souper au Bourget, à

bienfaits qui en sont la source; ce corps, ce fut le clergé catholique. »

(5e *Séance du Congrès historique tenu à l'Hôtel-de-Ville de Paris.*)

[1] Dans les *chants populaires et historiques* publiés par M. Leroux de Lincy, on trouve plusieurs chansons satiriques. Au XVe siècle, le roman du *Petit Jehan de Saintré* a une conclusion tout à fait satirique. Voyez ce qu'on en dit dans la notice sur Tressan.

l'hôtel de la Fleur-de-Lys. A table, on disserta longuement sur la morale et sur la vénerie ; on blâma beaucoup ceux qui, en partant pour la chasse, regardaient comme un mauvais présage la rencontre d'un moine ou d'un *preudome*, et pensaient que celle d'une ribaude était de favorable augure ; enfin l'on finit par décider qu'il fallait bannir les Vices de la fauconnerie, ce qui fut annoncé à son de trompe.

Ayant fait venir comme auxiliaires, de Paris et d'Argenteuil, les troupes de Luxure et de Gourmandise, les Vices envoyèrent par leur héraut *Dépit* une déclaration de guerre aux Vertus. Celles-ci remportèrent une éclatante victoire, et cependant dans l'armée de leurs ennemis on voyait, à l'exception des Billettes qui se distinguaient par leur bonne conduite, figurer tous les ordres monastiques de France.

Un ouvrage qui n'est pas moins étrange que *les Deduicts de la Chasse*, est le *Livre du roi Modus et de la reine Ratio*. Ce roi et cette reine sont deux personnages allégoriques qui causent ensemble. L'un débite des préceptes sur la chasse, et l'autre applique à ces préceptes des moralités et des maximes dont plusieurs, bien qu'écrites avec les meilleures intentions du monde, pourraient aujourd'hui paraître impies.

Un autre poème moral et allégorique plus digne d'être cité, est *le Doctrinal de Cour* de Pierre Michault. On y trouve quelques réminiscences de

la Divine Comédie et de la fameuse *Canzone* de Dante :

Tre donne intorno al cuor mi son venute....

Egaré dans une forêt, le poète rencontre une dame éplorée, c'est la *Vertu;* ayant perdu tout crédit dans le monde, elle s'est réfugiée dans ce lieu inhabité. Elle conduit le poète dans une école où *Dédain, Vantance, Vaine Gloire, Corruption, Rapine, etc.*, enseignent de pernicieuses doctrines. Puis, par un chemin hérissé d'épines, elle le mène dans une autre école qui est déserte, c'est celle de *Vérité : Justice, Tempérance* et *Force* y dorment. *Vertu* les tire de leur léthargie, et charge le poète d'écrire les discours que chacune d'elles prononce ainsi que tout ce qu'il a vu et entendu précédemment.

Sous ce titre : *Les Loups ravissants*, un contemporain de Michault, Robert Gobin, licencié en droit et doyen de chrétienté de Lagny-sur-Marne, fit aussi paraître un livre très-singulier qu'il crut pouvoir *donner en bonne étrenne à sa bonne mère l'Université de Paris, pour l'avoir allaité de son lait. Les Loups ravissants* furent regardés comme l'une des conceptions les plus hardies de l'époque : rois, papes, moines, avocats, procureurs, enfin les hommes de toutes les classes y deviennent l'objet d'une âcre satire. Mais dans ce livre, ainsi que dans la plupart de ceux que produisit le moyen-âge, la censure des vices est offerte sous des images si grossières, dans

des termes si crus, qu'elle est moins un sujet d'édification que de scandale.

Le principal personnage de Robert Gobin est le Diable, qu'il appelle *Archilupus*, *docteur en malice et maistre du Collége des Loups ravissants*. Archilupus se travestit de diverses manières pour enseigner le mal à ses élèves, mais le plus souvent il se transforme en religieux. Les leçons qu'il donne se divisent en douze chapitres qui correspondent chacun à un mois de l'année. L'auteur puise son texte dans les règles de la grammaire dont il fait les plus absurdes applications : ainsi son premier chapitre traite des cinq déclinaisons, qui se rapportent aux cinq sens de l'homme. Entre autres maximes qu'Archilupus prêche à ses louveteaux, en voici une relative à l'organe du goût :

Item gourmandise, est-ce mal?
Jésus-Christ fit-il pas la cène?
Mangea-t-il pas l'agneau pascal
Devant sa passion et peine?

Chaque précepte donné par le loup est combattu par *saincte Doctrine* (l'Eglise) qui est à la tête *d'un troupeau d'agneaux* (les chrétiens) : de là s'élève une controverse, où Gobin montre une grande érudition et aussi fort peu de goût. Saint Paul et Sénèque, Esope et saint Bernard, la Bible, l'histoire profane et la Fable, lui viennent tour à tour en aide, et font de son ouvrage la plus bizarre mosaïque.

Si je voulais recueillir la satire partout où le XIVe et le XVe siècle nous l'offrent, il me faudrait citer presque tous les poètes du temps, et surtout Eustache Deschamps, dont les ballades sont encore manuscrites; Gringore, auteur d'un grand nombre d'allégories; le roi René pour son *Abuzé en cour;* Roger de Collerie, qui se donna le joyeux surnom de *Bon-temps;* Martin-Franc, dont j'ai déjà parlé à propos du *Roman de la Rose;* Guillaume Alexis, qu'estimait fort La Fontaine; Cocquillart, rimeur cynique dont on n'oserait transcrire que bien peu de vers; Villon, que Boileau plaça peut-être trop haut, et même Martial, de Paris, qui, dans ses *Vigiles de Charles VII*, laissa percer plus d'une censure. Quelquefois les *sotties,* informes essais dramatiques rappelleraient le genre de comédie que créa Aristophane. Souvent des évènements politiques donnèrent aux parades des *Enfans sans soucy* un intérêt qui naissait de hardies allusions. Louis XII, ayant des démêlés avec la cour de Rome, se servit, pour l'attaquer, d'un moyen déjà employé par Philippe-le-Bel : on représenta, en 1511, une pièce dans laquelle on ridiculisa Jules II, comme jadis on avait ridiculisé Boniface VIII. D'ailleurs Louis XII ne craignait pas d'être lui-même exposé aux censures des tréteaux : il pensait qu'il pouvait trouver dans les *sotties* quelques leçons utiles, quelques critiques justes, aussi « il permit les théâtres libres, et voulut que sur iceulx on jouât librement les abuz qui se commettoient tant à sa cour comme en son royaume. » (*Guil. Boucher.*)

Je ne parlerai pas des épigrammes que le XVIe siècle mania avec tant de mignardise et d'esprit, elles sont généralement connues. Je ne m'occuperai pas davantage des libelles qui naquirent des querelles de Marot et de Sagon,[1] mais je m'arrêterai à Rabelais : bien qu'il n'ait écrit qu'en prose, il doit être nommé dans cet essai. Quels sont les personnages qui se cachent sous les noms de *Grandgousier*, de *Gargantua* et de *Pentagruel ?* On ne le sait pas positivement, et il importe peu de le savoir : ce n'est pas une satire particulière qu'il faut chercher dans les œuvres de Rabelais, c'est la satire comme l'entendirent Cervantes et Swift, c'est la critique de toute une époque. Pour être sage impunément, Rabelais appela la bouffonnerie à son aide ; il déguisa la justesse de ses pensées, la vérité de ses censures, sous des plaisanteries souvent triviales et obscènes : on peut dire de ses livres ce qu'il disait lui-même des lois embrouillées par les jurisconsultes : « Ce sont de belles robes bordées d'ordure. »

Je n'ai pas le dessein d'examiner à fond *Gargantua* ni *Pentagruel*, d'analyser les nombreuses et

[1] Sur une accusation d'hérésie, Marot ayant été forcé de fuir en Italie, écrivit à François Ier pour se disculper. Sagon l'attaqua dans une épître aussi adressée au roi. Marot répondit à son adversaire sous le nom de *Fripelippes* son valet ; Sagon répliqua par un écrit intitulé *le Rabais du Caquet de Fripelippes et de Marot rat-pelé* (il venait d'être rappelé de son exil) *par Mathieu de Boutigny, paige de maistre François Sagon.*

mordantes allusions que ces deux romans couvrent d'un voile allégorique, un seul exemple montrera avec quelle habileté Rabelais attaquait ce qui lui semblait défectueux : pour ridiculiser la futilité des études de son temps, il met en scène *Maistre Thubal Holopherne; Maistre Jobelin Bribé,* et passe en revue les étranges ouvrages que l'on faisait alors étudier aux jeunes gens ; puis, en créant le personnage de Ponocrates, il établit le plan d'une bonne éducation. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que « les idées de Rabelais, comme le dit fort bien M. Tissot, touchant les exercices du corps et l'éducation pratique, se rapprochent beaucoup en plusieurs endroits de certains passages de l'*Emile.* »

Le XVIe siècle vit encore paraître beaucoup de satires en prose ; la plus célèbre est la satire Ménippée, ce livre qui, si le passé servait d'instruction à l'avenir, aurait pu, de nos jours, être médité avec tant de profit! Que de pensées profondes on trouve dans *la Vertu du Catholicon!* Que de pages écrites durant les guerres de religion on pourrait maintenant donner comme neuves! Que de réflexions aussi vraies que la suivante on pourrait citer ! « L'ambition, l'envie, l'avarice, l'amour, la haine et la vengeance sont les sources ordinaires des ligues; la religion et le soulagement du public en sont les prétexte; les princes et les peuples en sont les victimes. »

La satire Ménippée a été appréciée par un écri-

vain remarquable [1] qui s'exprime ainsi dans le commentaire dont il l'a enrichie: « S'il est un livre où brillent de tout son éclat l'esprit et le caractère français, un livre empreint de cette gaîté satirique, de cette causticité fine et mordante, et cependant de cette charmante urbanité qui est le sceau de notre génie national, c'est *la Satire Ménippée*..... Sous le rapport politique, c'est un cours complet d'enseignement pour les nations; sous le rapport littéraire, c'est un mélange de l'énergie d'Aristophane et de l'ingénieuse ironie de Socrate. Point de satiriques à venir qui n'y trouvent des modèles; point de peuples à venir qui n'y trouvent des leçons. Ce n'est qu'un tableau de genre, mais il est fait pour les siècles. »

La satire Ménippée a pour objet la tenue des États de Paris pendant la ligue. Quant aux auteurs de ce piquant ouvrage, ce sont, pour la prose, P. Le Roy, chanoine de Rouen, Jacques Gaillot, Florent Chrestien, N. Rapin et Pithou. Les vers passent généralement pour être de Passerat et de Gilles Durant : c'est à ce dernier que l'on attribue *le Regret sur la Mort de l'Asne ligueur*, « charmante plaisanterie dont le tour ingénieux et la piquante naïveté caractérisent un digne précurseur de Voltaire. »

[1] M. Ch. Nodier.
[2] Idem.

Nous extrairons quelques vers de cette jolie pièce :

. . . . . .
Au surplus un asne bien fait,
Bien membru, bien gras, bien refait,
Un asne doux et débonnaire,
Qui n'avoit rien de l'ordinaire,
Mais qui sentoit avec raison
Son asne de bonne maison :
. . . . . .
Car, à ce que j'en ay appris,
Il estoit bourgeois de Paris.
Et de fait, par un long usage
Il retenoit du badaudage,
Et faisait un peu le mutin
Quand on le sangloit trop matin.
Toutefois je n'ai connoissance
S'il y avoit eu sa naissance :
Quoi qu'il en soit certainement
Il y demeura longuement,
Et soustint la guerre civille
Pendant les siéges de la ville,
Sans jamais en estre sorty,
Car il estait du bon party ;
Da, et le fit bien paroistre
Quand le pauvret aima mieux estre
Pour l'union en pièces mis,
Que vif se rendre aux ennemis. . . . .

On peut encore considérer comme des satires en prose, le *Cymballum mundi* auquel M. Nodier, parfois trop ami des réhabilitations, a cherché à faire

une réputation qui serait peu méritée [1], les *Contes d'Eutrapel, le Moyen de parvenir,* imitations de Rabelais, le *Divorce satirique,* ouvrage dirigé contre Marguerite de Valois, et dont Henri IV est peut-être l'auteur, *la Confession de Sancy,* et le *Baron de Foeneste*, par d'Aubigné. La satire en vers fut aussi essayée par cet écrivain, et dans ses *Tragiques* il donna à la poésie française une énergie qu'elle n'avait pas eue jusques-là. Les *Tragiques* de d'Aubigné se composent de sept satires intitulées : Misères, Princes, la Chambre dorée, les Feux, les Fers, Vengeances et Jugement. « Que ce soit, dit M. Sainte-Beuve, » un long sermon puritain, divisé en sept points, » incohérent mélange de mythologie grecque, d'al- » légories morales et de théologie biblique, où sont » entassés pêle-mêle des lambeaux de texte sacré, » des propos de mauvais lieu et d'éternelles répéti- » tions des mêmes horreurs, du moins on ne pourrait » le nier, à travers ce fatras obscur on sent tou- « jours percer une indignation puissante et reluire » je ne sais quelle verve sombre. » [2]

Ce portrait de Henri III n'est-il pas fait de main de maître ?

« L'autre fut mieux instruit à juger des atours
Des *femmes* [3] de sa cour et plus propre aux amours ;

[1] *Qu'est-ce que la vérité ?* Revue de Paris, 1er janvier 1836.
[2] Histoire de la poésie française au XVIe siècle.
[3] Ici et un peu plus loin ce n'est pas le mot *femme* qu'a em-

Avoir le menton ras, garder la face pâle,
Le geste efféminé, l'œil d'un Sardanapale ;
Si bien qu'un jour des rois, ce douteux animal,
Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :
De cordons emperlés, sa chevelure pleine,
Sous un bonnet sans bord, fait à l'italienne
Faisait deux arcs voutés ; son menton pinceté,
Son visage de blanc et de rouge empâté,
Son chef tout empoudré nous firent voir l'idée
En la place d'un roi d'une *femme* fardée.
Pensez quel beau spectacle et comme il fit beau voir
Ce prince avec un busc, un corps de satin noir
Coupé à l'espagnole, où, des déchiquetures
Sortaient des passements et des blanches tirures ;
Et afin que l'habit s'entresuivit de rang,
Il montrait des manchons gauffrés de satin blanc,
D'autres manches encor qui s'étendaient fendues,
Et puis jusques aux pieds, d'autres manches perdues.
Pour nouveau parement, il porta tout ce jour
Cet habit monstrueux, pareil à son amour ;
Si qu'au premier abord chacun était en peine
S'il voyait un roi femme ou bien un homme reine.

Ces quatre derniers vers ne rappellent-ils pas certains passages des drames de M. V. Hugo ?

Je citerai encore le portrait d'un bon roi ; à quelques mots près, on pourrait le croire écrit par Corneille :

Voici quel est le roi de qui le règne dure :
C'est celui qui sur soi fait régner la nature ;

ployé Agrippa d'Aubigné. Il s'est servi d'un terme que Molière a osé introduire dans son *Amphitrion*.

Qui craint Dieu, qui toujours au pauvre ouvre son cœur ;
Sage en entreprenant, hardi exécuteur,
Craintif en prospérant, dans le péril sans crainte,
Au conseil, sans chaleur, dans les discours sans feinte,
Imprenable au flatteur, gardant l'ami ancien,
Chiche de l'or public, très-libéral du sien,
Seigneur de ses sujets, aux amis secourables,
Terrible à ses haineux, mais à nul méprisable,
Familier, non commun, aux domestiques doux,
Effroyable aux méchants, équitable envers tous,
Ami des vertueux, persécuteur du vice,
Juste dans sa pitié, clément dans sa justice.

Aprés le huguenot rigide, aprés le poéte âpre et virulent, l'épicurien, le poéte spirituel et moqueur, aprés Agrippa d'Aubigné, c'est Mathurin Regnier que nous rencontrons. On peut le considérer et il se considère lui-même comme le créateur de la satire en France. Cependant bien avant lui Du Bellay avait le premier essayé d'écrire une satire en suivant l'exemple des latins. Mais une tentative isolée ne saurait mériter à ce poéte le beau nom de créateur. Ce titre reviendrait plus tôt à Vauquelin de la Fresnaye, encore ne sait-on pas pertinemment s'il écrivit ses satires avant celles de Regnier. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne furent imprimées qu'aprés la mort de celui-ci. Regnier, du reste, a fait oublier ses rivaux, et Courval Sonnet qui débite des lieux communs dans un style lâche et bizarre, et Auvray qui ne rachéte par aucun mérite le cynisme de ses écrits, et Vauque-

lin de la Fresnaye lui-même qui ne manquait pas de talent, et qui fut pour ainsi dire l'éclaireur de Boileau.

A présent que la satire a repris son moule antique, je ne l'examinerai plus que sous cette forme. Je ne parlerai donc ni des *Fâcheux* de Molière, ni de l'*Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin, ni des *Philippiques* de La Grange-Chancel. Les diatribes contre Richelieu [1], les grossières invectives etées par la Fronde à Mazarin [2], les couplets qui, sous Louis XIV, portaient de ruelles en ruelles le

[1] La satire la plus remarquable qui ait été faite contre ce ministre est connue sous le nom de la *Milliade*, parce qu'elle se compose de mille vers ; mais son véritable titre est : *Le Gouvernement présent, ou Éloge de son Éminence*. On ignore quel est l'auteur de cette pièce écrite avec assez de chaleur, et qui, dit Tallemant des Réaux, *faisait enrager le cardinal.*

[2] La *Mazarinade* est au-dessous du libelle : « Les vers qu'on y trouve sur le palais, les ameublements et les chevaux du cardinal, sont presque les seuls qu'on puisse citer :

Va rendre compte au Vatican
De tes meubles mis à l'encan,
Du vol de nos tapisseries,
De celui de nos pierreries,
Du sale trafic du mondain,
. . . . . .
De tes deux cents robes de chambre,
De tes extraits de musc et d'ambre,
De tes habits vieux et nouveaux,
Du beau palais de tes chevaux.

(*Mémoires de Brienne.*)

Le cardinal de Retz a aussi laissé sur la Fronde une pièce satirique intitulée : *Le Courrier de la guerre de Paris.*

bruit d'une aventure scandaleuse, les indignes chansons dont on poursuivit la mémoire du grand roi, ne doivent pas non plus m'arrêter.

Ce fut peut-être durant ses voyages en Italie que Regnier sentit s'éveiller sa vocation. C'est par l'Italie que les souvenirs de l'antiquité sont généralement arrivés à l'Europe du moyen-âge; l'Italie s'est faite l'interprète de la littérature latine, et avant de remonter à cette littérature même, le XVe, le XVIe et le XVIIe siècle s'y sont en quelque sorte accoutumés en l'étudiant dans la poésie italienne. Elle ne s'y était pas reproduite, du reste, sans que le génie du moyen-âge ne lui eut fait subir quelque altération, et par là ne l'eût mise plus à la portée de ces siècles. Lors des voyages de Regnier à Rome, la satire après avoir comme en France, erré de tous les côtés, s'était replacée dans sa forme classique. Vinciguerra et l'Arioste conduisirent probablement Regnier à Horace et à Juvénal, poètes dont plus d'une fois il s'est approprié les vers avec bonheur. Ces études ne détournèrent cependant pas Regnier de la lecture des vieux auteurs français. Il descend évidemment de Jean de Meung, de Villon et de Marot, mais leur esprit se trouve modifié en lui par de fréquentes alliances avec la muse latine. Regnier, si l'on peut s'exprimer ainsi, est un génie hybride.

La gaité, la verve, le pittoresque de l'expression, des pensées qui, de même que celles de La Fontaine, deviennent des adages en naissant :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.
Riche vilain vaut mieux que pauvre gentilhomme.
Quand l'argent est mêlé l'on ne peut reconnaître
Celui du serviteur d'avec celui du maître.
Le monde est un brelan où tout est confondu,
Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu....

un sens clair et précis comme celui de Molière, une inspiration facile, un peu cavalière dans son allure, voilà ce qu'on trouve dans Regnier, c'est-à-dire dans un grand poète. Regnier est un de ces hommes qui réfléchissent leur temps. En lisant ses *satires* on vit sous Henri IV ou au commencement du règne de Louis XIII. Toutes les anecdotes de Tallemant des Réaux reviennent à la mémoire, on serait tenté d'aller faire admirer sur la place Royale ses haut-de-chausses chargés de rubans et de dentelles. On est transporté au milieu des personnages et des mœurs d'alors.

Ces mœurs étaient telles qu'il ne faut pas demander à Regnier ces grandes pensées morales toujours dominantes dans Juvénal et dans Perse. Ces deux satiriques s'étaient montrés plus ennemis des vices que des ridicules; chez Regnier, c'est le contraire: *un fâcheux, un pédant, un mauvais dîner,* lui dictent des vers pleins d'énergie, d'originalité, et l'animent d'une colère qui dormirait, s'il s'agissait de la dépravation de son époque. Il ne pouvait du reste s'ériger en censeur de cette dépravation, l'homme qui, usé par les débauches, mourait à trente-huit

ans, et n'avait songé à cette mort si pressée de le saisir, que pour se faire une insouciante épitaphe :

J'ai vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et si m'estonne fort pourquoi
La mort osa songer à moi
Qui ne songeay jamais à elle.

C'est avec l'esprit qui a dicté ces vers que Regnier a écrit toutes ses satires, et c'est cet esprit que je lui reprocherai, bien plus que les *rimes cyniques* dont parle Boileau. Une langue s'altère, un mot innocent d'abord peut devenir obscène, mais des principes dépravateurs dans un temps le sont toujours. Regnier a pu, sans être blamable, employer des expressions aujourd'hui réprouvées, mais il a été coupable lorsqu'il s'est enorgueilli de ses vices [1].

[1] Pendant que la satire sérieuse venait ainsi de renaître, une autre espèce de satire résonnait au milieu des orgies, dans les tavernes fréquentées par les sieurs Berthelot, de Sigogne, Motin, Regnier, et le marquis de Racan, qui ne se contenta pas toujours de *chanter Philis, les bergers et les bois*. Deux petits volumes fort rares intitulés : *Le Cabinet satyrique, ou Recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps*, renferment ces poésies de mauvais lieux. Une courte citation donnera une idée du style ignoble de cette collection :

Ce n'est point des galands de France,
Que j'écris ici les combats,
Laissons le mousquet et la lance,
. . . . . .

Boileau fut le digne successeur de Regnier qu'il proclame *le poète français qui avant Molière a le mieux connu les mœurs et le caractère des hommes.* Boileau n'a pas toutes les qualités de son *illustre devancier*. Il n'a ni sa verve ni son abandon. Je n'essaierai pas d'ailleurs de définir le talent de ce poète ; trop déprécié par M. Ste.-Beuve, trop exalté par M. Nisard, [1] c'est un de ces génies dont le nom soulève une foule de questions et met en mouvement toute notre histoire littéraire. Je me bornerai à répéter ici ce qu'a dit Dussaulx :

« Quel dommage qu'avec tant de lettres, de goût

Moines bourrus dont on se moque,
A Paris l'effroi des enfants,
Esprits bourbeux, je vous invoque,
Animez l'ardeur que je sens,
Afin que j'écrive de crotte
Un duel sur un cuir de botte.

[1] Le culte de M. Nisard pour Boileau est du fanatisme. Il veut que Boileau soit infaillible, que la postérité ait consacré tous ses jugements ; puis prévoyant que l'on pourra lui citer Quinault, il ajoute : « Ne sait-on pas que les épigrammes de Boileau portaient sur cer- » taines tragédies de ce poète dont le succès troubla la vieillesse de » Corneille. » (Histoire de la Litt. franç. t. 14, p. 340.) Non, on ne sait pas cela, car on se rappelle les vers de Boileau :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lully réchauffa des feux de sa musique.

C'est donc bien des opéras de Quinault qu'il s'agit. Il n'est pas question de ses tragédies. Il y a quelques erreurs de ce genre dans les Œuvres de M. Nisard ; ailleurs il fait un seul et même poète de Melin et d'Octavien de St.-Gelais.

et de talent, Boileau n'ait pas été doué d'un cœur plus sensible, d'un esprit plus philosophique; qu'il se soit à peu près contenté d'apprécier les écrits, de guider les auteurs! qu'il n'ait puisé dans Horace que l'art de louer les grands, afin de pouvoir aussi chagriner impunément ses rivaux! Quel dommage que Juvénal, qu'il ne cessa d'étudier, n'ait pas agrandi la sphère de ses idées, ne lui ait pas inspiré ce goût moral qui, seul, est capable de produire des beautés du premier genre, des beautés dont l'effet est universel et durable. » Dussaulx, *Discours sur les Satiriques latins.*)

Notre second poète comique, Regnard s'est aussi essayé dans le genre satirique: nous avons de lui une *Satire contre les Maris* et le *Tombeau de M. B. D.* Outre ces deux pièces, dont la dernière ne renferme que de plates invectives contre Boileau, Regnard a composé plusieurs épîtres assez faibles de style et d'idées.

Si je n'avais pris l'engagement de ne plus m'occuper que de la satire proprement dite, je parlerais encore ici d'un auteur comique, de Boursault, qui, sous le titre de *la Muse enjouée,* fit paraître tous les huit jours une gazette en vers, très-spirituelle et très-mordante. Un trait violent décoché à Guillaume d'Orange, avec lequel on pensait alors traiter, fit donner au poète l'ordre de cesser ses publications.

Voltaire qui mit de la satire dans tous ses ouvrages, se montra, chose singulière, très-inférieur dans la

véritable satire ; il y fut médiocre sous le rapport littéraire, et, comme on devait s'y attendre, détestable sous le rapport moral. Il la regarda comme un cadre où l'on pouvait enchâsser des personnalités grossières, des maximes pernicieuses, des paradoxes étranges : c'est après avoir été témoin des turpitudes de la régence, c'est sous le règne de Louis XV qu'il s'écrie :

O le bon temps que ce siècle de fer !

Terminant ici cette esquisse bien incomplète, il ne me reste plus qu'à examiner si, parmi les écrivains dont il a été parlé, il en est un qui ait compris sa mission. La satire doit se proposer le perfectionnement de la société, et pour arriver à ce but, il faut que tantôt elle fasse rire les hommes de leurs travers, que tantôt elle mette le vice au pilori, et le livre à l'animadversion et au mépris des gens de bien. « Le premier devoir de l'historien, dit Tacite, est de ne pas oublier la vertu, et de donner aux paroles et aux actions criminelles la crainte de l'infamie et de la postérité. » Cette définition de l'histoire est aussi celle de la satire, et de tous les poètes que j'ai cités, aucun n'a, je le crois, entièrement compris la grandeur du rôle qu'il choisissait ; mais il va venir un jeune homme qui saura à quoi engage le génie ; il ne dira pas, lui :

O le bon temps que ce siècle de fer !

parce qu'il prévoira que ce siècle de fer mène à un

siècle de sang. Sans prôneurs, sans coterie, fort de sa conscience pure, il acceptera tous les dangers de sa vocation. Il sentira que le talent revêt d'une sorte de sacerdoce, que la poésie est une religion qui peut aussi avoir des martyrs. Epuisé par le long duel qu'il aura soutenu contre l'impiété philosophique, il mourra sur un grabat de l'Hôtel-Dieu ; mais il aura pu s'écrier :

..... Jamais, de mon avare hommage,
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire, au moins, est noble et légitime.
Tous mes écrits, enfants d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaisent sans blasphême et vivent sans cabales,
Mes modestes succès ne sont point des scandales :
Ma muse est vierge encore, et mon nom respecté
Sans tache ira peut-être à la postérité ! [1]

[1] Œuvres de Gilbert. *Mon Apologie.*

DE LA VIE ET DES OEUVRES DE GILBERT.

Peu de poètes sont nés en Lorraine, mais parmi eux il en est un qu'une mort prématurée empêcha seule de parvenir au premier rang; quoiqu'il ait rapidement traversé la société du XVIIIe siècle, ce poète y signala son passage; de la satire, émoussée dans les mains de Regnier et de Boileau, il fit une arme acérée, redoutable, et la tourna contre les plus grandes puissances de l'époque. Il attaqua le vice, que le vice se nommât Voltaire ou Fronsac, il l'attaqua avec une indignation d'honnête homme qui rappelle Juvénal et Tacite. Il n'y eût point alors une renommée imposée par la coterie philosophique contre laquelle ce poète ne protestât par ses huées, il n'y eût point de scandales qu'il ne poursuivît de sa colère, colère ardente et pleine de verve comme celle que d'Aubigné avait montrée dans *ses tragiques*.

Le malheur s'est joint au génie et au courage pour rendre sacré le souvenir de ce hardi satirique, il mourut après avoir composé d'admirables stances, pauvre, méconnu,.... où? on le sait à peine.

Ce poète était Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert. Il naquit en 1751 à Fontenay-le-Château, près de

Remiremont. Son père était un cultivateur. Il céda au désir de voir son fils s'élever au-dessus de sa condition. Après qu'il lui eût fait donner un premier enseignement dans les écoles des environs, il l'envoya achever ses études au collége de l'Arc à Dôle. On ignore si là Gilbert se fit remarquer par des succès scholaires, on sait seulement qu'un professeur de ce collége disait souvent : « J'ai fait des poètes de tous mes élèves, un certain Gilbert excepté. » — Boileau dans son enfance n'avait guère été mieux jugé : — « Pour Colin, répétait son père, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne. »

Une lettre qui m'a été adressée et que la *Revue d'Austrasie* a publiée, contient sur la jeunesse du satirique quelques détails que je ne crois pas devoir omettre dans cette notice. Bien que l'auteur de cette lettre n'ait pu connaître Gilbert, qu'il se soit même beaucoup vieilli pour se faire le contemporain du poète, ces détails ont un grand caractère de vérité et auront sans doute été transmis par des personnes dignes de foi au prétendu *vieillard de Boudonville* [1].

Voici la substance de ce document:

[1] Lettre sur Gilbert, Revue d'Austrasie, 1re série, tome 2. — Cette lettre renferme cependant quelques assertions d'une vérité douteuse; ainsi il y est parlé des relations amicales de Gilbert et de Palissot; il y est dit que notre poète fut bien accueilli à Paris par la marquise de Boufflers, qui était enthousiaste des philosophes.

En 1769, Gilbert vint habiter Nancy ou il occupa une petite chambre rue des Dominicains. Il partageait son temps entre l'étude, le spectacle, quelques leçons en ville et les soirées du comte de Lupcourt. Dans une de ces soirées — les bouts-rimés, les énigmes et autres jeux du même genre étaient alors fort à la mode — Gilbert donna une phrase à Durival aîné pour qu'il en fit l'anagramme. Dans les mots proposés ce dernier trouva l'anagramme suivante: *Tu mourras fou.* Le soi-disant vieillard de Boudonville assure qu'il possède un souvenir sur lequel cette étrange prophétie a été rapportée.

Durant l'hiver de 1770, la société de Nancy, qu'avait attristée la mort de Stanislas, reprit quelque goûts pour les plaisirs. M. Darbès, l'ancien secrétaire intime du roi de Pologne, ouvrit un splendide salon et Gilbert y fut accueilli aussi favorablement que chez le comte de Lupcourt. M. Darbès, — toujours d'après la lettre dont j'ai parlé — proposa à Gilbert un emploi de 1200 francs, mais cette offre fut refusée et le poète commença à l'hôtel-de-ville un cours public de littérature. Ce cours attira très-peu d'auditeurs; un jour cependant l'affluence fut extrême, la salle se remplit de monde longtemps avant l'heure indiquée, et le professeur prit place dans sa chaire en pensant qu'enfin son mérite était apprécié. Tout-à-coup une personne s'approcha de Gilbert et lui demanda s'il allait bientôt montrer les figures de cire.

Ce vulgaire spectacle qui occupait une salle voisine avait seule attiré la foule à l'hôtel-de-ville. Le professeur indigné termina son cours le jour même, et se décida à quitter la Lorraine dès qu'une occasion favorable se présenterait. Elle parut s'offrir quelques mois plus tard. A son arrivée en France la belle et infortunée Marie-Antoinette passa par Nancy, et Gilbert lui fit hommage d'un épithalame. Il fut reçu avec bonté par la nouvelle Dauphine, et croyant pouvoir compter sur son appui, n'ayant plus rien qui le retint en Lorraine — il avait perdu son père et sa mère — il se détermina à se rendre à Paris. N'emportant guère qu'un léger bagage poétique, le pauvre jeune homme oubliant ce mot de Juvénal : *Quid Romæ faciam? nescio mentiri*, arriva plein d'espérance dans la Rome nouvelle. Là, ses espérances, il devait les garder moins longtemps que ses vers. Où trouver un libraire qui consentit à publier les essais d'un débutant?... On avait bien donné à Gilbert une lettre de recommandation pour d'Alembert; mais le poète fut reçu avec un dédain qu'il se rappela probablement le jour où il écrivit ces deux vers mordants :

Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface...

Le découragement que l'accueil du philosophe avait causé à Gilbert fut augmenté par le peu de succès qu'obtint *le Poète malheureux*. Cette pièce ne

fut pas même admise au concours académique. Elle contient pourtant quelques beaux vers, mais ce que l'on y remarque surtout c'est le désir de gloire dont le poète était dévoré :

Savez-vous quel trésor eut pu me rendre heureux ?
La gloire.

Ce sont presque les premières paroles de Gilbert. Plus loin il s'écrie :

Il n'est qu'un vrai malheur c'est de vivre ignoré.
L'homme brille un moment et la tombe dévore
Les titres fastueux dont on fut décoré ;
Nos maux et ces plaisirs que le vulgaire adore,
Tout périt sous la faux de la mort et du temps;
Mais la gloire, du moins, que l'homme a méritée,
Survit à son trépas et s'accroît par les ans.

Avec de telles pensées Gilbert, on le conçoit, dut éprouver un violent dépit en se voyant repoussé du concours. Ce dépit il l'exhala non seulement dans ses deux satires, mais encore dans quelques pages de prose intitulées : *Diatribes au sujet des prix académiques*. Ce petit ouvrage, dirigé principalement contre La Harpe, contient, du reste, des réflexions très-justes sur la poésie du temps; elles révèlent tout ce que l'on aurait pu attendre de Gilbert si sa vie n'eut pas été aussi courte; il y a dans les lignes suivantes comme le programme de la rénovation qni s'est accomplie de nos jours : « Tous » les écrits du siècle ont la même physionomie, la

» même couleur, le même ton. Une fausse élévation
» règne également dans toutes nos poésies. On
» craint de donner à son style cet air de familiarité
» noble ou naïve que les anciens recherchaient, et
» toujours inséparable du vrai, du naturel et du
» sublime. Gardez-vous de croire que cette fami-
» liarité de style rejette la nouveauté des expressions
» ou l'audace des métaphores. N'avez-vous pas cent
» fois observé que le peuple même emploie dans la
» conversation des mots si hardis, si originaux, qu'ils
» vous paraîtraient encore présomptueux dans un ou-
» vrage du genre le plus élevé ? »

Il est à regretter que Gilbert n'ait pas continué à développer ces idées qui, alors, devaient paraître bien nouvelles ; mais il avait hâte de revenir aux lauréats que l'académie choisissait avec partialité dans les rangs des philosophes.

On peut présumer que la vanité blessée exalta la colère que ceux-ci inspiraient au poète. Il est probable que tout en ayant des principes opposés aux leurs, Gilbert, à son arrivée à Paris — sa lettre pour d'Alembert est déjà un indice à cet égard — n'avait pas contre les novateurs cette haine véhémente qu'il fit tant de fois éclater par la suite. Sans doute dans sa première jeunesse il avait, comme toute la France, été fasciné par les talents de ceux dont plus tard il devint l'ennemi acharné. Ainsi, dans la préface de ses poésies, il s'écrie : « Heureux Voltaire d'être né
» avec un génie si éclatant ! pour attirer sur lui,

» pour fixer les regards dédaigneux de notre public,
» il lui fallait avoir composé la *Henriade*, *Alzire*,
» *Brutus* et tant d'autres chefs-d'œuvre. »

Gilbert ne devait pas toujours parler de Voltaire dans les mêmes termes.

Je suis loin, d'ailleurs, de prétendre que des rancunes aient jeté le poëte dans des rangs hostiles aux philosophes. Lorsqu'il les eut vus de plus près, lorsqu'eurent disparu cette illusion, cet idéal dont pour les yeux de la province la perspective pare toujours les hommes et les choses de Paris, lorsque le sens critique se fut épuré chez le jeune Lorrain, il jugea mieux les œuvres et les doctrines des novateurs.

Il se peut donc que Gilbert ait été stimulé par les blessures faites à son amour-propre, que le besoin des représailles ait donné plus de mordant à son style, mais Gilbert était certes un homme de conviction. Le sujet d'une seconde pièce qu'il présenta au concours, l'ode sur le *Jugement dernier* témoigne des sentiments religieux dont un écrivain sans conscience se serait abstenu de faire parade. L'ode sur le *Jugement dernier* était trop peu dans les idées du jour pour valoir une couronne à son auteur.

Si celui-ci n'eut été qu'un vil condottiere littéraire, lorsque sa réputation commença à poindre, il aurait passé avec armes et bagage dans l'armée de ses ennemis, et sa défection eut été splendidement récompensée. Gilbert resta dans la pauvreté, dans le dé-

dain. La révolution de plume le tua comme la révolution de sang qui la suivit tua André de Chenier. L'une ne comprit pas mieux le premier martyr que le bourreau ne comprit le second, lorsqu'en se frappant le front celui-ci s'écria : « J'avais pourtant » quelque chose là ! »

La réception si froide que d'Alembert avait faite au satirique n'était que le préliminaire des rudes épreuves qui attendaient ce dernier à Paris. On assure que faute d'asile il passa plusieurs nuits auprès du corps-de-garde de la statue d'Henri IV, et quoique ce soit le propre des poëtes d'exagérer leurs souffrances, on peut croire que les vers intitulés *la Plainte du malheureux* expriment une détresse trop réelle. Dans cette pièce, Gilbert demande à Dieu s'il n'a pas été assez éprouvé, il le sent, sa vertu est chancelante :

Le besoin la balance et va triompher d'elle,
. . . . . .
Il est donc vrai que l'homme en proie à la misère
Malgré lui vers le crime est souvent entraîné.

Rien n'est plus sacré pour l'infortuné poëte ; s'il se rappelle ses parents c'est pour s'écrier : Malheur à ceux dont je suis né !

Ce ne sont pas là des fictions poétiques, de petites douleurs comme celles du prétendu Joseph Delorme, ces vers semblent être véritablement le cri de désespoir d'un malheureux *dévoré par la faim*.

Il paraît que Gilbert avait compté sur l'appui de Palissot avec lequel il s'était trouvé en relations à Nancy; mais Palissot se montra indigne de cette confiance, ennemi des philosophes il se ligua avec eux contre son compatriote. Gilbert, cependant, ne devait pas se trouver privé de tout appui. Fréron, Clément, tous ceux qui eurent le courage de s'opposer au despotisme de Voltaire, devinrent les amis de notre poète. L'abbé de Crillon lui accorda ses suffrages, et l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, réussit à lui faire obtenir une modique pension que les philosophes qualifiérent dédaigneusement d'aumône.

J'ai dit tout ce que l'on sait sur la vie de Gilbert, vie qui tient à peine quelques feuillets, mais qui formerait sans doute un bien triste volume si l'on pouvait énumérer toutes les déceptions, toutes les angoisses dont elle fut remplie.

Il me reste maintenant à parler des derniers moments du poète, ils ont donné lieu à des versions différentes.

Mme de Créquy, ou le spirituel écrivain qui se cache sous ce nom, prétend que Gilbert sur la fin de ses jours était en pleine jouissance d'une pension de 800 livres sur la cassette du roi, d'une pension de 100 écus sur le *Mercure de France*, d'une autre pension de 500 livres sur la caisse épiscopale des économats, et qu'en outre il recevait de Mesdames, tantes du roi, un mandat de 600 livres, que ces

bonnes princesses lui faisaient adresser régulièrement pour étrennes. La marquise de Créquy cite, à l'appui de ces faits, une lettre de Madame Louise de France, et affirme que lorsque Gilbert fut mort, non à l'Hôtel-Dieu mais dans sa chambre, rue de la Jussienne, on trouva dans ses papiers un legs de dix louis fait à un jeune soldat aux gardes françaises. — Si l'anecdote est vraie, ce legs a porté bonheur au jeune soldat; il est mort roi de Suède.

L'auteur de la lettre que j'ai citée précédemment semble d'accord sur quelques points avec les Mémoires de Mme de Créquy. Ainsi il avance que Gilbert jouit d'une certaine aisance et que son goût pour l'équitation, goût auquel il dut sa mort, ne se fut pas accordé avec la pauvreté. Une chute de cheval que le poète fit en revenant de Versailles nécessita l'opération du trépan. Dessaut la fit et engagea le blessé à entrer à l'Hôtel-Dieu.

Selon une troisième version généralement accréditée ce fut à Charanton où il s'était logé non loin de la maison de campagne de l'archevêque que Gilbert fut pris d'une fièvre violente. Un matin, à peine vêtu, il alla demander l'extrême-onction au curé qui l'exhorta vainement à rentrer chez lui. Gilbert se rendit ensuite chez M. de Beaumont et s'écria en se couchant à ses pieds que les philosophes avaient gagné le curé pour qu'il lui refusât les sacrements. L'archevêque effrayé fit transporter le malade à l'Hôtel-Dieu. Là, ses crises redoublèrent; il avala la clé d'une petite cassette,

cette clé resta dans l'œsophage, et vingt-quatre heures après Gilbert expira. Ce fut le 12 novembre 1780. Il n'était âgé que de 29 ans.

On le voit, il existe quelques variantes sur la fin de Gilbert, et l'on n'est guère d'accord que sur la clé qui causa cette fin d'une manière si soudaine.

Ami de Beaumarchais, La Harpe avait retenu cette maxime de Basile : « Calomniez, calomniez, il en » reste toujours quelque chose. » Après avoir ajouté de déloyales insinuations aux derniers détails que je viens de reproduire, il dit, en parlant de Gilbert : « Il mourut.... s'accusant toujours lui-même, sans » qu'il faille pourtant en conclure contre lui, car » le cri de la folie n'est pas *toujours* celui de la » conscience. »

N'y a-t-il pas quelque chose d'odieux dans cette phrase ? Tartuffe voulant laisser entrevoir qu'un malheureux jeune homme pourrait bien avoir commis un crime inconnu, Tartuffe aurait-il prononcé d'autres mots que ces paroles perfidement charitables ? — La Harpe avait bonne mémoire, il se rappelait les vers de son courageux adversaire :

Si j'évoque jamais du fond de son journal
Des sophistes du temps l'adulateur banal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je au lieu de La Harpe obscurément écrire?
C'est un petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique
Tomba de chute en chute au trône académique.

Si les portraits que l'on a de notre poëte sont fidèles, Lavater en le voyant aurait pu deviner son génie. Gilbert avait la figure ovale, le nez bien formé, la bouche petite et devant prendre au moindre sourire une expression ironique, ses yeux grands et expressifs brillaient sous des sourcils assez fortement marqués; il avait le front de la plupart des grands poëtes, haut et se creusant au-dessus du nez: c'est à cet endroit que, selon Herder, « l'entende-
» ment paraît se confondre avec la volonté : c'est là
» où l'âme se concentre et rassemble des forces pour
» se préparer à la résistance. »

Un moraliste — qui quelquefois partagea les erreurs des philosophes — a dépeint avec une grande justesse le temps où vécut Gilbert : « J'avoue, dit
» Vauvenargues, que nous ne portons pas le vice à
» ces extrémités furieuses que l'histoire nous fait
» connaître. Nous n'avons pas la force malheureuse
» qu'on dit que ces excès demandent, trop faibles
» pour passer la médiocrité, même dans le crime.
» Mais je dis que les vices bas, ceux qui témoi-
» gnent le plus de faiblesse et méritent le plus de
» mépris, n'ont jamais été si osés, si multipliés, si
» puissants. On ne saurait parler ouvertement de ces
» opprobres, on ne peut les découvrir tous. Que ce
» silence les fasse connaître. Quand les maladies
» sont au point qu'on est obligé de s'en taire et de
» les cacher au malade, alors il y a peu d'espérance
» et le mal doit être bien grand. Tel est notre

» état. Les écrivains qui semblent plus particulièrement chargés de nous reprendre, désespérant de guérir nos erreurs ou corrompus peut-être par par notre commerce et gâtés par nos préjugés, ces écrivains, dis-je, flattent le vice qu'ils pourraient confondre, couvrent le mensonge de fleurs, s'attachant à orner l'esprit du monde, si vain dans son fonds. »[1]

Ces opprobres, dont Vauvenargue n'osait parler ouvertement, Gilbert résolut de les mettre à nu, et pour le faire il dut donner à la satire un ton pour ainsi dire nouveau. Ce n'étaient pas quelques travers individuels, inoffensifs qu'il fallait tâcher de ridiculiser, il n'était question ni de s'amuser aux dépens d'un importun, ni de prodiguer toutes les ressources d'un style correct et piquant dans la description d'un mauvais dîner. Il s'agissait de choses plus sérieuses que des burlesques productions d'un second Saint-Amand ou d'une autre Scudéry; il s'agissait de combattre les principes funestes qui se répandaient dans toutes les classes de la société. Il s'agissait de lutter, non contre d'obscurs écrivains *rimant malgré Minerve* et déjà à demi vaincus par le mépris du public, mais contre des hommes redoutables par leurs talents, leur union, et admirés de l'Europe entière. Ce n'était donc plus un jeu littéraire, c'était une œuvre morale que Gilbert se proposait d'accomplir.

[1] Discours sur les mœurs de ce siècle.

C'était un combat à mort que seul il allait soutenir contre des centaines d'ennemis. Plus d'armes courtoises, plus de fer émoussé ! L'épigramme n'était plus suffisante, à l'ironie il fallait ajouter la colère. Gilbert l'eut à un suprême degré cette colère que volontiers j'appellerais sainte, et si quelquefois elle l'aveugle, le plus souvent elle ne l'empêche point de porter des coups assurés.

La satire de Gilbert ne pouvait ressembler à celle de ses deux célèbres précurseurs. Une inspiration tragique, si l'on peut employer ce mot dans cette circonstance, remplaça la gaîté, le persifflage qui assimilent souvent les vers de Regnier et de Boileau aux tirades de la comédie. Le rire est rare chez Gilbert, s'il erre quelquefois sur sa bouche c'est pour en abaisser les extrémités avec cette expression de haine et de mépris qui donne un si énergique caractère à la tête de Dante. Si parfois il semble s'égayer, sa gaîté est amère de fiel. L'indignation qui fit les vers de Juvénal fit aussi les vers de Gilbert :

.... Facit indignatio versum.

On sent les moments où cette grande Muse a vivement agité le poète, on reconnaît sa présence à la brûlante causticité, à la verve, à l'emportement avec lesquels sont écrits certains passages pleins de hardies métaphores, d'heureuses alliances de mots, de ces vers concis, faisant images, qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire.

Il faut l'avouer, on s'aperçoit aussi dans les deux satires de Gilbert des instants où l'indignation commençait à se lasser. Le style languit ou devient déclamatoire, l'enflure remplace la force, le poëte tâche de se donner l'apparence de l'inspiration, il prodigue la métonymie, recherche ces alliances de mots qui tout à l'heure venaient d'elles-mêmes sous sa plume; les transitions sont brusquées, le désordre se met dans l'agencement des pensées, et l'on sent le travail, on voit les coups de lime. Mais pour quelques minutes de fatigue que d'élan et de courage, que de morceaux véhéments!

La première satire de Gilbert, le XVIIIe siècle, est adressée à Fréron. Ainsi que Chateaubriand Gilbert avait senti que: *sans la religion on peut avoir de l'esprit, mais qu'il est bien difficile d'avoir du génie;* il considère la philosophie comme devant non seulement causer le malheur de l'homme mais encore tuer les arts et la poésie. Ces idées vraies sont exprimées dans de beaux vers qui prouvent déjà les hautes inspirations que l'on peut trouver dans la foi.

L'école philosophique n'est pas seule à entraîner la France dans une voie de perdition, elle est secondée par la débauche, et c'est d'après nature que le poëte trace divers portraits sans doute trop connus des lecteurs pour que je les reproduise ici.

C'est dans cette première satire que se trouve la tirade si vigoureuse qui commence par ce vers:

J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses....

Ce passage est écrit avec la verve et aussi avec la liberté de langage de Juvénal. Doit-on reprocher à Gilbert la crudité de quelques-uns de ses vers? Il vaut mieux, ce me semble, rappeler ce que saint Chrysostôme disait d'écrivains qui, comme notre poëte, ne reculaient pas devant la peinture des vices dont ils se déclaraient les ennemis; le saint les comparait à des hommes bienfaisants qui ne craignent pas de souiller leurs mains quand il s'agit de panser des ulcères.

Mais la corruption ne s'est pas arrêtée dans les hautes classes, elle infecte la France:

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique
Qui déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur.
.....
Partout s'offre l'orgueil et le luxe et l'audace,
Orgon à prix d'argent veut anoblir sa race,
Devenu magistrat, de mince roturier,
Pour être un jour baron il se fait usurier.

La religion se voit dénigrer par ses propres enfants:

Entends ce jeune abbé sophiste bel esprit;
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit,
Monsieur trouve plaisant les feux du purgatoire,
Et pour mieux amuser son galant auditoire

Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants,
Lui prêche de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne en se jouant des leçons d'athéisme.

Le satirique ne doit pas se borner à censurer le vice, il peut quelquefois remplir une plus douce tâche : après avoir stygmatisé le crime, il lui est permis d'honorer la vertu, et Gilbert a fait apparaître le malheureux Louis XVI au milieu des sombres acteurs du prologue de la révolution. Puis tout à coup comme s'il se reprochait ce moment de repos, le poète poursuit sa mission, et de nouveau s'acharne aux encyclopédistes. Déjà Gilbert a dit ce qu'ils avaient fait de la morale, cette fois ils vont rendre compte de l'état où ils ont mis la littérature ; ce n'est pas du reste contre d'obscurs coupables que lutte le jeune Lorrain, car Voltaire est le premier qui s'offre à lui.

Le XVIII*e siècle* me paraît au-dessus de mon *apologie*. Cette seconde satire de Gilbert renferme des morceaux très-remarquables, mais l'ensemble en est peut-être un peu défectueux ; le dialogue que le poète feint d'avoir avec un philosophe nommé Psaphon manque souvent de vérité. Psaphon cherche à convertir Gilbert, *qui croit en Dieu dans un siècle éclairé ;* il lui démontre qu'il a pris un chemin par lequel on n'arrive pas à la fortune, et lui conseille de ne plus composer de satires. Le poète répond qu'il ne se taira que lorsque les philosophes n'écri-

ront plus ; il prend ensuite la défense de la satire, ce qui le conduit à signaler de nouveau les vices les plus saillants du XVIIIe siècle ; il revient sur la dépravation des mœurs et désigne hardiment les bonnes fortunes du duc de Fronsac, qui, pour enlever une jeune fille, incendia la maison qu'elle habitait. Après s'être attaqué à un grand seigneur, Gilbert s'attaque au tyran de la littérature, à Voltaire, et il faut avouer que la haine l'entraîne un peu loin.

Les deux satires dont il vient d'être question et quelques stances que chacun a retenues, voilà ce qui éternise le nom de Gilbert. Ses satires font de lui le Juvénal du XVIIIe siècle ; son ode, imitée de plusieurs psaumes, révèle un lyrique du premier ordre. Mais les poésies fugitives qui suivent les deux satires dont j'ai parlé, ne sont point faites pour contribuer à la gloire de Gilbert. Qui reconnaîtrait le poète que nous venons d'admirer dans ces vers calqués sur le triste genre de Dorat :

Buvons, Doris, profitons de ce jour
Prêt à nous fuir, prêt à renaître,
Consacrons nos moments au plaisir, à l'amour,
Et nous informons peu si la mort va paraître.

Le nouvel Epicure d'où sont tirées ces lignes rimées, *l'Amant désespéré, Quart d'heure de misanthropie*, les *Stance à M. d'Arnaud*, et divers essais de la même nature pourraient être supprimés sans

regret. Je n'envelopperai pas dans cette condamnation *les Plaintes du malheureux*, parce que ces vers ont un intérêt pour ainsi dire biographique. Je ferai grace enfin au morceau à Mlle Rosalie et à la piéce adressée à Mme de M.... Sous le rapport de l'art ces deux productions sont médiocres, mais elles éclairent d'un rayon cette vie de Gilbert restée si peu connue. Le rayon est bien pâle, bien fugitif à la vérité, il permet seulement d'entrevoir deux femmes aimées par le poéte. Le sentiment qu'inspire la première ne semble pas bien profond et ne va guère au-delà de la galanterie. La seconde paraît avoir causé un amour plus vrai, un amour auquel s'est joint un sacrifice. Quelles étaient les deux femmes dont la pensée a peut-être adouci quelquefois les douleurs de Gilbert? A cet égard on ne sait rien.

Trois héroïdes mêlées aux poésies fugitives leur sont préférables, quoiqu'on y trouve peu d'étude des passions et que l'on y rencontre plusieurs vers d'une facture très-vulgaire, des expressions impropres et un fatigant abus d'épithètes.

Ces derniers reproches on peut aussi les adresser à l'imitation que Gilbert fit du VIIe et du VIIIe chant de la *Mort d'Abel* de Gesner. On remarque cependant dans ce travail quelques passages fort beaux, tel que le récit du crime de Caïn. On ne peut du reste s'empêcher de regretter que le poéte ait perdu dans un labeur ingrat un temps qu'il eut mieux employé en composant des satires et des odes. Sans

nul doute Gilbert se serait élevé fort haut dans ce dernier genre de poésie ; quand même les magnifiques stances qu'il écrivit huit jours avant sa mort n'existeraient pas, de grandes inspirations disséminées dans quelques-unes de ses odes suffiraient pour déceler un puissant génie lyrique. Ce génie, on le reconnaît dans la majestueuse image qui termine *le Jugement dernier :*

L'Eternel a brisé son tonnerre inutile,
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

La Harpe lui-même est quelquefois forcé de rendre justice à Gilbert, il s'arrête devant les quatre derniers vers de cette strophe :

Ainsi parlait hier un peuple de faux sages :
Si le roi des soleils, sensible à leurs outrages,
Eut dit dans sa pensée : Ingrats vous périrez ;
Le tonnerre attentif à son ordre suprême,
Se fut éveillé de soi-même,
Et les eut parmi nous choisis et dévorés.

« Cela est tout à fait dans le genre de l'Ecriture, » ajoute La Harpe, et cela n'est pas traduit. Cela » est de verve et n'est pris nulle part. Le connais- » seur qui aura méprisé le reste de la pièce, dira en » lisant ces vers d'un jeune homme, il y a là le » germe d'un talent. »

L'ode sur le combat d'Ouessant atteste un grand

progrès de Gilbert dans l'entente de la coupe lyrique. La Harpe en convient tout en reprochant avec raison à notre poète d'avoir exagéré l'importance du fait qu'il célébrait, et de s'être servi de termes impropres, de phrases prétentieuses.

On trouve parmi les poésies lyriques de Gilbert une ode sur la mort de Louis XV, de ce prince voluptueux dont le règne fit autant de mal à la France que l'école philosophique, de ce roi qui prépara le terrain où les novateurs semèrent.... La récolte fut pour le malheureux Louis XVI.

Avant d'écrire cette ode, Gilbert aurait dû se rappeler la manière dont il s'était exprimé dans un *Eloge de Léopold Ier, duc de Lorraine*. Dans cette œuvre pleine de généreux sentiments, mais un peu emphatique et déclamatoire, le poète s'était vivement prononcé contre les écrivains peu sincères qui louent les souverains de vertus qu'ils n'eurent point, contre les hommes de lettres *qui trafiquent du mensonge et de la gloire avec les maîtres du monde.*

L'ode sur la mort de Louis XV, pâle comme le sont d'ordinaire les poésies de circonstance, semble peu digne du caractère de notre poète. J'en dirai autant *du Carnaval des auteurs*, ouvrage en prose où la plupart des philosophes sont accablés d'injures, où Voltaire est appelé Vol-à-terre, Saint-Lambert Froid-Lambert, etc. On dirait que ce libelle est le produit d'un instant de démence.

Ce qui ne fut pas écrit dans un instant de démence

c'est l'ode qui est dans toutes les mémoires, ce sont les stances que Gilbert imita de plusieurs psaumes et dans lesquelles il s'éleva à toute la sublimité du genre lyrique.

Le pressentiment d'une fin prochaine se révèle dans ces *novissima verba*. La mort comme le charbon qui purifia les lèvres d'Isaac, a purifié les lèvres de Gilbert. L'indignation ne l'inspire plus, sa voix a encore des plaintes, mais elles sont à la fois pleines de mélancolie et d'espérance :

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut champs que j'aimais, et vous douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux.

Cette ode si pure de style, si harmonieuse, si tou-

chante, telle enfin qu'aucun des écrivains de l'époque n'aurait pu l'écrire, cette ode a mis le comble à l'intérêt qu'inspire Gilbert. Il fallait pour que sa gloire fût complète qu'après avoir vu le jeune homme fougueux et irritable, on vît la victime résignée. A cette suprême manifestation d'un radieux génie lyrique s'ajoute aussi un vif regret. Quel malheur que la mort soit venue arrêter le poète! que de promesses dans son dernier chant!

SAINT-LAMBERT.

Tandis que Gilbert passait ignoré à travers une société dont il avait mis à nu tous les vices, ou du moins qu'on ne se souvenait de lui que pour flétrir sa vie et dénigrer ses meilleurs ouvrages ; tandis que cet homme de talent mourait sans que ses contemporains songeassent à nous dire qu'elle fut au juste son agonie, un autre poéte né aussi en Lorraine, vivait au milieu des plaisirs, dans le faste d'une cour; il s'enivrait des jouissances d'un monde dissolu, du monde du XVIIIe siécle ; il recueillait les éloges des hommes de lettres de son temps, de Voltaire lui-même ; il se faisait ouvrir les portes de l'académie ; enfin après une longue carrière dont rien n'avait troublé la quiétude, il s'éteignait paisiblement au sein de l'amitié ; et toutes les particularités, toutes les

anecdotes sur sa vie privée, sur sa vie littéraire, sur ses études, sur ses amours nous ont été fidèlement transmises. Ce poëte, nous dira-t-on, était sans doute un de ces hommes exceptionnels dont la postérité doit enregistrer les moindres actes, qui marque un siècle du cachet de son génie ? — Non, ce n'était que Saint-Lambert ; mais il s'était incorporé à la troupe des philosophes, leur avait apporté des sentences, de l'athéisme, un titre de marquis fort contestable et beaucoup d'encens : de là ses succès.

Charles-Henri de Saint-Lambert, naquit à Affracourt le 23 mars de l'année 1723[1], de Charles de Saint-Lambert, capitaine-lieutenant au régiment des gardes du duc de Lorraine, et de Marie-Christine Chevallier. Ce ne fut que lors de son admission parmi les philosophes que l'auteur *des Saisons* se fit marquis, titre qui, en dépit de son incohérence avec les idées d'égalité, paraissait flatter beaucoup la vanité des prôneurs de la nouvelle école littéraire. On sait que Voltaire conjura le duc de Richelieu de lui faire accorder cette distinction tout aristocratique.

Saint-Lambert fit de bonnes études au collége des Jésuites, à Pont-à-Mousson. Il conserva un tendre et long souvenir de ses instituteurs. Malgré son philo-

[1] C'est à tort que la *Biographie universelle* fait naître Saint-Lambert à Vézelise. Grace à la découverte de l'extrait baptistaire de ce poète, due à M. Désiré Carrière, l'auteur du *Curé de Valneige*, on sait à quoi s'en tenir sur les prénoms de Saint-Lambert, sur le lieu et sur la date de sa naissance. (Voyez la *Revue de Metz*, tome 1er.)

sophisme il s'exprima sur leur compte d'une manière bien différente de celle que l'esprit de parti a mise en vogue de nos jours. Hors des bancs, Saint-Lambert servit d'abord dans l'infanterie où il ne remplit que des grades subalternes; plus tard Stanislas lui accorda une place d'exempt dans ses gardes.

Ce fut seulement vers l'âge de trente-deux ans que le poète d'Affracourt acquit tout-à-coup une célébrité qu'il ne dut ni à ses services militaires, ni à ses talents poétiques; mais uniquement à une circonstance qui prouve la frivolité de cette époque, je veux dire à une bonne fortune et à la catastrophe qui la suivit. Alors vivait à la cour de Lunéville, cette marquise du Châtelet qui, dédaignant les routes battues par les Sévigné et les Deshoulières, se livra aux études les plus abstraites des sciences exactes, et émule de Newton et de Leibnitz, prétendit même s'élever aux sommités de la philosophie transcendante. On sait que cette femme eut une longue intimité avec Voltaire qui l'exalte sans cesse sous le nom de la belle Emilie. Il est permis de se défier d'un amant et surtout d'un amant poète; écrivant sous le double prestige de sa passion et de son génie, il ne peut manquer d'idéaliser la femme qu'il aime et si l'on ajoutait foi aux Mémoires attribués à Mme de Créquy, la belle Emilie n'aurait été qu'*un vilain cent-suisse*. [1]

[1] Mme Louise Collet a parlé de Mme du Châtelet dans des termes bien différents :

« Madame du Châtelet était grande, svelte et brune. Nous avons

Elle avait quarante-sept ans lorsqu'elle fit à Voltaire une infidélité en faveur de Saint-Lambert. Celui-ci ne composait pas aussi bien les vers que le vieil amant, mais il avait vingt ans de moins, et cela parut sans doute une compensation à *la belle Emilie*. Il paraît, du reste, que Voltaire se résigna à sa disgrâce ; cependant il souffrit sans doute en se voyant sacrifié, lui qui, naguère, écrivait à la marquise ce madrigal arithmétiquement passionné : « Voilà le » 42e jour que je ne vous ai vue, multipliez les » minutes par les 42 et vous aurez le nombre de » mes supplices. » Quoiqu'il en soit, Voltaire ne témoigna pas de ressentiment à son heureux rival, il lui adressa au contraire des vers charmants où il fait ainsi allusion à son malheur :

Nous attendons paisiblement
Près de l'onde castalienne
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament,

vu un fort beau pastel qui la représente à vingt ans. Le jour où l'artiste a tracé pour la postérité cette vivante image, la marquise portait une agaçante robe bleue pomponnée de blanc ; ses cheveux légèrement poudrés faisaient paraître plus éclatant encore son grand œil noir qui rayonnait sous un épais sourcil ; sa bouche expressive souriait ; sa taille souple et fine s'épanouissait dans un corsage de soie. Telle elle était alors, telle elle fut jusqu'à la fin de sa vie si courte, car sa beauté consistait surtout dans une vive physionomie mélange de force et de grace, qui, à quarante ans comme à vingt, était encore jeune et séduisante. » Deux femmes célèbres, par Mme Louise Collet.)

Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets à Glycère.
Saint-Lambert ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses :
C'est ta main qui cueille les roses
Et les épines sont pour moi.

De l'infidélité que Mme du Châtelet fit à Voltaire naquit un enfant qui coûta la vie à sa mère. Mme du Châtelet mourut à Lunéville, et Voltaire lui composa cette épitaphe :

L'univers a perdu la sublime Emilie,
Elle aimait les plaisirs, les arts, la vérité ;
Les dieux en lui donnant leur âme et leur génie,
Ne se sont réservé que l'immortalité [1].

Un anonyme malveillant écrivit sur Mme du Châtelet des vers d'un tout autre genre :

Ci-gît qui perdit la vie
Dans le double accouchement
D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant.
Lequel des deux nous l'a ravie?

[1] « Après la mort de Madame du Châtelet, Voltaire et M. du Châtelet découvrirent dans la bague qu'elle portait toujours le portrait de Saint-Lambert qui avait remplacé celui de Voltaire. — Voilà une chose dont nous ne devons nous flatter ni l'un ni l'autre, dit Voltaire à M. du Châtelet. » (Deux femmes célèbres, par Mme L. Collet.)

Sur ce funeste événement
Quelle opinion devons-nous suivre?
Saint-Lambert s'en prend au livre,
Voltaire dit que c'est l'enfant.

L'aventure de Saint-Lambert, loin de le discréditer, comme la morale l'eut exigé, le mit au contraire tout-à-fait à la mode et lui ouvrit les portes des salons les plus distingués de Paris, où il se rendit sans doute pour exploiter sa célébrité galante. Alors, surtout, se réalisait cette pensée de Vauvenargues : « Quels que soient ordinairement les avantages de » la jeunesse, un jeune homme n'est pas bien venu » auprès des femmes jusqu'à ce qu'elles en aient fait » un fat. »

Saint-Lambert apporta à Paris plusieurs des poésies fugitives qu'on lit dans ses œuvres. La plupart sont adressées à M. le prince de Beauveau son protecteur, et à la sœur de ce dernier, Mme de Bouflers, la mère du spirituel auteur d'Aline ; or si, comme on le prétend, c'est elle que désignent les noms de Doris et de Thémire, on peut présumer que les larmes causées par la mort de Mme du Châtetet ont été promptement essuyées. C'est Thémire qui est célébrée dans *le Matin*, petit poème gracieusement écrit, dont Parny s'est probablement souvenu.

Pendant quelque temps Saint-Lambert partagea l'année entre la Lorraine et Paris. Il se fixa dans cette ville après la mort de Stanislas, vendit sa

place d'exempt des gardes-du-corps, et reçut la commission de colonel au service de France.

Lié avec la secte philosophique, Saint-Lambert fréquentait beaucoup la maison de Mlle Quinault, chez laquelle se réunissait l'élite de cette société, J.-J. Rousseau, Duclos, Diderot, et aussi quelques grands seigneurs. Mlle Quinault appartenait à une de ces familles qui, en s'incrustant en quelque sorte dans une profession quelconque, finissent par y acquérir une célébrité traditionnelle, et les Quinault étaient réellement par leur nombre, leur talent héréditaire et leur persévérance dans une même carrière, une puissance du théâtre français, comme les Poisson avant eux, comme de nos jours les Vestris à l'Opéra. Le père de la comédienne dont je viens de parler avait amusé la vieillesse de Louis XIV; ses deux fils obtinrent les plus grands succès dans les rôles à caractère, et le dernier surtout, Quinault-Dufresne, est cité autant pour la franchise et la vérité de son jeu que pour son originalité. Les trois sœurs de ce grand acteur, entraînées par une vocation commune, partagèrent les applaudissements auxquels le public avait habitué leur famille, et s'illustrèrent dans différents rôles. C'est de la dernière qu'il s'agit; elle s'était retirée du théâtre, et sa maison, fréquentée par des artistes, et surtout par des gens de lettres affectant les airs de grands seigneurs, et par des grands seigneurs se donnant des airs de gens de lettres, était devenue un bureau d'esprit qu'alimentait périodique-

ment un dîner appelé le *dîner du bout du banc*. Grimm prétend qu'il a fallu moins de soins et d'efforts à Cromwell pour être maître de l'Angleterre, qu'à Mlle Quinault pour conserver la position qu'elle s'était faite.

Ce fut chez elle que Mme d'Épinay vit Saint-Lambert pour la première fois. « Le marquis a infiniment d'esprit, dit-elle, et autant de goût que de délicatesse et de force dans les idées; il fait des vers et en fait avec connaissance de cause, car il est vraiment poëte. » Elle s'extasie ensuite sur la bonne harmonie qui règne dans la société de Mlle Quinault, sur l'estime réciproque qu'on semble s'y inspirer, puis elle continue ainsi : « Une heure de conversation dans cette maison ouvre plus les idées et donne plus de satisfaction que la lecture de presque tous les livres que j'ai lus jusqu'à présent. »

Le genre de ces conversations était bien fait, il faut en convenir, pour ouvrir les idées d'une jeune femme. Une fois, dans l'enivrement d'une pédante orgie, Saint-Lambert, un verre de vin de Champagne à la main, déclarait que la pudeur n'était qu'un préjugé, et se livrait à des improvisations dignes de l'Arétin. Une autre fois il avançait que c'était aux lois et non au culte de régler les mœurs, et en dépit des représentations de Rousseau, présent à cette scène, il s'écriait qu'il ne voulait d'aucune religion. Plus tard, lorsqu'il écrivit son *Catéchisme universel,* il consentit cependant à laisser une croyance à l'usage des femmes.

Mme d'Épinay fut un peu effarouchée des prédications athéistiques de Saint-Lambert, et elle se hasarda timidement à demander grâce pour la religion naturelle.

— Pas plus que pour les autres, répondit Saint-Lambert.

Rousseau dit qu'il n'allait pas jusque-là; qu'il répétait après Horace: *ego sum paulò infirmior;* que l'Evangile était un livre admirable, dont on ne lisait pas deux pages sans se sentir meilleur; que tous les livres des philosophes étaient bien petits auprès de celui-là, et qu'il était impossible que l'être dont il fait l'histoire ne fût qu'un homme [1].

— Et qu'est-ce donc, je vous prie, interrompit Saint-Lambert, qu'un Dieu qui se fâche et qui s'apaise?

— Mais, marquis, seriez-vous athée? demanda Mlle Quinault.

Saint-Lambert inclina la tête en signe d'assentiment.

— Si l'on tenait son âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, murmura Rousseau, on ne douterait jamais de son existence.

Mille plaisanteries accueillirent cette phrase.

— Si c'est une lâcheté, s'écria Jean-Jacques avec chaleur, de souffrir qu'on dise du mal de son ami

[1] *Si jamais Dieu fut homme, si jamais homme fut Dieu, le Christ fut l'un et l'autre*, disait Byron.

absent, c'est un crime de souffrir qu'on blasphème Dieu qui est présent, et moi, messieurs, je crois en Dieu.

— Pascal aussi croyait en Dieu, dit Mme d'Épinay, comme si elle eût cherché, par cet exemple, à rendre plus excusable la faiblesse de Rousseau. Mais vous, Monsieur, qui êtes poëte, continua-t-elle en s'adressant à Saint-Lambert, vous conviendrez avec moi que l'existence d'un être éternel, tout-puissant, souverainement intelligent, est le germe du plus bel enthousiasme.

Saint-Lambert, si libéralement qualifié du titre de poëte, n'ayant jamais su de sa vie ce que c'était que l'enthousiasme, répondit : « J'avoue qu'il est beau de voir un Dieu incliner son front vers la terre, et regarder avec admiration la conduite de Caton ; mais, madame, cette notion est, comme beaucoup d'autres, très-utile dans quelques grandes têtes, telles que Trajan, Marc-Aurèle, Socrate, etc., elle n'y peut produire que de l'héroïsme ; mais c'est le germe de toutes les folies.... »

Rousseau interrompit vivement Saint-Lambert : — Si vous dites un mot de plus, je sors.

Et il prenait déjà son chapeau, lorsque la porte s'ouvrit et laissa entrer un prince et un jeune officier qui débitait merveilleusement les vers poissards, et que, pour cette raison, Duclos avait surnommé le *Corneille des ruisseaux*.

J'ai cité cet échantillon de la vie du XVIIIe siècle,

parce qu'il peint assez bien Saint-Lambert. On comprendra facilement qu'un tel homme était digne des ovations philosophiques; aussi d'Holbach, Grimm, Diderot, et plus tard la société Necker, se le disputaient. Voltaire lui adressait des louanges immodérées; une fois il lui écrivit :

Ma muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert, vole auprès de vous;
Elle vous prodigue ses charmes,
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.

Saint-Lambert n'avait encore publié qu'un *Essai sur le luxe, Sara Th....*, et quelques poésies fugitives; que déjà il passait pour un homme remarquable. — On lui avait fait une façon de piédestal avec ces feuilles volantes. Et puis dans le public lettré, on parlait d'un poème sur le *Génie*, et d'un poème sur les *Saisons*, qui devait faire oublier Thompson. Saint-Lambert avait une belle réputation inédite. Dans des cercles choisis, faisant céder sa modestie à des instances réitérées, il était assez bon pour lire parfois quelques fragments des chefs-d'œuvre qu'il devait procréer; alors les formules laudatives d'Araminte et de Bélise eussent paru trop faibles aux dames, qui se pâmaient d'aise en écoutant le marquis philosophe.

Cette renommée littéraire fut pour beaucoup peut-être dans la passion que Saint-Lambert inspira à Mme d'Houdetot. Mme d'Houdetot, belle-sœur de

Mme d'Épinay, dont je viens de parler tout à l'heure, était fille d'un fermier-général, M. de la Live de Bellegarde. Par suite des idées d'alors, qui imposaient aux gens de finance la prétention de couvrir leur argent de l'éclat d'un beau nom, on donna, en 1748, Mlle de la Live en mariage au comte d'Houdetot, d'une ancienne famille de Normandie, pauvre, brave militaire, fort bon homme, joueur de profession, et qui cherchait moins une femme qu'une dot. Ce n'est point sous de tels auspices que se font d'ordinaire les bons mariages; aussi dès que Mme d'Houdetot eut connu Saint-Lambert, elle ne tarda pas à s'attacher à lui. « C'est un enthousiasme si exclusif, dit Mme d'Épinay, que le comte pourrait bien en mettre son bonnet de travers. » Mais, pour suivre cette locution, le comte, élevé dans les bonnes traditions de la régence, ne dérangea nullement sa coiffure pour si peu de chose, et, heureux effet de la civilisation du XVIIIe siècle, il ne trouva pas mauvais le moins du monde la liaison devenue publique de sa femme avec Saint-Lambert.

Le bonheur des deux amants ne tarda pas à être troublé par l'Europe entière, par la *guerre de sept ans*. Saint-Lambert dut, pour satisfaire à son grade militaire, quitter Paris et se rendre à l'armée; ce ne fut pas toutefois avant d'avoir assisté à la chute des *Fêtes de l'Amour et de l'Hymen*, très-médiocre comédie-ballet de sa composition. Laissons-le guerroyer à son aise en Westphalie, d'autant que nous n'au-

rions rien de bien saillant à dire sur son compte ; restons à Paris, et occupons-nous de Mme d'Houdetot, près de laquelle nous voyons apparaître un personnage célèbre, J.-J. Rousseau.

Rousseau, alors à l'*Hermitage*, dont il nous parle avec tant de détails dans ses *Confessions*, déjà vieux (il avait quarante-cinq ans), infirme, peu soigneux de sa personne, vivant avec la femme la plus vulgaire, semblait ne devoir inspirer aucune inquiétude à un homme du monde, brillant, bel esprit, et adoré de sa maîtresse ; mais celui-ci était absent, l'autre avait une éloquence entraînante et parlait si bien l'amour : de là le danger, dont Saint-Lambert se doutait d'autant moins que, soit par esprit de présomption, soit par un de ces aveuglements qui sont d'ordinaire le partage exclusif des maris, ce fut lui qui exhorta Mme d'Houdetot à visiter J.-J. Rousseau dans sa retraite, et à rechercher son intimité.

Malheureusement pour l'amant, le philosophe genevois écrivait alors la *Nouvelle Héloïse ;* et pour composer l'être idéal dont le modèle lui manquait, il rassemblait les plus doux souvenirs de sa jeunesse, en formait un fantôme ravissant qu'il faisait poser devant lui. Mme d'Houdetot vint à son aide. « Je la vis, dit-il, j'étais ivre d'amour sans objet ; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot elle-même, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole

de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étais saisi d'un frémissement nouveau, mais délicieux, que je n'avais éprouvé jamais auprès de personne. Elle parlait, et je me sentais ému ; je croyais ne faire que m'intéresser à ses sentiments quand j'en prenais de semblables..... »

Mme d'Houdetot n'était pas du reste une femme accomplie pour sa beauté. Rousseau la dépeint ainsi :

« Mme la comtesse d'Houdetot approchait de la trentaine et n'était point belle ; son visage était marqué de la petite vérole ; son teint manquait de finesse; elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds, mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et douce, était caressante. Elle avait une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui descendaient au jarret ; sa taille était mignonne, et elle mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois. Elle avait l'esprit très-naturel et très-agréable; la gaîté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient très-beureusement ; elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point, et qui lui venaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talents agréables, jouait du clavecin, dansait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique, la douceur d'âme en faisait le fond ; mais hors

la prudence et la force, elle rassemblait toutes les vertus. »

Rousseau aurait pu encore en excepter une.

Ce n'est plus, du reste, le philosophe, le moraliste qui semble avoir écrit les pages qui suivent dans les *Confessions*, c'est l'homme passionné, éperdu, qui, pour mettre sa conscience en repos, pour se justifier à ses propres yeux des reproches d'avoir trahi la confiance de son ami, se livre à toutes les subtilités métaphysiques, sans s'embarrasser des contradictions où il tombe. Tantôt il s'écrie : « C'était de l'amour cette fois, mais l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs; » et ailleurs: « Je trouvais pour rendre les mouvements de mon cœur un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et unique fois de ma vie, mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. »

A la vérité, il cherche à nous rassurer en ajoutant à ses aveux : « Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre, elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. »

De telles confidences d'où s'exhalent à la fois les pensées les plus érotiques et le platonisme le plus pur, ne nous rassurent pas entièrement sur la position de l'amant en titre, et nous restons malgré nous préoccupé de cet adage de La Rochefoucauld : « On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de

galanteries, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une. » Nous nous rappelons à la fois avec anxiété ces mots échappés à Jean-Jacques : « Il était absent, elle était femme. »

Il y a contradiction manifeste entre les assertions de Rousseau et celles de Mme d'Épinay. A en croire les Mémoires de cette dernière, Jean-Jacques chercha à inspirer à Mme d'Houdetot des scrupules sur sa liaison avec Saint-Lambert, et feignit de croire que Mme d'Épinay aimait le marquis et cherchait à l'enlever à sa belle-sœur. Saint-Lambert, à son retour en France, reçut une lettre anonyme, peut-être de Thérèse, où l'on prétendait que sa maîtresse et son ami se jouaient de lui. Rousseau lui en adressa aussi une dans laquelle il le sermonnait sur ses relations avec la comtesse, lui faisait honte de sa passion, et le peignait comme un scélérat abusant de la confiance de Mme d'Houdetot. « C'est une lettre, dit Saint-Lambert à Diderot, à laquelle on ne peut répondre qu'avec des coups de bâton. »

Quoi qu'il en soit, nous ne voyons pas que cette menace ait été réalisée; nous lisons au contraire dans les *Confessions* que Saint-Lambert vint avec Mme d'Houdetot demander à dîner à Jean-Jacques, envers lequel il n'eut qu'un tort, fort grave, à ce qu'il paraît, entre gens de lettres : il s'endormit durant la lecture que le philosophe lui fit d'une de ses œuvres. « Et moi, dit Rousseau, je n'osai jamais interrompre ma lecture, et continuai de lire tandis

qu'il continuait de ronfler.... telles étaient ses vengeances..... »

Elles ne se bornèrent pas là, et dans son *Catéchisme universel* où il pilla indignement Rousseau, oubliant qu'il faut tuer les gens qu'on vole, comme le disait Voltaire, Saint-Lambert a peint Jean-Jacques de la manière la plus odieuse, sous le nom de *Cléon*.

La présence de l'amant en titre rendit du reste à Mme d'Houdetot toute la ferveur d'un premier amour; elle redemanda à Rousseau ses lettres, et lui donna l'assurance qu'elle avait brûlé les siennes, mais elle ne réussit pas à l'en convaincre. « Non, s'écrie-t-il, on ne met pas au feu de pareilles lettres : on a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu ! qu'aurait-on dit de celles-là ? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion, n'aura le courage d'en brûler les preuves; cela n'est pas possible. »

Saint-Lambert ayant eu une attaque de paralysie qui l'avait forcé d'aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle, se décida à quitter, après la guerre du Hanovre, la carrière militaire pour laquelle il était peu fait, et à se consacrer à la littérature. Nous l'avons trouvé petit dans sa vie intime, nous ne le trouverons pas plus grand dans sa vie d'homme de lettres. Comme on l'a déjà dit, il avait fait paraître, dans la *Gazette littéraire, Sara Th...*, nouvelle qu'il prétendit avoir traduite de l'anglais. Quelque mauvaise que soit cette production, nous devons nous en occuper; elle est

un résumé complet de la niaiserie philosophique de l'époque.

Un jeune Anglais raconte qu'après de longs voyages, en se rendant à une terre qu'il possédait aux environs d'Aberdeen, il se décida à passer la nuit dans une ferme dont la position l'avait frappé. — Description de la ferme et description de la fermière, qui, cela va sans dire, est charmante. — En attendant que l'on serve le souper, l'aimable fermière conduit l'étranger dans une petite bibliothèque. Il s'attendait à y trouver quelques-uns *de ces petits romans barbares qui viennent des Provençaux ;* quel est son étonnement lorsqu'il aperçoit Tibulle, Thompson, le *Droit naturel,* une vraie bibliothèque d'encyclopédiste enfin !

Le jeune Anglais est distrait de ses lectures par l'arrivée du sieur Phlips, propriétaire de la ferme, et par l'annonce du souper. Madame Phlips fait parfaitement les honneurs du repas. Elle envoie une jeune servante se placer auprès d'un berger; l'Anglais demande si ce sont de nouveaux mariés, madame Phlips lui répond d'une manière très-touchante: — « Ils ne sont pas mariés ; mais ils s'aiment ; ils ne se sont pas vus de la journée, et ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. » — La bonne fermière ne se contente pas de soigner ainsi le cœur de ses domestiques, elle songe aussi à leur estomac, et fait placer devant chacun le plat qui lui plaît, — le tout à la grande admiration du voyageur.

Le lendemain madame Phlips raconte ses aventures à son hôte. Elle était d'une famille fort riche et fort ancienne. Comme son père lui avait donné une éducation exempte de préjugés, elle se prit d'un violent amour pour un laquais appelé Phlips, l'épousa, et se fit passer pour morte, après avoir légué presque toute sa fortune à un cousin dont elle avait refusé les propositions de mariage. Or, ce cousin n'était autre que notre voyageur; il reconnaît sa parente, et tombe à ses pieds dans l'extase de ce qu'il vient d'apprendre, en s'écriant: O Sara Th.....!

En entendant ce nom, madame Phlips voit qu'elle est découverte, elle éprouve un moment de terreur, mais ses craintes durent peu, elle a affaire à un vertueux cousin. Il veut rendre à Sara la fortune qu'il tient d'elle. Sara refuse; il garde pour les enfants de la fermière les richesses qu'elle lui a abandonnées; et il reviendra passer chaque année quelque temps chez ces intéressants philosophes.

De peur d'ennuyer mes lecteurs, j'ai, dans le courant de cette courte analyse, supprimé plusieurs traits pathétiques et philosophiques, mais j'espère avoir exprimé la quintessence de ce conte, *soporifiquement écrit*, dit Grimm.

Grâce à la correspondance littéraire de cet écrivain, on sait à quoi on doit s'en tenir sur le fond historique de *Sara Th.....* Cette femme, prétendue charmante, était une vieille folle qui s'était amourachée de son laquais et l'avait épousé. « Il est vrai qu'a-

vant de consommer ce beau mariage, dit Grimm, elle a fait un testament qui, en donnant à son digne époux une partie de son bien, assure le reste à sa famille; mais elle en a sagement gardé la jouissance jusqu'à sa mort, et si elle était d'âge à avoir des enfants, le testament tomberait de lui-même. Elle ne s'est point retirée à la campagne, mais elle vit à Londres dans le mépris qu'elle mérite, et l'on prétend que les mauvais traitements qu'elle a essuyés du cher objet de sa passion, après le mariage, l'ont convaincue depuis qu'il ne faut pas toujours suivre son penchant. Si nous avions un Fielding en France, il ferait une parodie excellente du petit roman de M. de Saint-Lambert, en suivant le tableau véritable. »

Le commencement de l'année 1769 fut signalé par un grand événement: les *Saisons* de M. de Saint-Lambert parurent. Les claqueurs étaient à leur poste, un étourdissant chorus de bravos éclata; les nombreux ateliers où la cabale encyclopédique se livrait à la fabrication des renommées se mirent en mouvement. Voltaire saisit sa plume pour donner des patentes de génie au marquis philosophe, il osa lui adresser ces vers:

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos *Saisons* m'ont plu! que mes sens émoussés
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre...

Voltaire ne devait pas moins que ces flagorneries à celui qui le qualifiait de

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,

et tout ce trafic d'encens rappelle les quatre vers si vrais de Gilbert :

Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante,
Qui du nom de poème ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les *Saisons*...

Ce ne fut pas là le seul coup de sifflet qui protesta aigrement contre le début du noble poète : Fréron, Clément et Palissot critiquèrent les *Saisons*. Tout philosophe qu'il était, Saint-Lambert fut très-contrarié de n'avoir pas été unanimement intronisé entre Virgile et Tibulle : il oublia que Denys de Syracuse ne devint pas meilleur poète pour avoir envoyé Philoxène aux carrières, et il réussit à faire saisir la critique que Clément avait faite de son poème, et à envoyer le téméraire Aristarque au For-l'Evêque. J.-J. Rousseau se déchaîna avec tant d'éloquence contre cet acte odieux, qu'au bout de trois jours Clément fut rendu à la liberté ; et Saint-Lambert ne gagna à ses honteuses intrigues que cette épigramme, écrite par son prisonnier :

Pour avoir dit que tes vers sans génie,
M'assoupissaient par leur monotonie,

Froid Saint-Lambert, je me vois séquestré.
Si tu voulais me punir à ton gré,
Point ne fallait me laisser ton poème;
Lui seul me rend mes chagrins moins amers,
Car de nos maux le remède suprême,
C'est le sommeil..... je le dois à tes vers.

Une chose assez singulière, c'est que Saint-Lambert était à huis clos fort maltraité par ses amis. S'il n'eût pas été marquis, il n'eût pas été regardé comme un grand poëte; mais on était fier d'avoir enrôlé ce qu'on appelait un homme comme il faut, et l'on passait au gentilhomme son arrogance, sa hauteur et son air suffisant. Grimm ne peut cependant s'empêcher d'en dire quelques mots; au bas d'un éloge que Diderot consacre à Saint-Lambert au sujet des *Saisons*, il s'exprime ainsi: « Le philosophe fait ici comme Pindare, qui, lorsqu'il n'avait plus rien à dire de son héros, chantait les louanges des dieux: ne pouvant louer le poëme, il fait l'éloge du poëte. Il est certain que M. de Saint-Lambert est estimé de tous ceux qui le connaissent, mais on remarque dans son commerce la même aridité et la même tristesse qu'on a reprochées à ses notes (des *Saisons*), et ceux qui le connaissent peu lui reprochent, outre la sécheresse, un ton méprisant et dédaigneux. »

Saint-Lambert, toutefois, n'était pas en arrière de bons procédés avec ses collègues: Voltaire avait surtout droit à sa reconnaissance; aussi ne se crut-il pas quitte envers lui pour l'avoir mis au-dessus de

Corneille et de Racine, et il imagina, chez Mme Necker[1], de lui faire voter une statue.

Mme Necker avait fait de son salon une espèce d'hôtel de Rambouillet de l'époque. Là se rencontraient Grimm, Diderot, Saint-Lambert, d'Holbach, Morellet, et quelques grands seigneurs parmi lesquels on remarquait M. Louis de Narbonne, le chevalier de Chastellux et le vicomte Mathieu de Montmorency. Cet homme de bien partagea dans sa jeunesse des illusions dont les meilleurs esprits ne furent pas exempts[2]. On le vit, en 1789, demander l'abolition des titres et des insignes de la noblesse. Sa conduite dans cette circonstance lui valut même un mot piquant de Rivarol : — J'ai l'honneur de saluer M. Mathieu Bouchard — lui dit le caustique bel esprit. M. de Montmorency se sentit piqué par ces paroles et l'orgueil nobiliaire lui revenant tout entier : — Vous avez beau faire et insister sur l'égalité, répondit-il, vous n'empêcherez pas que mon nom connu du monde entier ne soit distingué entre tous les autres, que ma

[1] Bernardin de Saint-Pierre, admis chez elle, fit un soir la lecture de *Paul et Virginie*. « M. de Buffon s'arrête avec assez de plaisir à quelques mots d'histoire naturelle ; mais la naïveté, la simplicité de ces peintures, la conception même de cette histoire, cette vieille esclave, ces deux petits enfants auxquels on veut l'intéresser, le fatiguent, et il demande sa voiture. M. Thomas ne paraît pas moins froid ; Mme Necker accorde à peine quelques mots d'éloges. L'auteur sort de cette lecture découragé, désespéré. » (Villemain.)

[2] On sait que M. de Montmorency a fait à la chambre des pairs la plus sublime des amendes honorables.

naissance ne soit un titre positif, car enfin je descends d'Anne de Montmorency qui fut connétable, d'Anne de Montmorency qui fut maréchal de France, je descends d'Anne de Montmorency qui épousa la veuve de Louis-le-Gros, je descends.... — Eh! mon cher Mathieu, interrompit Rivarol, pourquoi êtes-vous tant descendu!

Le 17 du mois de février 1770 un grand dîner avait réuni chez Mme Necker les personnes dont j'ai parlé et quelques autres notabilités. La maîtresse de la maison émit l'idée d'élever une statue à Voltaire et de frapper des médailles à son effigie. Cette motion qui lui avait été inspirée par Saint-Lambert fut accueillie avec acclamations. Pigalle fit sur le champ une ébauche de la statue future, qui fut fort admirée, et l'on décréta que l'on inscrirait sur le piédestal ces mots: *A Voltaire vivant, par les gens de lettres ses compatriotes.*

Voltaire fut très-satisfait. Il fit des vers à Mme Necker et à Pigalle, et il déclara que les *Saisons* étaient une réparation d'honneur que le siècle présent faisait au grand siècle passé.

Avant de continuer la biographie de notre poète, jugeons impartialement cette triste réparation d'honneur. Saint-Lambert n'a pas voulu suivre les traces de Thompson. « Thompson, dit-il, dans chacun de ses chants, voit la nature sublime et grande; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable : peut-être cela est-il plus aisé.... Il chantait la nature chez un

peuple qui la connaît et qui l'aime, et je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Thompson parle à des amants de leur maîtresse : il est sûr de leur plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, et je montre son portrait. Thompson veut qu'on admire la nature, et je voudrais la faire aimer. »

Bien longtemps nos écrivains auraient pu dire avec Montaigne : « Nous sommes chascun plus riches que » nous ne le pensons, mais on nous dresse à l'emprunt » et à la queste, on nous duict à nous servir plus de » l'aultruy que du nostre. » L'antiquité était devenue une chose si sacrée, que pendant des siècles tout fut obligé de vêtir sa livrée, la nature elle-même n'osa pas se refléter telle qu'elle est dans les pages de nos poètes, il fallait qu'elle se montrât comme l'avaient vue Théocrite et Virgile. Ce fut en lisant des églogues nées sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie que l'on peignit nos paysages. Sous le règne de Louis XIV — sauf une exception dont je parlerai tout à l'heure — on n'entrevoit guère la nature réelle que dans quelques vers perdus au milieu de pièces oubliées et écrites par des hommes médiocres, sans doute, mais qui n'avaient pas subi le joug des traditions classiques. Dans les boutades de Saint-Amand et de plusieurs de ses pareils, on pourrait signaler de ces vers. La Fontaine est le seul grand poète de cette époque qui se soit inspiré de ce qu'il avait sous les yeux. « La Fontaine, dit M. Villemain,

» montrant le lapin qui trotte à travers le thym et
» la rosée, est aussi poète que les anciens le furent
» jamais. »

Saint-Lambert qui avait fait de bonnes études et qui n'avait guère vu la campagne que des charmilles où, vêtu d'un habit rouge galonné d'or, il se promenait à côté de Mme de Bouflers ou de Mme du Châtelet, Saint-Lambert se créa une nature un peu de fantaisie, participant de ses réminiscences classiques et des trumeaux de Wateau et de Boucher. Il choisit le sujet des *Saisons*, mais il n'en était pas enthousiaste comme Thompson qui, lui, connaissait la nature, l'avait vue de prés, et l'aimait d'un véritable amour. Dans le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, Saint-Lambert, qui avait vendu ses propriétés de la Lorraine pour se fixer à Paris, vit simplement la matière de quelques descriptions élégantes que parsemeraient des maximes philosophiques et qu'animeraient des scènes pastorales. Comme Tressan avait poli les hommes du moyen-âge, Saint-Lambert s'efforça de rendre présentables les personnages dont il devait peupler ses tableaux. Les campagnards des *Saisons* sont de la famille des bergers de Sedaine ou de ces bizarres villageois que Marmontel a mis dans ses contes ; ils ont au moins feuilleté l'encyclopédie. En parlant d'un agriculteur, Saint-Lambert dira, sans s'inquiéter d'exprimer une idée tout à fait fausse :

Il se plait dans sa peine, il craint la pauvreté,
Mais il craint encore plus la triste oisiveté.

Tout le monde est philosophe dans les *Saisons*, tout le monde jusqu'au curé qui marie Lise et Colas et qui leur adresse un discours dont voici les premiers mots :

Grand Dieu tu nous donnas les fruits et les moissons,
Et l'hymen et l'amour, les premiers de tes dons.

Aujourd'hui que l'idéal même a besoin des couleurs de la réalité, nous éprouvons un insurmontable ennui devant cette peinture fadasse, sans vie, sans air. Nous apercevons bien vite derrière ces honnêtes fermiers et ces candides bergères dans lesquelles s'offrent

Le mélange des mœurs et de la volupté

les paysans beaucoup plus vrais de M. de Balzac, les fils de ces Jacques bons hommes qui brûlèrent les châteaux où le poète, non exempt de l'esprit de caste, s'est plu à choyer l'existence des seigneurs de village.

Toutes les vertus que Saint-Lambert abrite sous le chaume ne lui ont pas suffi pour donner un peu de mouvement à ses tableaux, et plus d'une fois il a eu recours à la mythologie. Derrière la colonie fantastique dont il peuple les hameaux, s'achemine une bonne partie du dictionnaire de Chompré. Cérès paraît les mains pleines d'épis, Bacchus tenant un thyrse, arrive en criant Evohé. Les fontaines ont leurs nymphes, les arbres leurs hamadryades. Un poète

aujourd'hui très-inconnu, Rosset, avait compris dans un poème sur l'agriculture l'anomalie que produisait l'invocation des dieux du paganisme, et il avait prononcé leur bannissement dans de beaux vers. Saint-Lambert ne donna pas cette preuve de goût. Il se fit l'écho de choses dites depuis des siècles et ne vit pas qu'il était environné d'autant de poésies que Virgile le fut jamais. Pour le voir il eut fallu avoir le sentiment de foi qui anime Thompson, il eut fallu comprendre avec Byron dont le scepticisme n'était pas réel, que «tout grand poète est nécessaire» ment un homme religieux », il eut fallu ne pas avoir desséché son âme dans un froid matérialisme, ne pas faire du Dieu des chrétiens, un vague être suprême.

Tout alors eut pris de la couleur, du mouvement dans les *Saisons*. Elles auraient eu autre chose à montrer que des travaux champêtres. Les solennités si majestueuses du christianisme pouvaient produire un touchant effet au milieu du calme de la campagne. Les chants des fêtes de Pâques, le passage d'une humble procession dans un chemin creux, les bannières flottant parmi les haies d'églantiers, l'encens mêlant ses nuages aux senteurs des fleurs, tout cela était de la poésie. Saint-Lambert ne s'en doute même pas. Jamais, comme l'auteur des *Harmonies*, il n'a rêvé dans un cimetière de village, ces humbles croix de bois ne lui disent rien ; s'il pense à laisser entrevoir une tombe, c'est pour en faire un *fatal monument* dont la vue épouvante la *naïve Perrette*

et le *jeune Lubin*, et près duquel ces tendres amants finissent par

Jurer de s'adorer jusqu'à leur dernier jour.

Si Saint-Lambert avait eu le bonheur d'entendre cette poésie qui lui parlait de toutes parts, dans son chant sur l'*Automne*, il aurait mis autre chose qu'un pastiche des vendanges payennes, il n'aurait pas oublié ces tristes fêtes que novembre ramène, il aurait compris qu'un tombeau est plus qu'une fabrique à placer dans un paysage.

L'introduction d'une pensée religieuse dans la poésie lyrique a été l'âme qui a vivifié un genre inanimé. Sans cette pensée, beaucoup des *méditations* et des *harmonies* de M. de Lamartine n'existeraient pas. Il a compris toute cette poésie à laquelle Saint-Lambert était resté sourd. On pourrait établir d'intéressantes comparaisons entre *Jocelyn* et les *Saisons*. Pour se rendre compte de la différence qui existe entre un poète et un versificateur, que l'on ouvre le premier de ces poèmes, si défectueux dans son ensemble, mais si beau par les détails ; qu'on y lise comment, dans la quatrième époque, est dépeint le retour du printemps, et que l'on compare ce passage à celui où Saint-Lambert traite le même sujet.

M. Villemain l'a dit avec une grande justesse, Saint-Lambert manque les occasions d'être poète ; c'est un versificateur élégant, correct, mais qui reste au-dessous de Delille. Plusieurs passages des *Saisons*

sont écrits avec éclat, mais en général le style est froid, compassé, et l'auteur fait sentir combien il manque d'élan, de chaleur, en accumulant les apostrophes, les exclamations. On s'aperçoit encore du défaut d'enthousiasme à la manière dont Saint-Lambert compose ses vers. Il les fait souvent avec des hémistiches et des mots entassés. Cette manière est destructive de la phrase poétique, elle révèle qu'on ne travaille pas d'un jet, car avec la verve les vers s'entrelacent les uns dans les autres, sans chevilles, sans membres isolés.

Cette dernière réflexion est de Roucher qui, enfermé durant la terreur à la Conciergerie, avait entrepris d'annoter les *Saisons*. Le bourreau interrompit ce travail, et par un heureux hasard il tomba entre les mains de M. Nodier qui a cité une partie du commentaire de Roucher dans *les Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*. Voici comment Roucher juge le premier chant des *Saisons :*

« Otez de ce chant deux ou trois tableaux et une » cinquantaine de vers beaux ou aimables, et vous » aurez à peu près la somme des beautés dignes d'être » conservées ; du reste point de verve, rarement de » la couleur, plus rarement encore de l'harmonie. » Autant le plan est sage et bien ordonné, autant » l'exécution en semble paresseuse et monotone. »

Grimm a prononcé sur l'ouvrage entier de Saint-Lambert un arrêt à peu près semblable: « Pour que » M. de Saint-Lambert put se flatter d'un grand

» nom chez la postérité, il faudrait que son poème » se perdît entièrement, qu'il n'en échappât que » quelques fragments que je choisirais bien. Alors » un homme de goût, retrouvant ces fragments, se » désolerait sur la perte du poème et ferait partager » ses regrets à toute une nation, il dirait : *par ce » qui nous reste, jugez de la perte que nous avons » faite.* Il raisonnerait juste et se tromperait com- » plètement. »

A l'étranger les *Saisons* n'étaient pas jugées plus favorablement : « Le plat ouvrage, écrivait Walpole » à Mme du Deffand, point de suite, point d'ima- » gination, une philosophie froide et déplacée, un » berger et une bergère qui reviennent à tous mo- » ments, des apostrophes sans cesse, tantôt au bon » Dieu, tantôt à Bacchus... En un mot c'est l'Arcadie » encyclopédique. On voit des pasteurs un diction- » naire à la main qui cherchent l'article tonnerre » pour entendre eux-mêmes ce qu'ils disent d'une » tempête. Peut-on aimer les éléments de la phy- » sique rimée ? »

Non content du philosophisme qu'il avait répandu dans ses monotones alexandrins, Saint-Lambert fit suivre les *Saisons* de notes que Grimm qualifie de maussades. La plus curieuse de ces notes est celle où, à propos de ce vers :

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,

le poète prétend que Corneille n'a su peindre que les

Romains, que Racine n'a su peindre que les Juifs, tandis que *M. de Voltaire a peint avec force les Chinois, les Tartares, les Espagnols, les Arabes, la chevalerie, etc.*

Saint-Lambert donna pour cortége à son poëme quelques *Nouvelles*, au nombre desquelles reparut *Sara Th....* et des *Fables orientales*, les unes de sa composition, les autres imitées de Sadi. On les a beaucoup vantées; mais en les lisant avec impartialité, il est impossible de ne pas plaindre les grands de la terre qui seraient tentés d'ajouter foi à ces paroles par lesquelles Diderot termine l'éloge qu'il fait de ces fables : « Grands de la terre, lisez-les et faites-les lire à vos enfants. »

L'année 1770, l'abbé Trublet laissa par sa mort une place vacante à l'académie qui lui donna Saint-Lambert pour successeur. M. du Coëtlosquet, évêque de Limoges, se vit obligé de recevoir l'auteur des *Saisons :* sa tâche était assez délicate, Saint-Lambert avait déjà laissé entrevoir les principes qu'il produisit au grand jour dans son *Catéchisme universel.* C'était plus qu'il n'en fallait pour imposer une grande réserve à un évêque, et M. du Coëtlosquet se borna à quelques vagues formules de louanges qui durent peu satisfaire le marquis philosophe [1]. Quant à lui il s'acquitta avec zèle de toutes les obligations d'un

[1] *Notice biographique sur J.-G. du Coëtlosquet. Revue d'Austrasie*, t. I.

récipiendaire. « Le nouvel académicien, dit Grimm, » a fait son service d'encensoir à merveille; il n'y a » point d'habitué de paroisse qui sache mieux lancer » le sien vers le porteur du saint Sacrement. »

Le discours de réception de Saint-Lambert est en quelque sorte le spécimen de la littérature du temps: de l'ambition à la profondeur, du vide, beaucoup d'éloges à la coterie philosophique, un esprit de critique considérant tout sous un jour faux, voilà ce que l'on y remarque. Dans ce discours le moyen-âge est bizarrement traité: quelques lignes suffisent pour en caractériser les productions si variées: « On eut des romans pleins d'un merveilleux absurde, des histoires dictées par l'envie de tromper et par la passion d'étonner; on eut des vers sans âme, sans harmonie, sans idées.... » D'après cela on voit que Milton avait tort de vouloir rajeunir les poèmes de la *Table ronde;* que M. de Châteaubriand a été bien bon de louer Joinville et Froissart, et que M. Villemain a donné une preuve de mauvais goût en trouvant à admirer dans Villon et dans Charles d'Orléans. Comme La Harpe, Saint-Lambert ne daigne jeter un coup-d'œil radouci que sur le règne de François Ier; mais on sent qu'il est peu familier avec le XVIe siècle. Il prétend que Montaigne appartient à l'ancienne Rome: Montaigne était nourri des poètes et des philosophes anciens, cela est vrai; mais certes il était de son temps, et comme il l'aurait dit lui-même, *il sentait bien son gentilhomme*.... Préten-

dra-t-on que parce que Dante sait Virgile par cœur, il est un poète antique pour la forme et pour les pensées? Après avoir lu son discours, Saint-Lambert débita le second chant d'un poème sur le *Génie* qu'il avait depuis vingt ans en portefeuille. Plus tard il comprit qu'il ne connaissait pas assez son sujet, et il renonça à cette œuvre [1].

Soutenu par le prince de Beauveau, l'auteur des *Saisons* exerça bientôt la plus grande influence sur l'académie. En 1785, il y lut des réflexions sur le véritable objet des éloges mis au concours. Dans ce morceau il avança que Louis XII avait détruit l'abus qui s'était introduit dans les grands corps et les tribunaux de partager les dépouilles des condamnés. M. Séguier, avocat-général au parlement et l'un des quarante, releva vivement et séance tenante cette assertion dénuée de vérité. L'année suivante Saint-Lambert fit de nouveaux mécontents. Ce fut lors de la réception du comte de Guibert. Le récipiendaire trouva qu'on s'était montré avare d'éloges à son égard, et le maréchal de Broglie sut très-mauvais gré à Saint-Lambert de ce qu'il se fut prononcé en faveur de *l'ordre mince* [2].

[1] Lettre de Mme du Deffand.

[2] A la querelle des Gluckistes et des Piccinistes avaient succédé des discussions ardentes sur deux systèmes stratégiques alors connus sous les dénominations d'ordre mince et d'ordre profond. Le comte de Guibert s'était fait l'apologiste du premier de ces systèmes, tandis que le maréchal de Broglie était chaud partisan du second.

Saint-Lambert fut plus heureux dans sa réponse au discours de réception de Vicq d'Azir ; on remarque dans cette réponse un bel éloge de Buffon dont l'auteur des *Saisons* n'avait point parlé lors de son admission au nombre des quarante. Ce fut encore Saint-Lambert qui reçut Bouflers membre de l'académie ; il se montra bon compatriote dans cette circonstance : « La finesse de l'esprit, dit-il, l'enjouement, je ne » sais quoi de hardi qui ne l'est point trop, des » traits qui excitent la surprise et ne paraissent pas » extraordinaires, le talent de saisir dans les cir- » constances et dans le moment ce qu'il y a de plus » agréable, voilà, Monsieur, le caractère de vos » pièces fugitives, elles ne rappellent aucun des mo- » dèles et les égalent sans leur ressembler. »

Outre les divers travaux dont il vient d'être question, Saint-Lambert s'occupa d'ouvrages de longue haleine. Il continua les *Mémoires sur la vie de Bolingbroke* qu'il avait commencés en 1763, et qui ne parurent qu'en 1796. Ces Mémoires sont le panégyrique d'un ennemi acharné du christianisme, et ils ne renferment d'intéressant qu'un tableau de l'Angleterre sous la reine Anne, tableau auquel Suard a probablement mis la main.

Dans un autre ouvrage, Saint-Lambert devait montrer ouvertement sa haine contre toute religion. Le *Catéchisme universel* est le développement de cette phrase que l'auteur se plaisait à répéter : *Tout ira mal, tant qu'on ira chercher là haut ce qu'il*

faut faire ici-bas. Le *Catéchisme universel* intitulé aussi : *Principes des mœurs chez toutes les nations*, a été analysé très-favorablement par J.-M. Chenier. Palissot s'est montré plus impartial à l'égard de ce livre dont il résume ainsi les tendances :

« Le système total de cet étrange catéchisme se réduit à peu près à ces principes : Les vices et les vertus ne sont que des affaires de convention. Ce sont ces conventions et notre propre intérêt qui forment notre conscience. L'homme soumis à la raison universelle est toujours heureux ; il n'est malheureux qu'en cessant de lui obéir. Dès lors, pour arriver au bonheur, il faut cultiver sa raison : aussi ceux qui la cultivent le plus, c'est-à-dire les philosophes, sont-ils les plus heureux des hommes, et ce siècle philosophique le plus heureux des siècles. » [1]

Le *Catéchisme universel* fut terminé en 1789 ; l'époque semblait favorable à la publication d'un tel livre ; cependant il demeura encore inédit pendant quelques années. Peut-être Saint-Lambert fut-il un instant effrayé de l'œuvre à l'accomplissement de laquelle il avait travaillé.

Un magicien voulut un jour créer un homme, et il fit un monstre qui porta partout la désolation et l'incendie. Le magicien qui avait été assez puissant pour former cet être affreux, ne le fut pas assez pour l'anéantir, et terrifié, il ne songea plus qu'à fuir

[1] On peut lire une analyse détaillée de ce livre dans l'excellent article de la *Biographie universelle* sur Saint-Lambert.

devant son ouvrage. Cette légende est l'histoire de la majeure partie des philosophes ; ils avaient, dans leur cabinet, imaginé des utopies que peut-être ils croyaient irréalisables : « Mais les mots sont des choses, et une goutte d'encre tombant, comme la rosée, sur une idée, la féconde et produit ce qui fait penser des milliers et peut-être des millions d'hommes. [1] »

Saint-Lambert se mit à l'écart de la révolution ; il se retira dans la vallée de Montmorency, à Eaubonne, où il ne fit point parler de lui tant que dura la terreur : il n'était pas de taille à prendre un rôle dans les événements qui alors remuaient l'Europe. Une fois la tourmente apaisée, Saint-Lambert revint aux idées dont il avait pu contempler les terribles résultats, il publia son *Catéchisme universel*. Ce livre n'obtint aucun succès, et à ce sujet M. Lacretelle a raconté la petite anecdote suivante : « Le pauvre vieillard fut terrassé, mais son amour-propre lui suggéra la ressource la plus bizarre ou plutôt la plus folle. Comme dans son *Catéchisme* il avait fait une satire plus amère que piquante des femmes, sans faire même une exception pour celle qui lui rendait tant de soins et tant de culte, il s'imagina que les femmes de sa société avaient fait le complot d'étouffer son ouvrage en achetant toute l'édition à son libraire, sous la condition qu'il n'en serait livré qu'un petit nombre d'exemplaires au public. »

[1] Byron. — *Don Juan*.

En 1800, Lucien Bonaparte[1] étant parvenu à reformer l'académie française, Saint-Lambert revint y siéger paisiblement, et son premier acte fut d'empêcher que l'on y reçût Bernardin de Saint-Pierre[2]. L'école sceptique obtint encore un triomphe : le jury institué par Napoléon pour adjuger les prix décennaux exhuma le *Catéchisme universel* pour lui donner le prix de morale ! « Le *Catéchisme* de Saint-Lambert, dit M. Villemain, c'était, au commencement du XIXe siècle, le dernier résultat, le résidu, le *caput mortuum* d'une théorie philosophique qui avait été si puissante. »

Saint-Lambert mourut dans un état d'imbécillité le 9 février 1805, chez Mme d'Houdetot avec laquelle il vivait depuis si longtemps. Une grande harmonie avait presque toujours régné entre la femme, le mari et l'amant ; on raconte cependant que le jour où Mme d'Houdetot eut la cinquantaine, le *sage d'Eaubonne*, comme disait Marmontel, et M. d'Houdetot, devenus septuagénaires, s'avisèrent pour la première fois d'être jaloux l'un de l'autre, et exécutèrent une scène digne des Cassandres du vieux théâtre italien.

Outre les ouvrages que nous avons cités, Saint-Lambert écrivit divers articles dans l'*Encyclopédie*,

[1] *Mémoires* de Morellet.

[2] Dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, M. Nodier cite deux lettres d'amour, l'une de Saint-Lambert, l'autre de Bernardin de Saint-Pierre ; les deux écrivains s'y peignent d'une manière bien différente.

publia le poème du *Bonheur* d'Helvétius, et donna des poésies fugitives à différents recueils.

Saint-Lambert, sur la fin de sa vie, dut concevoir quelques doutes sur la validité des passeports à l'immortalité que lui avait délivrés Voltaire; il vécut assez longtemps pour prévoir la ruine prochaine de son école. Une révolution littéraire suivit de près la révolution politique, mais elle s'opéra en sens inverse; la littérature philosophique se perdit par ses résultats, la cause s'anéantit dans l'effet[1]. Il se fit une réaction violente contre les encyclopédistes. M. de Châteaubriand, le *Génie du Christianisme* à la main, se mit à la tête du mouvement. J.-M. Chenier et Ginguené luttèrent contre lui, et le mirent en vain au ban de l'académie, où la muse du XVIIIe siècle devait bientôt expirer.

On bannissait Châteaubriand, comme on bannissait Napoléon au retour de l'île d'Elbe, et chaque pas que faisait le conquérant littéraire était un succès; son armée se grossissait de jour en jour, tan-

[1] Ici et ailleurs, où il est fait également allusion aux encyclopédistes, on n'a pas prétendu leur attribuer exclusivement la Révolution. Elle avait ses germes plus loin dans le passé; on les y trouve avant les scandales de la régence et du règne de Louis XV; mais cette révolution qui aurait pu, en s'arrêtant à propos, s'opérer par de vastes réformes, qui aurait dû frapper les abus et non les têtes, les philosophes la rendirent hideuse et féroce par les principes démoralisateurs qu'ils avaient secoués sur la nation. Un homme d'état anglais a dit que les Français avaient *traversé la liberté*, s'ils ne s'y sont pas arrêtés, la faute n'en est-elle réellement aux encyclopédistes?

dis que celle de ses adversaires s'affaiblissait sous des généraux inhabiles. L'instant n'était pas éloigné où les chefs de la faction philosophique allaient s'endormir sur leurs trônes académiques, pour y attendre, à l'exemple des sénateurs romains, l'invasion de ce qu'ils appelaient des barbares.

Comme tous les partis vainqueurs, l'école triomphante se livra à de blâmables excès; elle devint terroriste [1], elle poursuivit de sa haine les grands écrivains du siècle de Louis XIV, elle secoua le joug de raison que ses chefs cherchaient à lui imposer; les mots de *classique* et de *romantique*, désignations vides de sens, furent répétées avec plus d'acharnement que ne l'avaient jadis été les dénominations d'Armagnac et de Bourguignon. Aujourd'hui tout s'est calmé : la nouvelle école arrivée à son âge mûr n'a pas, il est vrai, tenu toutes les promesses de son enfance si pleine de sève, mais elle a su s'arrêter à son 89, et la liberté a été conquise; c'est assez pour qu'on pardonne les erreurs d'une première effervescence.

[1] Nous avons entendu raconter par M. de Lamartine qu'un jeune homme — depuis il s'est fait avantageusement connaître dans la littérature et a pris des idées plus saines — disait qu'il concevait toutes les horreurs de la révolution par la haine qu'il portait à ce *misérable* Racine.

Mme DE GRAFFIGNY.

Les femmes douées d'une imagination vive, faciles à émouvoir, apercevant dans la vie de petits détails qui nous échappent, se faisant des chagrins et des joies d'incidents qui, pour nous, restent inaperçus, les femmes doivent tout naturellement se plaire aux productions romanesques et y réussir. L'existence telle qu'elle est, n'est pas celle qu'avec leurs douces illusions elles se sont imaginé trouver; l'idéal se brise vite, mais loin d'en considérer, comme nous, les débris avec un désenchantement amer, elles se plaisent à les réunir, à les transporter dans une vie qu'elles se créent à côté de la vie réelle, dans une espèce de rêve qui les console de la vérité, où elles dirigent les épisodes selon leurs caprices et dans

lequel, avec leur tact, leur pénétration, elles sont habiles à décrire des sentiments dont les hommes n'auraient pas même l'idée vague, à reproduire des particularités que nos yeux n'auraient pas remarquées, à saisir mille nuances là où nous n'aurions été frappés que par une seule teinte.

C'est aux femmes qu'appartient l'honneur d'avoir rendu en France le roman vraisemblable, de l'avoir débarrassé des incidents extraordinaires qui l'encombraient. Avec la sorte de seconde vue qu'elles possèdent, elles savent découvrir des fictions intéressantes dans telle donnée où les hommes auraient à peine soupçonné qu'il y eut matière à une élégie. Le plus frêle canevas, sous leurs mains délicates, se couvre de charmantes broderies. Que de sujets traités par Mmes de Lafayette, de Duras ou de Souza se seraient offerts à une pensée virile sans qu'elle daignât les accepter !

Parmi les romancières il en est une qui appartient à la Lorraine et qui jette un doux parfum dans cette guirlande de gracieux talents dont les premiers bouquets commencent au XVIIe siècle : cette femme c'est Mme de Graffigny.

Françoise d'Issembourg-d'Apponcourt naquit à Nancy en 1694. Son père, qui appartenait à une illustre famille, était major de la gendarmerie du duc de Lorraine ; sa mère avait pour grand-oncle le célèbre Callot. La vie de l'écrivain dont je me propose de parler ne fut pas comme celle de Mme de

Villedieu ou de Mme de Tencin, un roman épisodié et quelque peu licencieux. Il n'y a guère qu'un grand évènement dans l'existence de Mme de Graffigny, un évènement douloureux dont on aperçoit les traces dans ce passage des *Lettres d'une Péruvienne :*

« Comment les femmes ne seraient-elles pas ré-
» voltées contre l'injustice des lois qui tolèrent l'im-
» punité des hommes poussée au même excès que
» leur autorité. Un mari sans craindre aucune pu-
» nition peut avoir pour sa femme les manières les
» plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités
» aussi criminelles qu'excessives, non seulement son
» bien, celui des enfants, mais même celui de la
» victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence
» par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui
» s'allie très-communément ici avec la prodigalité.
» Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence
» d'une légère infidélité, en se livrant sans honte
» à toutes celles que le libertinage lui suggère. En-
» fin, mon cher Aza, il semble qu'en France les
» liens du mariage ne soient réciproques qu'au mo-
» ment de la célébration, et que dans la suite les
» femmes seules y doivent être assujetties. »

Ces lignes ont été dictées par le souvenir d'un fatal mariage. Mlle d'Issembourg fut unie à un homme indigne d'elle ; François Hugot de Graffigny était d'un caractère si violent qu'il mit plus d'une fois la vie de sa femme en danger. Après

260255A

bien des années de souffrance et de résignation, Mme de Graffigny obtint d'être juridiquement séparée de son mari, les enfants qu'elle en avait eu moururent en bas âge, et Graffigny termina ses jours dans une prison où ses déportements l'avaient fait enfermer.

Le hasard tira Mme de Graffigny de la vie obscure à laquelle elle semblait condamnée. En 1734 elle accompagna à Paris Mlle de Guise, cette belle princesse de Lorraine qu'allait épouser le duc de Richelieu et que, chose rare pour lui, il aima six mois sans partage. Il ne fallait rien de moins que l'émulation causée par la présence de divers talents, que la société de personnes distinguées, que le *stimulant* d'une grande capitale, pour que Mme de Graffigny osât croire aux brillantes facultés de son esprit. Bien que dans la conversation ces facultés fussent un peu cachées par une excessive modestie, elles ne purent échapper aux nombreux amis qu'un caractère aimable et bienveillant faisait si facilement à Mme de Graffigny. Ils l'engagèrent à composer quelque chose pour le *Recueil de ces messieurs* publié en 1745. Elle se rendit à ce désir et écrivit une nouvelle intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Ce morceau plein de maximes et dont le titre même est un apophtegme d'une vérité fort contestable, fut critiqué et non sans raison. Dans ce coup d'essai on remarqua pourtant des pages d'un bon style, et elles furent assez favorablement

appréciées pour que l'auteur ne se décourageât point. Mme de Graffigny mit cependant un assez long intervalle entre sa première nouvelle et les *Lettres d'une Péruvienne*. Elle avait cinquante-cinq ans quand elle publia ce dernier ouvrage.

Aujourd'hui peu de personnes pensent avec Montesquieu que tant qu'on n'a pas lu les anciens livres, il n'y a pas de raison pour lire les nouveaux. Les vieux livres sont en discrédit, le goût a changé. Telle page qui a vivement attendri nos grands'mères ne nous cause que de l'ennui. Jadis le romancier ménageait les nerfs de ses lecteurs, aujourd'hui il faut qu'il les irrite, et nous sommes si blasés qu'il est même difficile de nous causer de l'émotion; nous le sommes sur les péripéties dramatiques comme sur les péripéties romanesques. Le cœur du *sire de Coucy* ne ferait plus évanouir personne; *Mysantropie et repentir* nous paraît une pièce fade; Ducis n'aurait plus besoin de changer le dénouement d'*Othello*.

Cette émotion poignante à laquelle on nous a habitués, nous n'allons pas la chercher dans des ouvrages qu'au premier abord nous trouvons sans couleur, sans vie. Nous voudrions les parcourir ces ouvrages, que la fécondité de la presse actuelle ne nous en laisserait pas le temps. On se croit obligé par ces mêmes motifs qui déterminèrent Stern à visiter la France, de connaître les romans récemment édités autour desquels se fait quelque bruit; et de délicieuses productions, *la Princesse de Clèves*,

Manon Lescaut sont à peine connues de la génération présente.

C'est aussi le sort des *Lettres d'une Péruvienne.* Qui les a lues, si ce n'est celui qui, par un jour de pluie, s'est trouvé à la campagne en face d'une bibliothèque de château? Il se peut que dans cette position, dans une heure de désœuvrement, quelqu'un de nos contemporains, de ceux qui sont nés avec la restauration ou à peu près, ait ouvert les *Lettres d'une Péruvienne.*

Le souvenir des *Incas* de Marmontel l'aura sans doute effrayé dans le premier moment, il se sera laissé épouvanter par ces mots barbares dont il faut demander l'explication à des notes marginales, peut-être les plaintes un peu chargées de métaphores de la pauvre Zilia lui auront-elles causé un mouvement d'impatience. Cependant le vent redouble, la pluie fouette les vitraux, et l'antique bibliothèque, à l'exception de chefs-d'œuvre trop connus, n'offre guère autre chose que le *Fidèle Caloandre* ou *les Exilés de la cour d'Auguste,* il faut bien se résoudre à apprendre ce que va devenir la prêtresse du Soleil, la jeune fille qui était appelée à épouser le fils d'un roi, et qui maintenant est au pouvoir des Espagnols, les assassins de sa nation. Insensiblement on se laisse toucher par la douleur de la Péruvienne, par des sentiments vrais et chaleureusement exprimés. On oublie que les *quipos,* petits cordons de différentes couleurs dont les indiens se servaient au défaut de

l'écriture, n'auraient pu que difficilement exprimer ces sentiments, cette douleur, et on lit avec intérêt les lettres que la prêtresse du Soleil adresse à son cher Aza, auquel peut-être ces marques d'un tendre souvenir ne parviendront jamais.

Bientôt Aza seul n'occupe plus l'esprit de Zilia, un jeune Français, Déterville, s'empare du vaisseau dans lequel les Espagnols emmenaient la Péruvienne et il la conduit en France. Déterville est plein de soins, de respects pour la jeune indienne à laquelle il inspire une profonde reconnaissance. Il la présente à sa mère qui la reçoit froidement; mais la prêtresse du Soleil trouve une amie dans la sœur du jeune Français; elle apprend à écrire sous les yeux de Céline qui l'initie à notre civilisation. L'arrivée de Zilia à Paris, les naïves périphrases qu'elle emploie pour décrire les objets qui lui sont étrangers, les impressions qu'elle en reçoit, l'étonnement que lui causent nos usages, les réflexions que lui suggèrent nos mœurs, tout cela est dit avec ce talent fin, spirituel qui caractérise la manière des femmes.

La pluie cesserait, le ciel redeviendrait serein, que le lecteur ne fermerait probablement pas l'œuvre de Mme de Graffigny.

Que va devenir cette gratitude de Zilia pour son libérateur? Elle ne peut douter de l'amour de Déterville, va-t-elle prouver que Françoise de Rimini avait raison de dire:

Amor, ch'a nullo amato amar perdona.

Non, Zilia reste fidèle au souvenir d'Aza, et Déterville, généreux comme les héros de roman l'étaient tous alors, fait lui-même prendre des informations sur son rival. On apprend qu'il est en Espagne, il se rend en France, il revoit la jeune Péruvienne. Quant à Déterville il n'a pas eu le courage d'être témoin de cette entrevue. Il s'est fait chevalier de Malte. La scène qui a lieu entre les deux amants n'est pas celle cependant que Déterville redoutait. Le prince Péruvien a oublié son premier amour et il abandonne Zilia. Une lettre de celle-ci apprend à Déterville l'inconstance d'Aza, mais cette inconstance ne peut donner quelque espoir à celui-ci. Zilia n'aura pour Déterville que de l'amitié.

Telle est la conclusion de ce roman, conclusion qui aurait pu être bonne, mais qui ne satisfait point parce qu'elle est brusquée. Aza, dont le nom remplit tout le volume, est un personnage trop insignifiant; on n'est point préparé à sa trahison; il apparaît brusquement comme ces dieux qui, dans les pièces antiques, venaient juste à point pour amener la fin de l'œuvre, son entrevue avec Zilia n'est qu'esquissée. De nos jours les personnages d'un roman se font connaître par leurs discours. Il n'en était pas ainsi du temps de Mme de Graffigny; on peignait en peu de mots un caractère, mais on ne songeait pas à mettre ce caractère en relief, à le faire se peindre lui-même par des paroles. Les dialogues qui donnent de la vie à nos romans modernes, étaient alors remplacés par un narré, par une analyse.

Habitués comme nous le sommes à voir le drame et la comédie s'intercaler dans le roman, nous devons nécessairement trouver bien froid le dénouement des *Lettres d'une Péruvienne*. Nos écrivains contemporains nous ont aussi accoutumés à voir le siècle où ils prennent pied, avec le costume qui lui est propre. Ils cherchent du moins à donner de la couleur aux époques où ils placent leurs fictions, et s'ils n'arrivent pas précisément à la vérité, ils atteignent à quelque chose qui en approche. Ce n'était pas là un sujet de préoccupation pour nos anciens auteurs. Fénélon, qui a su si bien imiter l'antiquité dans Télémaque, Fénélon était au XVIIe siècle le seul qui comprit l'importance de la vérité dans les productions de l'esprit. Il a écrit à ce sujet de belles pages que l'on pourrait croire datées de 1829, de l'époque de nos grandes luttes littéraires.

Dans un roman de la Calprenede, Pharamond a un joli talent sur le clavecin, les courtisans d'Auguste sont pour Mme de Villedieu les courtisans de Louis XIV. Mme de Graffigny, elle aussi, s'inquiète peu du costume. Le Paris, les Français des *Lettres d'une Péruvienne*, sont les Français, le Paris de Louis XV. Zilia s'est vue admise dans les cercles philosophiques, elle parle quelquefois dans un style métaphysique qui eut ravi Mme du Châtelet : l'auteur s'embarrasse si peu de commettre un anachronisme, que son héroïne va jusqu'à citer *les Considérations sur les mœurs* de Duclos.

L'engouement excité par les *Lettres Persannes* fut si grand que, pendant longtemps, les libraires ne disaient qu'une chose aux écrivains : « Faites-moi des » *Lettres Persannes.* » Il est possible que, comme beaucoup d'autres, Mme de Graffigny ait voulu répondre à ce vœu, mais deux lettres de Zilia dans lesquelles il est parlé des Français peuvent seules offrir une lointaine analogie avec le livre qui eut tant de vogue. Dans sa première nouvelle Mme de Graffigny avait d'ailleurs défini les Français — ceux de son temps — avec plus de bonheur qu'elle ne le fit ensuite; elle avait dit qu'ils s'étaient échappés des mains du Créateur lorsque Dieu n'avait encore rassemblé pour l'organisation de l'homme que le feu et l'air.

C'est à tort, il me semble, qu'on a reproché à notre compatriote de s'être trop rappelé Montesquieu. On a prétendu sans plus de raison que Mme de Graffigny avait mis à contribution les *Lettres Siamoises* de Dufresny. Cette assertion serait peut-être plus juste si elle avait eu lieu à l'égard de Montesquieu lui-même. Entre sa manière et celle de Dufresny n'y a-t-il pas quelque affinité ? Que l'on en juge, je citerai un fragment des *Lettres Siamoises*, elles sont si peu connues, que si c'est un hors d'œuvre on me le pardonnera :

« Les Français disent qu'ils n'adorent qu'un seul » Dieu, je n'en crois rien ; car, outre les divinités » vivantes auxquelles on leur voit offrir des vœux, » ils en ont encore plusieurs autres inanimées aux-

» quelles ils sacrifient, comme je l'ai remarqué dans
» une de leurs assemblées où je suis entré par ha-
» sard.

» On y voit un grand autel en rond orné d'un
» tapis vert éclairé par le milieu et entouré de plu-
» sieurs personnes assises comme nous le sommes
» dans nos sacrifices domestiques.

» Dans le moment où j'entrai l'un d'eux qui,
» apparemment était le sacrificateur, étendit sur
» l'autel les feuillets détachés d'un petit livre qu'il
» tenait à la main : sur ces feuillets étaient repré-
» sentées quelques figures ; ces figures étaient fort
» mal peintes : cependant ce devaient être les images
» de quelques divinités, car à mesure qu'on les dis-
» tribuait à la ronde chacun des assistants y mettait
» une offrande selon sa dévotion. J'observai cepen-
» dant que ces offrandes étaient bien plus considé-
» rables que celles qui se font dans leurs temples
» communs.

» Aprés la cérémonie dont je vous ai parlé, le
» sacrificateur porta sa main en tremblant sur le
» reste du livre et demeura quelque temps saisi de
» crainte et sans action ; tous les autres attentifs à
» ce qu'il allait faire étaient en suspens et immo-
» biles comme lui. Ensuite à chaque feuillet qu'il
» retournait ces assistants étaient tout à coup agités
» différemment, selon l'esprit qui s'emparait d'eux ;
» l'un louait le ciel en joignant les mains, l'autre
» regardait fixement son image en grinçant des

» dents ; l'autre mordait ses doigts et frappait des
» pieds contre terre, tous enfin faisaient des pos-
» tures et des contorsions si extraordinaires qu'ils
» ne semblaient plus être des hommes ; mais à peine
» le sacrificateur eut-il retourné certain feuillet qu'il
» entra lui-même en fureur, déchira le livre, le
» dévora de rage, renversa l'autel, maudit le sacri-
» fice. On n'entendit plus que plaintes, que gémis-
» sements, cris et imprécations : à les voir si trans-
» portés et si furieux, je jugeai que le dieu qu'ils
» adoraient, était un dieu jaloux qui, pour les pu-
» nir de ce qu'ils sacrifiaient à d'autres, leur en-
» voyait à chacun un mauvais démon pour les pos-
» séder. »

Voici encore quelques pensées empruntées aux *Lettres Siamoises :*

— « Le monde est un livre ancien et nouveau ; de
» tous temps l'homme et les passions en ont fait le
» sujet. Les passions sont toujours les mêmes, mais
» elles sont écrites différemment selon la différence
» des siècles, et dans un même siècle chacun les lit
» différemment selon le caractère de son esprit.

— « Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieil-
» lards ce qu'ils ont fait, et les sots ce qu'ils ont
» envie de faire.

— « Le public est si grave qu'il inspire la crainte à
» tous ceux qui lui parlent. Il est si badin qu'une
» coiffure mise de travers suffit pour faire rire un
» immense auditoire. »

Il me semble que dans ces pensées il y a quelque ressemblance avec certaines pages des lettres d'Usbek. Comme Montesquieu, Dufresny cherche le trait, l'épigramme. Sa fiction est mal soutenue, il se laisse volontiers voir derrière son Siamois. Il écrit un livre amusant, plein d'esprit, d'observations originales, mais il ne pense pas à donner l'apparence de la réalité à son roman, c'est un cadre où le piquant auteur comique se plaît à placer diverses scènes, différentes réflexions. Mme de Graffigny a pris son œuvre plus au sérieux, elle a moins voulu faire un roman à tiroir — si l'on peut emprunter ce mot au théâtre — qu'une fiction intéressante, elle s'est efforcée de s'oublier pour Zilia, et à part quelques endroits, l'illusion est assez bien produite.

Le succès des *Lettres d'une Péruvienne* fut très-grand; Fréron fit l'éloge de ce roman dans l'*Année littéraire*, et trois traductions, deux en anglais, une en italien, attestent que ce succès passa nos frontières. Il attira aux *Lettres d'une Péruvienne* le même malheur qu'à *Don Quichotte* et qu'au *Roman comique*, un M. de la Marche-Courmont s'avisa de faire une suite à l'histoire de Zilia. Cette suite, toute mauvaise qu'elle est, ne faisait, du reste, que confirmer la vogue des *Lettres d'une Péruvienne* et ne dut pas contrarier l'auteur. Ce qui peina Mme de Graffigny ce fut de voir attribuer à d'autres ce qu'elle avait fait de mieux, on voulait trouver un Segrais à cette nouvelle Mme de Lafayette.

Notre compatriote n'imita pas cependant la conduite de Mme de Gomez. Celle-ci, sous le poids d'une accusation analogue, répondit dans une aigre préface aux critiques qui prétendaient lui ravir l'honneur de la tragédie d'*Habis*.

Comme Mme de Gomez, comme la plupart des femmes qui réussissent dans le roman, Mme de Graffigny se laissa séduire par l'ambition d'écrire pour la scène. Elle ne se sentit pas toutefois assez de vigueur pour s'essayer dans la tragédie et elle composa un drame. *Cénie* ne fut point précisément le premier pas de notre auteur dans cette nouvelle carrière. A la cour de Nancy elle avait été connue de l'empereur d'Autriche et de plusieurs membres de la Maison de Lorraine qui, depuis cette époque, entretenaient même une correspondance avec Mme de Graffigny. Après l'apparition des *Lettres d'une Péruvienne* l'empereur fit prier notre compatriote de composer quelques comédies propres à être jouées par ses enfants. Mme de Graffigny se mit à l'œuvre et envoya à Vienne cinq ou six drames en un acte qui furent représentés à la cour. Ils causèrent un grand plaisir, et l'empereur récompensa Mme de Graffigny par une pension de 1500 livres, mais il lui imposa l'obligation de ne faire ni imprimer ni jouer les pièces dont elle avait fait hommage à la famille impériale. Ces petites productions durent servir d'études à l'auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, et ce fut sans trop d'inexpérience qu'elle aborda le théâtre français.

Cénie, que l'on a comparé à la *Mélanide* de la Chaussée, appartient à ce genre larmoyant auquel, de nos jours, Mme Ancelot a dû quelques applaudissements; la fable pèche sous le rapport de la vraisemblance, et a le tort de trop rappeler le sujet de la *Gouvernante;* le style, comme il arrive souvent aux femmes qui écrivent pour le théâtre, comme cela est arrivé tout récemment à Mme de Casa-Major, le style en est quelquefois précieux, affété, mais d'autres fois aussi, il a beaucoup de grâce et de délicatesse; des caractères bien dessinés, quelques belles situations firent pardonner ces défauts, et *Cénie,* que Fréron proclama *un modèle dans le genre aimable et pathétique,* obtint un long et brillant succès.

Mme de Graffigny fut moins heureuse plus tard dans une nouvelle œuvre dramatique, *la Fille d'Aristide* tomba. L'auteur ne survécut que peu de temps à cet échec; elle mourut en 1758, à l'âge de 65 ans. On attribua la dernière maladie de notre compatriote au chagrin que lui causa la chute de son second drame.

Mme de Graffigny légua sa bibliothèque à Guimond de la Touche, et ses manuscrits passèrent des mains de Mme Durival dans celles de Mme Noël de Sommerviller. Cette dernière les céda pour 1800 fr. à un officier russe.

NOTICE SUR AUSONE.[1]

Ausone qui, sous le règne d'Auguste, aurait passé inaperçu entre Virgile et Horace, pourrait, grâce au temps dans lequel il vécut, devenir le sujet d'intéressantes études. Ses œuvres complètent en quelque sorte l'histoire de son époque; époque de décadence, où l'empire romain était usé, où le vieux monde s'écroulait pièce à pièce, où Gratien faisait abattre le temple de la Victoire; où la croix, symbole d'une ère nouvelle, poussait au milieu des ruines du paganisme.

[1] Bien qu'Ausone soit né fort loin de nos contrées, par plusieurs de ses travaux il se rattache assez à notre pays pour que l'on ait cru convenable d'insérer dans ce volume la notice suivante.

L'état où l'Europe se trouvait au IVe siècle se devine à chaque instant dans les vers d'Ausone. Cette lutte d'une religion qui avait des divinités jusque pour la débauche, et d'un culte qui sortait des catacombes pour envahir le monde; cette rivalité qui avait fait tant de bourreaux et tant de martyrs, on la rencontre dans un même homme. Ausone célèbre à la fois le Dieu chanté par David et les dieux chantés par Homère. Mais c'est en vain qu'Ausone appelle à lui les souvenirs de la poésie antique, la muse de Virgile n'est pas la sienne; il a perdu les harmonieux secrets du style de l'Énéïde; il ne connaît même plus ces imposants et beaux moules dans lesquels les poëtes ses prédécesseurs coulaient leurs pensées. A l'ode, au poëme, à la satire, il préfère des distiques, des épigrammes, des formes pour la plupart ignorées avant lui; il dépense follement son esprit sur des sujets sans importance, et à travers ses essais de rénovation, qui témoignent une dégénérescence littéraire, on entrevoit la caducité du colosse romain.

La Gaule, la Germanie occupent plus Ausone que l'Italie; les noms des peuples barbares du Nord reviennent sans cesse dans ses vers; les sept collines, le Tibre, le Capitole, ne lui disent rien. Rome n'est plus dans Rome; elle est dépouillée de son prestige, et les chœurs du peuple et des jeunes garçons ont oublié cette admirable strophe :

« Bienfaisant soleil, dont le char étincelant répand
» et ravit la lumière; toi qui, toujours le même, renais

» toujours nouveau, puisses-tu ne rien voir de plus
» grand que Rome [1] ! »

Ce n'est pas d'un tel point de vue qu'il nous est donné de considérer Ausone; nous ne voulons que présenter sa biographie, qu'indiquer quelques-unes de ses poésies, notamment son idylle sur la *Moselle*, celle de ses productions qui doit avoir pour nous le plus d'intérêt.

L'Italie, épuisée par ses miraculeux enfantements, ne produisait plus que rarement les poëtes qui chantaient dans sa langue; ils paraissaient sur d'autres points de l'Europe, comme les éclaireurs d'une nouvelle civilisation. Sénèque et Martial étaient nés en Espagne; Ausone naquit à Bordeaux. Il nous a lui-même donné sa généalogie sous le titre de: *Ausoni burdigalensis Parentalia*. Son père, Julius Ausonius, était natif de Bazas, en Aquitaine; il acquit une grande réputation dans les sciences, et fut le médecin de l'empereur Valentinien Ier, qui le nomma ensuite préfet de l'Illyrie, et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. De son mariage avec Æmilia Æonia, Julius eut, l'an 309, Decius Magnus Ausonius, le poëte dont nous nous occupons. Son thème généthliaque fut fait par son grand-oncle maternel Æmilius Magnus Arborius. Il conçut de son

[1] *Alme sol, curru nitido diem qui*
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris, possis nihil urbe Româ
Visere majus! (Hor. Carmen sæculare.)

petit-neveu une opinion si favorable, qu'il voulut lui-même diriger ses études, et se consola de la perte de son fils qu'il venait de faire. Malgré les soins de cet homme distingué, et ceux que donnèrent à son élève Macrin, Romulus, Corinthius, Menesteus, Minervius, et d'autres célèbres professeurs [1], Ausone ne montra que fort tard du goût pour les belles-lettres; mais il fit des progrès si rapides, qu'encore fort jeune, ses concitoyens le désignèrent pour enseigner l'éloquence.

Peu de temps après cette honorable distinction, il perdit Athusia Lucana Sabina, sa femme, dont il avait eu deux fils et une fille. La douleur lui inspira une touchante pièce de vers, qu'il termine par l'expression de sentiments tout chrétiens. On ne conçoit pas que l'on ait pu mettre en doute la religion d'Ausone, comme l'ont encore fait récemment les auteurs du *Dictionnaire historique, critique et bibliographique* [2]. Pour se convaincre qu'il était chrétien, on n'a qu'à parcourir l'*Idylle sur le jour de Pâques*, et les *Éphémérides*, où l'on remarque une paraphrase du *Symbole de Nicée*.

Trithemius ne s'est pas contenté de faire un chrétien d'Ausone, il l'a sacré évêque de Bordeaux, et l'a presque canonisé, sans s'inquiéter de ce que l'avocat du diable aurait pu dire d'une certaine Bi-

[1] Ausone a consacré des vers à tous ses professeurs dans les pièces intitulées : *Commemoratio Professorum burdigalensium*.

[2] Publié en 30 volumes in-8°, chez Menard et Desenne.

sula, que notre poète aima et chanta après la mort de sa femme, et du *Cento nuptialis*, production obscène, composée de vers pris à Virgile, et détournés de leur véritable sens.

Ausone n'était plus le chrétien des premiers temps : pour s'en convaincre, il suffit de lire les vers qu'il adressa à son disciple bien-aimé Paulin de Nole, lorsque celui-ci lui annonça son dessein de se retirer du monde, et d'aller mener en Espagne la vie austère d'un anachorète [1]. Saint Paulin n'était pas le seul homme remarquable de cette époque avec qui Ausone fût lié ; il comptait au nombre de ses élèves ou de ses amis Probus, préfet du prétoire, le poète Drepanius Pacatus, le médecin Théon, et ce Sym-

[1] Voyez l'épître XXIIIe d'Ausone, adressée à Paulin pour le détourner de ses plans de retraite. Notre poète, dans cette pièce, reproche à son élève de s'être laissé entraîner par les conseils de sa femme, qu'il nomme une Tanaquil.

Si prodi, Pauline, times nostræque vereris
Crimen amicitiæ. Tanaquil tua nescit istud.....
(AUSONIUS, *Poetæ latini veteres ;* édit. de Molini, Florentiæ, p. 1047.)

« Saint Paulin, ajoute Moreri, pria Ausone de le traiter plus doucement, et lui dit qu'il avait pour femme une Lucrèce, et non pas une Tanaquil. »

Nec Tanaquil mihi, sed Lucretia conjux....

On ne voit pas trop ce que le nom de Tanaquil pouvait avoir d'injurieux ; on sait que c'est ainsi que s'appelait la femme de Tarquin l'Ancien, et qu'elle fut remarquable par la pureté de ses mœurs.

maque qui s'opposa avec tant de force à la destruction du temple de la Victoire [2].

La célébrité d'Ausone s'était accrue de jour en jour, et l'empereur Valentinien l'appela à Trèves, où il le chargea de l'éducation de son fils Gratien. Cette faveur en devait amener d'autres : Ausone fut nommé questeur ; il géra les préfectures des Gaules et de l'Italie ; il vit s'élever sa statue sur la place Trajane, et Hesperius, son fils, devint proconsul.

Gratien ayant succédé à Valentinien, appela, en 379, son ancien précepteur au consulat. « Lorsque » je pensai, lui écrivit-il, il y a quelque temps, à » créer des consuls pour cette année, j'invoquai » l'assistance de Dieu, comme vous savez que j'ai » coutume de faire en tout ce que j'entreprends, » et comme je sais que vous voulez que je fasse. » J'ai cru que je devais vous nommer premier con- » sul, et que Dieu demandait de moi cette recon- » naissance pour les bonnes instructions que j'ai » reçues de vous. Je vous rends donc ce que je » vous dois ; et sachant qu'on ne peut jamais s'ac- » quitter ni envers son père, ni envers ses maîtres, » je confesse que je vous suis encore redevable de » tout ce que je puis vous rendre. » La gratitude inspira à Ausone un panégyrique de l'empereur. « L'ouvrage, dit Thomas, bon juge en pareille ma- » tière, n'a aucun mérite pour le fond ; et à l'égard

[1] La plupart des lettres d'Ausone leur sont adressées.

» du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans
» goût, sans harmonie et sans grâce. »

En se voyant comblé d'honneurs dont il était digne peut-être, mais que probablement il ne se serait pas attirés, s'il se fût lassé d'aduler les empereurs, Ausone conçut une vanité qu'il ne chercha pas à dissimuler; un *moi* orgueilleux est le refrain de nombre de ses poésies; il met son éloge dans la bouche de son père; à la fin de son poème sur la *Moselle*, il se pose pour l'avenir, et s'il parle de Bordeaux, c'est pour rappeler les dignités qu'il y a reçues.

Il paraît, du reste, que notre poète se souvint toujours de cette *médiocrité d'or* qu'avait chantée Horace; en position d'acquérir d'immenses richesses, il se contenta d'une fortune ordinaire, et ne posséda jamais que trois maisons de campagne. Il donna aussi des preuves de son peu d'ambition; après l'assassinat de Gratien il se retira dans la Saintonge, et cependant il était très-bien vu de Théodose, qui lui adressa une lettre dans laquelle il l'appelait son père, et le priait de lui envoyer le recueil de ses poésies.

Ausone consacra entièrement la fin de sa vie à la littérature. Il était doué d'une prodigieuse facilité : vingt-quatre heures lui suffirent pour composer le *Cento nuptialis*, et ce fut à table qu'il fit son *griphe sur le nombre trois* [1].

[1] On nommait *griphe* une sorte d'énigme que l'on proposait dans les repas. Si elle n'était pas devinée, l'auteur avait le droit de faire boire plusieurs coupes d'eau ou de vin aux convives.

On doit regretter qu'il se soit si souvent abandonné à de futiles inspirations, qu'il n'ait pas consacré son talent à la production de quelque grand ouvrage. On peut critiquer dans Ausone des pensées recherchées, un style inégal, une latinité peu correcte; mais on reconnait en lui plusieurs des qualités qui font les bons poëtes; il a beaucoup de brillant, beaucoup de feu et quelquefois une grâce précieuse. Son idylle intitulée *les Roses* est charmante : Catulle aurait signé cette naïve épigramme :

« Il y avait trois Grâces; tant qu'a vécu ma Lesbia, » il y en a eu quatre; elle est morte, il n'y en a plus » que trois [1]. »

Dans Martial on trouve peu de vers valant l'inscription suivante, que Rollin cite comme un modèle du genre :

Infelix Dido, nulli benè nupta marito :
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Cette inscription a été traduite ainsi par Charpentier :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort :
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

On peut dire qu'Ausone traita la poésie trop légè-

[1] *Tres fuerunt Charites; sed dùm mea Lesbia vixit,*
Quatuor; ùt periit, tres numerantur item.

rement : pour lui, elle n'est souvent qu'un jouet; les premières choses venues, les jours de la semaine, les âges des animaux, d'autres sujets aussi peu importants lui paraissent dignes d'elle. Il se laisse parfois séduire par l'idée de vaincre des difficultés rhythmiques : il écrit des vers monosyllabiques, puis il commence un vers par le dernier mot du vers précédent, comme le firent souvent nos poëtes du XVIe siècle. Voici un échantillon de cette bizarrerie :

Res hominum fragiles alit, et regit, et perimit fors,
Fors, *dubia æternum labans, quam blanda fovet* spes,
Spes *nullo finita ævo, cui terminus est* mors,
Mors *avida, infernâ mergit caligine quam nox.....*

Si Ausone s'adonne à des matières plus graves, il est rare qu'il laisse prendre à sa pensée toute son extension ; il la restreint dans de petits cadres, ou quelquefois encore il cherche à la vêtir de formes nouvelles, et ces innovations lui donnent un aspect un peu barbare. Aucun poëte du siècle d'Auguste n'aurait écrit le *Jeu des sept Sages*. Ausone, après un prologue, met en scène les sept sages; ils paraissent les uns après les autres, racontent leur vie, et exposent une partie de leurs doctrines. Quelques mots pourraient faire croire que cette espèce de pièce, qui semble préluder aux abruptes créations du moyen-âge, a été faite pour être représentée. Un acteur vient annoncer ce qui va se passer : Cleo-

bolus désigne les spectateurs [1]; Bias s'éloigne en disant :

« Je pars, adieu; applaudissez, vous qui êtes des hommes vertueux [2]. »

Le *Jeu des sept Sages* est suivi de leurs sentences exprimées dans quelques vers. Il y a loin de cette dernière production à la belle ode d'Horace :

Angustam, amici, pauperiem pati.....

qui pourrait présenter quelque analogie avec elle, puisque le poète, sans chercher de transition, y donne aussi des préceptes. Une pensée à peu près semblable se retrouve dans ces deux pièces, et la manière dont elle est rendue par Horace et par Ausone peut faire mesurer la distance qui est entre eux. L'un dit :

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

et l'autre :

Felix criminibus nullus erit diù.....

Ausone imita souvent les Grecs, dont il avait étudié avec soin les ouvrages. Sous le titre de *Periochæ in*

[1] *Interpretare tu, qui orchestræ proximus,*
Gradibus propinquis in quatuordecim sedes.....

[2] *Abeo; valete et plaudite, plures boni.*
(Ludus VII Sapientium poetæ latini veteres. — Florentiæ, Molini, p. 1020.)

Homeri Iliadem et Odisseam, nous avons de lui une analyse des deux poèmes d'Homère. Il avait aussi entrepris une traduction des fables d'Esope, qui ne nous est point parvenue. Ce n'est pas le seul de ses ouvrages qui se soit perdu ; on n'a pu retrouver ses *Fastes consulaires*, dont quelques auteurs ont, il est vrai, mis l'existence en doute.

Peut-être ces *Fastes consulaires* étaient-ils écrits dans le genre des *Inscriptions sur les douze Césars*. Dans ce cas, ils seraient peu regrettables. Les *Inscriptions sur les douze Césars* rappellent un peu les vers placés par Le Ragois sous les portraits des rois de France.

Un autre ouvrage du même genre, mais plus curieux, est l'*Ordo nobilium urbium*, dans lequel notre poète consacre des vers aux principales villes de l'empire [1]. C'est en ces termes qu'il s'exprime sur Trèves :

« Depuis longtemps la belliqueuse Gaule et le ter-
» ritoire de Trèves demandent d'être célébrés.
» Trèves, proche du Rhin, s'assied comme au
» sein de la paix ; elle nourrit, arme et revêt les
» soldats de l'empire. Ses murs épais s'étendent
» le long d'une colline ; la paisible Moselle les ar-

[1] Voici quelles sont ces villes : 1. Rome, 2. Constantinople et Carthage, 3. Antioche et Alexandrie, 4. Trèves, 5. Milan, 6. Capoue, 7. Aquilée, 8. Arles, 9. Merida, 10. Athènes, 11. Catane et Syracuse, 12. Toulouse, 13. Narbonne, 14. Bordeaux.

» rose, et y porte les produits de l'industrie de toute
» espèce de nations [1]. »

A cette époque on voyait à Trèves une magnifique peinture représentant un *amour crucifié*. Cette fresque inspira à Ausone une idyle; elle atteste encore la splendeur d'une ville qui, avec Soleure, prétendait être l'aînée de Rome. Ce petit poème, traduit par l'abbé de Marolle, est dédié à Gregorius, le fils d'alliance d'Ausone, eût dit Montaigne.

De tous les ouvrages de notre poète, celui qui a le plus de réputation, est son idylle sur la *Moselle;* elle la mérite par un grand nombre de beaux vers; mais le voyageur qui fait par eau le trajet de Trèves à Coblentz, n'a que peu de renseignements à lui demander. Trarbach (*Thronus Bacchi*), désigné comme ayant été fondé par les Sauromates, Dusemont (*Dumnissum*), Berncastel (*Taberna*), Neumagen (*Nivomagum*), sont à peu près les seuls endroits qu'indique le poète [2]. Il raconte qu'après avoir traversé la rapide Naha, et contemplé les nouveaux

[1] *Armipotens dudùm celebrari Gallia gestit,*
Treviricæque urbis solium, quæ, proxima Rheno,
Pacis ut in mediæ gremio secura quiescit,
Imperii vires quòd alit, quòd vestit et armat.
Lata per extentum procurrunt mœnia collem;
Largus tranquillo prælubitur amne Mosella,
Longinqua omnigenæ vectans commercia terræ.

[2] Nous ne voulons donner ici qu'une idée de la *Moselle* d'Ausone. L'analyse détaillée d'un poème de ce genre ne saurait être que

murs ajoutés à Bingen, il s'enfonça dans l'âpre pays que nous connaissons sous le nom de *Hondsruck*, et qu'à Nivomagum il arriva sur la Moselle. Charmé de son aspect, il en fait un portrait qui n'est pas complétement vrai. « Navigable comme la mer, s'écrie-» t-il, rapide comme un fleuve, tu imites la pro-» fonde transparence des lacs, tu peux te comparer » aux ruisseaux par l'agitation de ta course, et te » faire préférer aux fontaines par la fraîcheur de tes » ondes [1]. »

Penché sur les eaux, le poète demande aux nymphes, leurs habitantes, quels sont tous les poissons qu'il voit s'y agiter; et il remarque le chabot, la truite, la truite saumonnée, le redon, l'ombre, le barbeau, le saumon, la lamproie, la perche, le brochet, la tanche, l'ablette, l'alose, le goujon et l'esturgeon.

Les bords de la rivière lui offrent ensuite un autre spectacle : les sommets des montagnes, leurs enfoncements, leurs sinuosités, forment un théâtre couvert de vignes. « Quelle teinte ne se reflète pas sur

très froide, et nous avons dû restreindre le nombre de nos citations, parce que le travail le plus ingrat, c'est de traduire en prose de la poésie descriptive.

[2] *Naviger, ut pelagus; devexus pronus in undas,*
Ut fluvius, vitroeque lacus imitate profundo,
Et rivos trepido potis æquiparare meatu,
Et liquido gelidos fontes præcellere potu.

» les eaux, quand le soir obscurcit ses ombres, et » répand dans la Moselle l'image d'une montagne » verdoyante ? Les collines nagent sur les flots cris- » pés, le pampre y tremble, la vendange semble » mûrir dans des ondes limpides, et glissant dans sa » barque d'écorce, le pêcheur trompé compte des » ceps fertiles au milieu des eaux [1]. »

Le poète raconte quels sont les jeux des bateliers sur la Moselle; il s'extasie sur les maisons de campagne, sur les riches colonnades, sur les bains fumants qui en couvrent les bords; il énumère les rivières qui viennent y affluer; puis il s'écrie : « Salut, » Moselle, mère d'hommes et de fruits; tes grands, » ta jeunesse exercée à la guerre, te rendent illus- » tre; tu possèdes une langue émule de la langue » latine. Sous un front grave, la nature a donné à tes » fils un esprit enjoué et des mœurs probes [2]. » Un temps viendra où Ausone espère pouvoir occuper ses loisirs par l'étude; alors il chantera les actions des

[1] *Quis color ille vadis, seras cùm protulit umbras*
Hesperus, et viridi perfundit monte Mosellam?
Tota natans cripsis juga motibus et tremit absens
Pampinus, et vitreis vindemia turget in undis;
Annumerat virides derisus navita vites,
Navita caudiceo fluitans super æquora lembo.....

[2] *Salve, magna parens frugumque virumque, Mosella!*
Te clari proceres, te bello exercita pubes,
Æmula te latiæ decorat facundia linguæ.
Quin etiam mores, et lætum fronte severâ
Ingenium, natura tuis concessit alumnis....

Belges; il parlera de l'agriculture, des jurisconsultes, des professeurs, des orateurs, des gouverneurs des villes, et donnera ainsi à son idylle un magnifique complément.

Le poète suit la Moselle jusqu'à sa jonction avec le Rhin. Il engage le fleuve à ouvrir ses flots bleus à la belle rivière; il n'a pas à craindre de paraître moindre qu'elle: elle ne l'envie pas, elle ne lui disputera pas son nom; que riche en eaux, riche en nymphes, il adopte seulement le dieu de la Moselle pour frère; son lit est assez vaste pour recevoir des ondes nouvelles, et par diverses embouchures ses flots transporteront les guerriers si redoutables aux Chamaves, aux Germains et aux peuples de la Franconie.

Ausone ne veut pas que Bordeaux soit jaloux des lieux qu'il a célébrés, et il se propose, dès qu'il sera de retour dans sa patrie, d'en éterniser les fleuves et les rivières, comme il a immortalisé la Moselle, qui, grâce à lui, sera connue partout.

Il est probable qu'il n'entreprit pas ces ouvrages, pas plus que le poème qu'il devait écrire sur les Belges. S'il ne tint pas ses promesses, on ne peut pas en accuser la brièveté de sa vie, car il ne mourut qu'en 393, c'est-à-dire à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Le poète qui aujourd'hui parcourrait les rives chantées par Ausone, y trouverait encore des inspirations; il pourrait, aux souvenirs du monde an-

cien, associer les traditions de ce moyen-âge dont les ruines ont succédé aux ruines romaines. Quel dommage que Child-Harold, après avoir promené son spleen sur le Rhin, ne se soit pas embarqué sur la Moselle !

J.-B. HOFFMAN.

La réputation des critiques est d'ordinaire peu durable ; le goût, il faut l'avouer, varie de siècle en siècle ; le point de vue sous lequel on aperçoit les auteurs change aussi ; enfin si l'on s'occupe de productions contemporaines, il est difficile de les juger avec impartialité. Le critique, s'il parle d'un ami, ne se rappellera pas l'adage : *Amicus plato sed magis amica veritas ;* s'il parle d'un de ses adversaires, il est à craindre que quelques antipathies personnelles ne viennent charger un des plateaux de sa balance. Disons-le encore, parmi les ouvrages qui font quelque bruit à leur naissance il en est qui ne sont pas nés viables et qui, dans l'oubli, entraînent avec

eux les pages qu'on leur consacre. Mais les livres qui jouissent de l'estime la mieux acquise, d'une estime sanctionnée par le temps, sont eux-mêmes sujets à être fort diversement appréciés. Le cercle des pensées s'étend, la connaissance plus intime des littératures étrangères inspire des idées nouvelles, offre des termes de comparaison dont on était privé. Ecoutez M. Villemain après La Harpe, M. Sainte-Beuve après J.-M. Chenier, on croirait qu'à chaque siècle il faut une critique particulière.

Hoffman a été plus heureux que beaucoup de ses confrères. Depuis l'époque où il écrivait, le parti littéraire qu'il défendait a été vaincu, les limites dans lesquelles il voulait contenir l'imagination ont été audacieusement franchies, et pourtant ses critiques subsistent avec honneur. Elles ont eu plus de vie qu'il n'osait leur en souhaiter; il ne voyait en elles que quelques pages bonnes à meubler le rez-de-chaussée d'un journal et elles forment un livre; non pas, il est vrai, un livre méthodique et de première ligne, mais un ouvrage que l'homme de goût lit avec plaisir, que le lecteur superficiel parcourt volontiers; elles ont fait à leur auteur une réputation assez grande, assez méritée, pour que sa biographie ne soit pas omise dans ce recueil.

François-Benoît Hoffman naquit à Nancy le 11 juillet 1760. Il était fils d'un officier qui avait été au service d'Autriche et petit-fils d'un huissier de la Chambre du duc Léopold. Après s'être distingué

dans ses premières études, le jeune Hoffman se rendit à Strasbourg pour y faire son droit; mais un bégaiement très-marqué le détourna de la carrière du barreau, et sans doute, par un coup de tête, il s'engagea dans un régiment qu'il dut rejoindre en Corse.

Hoffman se lassa assez vite de la vie de soldat et ne tarda pas à revenir à Nancy. Là, ses talents littéraires qui commençaient de se développer le firent recevoir dans la meilleure compagnie; il fréquenta le salon de la marquise de Boufflers [1]; il lut chez

[1] C'est de la mère du chevalier de Boufflers qu'il s'agit encore ici. Plus loin on trouvera quelques détails sur cette femme distinguée. (Voir la notice sur Boufflers.) Le duc de Nivernais écrivit pour elle une jolie chanson que Bachaumont a rapporté dans ses *Mémoires* et dont voici le premier couplet :

Dieu mit un trésor
Au milieu de la Lorraine;
Dieu mit un trésor
Qui vaut bien son pesant d'or.
Ce n'est pas de l'or
Ce trésor de la Lorraine;
Ce n'est pas de l'or,
Mais il vaut bien mieux encor.

Tressan fit aussi une chanson sur Mme de Boufflers :

Quand Boufflers parut à la cour
On crut voir la mère d'amour.....

La fin de cette pièce est telle que Mme de Boufflers récompensa, dit-on, l'auteur par un soufflet. On assure que dans sa vieillesse la spirituelle marquise se plaisait, cependant, à fredonner cette dernière chanson où, s'il n'était pas question de ses vertus, sa beauté était du moins célébrée.

cette femme spirituelle quelques petites poésies, et le succès qu'elles obtinrent suggéra à leur auteur le désir de se rendre à Paris. Un prix que l'académie de Nancy décerna à Hoffman vint à propos enfler la bourse du jeune poète ; grace à ce secours inopiné, il put réaliser ses projets de départ. Ce fut en 1784 qu'Hoffman arriva à Paris. Alors c'était encore cette heureuse époque où les réputations se faisaient vite et facilement, où des madrigaux bien tournés, des bouts rimés bien remplis suffisaient pour attirer les yeux sur un auteur. Hoffman débuta par une épigramme. Il parut une sorte de caricature représentant un monstre qu'on disait avoir été trouvé au Chili ; il dévorait les taureaux et les vaches, et était de l'espèce des harpies. Cette caricature dont le sens échappe et qui fut attribuée à *Monsieur*, depuis Louis XVIII, fournit à Hoffman le sujet des vers suivants :

A Malbrough on vit succéder
Ce Figaro que l'on admire ;
Figaro las de commander
A son tour va quitter l'empire,
Qu'à la Harpie il va céder.
A la Harpie on va tout faire,
Rubans, lévites et bonnets ;
Mesdames votre goût s'éclaire,
Vous quittez les colifichets
Pour les habits de caractère.

La nomination de Sedaine à l'académie donna un

peu plus tard à Hoffman l'idée de cette autre épigramme :

Amis, Apollon nous menace
De faire aplanir le Parnasse;
Dès demain il doit le saper,
Et si plat il saura le rendre,
Que Sedaine y pourra grimper
Et qu'il nous y faudra descendre.

Ce fut en 1786 que le jeune lorrain devint *Monsieur l'auteur*, comme dit Voltaire dans quelques-uns de ses jolis vers qu'on ne lit plus assez. Un recueil de poésie fut la première publication d'Hoffman et lui valut d'être mis par l'*Année littéraire* « au » nombre de nos poètes les plus agréables. »

Peu de temps après l'apparition de ce volume, Hoffman fit son coup d'essai dramatique. Il y avait alors à l'Opéra une femme remarquable, c'était cette Mme Saint-Huberti sur laquelle Grimm s'est exprimé avec tant d'enthousiasme : « Il est impossible, disait-» il, de réunir à un plus haut degré la sensibilité » la plus exquise, un goût de chant plus soigné, » une attention à la scène plus profonde et plus » réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un » jeu plus attachant et plus digne. »

Dans le rôle de Didon Mme Saint-Huberti avait montré ces belles qualités dans tout leur éclat, et il existait encore un personnage antique qui tentait ses talents de tragédienne et de cantatrice, ce person-

nage, c'était *Phèdre*. Il fallait qu'un poète traitât ce sujet pour le grand Opéra, et l'on désigna Hoffman. Peut-être Mme Saint-Huberti fut-elle pour quelque chose dans ce choix; elle était née à Toul, et l'on peut penser qu'elle protégea avec plaisir un de ses compatriotes.

Hoffman imita sa *Phèdre* plutôt de l'*Hippolyte* d'Euripide que de la tragédie de Racine; il remplit assez habilement la mission difficile dont on l'avait chargé, mais le compositeur qui lui était adjoint, Lemoine, eut moins de bonheur. *Phèdre* fut accueillie froidement à la Cour et n'obtint d'abord guère plus de succès à Paris. *Phèdre est déracinée*, disait-on, elle ne peut se soutenir. Mme Saint-Huberti, par la vigueur de son jeu dramatique, réussit cependant à relever le nouvel opéra, et le roi accorda une gratification à l'auteur du livret. Cette gratification permit à Hoffman de faire le voyage d'Italie; il la visita à la fois en littérateur et en naturaliste. A son retour il écrivit *Nephté* dont le sujet, comme celui de la *Camma* de Thomas Corneille, est emprunté à l'Arioste. Le principal rôle de cette pièce était destiné à Mme Saint-Huberti; mais il ne fut pas joué par elle; Mme Saint-Huberti émigra pour suivre le comte d'Entraigues qu'elle épousa plus tard et avec lequel elle périt d'une manière si tragique [1]. Sans

[1] « Informée des liaisons du comte d'Entraigues avec le ministre Canning, la police de Bonaparte envoie deux émissaires à Londres.

l'appui de la grande artiste *Nephté* ne put fournir une longue carrière. Voici en quels termes M. Castil-Blaze parle de cet opéra dans son histoire de l'*Académie royale de musique:* « *Nephté,* 11 dé-
» cembre 1789; les *Pommiers et le Moulin,* 30
» janvier 1790; *Louis IX en Egypte,* 15 juin
» 1790, trois opéras de Lemoine; triple calamité
» pour l'*Académie royale de musique.* »

Le sort de *Nephté* ne découragea pas Hoffman, il se mit à la composition d'un autre livret, et s'aidant de Métastase, il écrivit *Adrien* dont la destinée ne devait pas non plus être très-heureuse.

On sait quelles barbares mutilations les Jacobins firent subir à la plupart des œuvres théâtrales. Ils voulaient annihiler le passé. Non seulement d'après la proposition de Condorcet, un marquis, un savant qui pis est, on condamna au feu les plus précieux manuscrits, non seulement on dénonça des médailles comme coupables de rappeler l'ancien régime, on

Ces émissaires parviennent à corrompre Lorenzo, domestique du comte, afin de pouvoir prendre lecture et même copie des notes et dépêches que ce piémontais portait fréquemment à Canning de la part de son maître. Le 22 juillet 1812, d'Entraigues ayant donné l'ordre de mettre les chevaux à sa voiture et déclaré son intention d'aller chez Canning pour avoir son avis sur un mémoire important qu'il lui avait fait envoyer la veille par Lorenzo, celui-ci comprit que son infidélité allait être découverte; il perdit la tête et dans son trouble il poignarda le comte et la comtesse d'Entraigues, et se tua lui-même après. » (*L'Académie royale de musique. Revue de Paris*, tome 9, 1837.)

porta encore une main sacrilége sur nos auteurs classiques [1]. Les œuvres de Racine furent purifiées de toute expression suspecte. Les opéras, on le pense bien, ne furent pas à l'abri de ces remaniements étranges; ainsi dans *le Déserteur* de Sedaine à ce vers :

Le roi passait et le tambour battait aux champs,

on substitua celui-ci :

La loi passait et le tambour battait aux champs.

Adrien faillit être une des premières victimes de ces expurgations ridicules; la révolution naissante demanda à Hoffman quelques suppressions et divers changements auxquels il eut la fermeté de ne pas consentir. Il retira donc son opéra qui ne fut joué que longtemps après, qu'en 1799, et qui, alors, effraya la police du Directoire. Le triomphe d'un empereur romain sembla d'un mauvais exemple, *Adrien* fut proscrit après la quatrième représentation. La recette de la première s'était élevée a 9,905 fr. Cet opéra, dont Méhul avait fait la musique, disparut de la scène avant d'avoir obtenu un succès incontestable. Les révolutionnaires ne furent pas les seuls ennemis qu'*Adrien* fit à Hoffman. Geoffroy, le célèbre critique de cette époque, traita durement cette pièce; il y signala quelques erreurs

[1] *Etudes historiques*, par Châteaubriand, t. 1er. Préface.

au point de vue historique. Hoffman répondit, et cette réplique où se trouvait un déploiement assez intempestif d'érudition, provoqua une riposte dont voici la fin :

« Aimable élève de Quinault, retournez aux petits vers galants, aux phrases doucereuses; laissez cet attirail sauvage des compilateurs ; c'est une armure trop pesante pour un poëte lyrique : ne hérissez pas vos écrits des noms barbares d'anciens commentateurs; que les noms harmonieux d'*amour*, de *chaînes*, de *tourments* et de *flammes* attendrissent vos hémistiches. Disserter et citer n'est point votre élément; le harnais de savant vous donne l'air un peu gauche; à chaque instant votre logique est en défaut. La fable vous convient mieux que l'histoire; on n'est pas toujours obligé dans la poésie lyrique de savoir ce qu'on dit, cela est commode. Ainsi, croyez-moi, c'est un conseil d'ami que je vous donne : renoncez aux dissertations, vous êtes né pour les opéras. »

C'était paraphraser l'axiome de Figaro : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit on le chante. » Mais d'excellents articles de critique devaient prouver qu'Hoffman était né pour autre chose que pour les opéras. Du reste, il en écrivit encore un grand nombre avant d'arriver au genre qui lui convenait le mieux. Les horreurs de la révolution ralentirent seules la verve de l'auteur dramatique. La conduite qu'il avait tenue au sujet d'*Adrien*,

son attachement bien connu pour la royauté, lui firent courir de grands dangers, et une fois il se crut obligé de sacrifier à la peur, il écrivit sa pièce de *Callias*. Ce fut peut-être à ce drame, mais plus probablement à la protection du farouche Vadier, qu'Hoffman dut de n'être pas emprisonné dans ces tristes temps.

Lorsque le péril devint moins imminent, Hoffman composa un drame beaucoup plus conforme à ses opinions que la pièce de *Callias*, il fit jouer *le Brigand* le 7 thermidor an III (25 juillet 1795). Alors il n'y avait qu'un an de la chute de Robespierre, et il n'était pas sans courage d'exposer sur la scène des hommes qui pouvaient reconquérir le pouvoir. Hoffman, à la vérité, avait placé l'action de sa pièce en Ecosse et après la mort de Charles Ier, mais les allusions étaient visibles, un crime de l'affreux Joseph Lebon semblait même avoir donné l'idée du *Brigand*. Ce mélodrame, car ce n'est pas autre chose, eut une vogue qu'il faut attribuer aux sentiments de réaction qui régnaient à cette époque.

Avant d'arriver aux véritables titres de notre compatriote à l'estime des gens de goût, finissons-en avec l'auteur dramatique. Hoffman n'écrivit pas moins de 44 pièces de théâtre. Après avoir retiré *Adrien* au grand Opéra, il s'attacha à l'Opéra comique auquel il donna d'abord *Euphrosine et Coradin*, *Stratonice*, comédie héroïque, puis un peu plus tard diverses autres pièces. *Le Secret*, dont la musique

de Solié rendit quelques couplets populaires, *Ariodant*, drame tiré de l'Arioste, d'un épisode que Lope de Vega et Rotrou avaient déjà exploité, et qui fournit à un contemporain d'Hoffman l'opéra de *Montano et Stephanie;* le *Château de Montenero* emprunté aux *Mystères d'Udolphe ;* le *Trésor supposé*, bluette assez gaie; les *Rendez-vous bourgeois*, dont en province le titre figure avec avantage sur une affiche de mardi gras.

Hoffman écrivit aussi deux pièces pour le théâtre français, l'*Original* et le *Roman d'une heure*. L'*Original* fut très-mal accueilli, quant au *Roman d'une heure*, après être aussi tombé sur notre première scène, il se releva à l'Odéon où pendant longtemps on le vit avec plaisir. Le *Roman d'une heure* est une jolie comédie fort invraisemblable, mais où le dialogue, bien qu'un peu maniéré, est plein d'esprit, de finesse, de fantaisie. Il y a dans ce petit acte des scènes qui rappellent le charmant caprice des proverbes de M. de Musset. *La Gageure imprévue* de Sedaine semble avoir servi de modèle à Hoffman, mais il s'agit dans sa pièce d'un pari bien plus étrange que celui de Mme de Clainville, il s'agit d'un homme qui parie se faire aimer en vingt-quatre heures d'une femme à qui il parle pour la première fois. L'heureux colonel, — le héros d'Hoffman, est de la famille de ces brillants officiers que l'on rencontre dans la plupart des opéras de Duval, et qui furent si séduisants sous les traits d'Elleviou — l'heureux

colonel en moins de 60 minutes voit la belle et imprudente Lucile lui accorder sa main. Cette donnée ne me semble pas contraire à la décence comme Geoffroy le prétendit dans sa sévérité; mais elle est presque impossible, et pour la risquer il fallait une audace vraiment rare. Hoffman, du reste, affrontait volontiers les situations périlleuses; ainsi dans l'opéra du *Jockey*, son héroïne est une jeune fille qui a fui la maison paternelle pour suivre son amant. Dans *Lisistrata*, vaudeville imité d'une des plus amusantes comédies d'Aristophane, Hoffman fut encore très-hardi, trop hardi au gré d'une partie du public. Les représentations de *Lisistrata* furent suspendues par ordre, et Hoffman eut à se défendre contre les accusations d'immoralité et d'indécence que lui adressa la critique des journaux.

Cette critique qui, plus d'une fois l'avait exaspéré, notre auteur allait bientôt l'exercer à son tour. Comme en Italie on voit des émules de Fra Diavolo quitter leur vie aventureuse pour entrer dans les carabiniers du Pape et se montrer plus sévères que d'autres sur des méfaits auxquels jadis ils ont pris part, Hoffman passa dans les rangs des journalistes contre qui il avait si souvent guerroyé; il se posa comme l'un des défenseurs de l'ordre public littéraire, et oubliant ses nombreux mélodrames, il combattit surtout à outrance l'émancipation théâtrale que Mme de Staël voulait nous rapporter de l'Allemagne.

Ce fut M. Etienne qui opéra cette transformation. Nommé directeur du *Journal des Débats*, alors appelé *Journal de l'Empire*, il pria Hoffman de se charger de la partie littéraire de cette feuille. Cette partie avait une grande importance. Napoléon, dont le souvenir s'est trouvé si bizarrement amalgamé aux idées libérales, Napoléon, on le sait, avait peu de vénération pour la liberté de la presse; il écrivait à Fiévée : « Il n'y a pas d'autre moyen de donner » de la valeur au *Journal des Débats*, que de le » mettre entre les mains d'hommes d'esprit attachés » au gouvernement; *si l'on apprend une mauvaise » nouvelle, elle ne doit pas être publiée, jusqu'à » ce qu'on soit tellement sûr de la vérité qu'on ne » doive plus la dire, parce qu'elle est connue de » tout le monde.* Il n'y a pas d'autres moyens d'em- » pêcher qu'un journal ne soit pas arrêté. » [1]

La presse privée de la liberté politique chercha à se dédommager en jouissant de la liberté philosophique et littéraire; le feuilleton prit, par conséquent, un développement imprévu, et ce fut le secret du grand succès du *Journal de l'Empire*.

Hoffman comprit combien était difficile la tâche qu'on lui proposait; il s'agissait de ne pas être au-dessous de Geoffroy, de Fiévée, de Feletz, de Dussaulx. Quoiqu'il eût déjà fait ses premières armes

[1] *Essai sur l'histoire du Journal*, par M. Alfred Nettement.

dans ce genre de travail, — il avait été l'un des collaborateurs du *Journal de Deux-Ponts* et d'une publication qu'interrompit le 18 fructidor, *le Menteur*, — il se défiait un peu de son talent et s'essaya d'abord dans les *Lettres champenoises* publiées en 1807. Ces *Lettres*, espèce de *Chroniques*, de *Causeries*, où étaient examinés quelques livres, quelques systêmes alors dans leur primeur, excitèrent l'attention générale et conduisirent Hoffman à devenir un critique de profession. Les ouvrages les plus importants de l'époque furent soumis à son jugement, et le recueil de ses articles lui donne des droits incontestables à une certaine célébrité. Ce recueil est une mosaïque si l'on veut, une mosaïque qui manque d'ensemble, qui ne produit pas l'effet d'un tableau, mais si l'on y trouve quelques pièces communes, quelques marbres de peu de couleur, on y rencontre aussi vénéré, des parties travaillées avec un vrai talent, avec un goût remarquable.

La critique d'Hoffman, critique faite au jour le jour, sans esprit de systême, ne ressemble guère à celle qui, de notre temps, a valu une juste réputation à M. Villemain, à M. Sainte-Beuve et à quelques autres. Hoffman ne sait pas évaluer la taille d'un écrivain, il ne songe pas à donner pour fond à ses portraits les événements, les idées de l'époque où vécut l'homme qu'il veut peindre. Il prend l'ouvrage dont l'examen a été demandé au *Journal de l'Empire*, le lit avec soin, se tient en garde con-

tre les engouements, sourit lorsqu'il trouve matière à exercer sa causticité. Si l'ouvrage est sérieux, Hoffman sait introduire dans ses articles des anecdotes, des réflexions piquantes qui forcent le lecteur le plus superficiel à le suivre jusqu'au bout; son style limpide laisse aisément voir sa pensée qui, d'ordinaire, a plus de justesse que d'éclat, plus de malice que de profondeur. Il sait que l'admiration amuse moins que la médisance, et il médit volontiers; il s'acharne à des anachronismes, à des fautes de langage, et quelquefois il aurait lui-même à s'en faire pardonner. Il se plaît à de menus détails, mais ces détails ne sont pas de l'espéce de ceux que recherche M. Sainte-Beuve, des détails qui peuvent contribuer à révéler le caractère, le genre d'esprit d'un auteur. Hoffman n'ira pas retrouver dans un ouvrage oublié, un vers, un hémistiche capables de lui aider à reformer la physionomie d'un poète. Il n'a pas la loupe de l'auteur des *Portraits littéraires,* loupe qui peut-être grossit trop les réputations et les embellit; il s'inquiète peu des probabilités, des inductions, des suppositions, il n'aperçoit dans un livre que ce qui s'y trouve, et que ce qui s'y trouve bien en relief. Il n'a pas, comme M. Sainte-Beuve, de l'affection pour les écrivains qu'il juge; il ne s'identifie pas à eux, à leurs travaux, ne leur sait point gré de leurs bonnes intentions, ne se fait pas le héraut d'armes de leur gloire; il aime à les taquiner, à donner à une phrase dont

la tête sourit amicalement une queue où pointe le dard de l'épigramme. Hoffman cependant n'ouvre pas un livre avec le parti pris d'y tout dénigrer, il est assez impartial, excepté lorsqu'il s'agit des guerres naissantes des classiques et des romantiques. Dans ce cas l'équité l'abandonne. Il est champion zélé de ce qu'on appelait les saines doctrines au point de faire un grand poète de M. d'Avrigny. Ne lui parlez ni de Schiller, ni de Gœthe, ni de Schlegel, ni de Victor Hugo. Hoffman est resté l'homme du XVIIIe siècle. Quoique les opinions philosophiques ne soient pas les siennes, il a sur quelques points subi l'influence des encyclopédistes. Il ne se montre pas l'ennemi du christianisme comme Voltaire, mais Voltaire lui a gâté le christianisme. Il y a là une poésie qu'il ne sent pas, n'exigez donc pas de lui qu'il soit juste envers M. de Châteaubriand, qu'il s'occupe des *Martyrs* avec la gravité dû à un pareil ouvrage; il les attaque par le ridicule, et ses critiques qui, on doit l'avouer, sont souvent fondées, deviennent irritantes par l'expression qu'elles revêtent. On reconnaît encore l'esprit du XVIIIe siècle dans l'hostilité qu'Hoffman a quelquefois montré à l'égard du clergé; les Jésuites lui inspirent une terreur profonde. Cette terreur du reste n'était pas feinte chez lui, ce n'était pas seulement dans le *Journal des Débats* qu'il s'inquiétait de l'ordre établi par saint Ignace. L'ombre de cet ordre célèbre poursuivait Hoffman partout; un jour on le rencontra dans les Champs-Elysées,

il tenait un bâton et s'écriait, en frappant sur les arbres, qu'il cherchait un Jésuite pour le corriger. [1]

La critique d'Hoffman ne manque pas d'érudition comme on pourrait le croire au premier abord. D'une très-mauvaise santé, Hoffman sortait peu de chez lui; ses journées étaient occupées par le travail, ces insomnies abrégées par la lecture. Histoire, science, poésie, roman, il dévorait tout et se rappelait tout. Cette instruction sans cesse accrue lui permit d'examiner les ouvrages les plus différents, d'écrire des articles sur des sujets tellement dissemblables, que ces articles on aurait pu les attribuer à divers écrivains. Mais ces connaissances si variées, Hoffman savait les déguiser. En général il n'a rien de pédantesque; il évite de se donner l'aspect d'un professeur, il cause. Sa critique un peu matérielle, et par cela à la portée de toutes les intelligences, ne fatigue pas l'attention comme la critique plus profonde, plus métaphysique de nos jours.

Les articles d'Hoffman sont bien de vrais feuilletons, des feuilletons comme on n'en écrit plus guère. C'est de l'esprit, non pas de cet esprit qui éclate en fusées, en feux d'artifice, qui éblouit, qui étourdit, mais de ce bon esprit français, de cet esprit qui, comme on l'a dit plaisamment, s'il court encore les rues, court si vite que peu de personnes l'attrapent.

[1] Voir l'article de la *Bibliothèque universelle*, tome 67, page 236, à la note.

PALISSOT.

Comme l'a fort bien remarqué M. Villemain, la littérature du XVIIIe siècle est une littérature artificielle et par conséquent uniforme. A de bien rares exceptions près, la vie est la même pour tous les écrivains de cette époque. « Le collége, l'étude, les » succés du monde, l'académie, les voilà..... Plus » la société polie, élégante, oisive produit des es- » prits aimables et légers, moins il s'élevera d'esprits » libres, indépendants, créateurs. »

Ce qui contribue encore à jeter de la monotonie sur les productions du XVIIIe siècle, c'est que la plupart des écrivains s'étaient enrôlés sous la bannière philosophique et développaient des idées semblables.

Ceux mêmes qui ne partageaient pas les opinions de la nouvelle école, en avaient adopté la plastique; différents des novateurs par leurs doctrines et leurs convictions, ils les rappellent dès qu'on les place sous un point de vue purement littéraire.

Palissot, ardent frondeur des philosophes, ne trouve pas dans sa haine le secret d'être original. Il est vrai de dire que pour lui la question morale se réduit à peu près aux mesquines proportions d'un débat d'écrivains; s'élevant moins haut que Gilbert, son regard n'embrasse que quelques-unes des opérations de ses ennemis, et des escarmouches lui semblent toute une bataille. Quoi qu'il en soit, la vie de l'auteur de la *Dunciade* pourrait fournir à notre histoire littéraire quelques pages qui ne seraient pas entièrement dénuées d'intérêt.

Charles Palissot de Montenoy naquit à Nancy, le 3 janvier 1730; son père, ancien conseiller de Léopold, duc de Lorraine, lui fit donner une brillante éducation. Charles Palissot n'avait que neuf ans lorsqu'il composa un poème latin de 400 vers; il prit ses degrés en philosophie à onze ans, à douze écrivit une satire sur les différents états de la vie, et à quatorze fut reçu bachelier.

Sorti de l'Oratoire en 1746, Palissot profita de la liberté qui lui était rendue pour travailler à une tragédie tirée de l'histoire juive, et dès que l'œuvre fut terminée, il alla à Paris dans l'espérance de faire représenter sa pièce : cette espérance fut déçue; mais

cependant, grâce à son essai, il obtint ses entrées au Théâtre-Français.

Il paraît que cette première production, que l'auteur a eu le bon esprit de garder en porte-feuille, rappelait beaucoup le sujet d'*Andromaque*. C'est Palissot qui nous apprend cette ressemblance dans une lettre adressée à l'un de ses amis, à Ch.-P. Patu, auteur de quelques ouvrages agréables.

Palissot venait d'avoir dix-sept ans, lorsque ses goûts littéraires furent dominés par une autre passion, et ses travaux interrompus par un acte qui dérangea les projets de sa famille. Au lieu d'entrer dans les ordres comme son père le souhaitait, le poète devint amoureux, et ses parents eurent la faiblesse de lui permettre d'épouser une jeune fille sans fortune et d'une naissance inférieure à la sienne. Palissot qui nous donne lui-même ces détails, ajoute : « Je ne me » souviendrais de ce mariage qu'avec amertume, s'il » ne m'eût donné deux enfants qui ont fait jusqu'ici » la consolation de ma vie. »

Un an après cette union malheureuse, Palissot composa une nouvelle tragédie ; il eut l'honneur de la lire au comte de Stainville qui, plus tard, devint ministre sous le nom de duc de Choiseul. La tragédie obtint l'approbation du grand seigneur, et quelque temps après valut au poète d'être admis à l'académie de Nancy, que Stanislas venait de fonder.

Cela ne suffit pas à Palissot ; il retourna à Paris avec le désir que sa pièce fût soumise à l'épreuve

redoutable de la représentation. La nouvelle œuvre fut reçue; on devait d'abord la jouer sous le titre de *Sardanapale*, on lui donna ensuite celui de *Zarès*, et nous la connaissons aujourd'hui sous le nom de *Ninus Second*. Le premier titre fit dire à Voltaire : « A dix-neuf ans on fait le Sardanapale, mais on » n'écrit pas *Sardanapale*. » Voltaire avait raison, du moins dans la seconde partie de sa phrase, car la tragédie n'obtint qu'un succès de bienveillance, dans lequel Mlle Gaussin fut pour beaucoup. La célèbre actrice avait pris le poète sous son patronage; aussi par reconnaissance serait-il volontiers devenu amoureux de sa protectrice, c'est du moins ce que fait présumer ce madrigal plus pédant que gracieux :

Quand sur la scène Orosmane ou Zamore,
Quand un heros enchainé sous ta loi
T'offre ses vœux, te couronne et t'adore,
Pour l'imiter, je voudrais être roi.
Des mêmes feux je sens mon âme atteinte :
Nouveau Thésée, au fond du labyrinthe,
J'aurais voulu m'égarer avec toi.

Ce fut durant le séjour qu'il fit alors à Paris que Palissot fut mis en rapport avec la plupart des hommes auxquels il a depuis donné des places dans la *Dunciade*. Il était admis chez Mlle Quinault, dont les dîners réunissaient les philosophes les plus célèbres et aussi quelques grands seigneurs. Ce fut chez cette femme, l'un des personnages caractéristiques

du siècle, (¹) que Palissot vit Duclos ; celui-ci n'eut pas le bonheur de plaire à notre auteur : « Cet homme, » écrit-il à son ami Patu, a certainement bien de » l'esprit, mais il ne sait guère le rendre aimable, » et si tous ceux à qui j'entends donner le nom de » philosophes lui ressemblent, je me promets bien, » quelques avances qu'ils puissent me faire, de n'être » jamais de la secte de ces gens-là. Ils me paraissent » trop pleins d'eux-mêmes, trop décisifs, trop tran- » chants, pour que je me familiarise à leurs manié- » res. Je ne puis m'accoutumer ni à ces excessives » prétentions, ni à cet orgueil *qui a toujours l'air* » *de repousser celui des autres.* »

N'y a-t-il pas dans ces derniers mots l'explication de la haine de Palissot pour les philosophes ? ne voulait-il pas avoir à lui seul le monopole de la vanité ?

Palissot s'offre à nous comme un type de l'orgueil littéraire ; il se croit l'égal de Voltaire ; il penserait faire un vol à la postérité en la privant des moindres lignes échappées de sa plume ; il se complaît dans le moi, il s'admire, il se loue, il se considère comme un arbitre omnipotent, il veut que tous les yeux se tournent vers lui ; il demande, n'importe à quel prix, d'être remarqué ; il s'agite, il s'emporte, il injurie ; si les querelles qu'il a soulevées s'apaisent, il a hâte de les réveiller : lettres, comédies, préfaces, notes, tout lui devient une arme.

(¹) Voir la notice sur Saint-Lambert.

C'est ainsi que l'on se représente Palissot après avoir lu ses œuvres. Cependant M. de Feletz qui vit notre auteur dans sa vieillesse, ne trouva en lui qu'un homme affable, communicatif, doux, liant, ayant besoin d'affection. Ces qualités étaient-elles un bienfait des années, ou Palissot avait-il toujours été ainsi en dépit de la phrase tant citée de Buffon? C'est ce qu'il ne nous est pas permis d'éclaircir. Quoi qu'il en soit, on peut supposer qu'un écrivain qui, en attaquant Diderot et Duclos, respecte le vieillard moqueur de Ferney; qui, en défendant les mœurs et les croyances outragées, repousse Gilbert; il est permis de croire qu'un homme dont la conduite est si peu logique, est plus animé par sa vanité blessée que par une conviction, qu'il veut plus son triomphe que le triomphe de sa cause. Voltaire est supérieur à Palissot, et celui-ci veut paraître son ami pour sembler son égal; les encyclopédistes sont ses pairs, il se sépare d'eux pour n'être pas confondu dans leurs rangs; Gilbert est du même parti que lui, mais Gilbert a trop de talent, et Palissot écrit: « Je n'ai ja-
» mais eu à ma solde ni les Gilbert, ni les Saba-
» tier, ni les Fréron. »

Ce qui autorise encore ces suppositions, c'est que ce n'est pas guidé par un sentiment religieux que Palissot s'oppose aux novateurs: ce sentiment paraît assez faible chez lui; Palissot semble vouloir faire dominer le Christianisme par une philosophie que, du reste, il est incapable de définir. A propos de

sa comédie des *Philosophes*, il dit qu'il n'a prétendu attaquer que les faux philosophes, comme Molière attaqua les faux dévots, et après avoir comparé les accusations portées contre le *Tartufe* à celles que lui valurent sa pièce, Palissot ajoute : « L'accusation » contre Molière était même, à quelques égards, » moins absurde, car enfin, avec beaucoup de talent » et de génie, on pourrait avoir le malheur de n'être » pas convaincu de la nécessité d'une révélation ; » mais il faudrait avoir perdu le sens commun pour » attaquer cette philosophie bienfaisante, sans la- » quelle il ne peut exister de bonne législation, etc. »

Marmontel devait avoir le même sort que Duclos : ce fut à propos de la tragédie de *Zarès* que Palissot se brouilla avec l'auteur de *Bélisaire*. Palissot fit une maladie durant laquelle les répétitions de sa tragédie furent interrompues. A peine rétabli, il court au théâtre, il rencontre Marmontel qu'il ne connaissait que de vue ; celui-ci l'aborde, lui fait force compliments et semble prendre l'intérêt le plus vif à *Zarès*. « Croiriez-vous, mon cher Patu, » s'écrie notre poète après avoir raconté à son ami toutes les avances de Marmontel, « croiriez-vous que ces préliminaires » devaient aboutir au plus affreux procédé ? Deux » jours après, Marmontel a fait aux comédiens une » lecture d'une tragédie d'*Egyptus*, et la première » demande qu'il leur a faite, c'est de me sacrifier » et de jouer cette pièce avant la mienne ! »

En dépit de sa haine pour la secte philosophique,

Palissot ne songea pas encore à l'attaquer, et il se mit à écrire *les Tuteurs*, comédie tout à fait inoffensive, qu'il lut à M. de Choiseul. Celui-ci en fut enchanté, et voulant aider son protégé à se répandre dans le monde, il le présenta à la princesse de Robeck et à la comtesse de la Marck. Ce fut à cette dernière que Palissot dédia sa comédie, représentée avec succès le 5 août 1754. Le sujet des *Tuteurs*, emprunté au théâtre anglais, se retrouve dans une nouvelle que l'on peut lire dans la *Bibliothèque des romans*, sous le titre d'*Histoire du chevalier de Chanteuil*, et présente aussi beaucoup de ressemblance avec un épisode du *marquis de Létorières*, de M. E. Sue. Une jeune fille est sous le pouvoir de trois tuteurs, elle ne se mariera que si celui qui se présente pour l'épouser obtient le consentement des trois tuteurs. Là est la difficulté : l'un est un antiquaire ridicule, l'autre ne rêve que voyages, le troisième ne s'occupe que d'événements arrivés dans des pays lointains et passe sa vie à lire des journaux. Damis adopte tour à tour les ridicules des vieillards, flatte leurs manies et finit par obtenir la main de leur pupille.

Cette comédie, écrite avec une grande facilité, renferme de jolies scènes, mais le comique n'en est pas toujours de bon aloi. Orgon croyant que l'habit de Crispin a été fait du temps du déluge,

Que Noé le portait le dimanche et les fêtes;

Bavardin se laissant parler de Gazettes venant de la lune ; Géronte écoutant avec enthousiasme le récit des voyages imaginaires de Damis, sont trois personnages tout à fait hors de la nature. M. Jourdain est bien crédule, mais il l'est moins que les tuteurs : on peut admettre qu'il se rencontre un homme tel que lui ; on ne peut admettre que trois hommes aussi stupides que Géronte, Bavardin et Orgon se trouvent mis en rapport par une même action.

Ce fut encore à la comtesse de la Marck que Palissot adressa son *Histoire des premiers siècles de Rome*. L'histoire d'une époque aussi reculée ne pouvait être traitée d'après le système caractérisé par l'épigraphe de M. de Barante : « *Scribitur ad narrandum non ad probandum.* » Pour donner de l'intérêt à des récits douteux et tenant quelquefois de la fable, il fallait adopter une méthode toute contraire, ce fut ce que Palissot comprit. Aux faits il joint les réflexions ; un événement ancien lui rappelle un événement analogue arrivé dans des jours plus rapprochés de nous ; des principes de politique, de philosophie, souvent même de critique, achèvent enfin d'enlever à cet ouvrage la sécheresse que l'on devait craindre d'y rencontrer. On doit louer Palissot d'avoir osé, dans cette production, combattre quelques-unes des assertions de Voltaire. Ainsi Voltaire prétendait qu'il fallait exclure de l'histoire tout fait merveilleux, Palissot soutient l'opinion contraire. Ces faits ont leur intérêt, parce qu'il est important

de connaître à quel point la faiblesse humaine a toujours été la victime de l'absurdité; parce que ces prodiges que la raison désavoue sont pourtant liés à la constitution des empires; parce que, dans l'ordre moral ou l'ordre physique, le merveilleux n'est pas toujours faux.

Le duc de Choiseul, non content d'avoir introduit Palissot dans la bonne compagnie, pensait à l'emmener avec lui à Rome, où il était envoyé en qualité d'ambassadeur; mais il renonça à ce projet pour faire avoir à son protégé une position plus lucrative. Si l'on en croit les *Mémoires de Bachaumont*, ce ne serait pas seulement au mérite littéraire de ses œuvres que Palissot aurait dû la protection du duc de Choiseul; il se serait acquis la faveur de ce dernier, et même de plus hauts personnages, en répondant à une ode que Frédéric II avait écrite contre Louis XV. On sait que le roi de Prusse décocha aussi une épigramme à Mme de Pompadour; peut-être notre poète se chargea-t-il de venger la favorite; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle semble, aux yeux du futur auteur des *Courtisanes*, réunir les *attributs de Minerve à ceux des Grâces*. Palissot qui jouait un rôle à peu près semblable à celui que remplit, ce que l'on appelle de nos jours, *la bonne presse*, devait être récompensé; il le fut par la recette générale des tabacs d'Avignon. Il allait prendre possession de sa place, lorsque l'hôtel-de-ville de Nancy lui fit demander une comédie. Cette

pièce devait être représentée le jour de l'inauguration de la statue que Stanislas fit élever à Louis XV. Notre Lorrain se mit à l'œuvre et écrivit *le Cercle* qu'il envoya à sa ville natale ; puis il partit pour Avignon, sans se douter probablement de tout le bruit qu'allait produire sa pièce.

Ce fut d'Avignon que Palissot se rendit en Suisse avec Patu. Il paraît que les poètes de ce temps-là étaient peu sensibles à la belle nature, témoin Boufflers, qui comparait le lac Léman à une jatte pleine d'eau. Les deux jeunes gens ne s'étaient pas mis en chemin avec le désir de voir le château de Chinon, Vevay, Chamouny ; leur but était bien plus intéressant, ils allaient visiter M. de Voltaire. — Au XVIIIe siècle, il fallait avoir fait son pélerinage à Ferney ; Ferney était la Mecque de tous les incroyants.

Le *grand homme* reçut fort bien les deux néophytes, qui, après avoir passé quelques jours avec lui, partirent, l'un pour retourner à Avignon, l'autre pour aller mourir en Italie.

Palissot n'avait que depuis peu de temps quitté Genève, lorsqu'il fut dénoncé à Voltaire comme un ennemi acharné des philosophes. Le *Cercle* avait été représenté ; on avait reconnu dans cette pièce une parodie de Rousseau ; quelques personnes même avaient cru deviner Voltaire dans M. du Volcan. Le patriarche de Ferney se repentit un instant d'avoir été trop hospitalier, mais il ne tarda pas à avoir la preuve que Palissot n'avait nullement eu l'intention

de le jouer. Voltaire cependant crut devoir prendre la défense des philosophes, et il adressa à Palissot plusieurs lettres où il chercha à le détourner des *querelles littéraires*.

La pièce qui venait de causer un si grand scandale ne peut être analysée; c'est une comédie *à tiroirs*, spiritellement écrite et dans laquelle Poinsinet-le-Mystifié puisa hardiment lorsqu'il composa son *Cercle*. Ce n'est pas en écoutant aux portes, comme on l'a dit, que Poinsinet est parvenu à écrire quelques scènes passables, c'est en pillant Dancourt, Palissot, Marmontel et Boissy. [1]

Si Palissot aimait d'exciter l'attention, il dut être satisfait; mille voix crièrent sur lui comme sur le poète dont parle Horace:

Fœnum habet in cornu; longè, fuge dummodo risum
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.

Le comte de Tressan, dans une longue lettre adressée à Stanislas, désigna l'auteur du *Cercle* comme un homme odieux. L'encyclopédie n'épargna point Palissot à l'article *parade*, et lui, pour ne pas laisser s'endormir les colères qu'il avait excitées, se hâta de publier ses *Petites Lettres sur de grands Philosophes*.

[1] Puisque l'occasion s'en présente relevons une erreur qui se trouve dans la *Biographie des hommes marquants de la Lorraine*. On y fait de Boissy l'un de nos compatriotes; Boissy naquit à Vic en Auvergne.

C'est avec beaucoup de vérité que dans ses *Petites Lettres* Palissot a peint la pédanterie de l'école philosophique. « On transporta, dit-il, à des traités de » morale ou à des spéculations métaphysiques un » langage que l'on eût condamné partout ailleurs » comme celui du fanatisme. *J'ai vécu,* disait l'un; » *j'écris de Dieu*, disait fastueusement l'autre; *jeune* » *homme, prends et lis*, écrivait-il encore; *ô* » *homme! écoute, voici ton histoire*, s'écriait un » troisième..... On donna de nouvelles définitions » de quantité de choses très-bien définies. On affec- » ta, pour jouer la concision et le style nerveux, » d'embrouiller ce qui était clair; on confondit tous » les genres, et cet étrange bouleversement dans les » idées et dans le style parut à quelques esprits vul- » gaires la preuve d'un siècle abondant en génies » lumineux et hardis, digne d'être appelé siècle phi- » losophique. »

Palissot semble attribuer en partie au succès de ses *Petites Lettres* les calomnies dont il devint l'objet. En 1756, il fut obligé de faire un voyage à Paris: celui qu'il avait laissé chargé de la remise de ses fonds à la caisse générale, fit une banqueroute dans laquelle Palissot se trouva compris pour 50,000 livres. Ses ennemis le représentèrent comme coupable d'une faillite dont il était victime; d'autres accusations dont les longs détails seraient fastidieux, furent encore portées contre lui; enfin on chercha à lui enlever ses protecteurs. On fit une traduction de deux

comédies de Goldoni, à la tête de laquelle on plaça des épîtres dédicatoires où l'on outrageait la comtesse de la Marck et la princesse de Robecq; on y faisait une parodie injurieuse pour elles de la dédicace des *Petites Lettres*. — Ce fut Diderot que Palissot soupçonna de cette odieuse machination.

Pendant que les coryphées de la secte mettaient ainsi en pratique les grands principes de Basile sur la calomnie, l'artillerie légère du parti n'était pas oisive; les libelles, les épigrammes et les caricatures allaient leur train, et chaque ouvrage de notre auteur devait à l'avenir lui attirer des injures: ainsi après la représentation des *Philosophes*, parurent *les Quand, les Qu'est-ce*, et *la Vision de Ch. P.* On se souvient encore d'une caricature dans laquelle il était représenté à genoux devant les chefs-d'œuvre de la littérature française. Au bas on lisait: « Pâlis sot! »

Grâce à de puissants protecteurs, Palissot qui avait perdu la recette d'Avignon, finit par sortir de la mauvaise position où l'avait mis la banqueroute dont nous avons parlé. Il se trouva bientôt assez riche pour acheter une belle maison de campagne à Argenteuil où il se retira. L'éducation de ses enfants l'occupa pendant quelque temps; il chercha des consolations à ses chagrins passés, dans des joies de famille; il se chargea de l'existence de sa mère, de ses sœurs; il fit entrer son frère au service....; puis un jour, au milieu de cette calme existence, l'auteur haineux et satirique se réveilla.

Ce fut par la comédie des *Philosophes* que Palissot recommença les hostilités. Il y avait plus que du courage, il y avait de l'audace à mettre en scène des hommes tout-puissants qui trouvaient à la cour d'imprudents protecteurs, qui fascinaient toutes les classes de la société par le clinquant de leur style, par la hardiesse de leurs sophismes.

L'effet que produisit la nouvelle comédie fut immense : des personnes qui n'allaient jamais au spectacle y coururent ; des évêques ne se firent aucun scrupule de s'y montrer, et, chose inouïe, dans un sermon, l'abbé de la Tour-du-Pin cita avec éloge la pièce satirique.

L'œuvre qui causa une si vive sensation, qui fut tant exaltée par les uns, si décriée par les autres, rappelle beaucoup le plan des *Femmes savantes*, et n'est pas, cependant, une véritable comédie ; Hoffman a remarqué avec raison que les philosophes n'étaient pas des personnages plaisants, qu'ils étaient des hommes dangereux. Introduire dans un genre dont la gaité est l'âme, des caractères, des mœurs où l'odieux l'emportait sur le ridicule, fut une faute grave ; ne montrer que des travers, c'était ne pas faire voir ce que la religion, la morale avaient à craindre de la nouvelle école ; présenter les novateurs dans toute leur vérité, c'était ne pas écrire une comédie.

Palissot s'est heurté contre ces deux écueils : il n'a pas osé rendre les philosophes assez dangereux,

parce qu'il eut rencontré le drame, qu'il avait en aversion, et il ne lui a pas été possible de les rendre plaisants; il n'a donc fait qu'une satire pleine de vers heureux, remarquable par de jolis détails.

On crut encore reconnaître Jean-Jacques dans les *Philosophes;* cette fois, il se montra sous les traits de Crispin, arrivant à quatre pattes en philosophant, et en mangeant une laitue. Quelques vers de Voltaire font une allusion peu flatteuse à cette bizarre entrée :

Au lieu du *Misanthrope*, on voit Jacques Rousseau,
Qui, marchant sur ses mains et mangeant sa laitue,
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue. [1]

Voltaire ne fut pas toujours aussi sévère à l'égard de cette scène : « Je conçois, écrivait-il à Palissot, » que Crispin philosophe marchant à quatre pattes a » dû faire beaucoup rire, et je crois que mon ami » Jean-Jacques en rira tout le premier; cela est gai, » et cela n'est pas méchant. »

Cette phrase paraît du reste vouloir servir d'exorde à quelque blâme. Un peu plus loin Voltaire ajoute : « Je vous parle net : ceux que vous voulez déshonorer passent pour les plus honnêtes gens du » monde. »

Les novateurs étaient toujours les fils bien-aimés de Voltaire; dans une autre lettre, il disait à Palis-

[1] *Le Russe à Paris.*

sot : « Les philosophes sont un petit troupeau qu'il ne » faut pas laisser égorger ; ils ont leurs défauts comme » les autres hommes ; ils ne font pas toujours d'ex- » cellents ouvrages, mais s'ils pouvaient se réunir » contre l'ennemi commun, ce serait une bonne af- » faire pour le genre humain. »

Aujourd'hui les philosophes ont passé, mais ils ont passé moins vite que le méchant dont parle le Psaume ; ils nous ont entourés de ruines de toute sorte, et la France saura longtemps encore ce que fut la *bonne affaire* dont Voltaire parlait.

Les exhortations parties de Ferney n'eurent pas une grande influence sur Palissot ; il songea à donner une nouvelle forme à ses attaques contre les philosophes, et il trouva dans Pope l'idée première de la *Dunciade*.

Ce fut en 1763 que parut ce poème, qui alors n'était composé que de trois chants. Voltaire auquel l'auteur l'envoya, fut fâché de voir dans cette *petite drôlerie* un si grand acharnement contre son cher troupeau.

Palissot sembla trouver que l'on traitait son œuvre un peu cavalièrement, et bientôt ce ne fut plus tout à fait sur le même ton qu'il écrivit à Voltaire. Ce dernier défendit de son côté avec plus de chaleur encore la cause des philosophes, et dans une lettre décousue il parut presque vouloir accuser Palissot des persécutions dont ils étaient frappés. Ces persécutions prétendues attendrissent au dernier point le vieillard de

Ferney; on croirait à l'entendre que l'on a fait subir aux néophytes de l'incrédulité des tourments semblables à ceux que Rome inventait pour les martyrs chrétiens : « J'ai vu, s'écrie-t-il, j'ai vu Freret, le » fils de Crébillon, enlevés et mis à la Bastille; presque tous les autres persécutés; l'abbé de Prades, » traité comme Arius par les Athanasiens; Helvétius, » opprimé non moins cruellement; Tercier, dépouillé de son emploi; Marmontel, privé de sa » petite fortune; Brec, son approbateur, destitué » et réduit à la misère. Il ne me reste qu'à achever dans la retraite une vie que je dérobe aux » persécuteurs. »

En dépit du refroidissement dont nous avons parlé, Palissot alla en 1770 visiter encore une fois Voltaire à Ferney; il a lui-même rendu compte des impressions qu'il rapporta de ce voyage : « L'auteur, » étonné qu'on pût concilier tant de gloire et tant de » faiblesse, désabusé de la longue erreur qui lui » avait fait regarder M. de Voltaire comme un homme » qu'il devait aimer, blessé peut-être d'avoir conservé » une illusion si douce et d'avoir été sacrifié trop de » fois à la chimère de la philosophie, prit enfin le » parti de se renfermer dans son admiration. »

Palissot un peu plus tard cessa cependant de bouder Voltaire, auquel il envoya la collection de ses œuvres; mais l'admiration dans laquelle il déclarait vouloir se renfermer, fut loin d'être aussi complète que par le passé.

Le titre de *petite drôlerie* dont la *Dunciade* avait été baptisée, détermina le poète à étendre son œuvre en dix chants. Ce développement donné à ce qui n'aurait dû être qu'une courte plaisanterie, prouve que l'amour-propre avait fait perdre à l'auteur un tact littéraire dont il a souvent donné des preuves. La description de la *Cour de la Sottise*, ses amours avec Marmontel, les portraits de Rozois, de Blin, de Lemière, des autres favoris de la déesse, ne suffisent pas pour soutenir l'attention du lecteur. On rit de Fréron gratifié d'*ailes inverses*, de Marmontel éteignant un incendie en y jetant son *Bélisaire ;* on applaudit à des tirades écrites avec verve, à des épigrammes spirituelles, mais on ferme le livre sans regret de le quitter, sans vif désir de le rouvrir bientôt.

La *Dunciade* était, à ce qu'il paraît, l'œuvre de prédilection de Palissot; il l'a corrigée souvent, et à diverses reprises il l'a augmentée de détails nouveaux; ces détails n'ont pas tous été heureux. Ainsi ce fut une fâcheuse idée de mêler les hommes de la révolution aux méchants écrivains, de citer auprès de Dorat, de Darnaud, de Robé, Couthon, Saint-Just et Robespierre; la révolution a eu ses côtés comiques, mais elle rendait le ridicule affreux ou sanglant comme tout ce qu'elle touchait. En pensant qu'une députation demanda à la convention de débarrasser la France des importunités du *ci-devant Dieu*, on rit, mais avec frayeur, comme on rirait des

actes et des paroles d'un fou. — Il faudrait être Shakspeare pour rendre tout ce qu'il y a de tragique dans les scènes les plus burlesques de cette phase de notre histoire.

L'inquisition, la Saint-Barthélemy n'avaient rien à faire non plus dans la *Dunciade;* Pierre l'Ermite, pour d'autres motifs, ne devait pas davantage y figurer. L'*Armi Pietose* qu'a chantées le Tasse ne sont pas du domaine de la plaisanterie; ne pas le sentir, c'est ne pas être poëte, car le poëte n'est pas simplement l'homme qui accouple des rimes.

Palissot a eu le même tort que Tassoni, ricanant devant les infortunes d'Enzius, et nous parlant de l'amant de Françoise de Rimini sans rien changer au ton goguenard avec lequel il a célébré le prétendu inventeur des saucissons de Bologne. Palissot, du reste, a souvent porté la livrée des novateurs; on croirait que c'est avec une vieille plume jetée par Voltaire, qu'il a écrit plusieurs passages de la *Dunciade.*

Mais Voltaire savait à la fois avoir de l'esprit et de la méchanceté, et souvent Palissot n'a que de la méchanceté toute nue. Lorsque l'épigramme lui manque, il a recours à l'injure ou à l'injustice, et l'on est choqué à chaque instant de l'iniquité de ses jugements. Faire de Beaumarchais un des favoris de la Stupidité, représenter Gilbert combattant pour un chardon, c'est manquer d'un sain esprit de critique, ou c'est être bien envieux. La manière dont Palis-

sot se conduisit envers Gilbert ferait pencher vers la dernière de ces suppositions. Il paraît que d'abord les deux Lorrains furent assez liés. Gilbert implora ensuite l'appui de son orgueilleux compatriote dans une lettre que celui-ci a tâché de représenter comme privée de toute dignité. Non content d'avoir ainsi livré à la publicité des lignes confidentielles, Palissot ne chercha qu'à humilier et qu'à déprécier le poète de Fontenay-le-Château: ce n'est que le méchant auteur de quelques satires qui ont scandalisé les dévots, et de quelques poésies chrétiennes qui ont diverti les incrédules.

A l'égard de Fréron avec lequel il avait eu aussi quelques rapports d'intimité, Palissot ne se montra pas plus impartial qu'envers Gilbert. Ce ne fut qu'en face de la tombe du hardi critique que l'auteur de la *Dunciade* rétracta quelques-unes de ses injustices. Celui qui, vivant, lui semblait l'un de ces *escrivailleurs* contre lesquels Montaigne aurait voulu voir faire des lois, mort, lui paraissait digne de regret. Par compensation, Palissot reporta sa haine du père au fils; il écrivit au jeune Fréron une lettre d'une insolence extrême.

A propos du poème qui nous a conduit à cette digression, on rapporte une anecdote que Hoffman trouve plus maligne que la *Dunciade*. Quand Palissot eut terminé cet ouvrage, il le lut à presque tous les auteurs qui y étaient maltraités; mais il avait toujours soin de supprimer à chaque lecture les traits

qui portaient sur l'auditeur. Il arriva de là que chacun des auteurs se croyant épargné, s'amusa beaucoup des méchancetés qui tombaient sur ses confrères, et allait partout vantant la *Dunciade* comme un chef-d'œuvre de goût et de style.

Un peu plus tard Palissot eut recours à une ruse encore plus étrange. Il n'avait pas renoncé à la carrière dramatique, en dépit de la chute des *Méprises*, accident qui eut lieu quelque temps après la représentation des *Philosophes*. Persuadé que ses adversaires avaient cabalé pour faire tomber sa pièce, — qui pour cela n'avait d'ailleurs besoin d'aucun aide, — Palissot voulut employer une ruse à peu près semblable à celle dont Méhul devait user, et qui nous a valu le charmant opéra de l'*Irato*.

S'entourant du plus grand secret, Palissot écrivit l'*Homme dangereux*, sous les traits duquel il espérait que ses ennemis s'obstineraient à le reconnaître; un grand nombre de vers devaient faciliter leur erreur. L'*Homme dangereux* se voyant découvert, devait se retirer en disant :

Je vois de tous côtés des sujets de satire ;
Pour ma sincérité ce serait un écueil,
Il faut m'en garantir, je pars.....

Quelque plaisant n'eût pas manqué alors d'achever le vers en s'écriant :

pour Argenteuil !

Et c'eût été au milieu des applaudissements qui auraient couvert ces deux mots, c'eût été à l'instant où les philosophes se seraient crus vengés, que le nom de l'auteur eût retenti.

Cette mystification ne put avoir lieu : un comédien ayant cru reconnaître le style de Palissot, fit part de ses soupçons, et la pièce fut défendue le jour même où elle devait être jouée. L'*Homme dangereux* fut représenté plus tard, mais n'obtint pas tout le succès qu'il méritait. Oronte s'est engoué de Valère, et veut lui donner en mariage sa fille Julie qui aime Dorante. Valère, dont le métier est d'écrire des libelles, en compose un très-mordant contre son beau-père futur, et fait en sorte que Dorante paraît le coupable. Un M. Pamphlet, imprimeur, vient demander à Valère la somme qui lui est due pour l'impression de divers factums ; l'homme dangereux reconnu pour ce qu'il est, s'éloigne, et comme de juste Julie épouse Dorante.

L'intrigue de cette pièce, dont le dénouement a le tort de rappeler celui des *Philosophes*, n'est pas, il est vrai, d'un grand intérêt, mais la vigueur et la vérité que l'on remarque dans le portrait de Valère, semblaient destiner cette comédie à produire une vive sensation. Une chose, comme le fait observer Hoffman, a pu avoir une influence fâcheuse sur le public : l'homme dangereux a presque toujours raison, et l'on entend avec peine la raison sortir de la bouche d'un être vicieux. Palissot s'est défendu de ce

reproche en disant que le *Méchant* de Gresset dit aussi des vérités ; mais le *Méchant* de Gresset n'est, à proprement parler, qu'un *tracassier*, et le satirique de Palissot est le véritable méchant.

Il est des personnages que le poète dramatique ne devrait pas mettre en scène, parce qu'en les représentant tels qu'ils sont, il crée un tableau infâme que ne peut faire excuser le but moral qu'il se propose ; parce qu'en les couvrant d'un voile, il leur ôte leur hideuse vérité, et ne compose plus qu'une œuvre sans vie, sans mouvement. C'est ce qui est arrivé à Palissot, voulant, après avoir joué les *Philosophes*, s'attaquer à des êtres qui furent aussi bien funestes au XVIIIe siècle. La comédie des *Courtisanes* nous semble une conception froide et sans portée, et ces défauts naissent encore du sujet même. Palissot n'est pas heureux dans le choix de ses personnages : les *Philosophes*, l'*Homme dangereux*, n'étaient pas des personnages comiques ; les *Courtisanes* ne le sont pas non plus, dès qu'on veut les considérer sous un point de vue moral, dès qu'on veut les présenter devant une foule de spectateurs.

Il est assez bizarre que Palissot qui haïssait le drame, ait presque toujours mis en scène des caractères qui n'auraient dû tenter que le dramaturge. Celui-ci pourrait seul donner assez de moralité à la péripétie d'une pièce où figureraient des courtisanes, pour que l'on dût lui pardonner la hardiesse de les avoir mises en scène.

La comédie des *Courtisanes*, malgré la décence qui y règne, effraya la pudeur de quelques actrices du Théâtre-Français ; la pièce ne fut pas reçue. Palissot ne parvint à la faire représenter que beaucoup plus tard ; elle fut alors assez bien accueillie, grâce à Mlle Contat, qui eut le bon esprit de se charger du rôle principal.

Nous n'avons pas encore parlé d'un ouvrage publié en 1767, et qui nous montre Palissot sous un nouveau jour. Les *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* ont été regardés par plusieurs écrivains, et entre autres par J.-M. Chénier, comme une production hors de ligne. Depuis cette époque, les travaux de MM. Villemain, Ampère, Sainte-Beuve, ont donné à la critique une importance, une extension qui font paraître ces éloges fort exagérés.

Les *Mémoires littéraires* de Palissot ne sont qu'un recueil de notices sur quelques auteurs français qui ont vécu depuis le XVIe siècle. La forme dans laquelle elles ont été rassemblées est défectueuse. Le classement par ordre alphabétique de ces biographies empêche de pouvoir saisir l'ensemble de notre histoire littéraire, et de se faire une idée juste des changements survenus graduellement dans les esprits. Maintenant nous ne comprenons plus une étude philologique débutant à François Ier : ne pas s'inquiéter des écrivains qui lui sont antérieurs, c'est ne pas vouloir comprendre entièrement quelques écrivains subséquents : les pensées ont leur généalo-

gie ; pour arriver à Molière et à La Fontaine, il est nécessaire peut-être d'étudier d'abord Jean de Meung, Rutebœuf et Regnier.

Les *Mémoires littéraires* ne nous semblent donc qu'une ébauche, mais cette ébauche révéle dans quelques endroits un talent remarquable pour la critique. L'auteur a en général examiné les choses par lui-même ; il ne s'est pas fait le paresseux éditeur de jugements tout faits, et ses appréciations sont souvent fort judicieuses, surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'auteurs contemporains. Ces derniers ne sont pas toujours traités avec impartialité : ainsi l'article concernant Collin d'Harleville est d'une injustice révoltante [1].... Il est vrai que Collin d'Harleville avait le tort d'écrire de charmantes comédies. Du reste, Palissot semble quelquefois aussi voir des rivaux parmi les morts ; il ne traite pas Regnard comme il mérite de l'être. En se rappelant que, dans les *Méprises*, Palissot avait voulu refaire les *Menechmes*, en rassemblant quelques traits éparpillés dans ses œuvres,

[1] C'est dans l'édition de 1805 que Palissot s'est montré hostile à Collin. Dans la première édition de ses *Mémoires* (1788) il parlait en très-bons termes de l'auteur de l'*Optimiste*. — On remarquait dans cette première édition une phrase assez bizarre : « Quoi-» que nous ayons fait des comédies et que M. Collin n'ait travaillé » que dans ce genre..... c'est nous qui avons en quelque sorte » averti le public de son mérite. » Ne dirait-on pas que Palissot s'applaudit d'un beau trait ? Comment il a vanté Collin quoique Collin se trouvât sur sa route, quoique Collin écrivît aussi des comédies ! quelle magnanime impartialité !

on est tenté de croire qu'il avait la folle ambition de prendre la place occupée par Regnard au-dessous de Molière.

Les *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* sont l'ouvrage le mieux écrit de Palissot. Remarquons, puisque l'occasion s'en présente, que notre auteur, cité dans quelques biographies comme un écrivain très-correct, a laissé subsister dans plusieurs de ses productions de grossières fautes de langage : *M. Carondas* FIXANT *beaucoup Crispin..... On pourrait* PEUT-ÊTRE *remonter facilement à la source de cette décadence..... M. Le Kain crut devoir vous* OBSERVER *que vous passiez les bornes de vos usages...* D'autres fois, sans se révolter aussi ouvertement contre la grammaire, Palissot construit ses phrases avec beaucoup de négligence.

Il serait injuste d'adresser ces reproches aux *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature.* Le style en est généralement pur, concis, et cet ouvrage qui rappelle *les Trois siècles* de Sabatier, mérite encore d'être lu. Ce qui le dépare le plus ce sont les mouvements de haine et d'envie de l'auteur, c'est cette humeur ferrailleuse qui agite tous ses écrits. Palissot ne pouvait se passer de polémique ; s'il avait vécu de notre temps, il aurait sans doute pris place parmi les journalistes. On a reproché à ces derniers de n'avoir pas toujours une grande fixité d'opinions ; on pourrait reprocher la même inconstance à Palissot : il faut bien le dire, il cria tour à tour : *Vive le Roi* et *Vive la Ligue.*

Lorsque la révolution éclata, Palissot en embrassa les principes. Il accueillit un effet dont il avait combattu la cause, la philosophie, ou plutôt ce philosophisme impur dont Monti a retracé les affreux résultats, en évoquant par une hardie proposopée, les ombres lugubrement joyeuses des sophistes autour du cadavre décapité de Louis XVI. [1]

Les démagogues cependant avaient meilleure mémoire que Palissot lui-même; ils se rappelaient ses doctrines d'autrefois et lui refusèrent un certificat de civisme. Grâce à quelques palinodies, Palissot réussit à l'obtenir; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fut dépouillé de sa belle maison d'Argenteuil. La place d'administrateur de la bibliothèque Mazarine qu'on lui accorda ensuite, ne dut pas lui faire oublier la charmante habitation qu'il venait de perdre, et en cherchant à Pantin un modeste asile, peut-être songeait-il déjà à confier à la *Dunciade* le soin de le venger de la révolution.

Palissot a, dans son poème, négligé de parler d'une secte non moins digne que celle des philosophes d'être livrée aux dérisions. En l'an V, c'est-à-dire en 1796, il parut un livre intitulé le *Manuel des Théo-Anthropophiles*. Ce manuel n'était autre chose que l'évangile d'une nouvelle religion. Mais

[1] V. La Basvilliana. C. III. L'auteur de cette notice a donné l'analyse de la *Basvilliana* dans le journal l'*Europe*, N° du 23 oct. 1838.

comme on ne pouvait appliquer à ses apôtres ce qu'Agobard disait au sujet du vieux Christianisme : *Veritas moriendo declarata est, non occidendo*[1] ; comme au contraire les inventeurs du culte nouveau avaient pour la plupart été bourreaux avant de parodier le rôle de prêtre, on trouva qu'il y avait trop de ressemblance entre antropophages et théo-anthropophiles, et on changea ce nom en celui de théophilanthropes.

Les théophilanthropes imaginèrent toute sorte de cérémonies, ils firent des baptêmes, des mariages et des enterrements à leur manière ; ils eurent la bonté de permettre à Dieu d'exister ; ils poussèrent la condescendance jusqu'à autoriser l'immortalité de l'âme ; ils canonisèrent Socrate, Washington et J.-J. Rousseau, et ils associèrent à ces étranges bienheureux Saint Vincent de Paul et Fénélon, qui n'avaient rien fait certainement qui put les rendre dignes de cet honneur. Les théophilanthropes sentirent qu'il leur fallait des prières ; ils se trouvèrent un peu empêchés pour en inventer de belles ; ils n'en avaient guère entendu d'autres que celles que les victimes leur adressaient, mais en vain, dans le temps où ils étaient bourreaux, et ils prirent le parti de traduire la plupart des nôtres. Le tout s'appela : *Offices du matin et du soir, à l'usage des théophilanthropes ou chrétiens français.*

[1] La vérité a été prouvée au monde en mourant, non en tuant.

« Rachel de Warnhagen a raison : il n'y a rien » de nouveau, il n'y a que de nouveaux hommes qui » refont de vieilles choses. » Vous le voyez, M. Châtel n'a pas même eu le mérite d'inventer une absurdité ; l'abbé Châtel n'est que le plagiaire des théophilanthropes.

Comment Palissot qui aimait tant à chercher des ridicules, n'a-t-il pas parlé du nouveau culte dans la *Dunciade ?* comment n'a-t-il pas ri de ces profanations à la fois dégoûtantes et burlesques ?

Hélas ! Charles Palissot de Montenoy était l'un des péres de la nouvelle Église. En 1791, il avait publié un livre devenu sacré pour les théophilanthropes : *Questions sur quelques opinions religieuses.*

Palissot revint plus tard de ses erreurs. Le 15 juin 1814, il mourut à Paris dans les plus grands sentiments de piété. On ne peut attribuer cette conversion à l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles, car la vieillesse ne lui enleva rien de son esprit : déjà fort âgé, il avait publié les œuvres de Voltaire, celles de Corneille, et à quatre-vingt-deux ans on l'avait vu prendre avec une chaleur toute juvénile la défense de Lebrun-*Pindare* attaqué par Dussault.

Palissot ne fut pas membre de l'Académie française ; là cependant eut été sa place plutôt qu'au conseil des cinq cents où le département de Seine-et-Oise l'avait envoyé en 1798.

Dire que Voltaire redoutait Palissot, c'est dire

que Palissot était loin d'être un écrivain vulgaire. Que lui a-t-il donc manqué pour s'élever à un rang tout à fait supérieur ? sans doute plus de fixité dans les idées. Il est à regretter que Palissot n'ait pas dirigé toutes ses études vers un même but, qu'il ait éparpillé son intelligence dans tant de formes diverses. Peut-être aussi, aux jours de lutte dans lesquels il vécut, une forte conviction, ou religieuse, ou politique, eût-elle contribué à développer son talent. » Une lumière dans une chambre, » a dit Jean Paul, « peut garantir de l'éblouissement causé par les » éclairs qui embrasent la voûte céleste. Il suffit » de même d'une seule idée qui nous éclaire et nous » dirige intérieurement, pour ne point être aveuglé » par les flammes rapides qui se succèdent au de- » hors. »

LE CHEVALIER

DE BOUFFLERS.[1]

Si j'avais entrepris dans ma jeunesse, c'est-à-dire il y a quelque trente à quarante ans, de faire une notice sur le chevalier de Boufflers, je ne sais comment je l'aurais écrite; mais, à coup sûr, elle eût porté l'empreinte des plus vives sympathies pour notre aimable compatriote, et selon mes convictions

[1] Cette notice fut écrite pour la *Revue d'Austrasie* par le comte de Puymaigre, père de l'auteur. Elle complète trop bien ce que l'on a dit précédemment sur les écrivains Lorrains du XVIIIe siècle, pour ne pas être publiée de nouveau dans ce volume.

(Note de l'Editeur.)

d'alors, il serait soudainement devenu sous ma plume enthousiaste un homme de génie, tout au moins un grand poète. Du reste, en l'appelant le Chaulieu, l'Anacréon de son temps, je n'aurais fait que répéter les éloges qui lui étaient prodigués par toutes les célébrités contemporaines. Mais aujourd'hui que les années m'ont impitoyablement dépouillé de mes illusions, que la froide analyse est venue tristement remplacer mes inspirations juvéniles, je suis obligé de reconnaître que cet engouement pour un homme qui passerait à présent presque inaperçu, tint surtout à ce que cet homme vint à point, qu'il fut l'expression de son temps, la personnification de cette époque de transition entre deux systèmes, « où, dit » Châteaubriand, tout était dérangé dans les esprits » et dans les mœurs, signe certain d'une révolution » prochaine.....: où avec un quatrain, on devenait » illustre; » où, par une étrange confusion, par un bizarre amalgame, venaient se mêler à l'épigramme, au madrigal du jour, aux vers érotiques de l'école de Dorat, les investigations les plus hardies sur la religion, sur la morale, sur tout ce qui constitue la société; où enfin, par suite de l'éclatant reflet qu'exerçait alors une haute position dans le monde, un grand seigneur, s'il se montrait favorable aux utopies nouvelles, s'il allait applaudir aux tirades les plus acerbes de Beaumarchais contre les vieux préjugés dont il vivait, lui, grand seigneur, recevait en échange les flagorneries de cette coterie qui étouffa

Gilbert, et satura de dégoût la carrière de l'illustre Bernardin de Saint-Pierre.

Loin de moi l'idée de porter sur les œuvres de notre chevalier une critique sévère : il y aurait, de ma part, de l'ingratitude, car il m'a bien amusé par ses folles boutades ; et de l'injustice, car ce n'est que dans un âge avancé, et lorsque toute autre carrière lui fut interdite, qu'il se posa comme homme de lettres en titre, qu'il se fit du métier. Si des amis indiscrets ont délayé en quatre et même en huit volumes, selon les éditions, nombre de productions qui n'auraient jamais dû voir le jour, ou du moins qui n'auraient pas dû être publiées avec cet appareil, ce n'est pas la faute de l'auteur. On l'a gâté en voulant l'élever sur le pavois, en voulant faire de lui un génie lyrique. Il fallait le laisser ce qu'il était, un des hommes les plus aimables de la société la plus spirituelle ; qui, mieux que personne, possédait ce tact fin et délicat, cette originalité piquante, cet heureux à-propos, ce trait vif et imprévu, cette sorte d'atticisme qui, jusque dans ses écarts, sent *son homme de haut lieu ;* et le rôle de Boufflers eût été encore assez beau.

C'était surtout parmi les jeunes gens que Boufflers avait obtenu le plus de succès. Alors nous ne discutions pas comme aujourd'hui, nous cherchions moins à analyser notre existence qu'à en jouir ; et comme les petits vers de notre chevalier portent le cachet d'une insouciance, d'une légèreté réputée alors

de bonne compagnie; qu'ils sont, pour la plupart, resserrés dans un cadre étroit, et souvent même disposés en quatrains, en madrigaux, en couplets, ils se gravaient d'autant plus facilement dans nos têtes, que nous ne nous préoccupions guère de choses plus graves. Je me rappelle, à cette occasion, qu'ayant un jour l'honneur de dîner chez un prince, dont le nom héroïque, quoique éteint par une succession de morts violentes, vivra toujours en France, la conversation vint à tomber sur Boufflers, et plusieurs de ses impromptus furent cités avec ce laisser-aller d'une réunion toute militaire, ce sans-gêne d'une table de quartier-général. Le prince interpellant un de ses officiers d'état-major: « Montesson, lui dit-» il, il y a une réponse de Voltaire au *Cœur* de » Boufflers, la savez-vous? — « Je ne me la rap-» pelle pas précisément, répliqua-t-on. » Alors, surmontant une timidité bien naturelle à mon âge (j'avais 16 ans), je ne sais comment, du bout de la table où je m'étais modestement placé, je laissai échapper à voix basse le premier vers de cette réponse de Voltaire:

Certaine dame honnête et savante.....

Puis, alarmé de ma hardiesse, je jetai un regard inquiet sur le prince, qui, loin de paraître mécontent: « Allez jusqu'au bout, jeune homme, » me dit-il d'un air bienveillant. Alors sans hésiter, et cette fois d'une voix élevée, je récitai toute la tirade, plus

fier de mon érudition que ne le fut sans doute Blaise Pascal, lorsque, livré à ses propres ressources, et par la seule force d'un génie prématuré, il résolut les premières propositions d'Euclide.

La maison de Boufflers, ou Bouflers, est aussi ancienne qu'illustre; dès l'an 1200, elle possédait déjà dans le Ponthieu la terre de Boufflers dont elle a pris le nom. Les mémoires du temps font mention d'un Louis de Boufflers, né en 1534, surnommé le *Robuste*, parce que sa force prodigieuse égalait, dit-on, celle de Milon de Crotone. En effet, on cite de lui des faits qui passeraient pour fabuleux, s'ils n'étaient attestés par les contemporains. Deux siècles plus tôt, cet homme eût été formidable à la guerre; mais l'usage de l'arquebuse était déjà en vigueur, et un coup de feu fit tomber le colosse à l'âge de dix-neuf ans. Son frère, qui aimait les lettres, et qui nous a laissé des fragments historiques, fut le bisaïeul du duc de Boufflers, du maréchal de France, du grand Boufflers, le défenseur de Lille, dont le fils ne fut pas moins célèbre. Ce dernier envoyé à Gênes comme lieutenant-général, pour défendre cette ville de l'invasion des Autrichiens, y mourut de la petite-vérole, le 2 juillet 1747, à l'âge de quarante et un ans, le jour même où, par les efforts les plus héroïques, il avait forcé l'ennemi à lever le siége. Aussi le sénat de Gênes, pour honorer la mémoire du libérateur de la république, lui fit ériger un superbe mausolée en marbre, qui fut

détruit en 1796 par les révolutionnaires génois. C'est ainsi qu'ils payèrent le dévouement de l'homme qui avait reconquis leur liberté.

Le chevalier ne descend pas du duc de Boufflers. En 1585, cette maison s'était partagée en trois branches, et c'est à la dernière dite de Remiencourt, qu'appartient notre compatriote. Son aïeul était lieutenant-général ; son père et son frère durent le grade de maréchal-de-camp à des services distingués; son oncle, enfant de dix ans, *gentilhomme à drapeau* aux gardes françaises, eut la cuisse emportée à la bataille de Dettingen, et mourut en héros.

Jean-Stanislas de Boufflers, qualifié de chevalier (son frère aîné était titré marquis), naquit à Lunéville en 1737. Il perdit bientôt son père, mais il eut le bonheur de voir sa mère parvenir à un âge très-avancé, car elle ne mourut qu'en 1787. Née de Beauveau-Craon, et dame d'honneur de la reine de Pologne, femme de Stanislas, elle s'était fixée en Lorraine, à la cour du bon duc, du philosophe bienfaisant, de cet autre roi René, comme lui roi sans royaume, et comme lui adoré des sujets qu'on lui avait laissés en viager. « Madame de Boufflers, » disent ses contemporains, était douée de toutes les » grâces de l'esprit et du corps, et fit longtemps les » délices de la cour de Lunéville. » C'est pour elle que Voltaire écrivit ces jolis vers :

Vos yeux sont beaux, votre âme encor plus belle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.

Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'aurait pas parlé d'elle.

Il paraît que ces éloges portèrent jusqu'au fanatisme l'admiration de Mme de Boufflers pour Voltaire; car, à la mort du grand poète, lorsque l'archevêque de Paris eut refusé de l'inhumer en terre religieuse, elle fit l'apothéose du défunt, qu'elle termina par ces deux vers :

A ce divin génie on peut sans injustice
Refuser un tombeau, mais non pas un autel.

Voltaire avait été un des commensaux de la petite cour de Lunéville, et partageait avec Saint-Lambert, le président Hénault, Mmes du Châtelet, de Grammont, et d'autres célébrités du jour, les affections de Stanislas. Ils formaient autour de ce roi un cercle brillant que toutes les résidences royales auraient pu envier. C'est au milieu de ces illustrations aristocratiques et littéraires que notre chevalier fut élevé, sans toutefois que son esprit se révélât prématurément sous de tels auspices; car il avoue lui-même que, dans son adolescence, on le qualifiait d'un surnom très-expressif : on l'appelait *Pataud*. Il reçut une éducation distinguée par les soins d'un abbé Porquet qu'il aima beaucoup et dont il se moqua toujours, et fit à fond ses études classiques, d'autant qu'il était destiné à *être d'église*, comme on disait alors; le roi

Stanislas, son parrain, lui avait déjà affecté 40,000 livres de rente de *bénéfices*, sans compter l'épiscopat qui ne pouvait lui manquer. Ce fut donc sous ces royales garanties que notre écolier, par une destinée semblable à celle de Parny, entra au séminaire Saint-Sulpice; mais, hélas! comme cet autre poète, il sentit sa vocation s'y déterminer d'une manière peu édifiante. Au lieu d'une vie modeste et taciturne, il troublait la sécurité de la congrégation entière par le chant du coq et le braiement de l'âne, qu'il avait appris à imiter dans une rare perfection. « Au lieu de thèses théologiques, on le voyait tous » les jours, dit Grimm, courir les rues de Paris sur » un grand diable de cheval. » Enfin, au lieu de puiser ses modèles dans les Pères de l'Eglise, il fit *Aline*, sa meilleure production, mais dont les voluptueuses peintures devaient lui fermer les portes de la prélature; aussi se rendit-il justice, *Aline* décida de l'avenir de notre séminariste. Après avoir porté la soutane six mois à peine, il l'échangea contre un dolman de hussard, et l'abbé de Boufflers, devenu chevalier de Malte, obtint le titre de prieur, avec le privilége d'endosser le surplis par-dessus l'uniforme, et d'assister dans ce bizarre accoutrement aux offices religieux; mieux que cela, il conserva le droit de posséder des *bénéfices* de l'Eglise.

Ecoutons-le rendre compte de sa brusque résolution à l'abbé Porquet, son ancien précepteur :

« ..... Mais les sots m'ont dit qu'il fallait ab-

» solument avoir un état dans la société. Je leur
» proposais de prendre celui d'*homme de lettres;*
» ils m'ont répondu que j'avais trop d'esprit et que
» j'étais de trop bonne maison pour cela. Je me suis
» souvenu que j'étais gentilhomme, et que les gen-
» tilshommes devaient aller à la guerre. Là-dessus,
» je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix
» de Malte, et je suis parti sans répliquer. »

Voilà donc Boufflers à l'armée, guerroyant dans la Hesse, et faisant, en qualité de capitaine de hussards, la dernière campagne de la guerre de sept ans, car c'était en 1762. La vie de notre héros, toute stérile qu'elle est en grands événements, pourrait se partager en trois phases distinctes: militaire, politique et littéraire; mais qu'on ne s'attende pas que nous allions l'accompagner scrupuleusement dans les développements de cette triple existence; nous tâcherons plutôt de le suivre avec des chevaux de poste, en imitant le désordre, le décousu de sa vie, qu'il a peinte dans une épitaphe anticipée, comme jadis le fit La Fontaine:

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce que dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

Ce qui explique le mot du comte de Tressan, qui, rencontrant un jour Boufflers sur un grand chemin,

lui dit : « Chevalier, je suis bien aise de vous trouver » chez vous. »

Boufflers, naguère le scandale de tant de pieux ecclésiastiques, devient soudainement à l'armée le vrai type de la gaîté et de la folie françaises. Grimm, dans sa correspondance, nous raconte le trait suivant que je cite textuellement : « Il avait nommé » un de ses chevaux *le prince Ferdinand*, et un » autre *le prince héréditaire* — c'étaient les noms » des deux généraux ennemis. — Lorsqu'il appelait » le matin son palefrenier, il lui demandait si le » prince Ferdinand et le prince héréditaire étaient » étrillés. — Oui, Monsieur le chevalier, répondait » le palefrenier. Et le chevalier, avec tout le sérieux » dont il était capable, disait à sa compagnie : Je » les fais étriller tous les matins, vous voyez que » j'en sais plus long que nos maréchaux. »

Finissons-en, pour n'y plus revenir, avec la carrière militaire de notre chevalier. Il fut nommé en 1772 colonel en second du régiment d'Esterhazy (hussards), ensuite colonel de Chartres (infanterie), brigadier en 1780, maréchal-de-camp en 1784. Envoyé en 1785 au Sénégal, avec le titre de gouverneur, Boufflers accepta cette mission, espérant qu'elle pourrait le soustraire à l'avidité de ses créanciers ; car il était obéré de dettes, et n'avait qu'un très-léger patrimoine. Il resta trois ans au Sénégal, où il se fit remarquer par une bonne administration, par les vues les plus sages et les projets les plus

propres à l'amélioration du système colonial. Il restreignit, autant qu'il lui fut possible, la traite des nègres qu'il ne pouvait empêcher. Enfin son départ fut considéré comme une calamité publique. Si son existence militaire n'offre aucun de ces faits d'armes, de ces brillants épisodes si communs chez les Boufflers, on ne peut lui en imputer la faute : il y eut trente ans de paix.

Je l'ai déjà dit : ce qui fit la réputation du chevalier fut sa vie intime, dans la plus étroite acception de ce mot, sa vie de boudoir. Là où une verve abondante et facile s'épanchait en couplets, en madrigaux, en épigrammes, en mille saillies souvent improvisées, qui, sans coûter de grands efforts à l'auteur, ne charmaient pas moins, par leur à-propos, une société choisie, d'autant mieux disposée pour notre poète, que ses vers, faits d'ordinaire avec des allusions marquées, allaient directement à leur adresse. Souvent même la circonstance la plus futile, l'incident le plus léger survenu dans une soirée, une fortuité quelconque, suffit pour éveiller ses inspirations : c'est un homme riche qui dépense toute sa fortune en monnaie. Ainsi, pour en citer un exemple, on le défie de trouver une rime à *oncle*, et le voilà qui se met à chanter sur l'air : *Que ne suis-je la fougère*, le couplet suivant :

On veut que je rime en *oncle*
Plaignez ma condition :

Rime en *oncle* ne fut *onc le*
Refrain d'aucune chanson.
Pour finir, je prendrai *donc le*
Parti de dire que l'on
Trouve encore plus à mon *oncle*
De rime que de raison.

Des dames lui donnent des bouts-rimés à remplir, et nous allons voir comme il s'acquitte de cette tâche:

Quand je n'aurais ni bras ni *jambe*,
J'affronterais pour vous la bombe et le *boulet*;
Ranimé par vos yeux, je me croirais *ingambe*,
Et je pourrais encor mériter un *soufflet*.

Que l'homme du génie le plus éminent, à la fin d'une joyeuse soirée, au sein d'une société intime, quand il est, comme Voltaire l'a dit à notre compatriote,

Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin;

que cet homme, dis-je, se livre à de facétieuses inspirations, c'est une débauche d'esprit, c'est le vin de Champagne du dessert, mousseux et pétillant; mais s'il en fait habitude, s'il se laisse aller à une véritable intempérance poétique qui le porte à rimer à tout propos, il s'accoutume à de trop faciles succès, il circonscrit son talent, et cela a été le tort de Boufflers.

Toutefois, il faut être juste: dans le grand nombre de ses productions, plusieurs se font remarquer

par plus de labeur et d'extension, par moins de laisser-aller dans la facture, par ces choses qui révélent sinon le grand poète, du moins le poète, et toujours l'homme d'esprit : telles *le Cœur*, qui eut beaucoup de vogue, *la Bergère, le Rêve, le Cheval et la Fille*. Mais, hélas! ces diverses poésies, qu'usant du triste bénéfice de mes années, je pourrais vous réciter à huis-clos, comme des réminiscences de jeunesse, je me garderais bien de les répéter ici. Nombre de couplets, d'épigrammes, de boutades rimées, sont *pires* encore, et n'ont jamais, par ce motif, obtenu les honneurs du recueil. Saint-Lambert avait raison d'appeler Boufflers *Voisenon-le-Grand*.

Mais je parlerai en toute sécurité d'un charmant *pot-pourri*, plein de gaîté et d'une piquante ironie, que tout le monde a chanté dans le temps. Notre compatriote est dépêché par le roi de Pologne près de l'abbesse de Remiremont, avec la haute mission de s'enquérir de ses nouvelles, et il nous fait ainsi la plaisante histoire de son ambassade :

Enivré du brillant poste
Que j'occupe en ce moment,
Dans une chaise de poste,
Je me campe fièrement,
Et je vais en ambassade,
Au nom de mon souverain,
Dire que je suis malade,
Et que lui se porte bien,

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux :
La princesse boursoufflée
Au lieu d'une en avait deux ;
Et son altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

La princesse à son pupitre
Compose un remercîment ;
Elle me donne une épître
Que j'emporte lestement ;
Et je m'en vais dans la rue,
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaisir de la quitter.

Boufflers ne se borna pas à ce genre de poésies. Mettant à profit son instruction dans la langue latine, il nous a laissé des traductions de divers fragments de Claudien, de Sénèque, et des imitations de plusieurs odes d'Horace. Il exprime assez heureusement cette insouciance épicurienne du grand poète, ce mélange gracieux d'idées sinistres et riantes, où la mort, dépouillée de ses formes hideuses, nous apparaît couronnée de fleurs. Je citerai la première strophe de l'ode : *Eheu ! fugaces, Posthume :*

Les ans sont un torrent, la vieillesse a des ailes,
La vie est le chemin qui conduit au trépas.

La piété, soumise à ses lois éternelles;
Les suit sans murmurer, et ne les change pas.

Moins heureux avec Dante, il a malencontreusement essayé d'imiter le poëte italien, au chant XVII de son *Paradis*. Boufflers a oublié, dans cette circonstance, la moralité de notre fabuliste :

Ne forcez point votre talent.....

Ce n'est point avec de jolis vers qu'on peut rendre l'énergique âpreté du prince de la poésie du moyen-âge.

En tête des ouvrages en prose de notre chevalier, j'ai placé *Aline*, charmante nouvelle, pleine d'intérêt, de grâce, de fraîcheur, où le style, vif, animé, naturel, s'harmonise si bien avec le sujet, dont Grimm a dit : « Voltaire aurait pu l'avouer sans » honte. » Je ferai aussi l'éloge de son *Voyage en Suisse*, dont il raconte les incidents à sa mère dans une série de lettres écrites avec un abandon, un laisser-aller qui prouve une grande tendresse entre les correspondants. On sent que l'auteur est jeune, qu'il est heureux, car il se montre content de tout; tout lui apparaît sous les plus riantes couleurs, paysages, société, femmes surtout, objets constants de ses inconstantes affections. Voyageant sous la modeste apparence d'un artiste, d'un peintre qui court le portrait pour gagner sa vie, il doit à

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux :
La princesse boursoufflée
Au lieu d'une en avait deux ;
Et son altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

La princesse à son pupitre
Compose un remercîment ;
Elle me donne une épître
Que j'emporte lestement ;
Et je m'en vais dans la rue,
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaisir de la quitter.

Boufflers ne se borna pas à ce genre de poésies. Mettant à profit son instruction dans la langue latine, il nous a laissé des traductions de divers fragments de Claudien, de Sénèque, et des imitations de plusieurs odes d'Horace. Il exprime assez heureusement cette insouciance épicurienne du grand poète, ce mélange gracieux d'idées sinistres et riantes, où la mort, dépouillée de ses formes hideuses, nous apparaît couronnée de fleurs. Je citerai la première strophe de l'ode : *Eheu! fugaces, Posthume :*

Les ans sont un torrent, la vieillesse a des ailes,
La vie est le chemin qui conduit au trépas.

La piété, soumise à ses lois éternelles;
Les suit sans murmurer, et ne les change pas.

Moins heureux avec Dante, il a malencontreusement essayé d'imiter le poëte italien, au chant XVII de son *Paradis*. Boufflers a oublié, dans cette circonstance, la moralité de notre fabuliste :

Ne forcez point votre talent.....

Ce n'est point avec de jolis vers qu'on peut rendre l'énergique âpreté du prince de la poésie du moyen-âge.

En tête des ouvrages en prose de notre chevalier, j'ai placé *Aline*, charmante nouvelle, pleine d'intérêt, de grâce, de fraîcheur, où le style, vif, animé, naturel, s'harmonise si bien avec le sujet, dont Grimm a dit : « Voltaire aurait pu l'avouer sans » honte. » Je ferai aussi l'éloge de son *Voyage en Suisse*, dont il raconte les incidents à sa mère dans une série de lettres écrites avec un abandon, un laisser-aller qui prouve une grande tendresse entre les correspondants. On sent que l'auteur est jeune, qu'il est heureux, car il se montre content de tout; tout lui apparaît sous les plus riantes couleurs, paysages, société, femmes surtout, objets constants de ses inconstantes affections. Voyageant sous la modeste apparence d'un artiste, d'un peintre qui court le portrait pour gagner sa vie, il doit à

cet incognito d'être admis dans de piquantes intimités, d'autant qu'il se montre peu difficile sur le prix de ses ouvrages. Loin d'imiter la plupart de nos voyageurs d'aujourd'hui, qui, livrés à une triste misanthropie, à une mélancolie réelle ou affectée, s'en vont évoquant leurs souvenirs, et nous fatiguent du récit de leurs sensations les plus intimes, Boufflers ne pense qu'à jouir de la vie. Avec lui, point de poignants souvenirs, point de passions délirantes, point de science non plus : il rit, et fait rire ses lecteurs. S'il vous parle des Alpes, il vous dira : « Oh ! pour le coup, me voilà dans les Alpes jus-
» qu'au cou. Il y a des endroits ici où un enrhumé
» peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la
» Méditerranée. Où est l'abbé Porquet, que je le
» place, lui et sa perruque, au sommet chauve des
» Alpes, et que sa calotte devienne pour la première
» fois le point le plus élevé de la terre ? »

Il peint le lac de Genève à faire le scandale de tous les *romantiques*. « C'est une belle chose, dit-
» il, que le lac de Genève. Il semble que l'Océan
» ait voulu donner à la Suisse son portrait en mi-
» niature. Imaginez une jatte de quarante lieues de
» tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez
» jamais bue..... » Il y a quelque différence entre cette description et celles que nous ont laissées des mêmes lieux J.-J. Rousseau et Byron.

Une circonstance digne d'être consignée comme caractéristique des mœurs de l'époque ressort de cette

correspondance : ce sont certaines phrases tellement *libérales*, — qu'on me pardonne l'anachronisme de l'expression — qu'elles paraîtraient fort *mal sonnantes* aujourd'hui à un monarque constitutionnel. C'est Boufflers qui parle : « Il n'y a pas plus d'hommes » (en Suisse) en proportion qu'en Lorraine. Le pays » en lui-même est moins bon, mais la terre y est » cultivée par des mains libres. Les hommes sèment » pour eux, et ne recueillent pas pour d'autres. Les » chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de » leur avoine mangés par les rois. Les rois n'en » sont pas plus gras, et les chevaux le sont bien da- » vantage. » Or ce qui prouve que les rois d'alors étaient d'assez bonnes gens, c'est que notre courtisan, si assidu prés la cour de Lunéville, ne cessa pas d'y être traité avec cette intimité qui lui faisait écrire à sa mère : « Mettez-moi aux pieds du roi, » contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes » lettres, où je voudrais bien lui manquer de res- » pect pour ne le pas ennuyer. »

Boufflers n'aurait pas satisfait aux exigences de l'époque, s'il eût manqué d'aller payer son tribut à Voltaire, d'aller brûler de l'encens aux pieds du *grand homme*, du dispensateur des renommées ; aussi le voyons-nous accomplir le pélerinage de Ferney avec cette ferveur, je dirais presque cette piété que nos pères eussent apportée autrefois à faire le voyage de Notre-Dame de Lorette. « Voltaire, s'é- » crie-t-il avec enthousiasme, serait le meilleur vieil-

» lard du monde, s'il n'était pas le premier des » hommes..... Il est trop grand pour être contenu » dans les limites de son pays : c'est un présent que » la nature a fait à toute la terre. » Il est vrai que Voltaire paya généreusement les éloges du chevalier, non seulement par une gracieuse et *confortable* hospitalité, mais encore en lui adressant ces vers si connus :

Croyez qu'un vieillard cacochyme...

Du reste, à l'exemple du maître, toute la littérature du temps prodigue les expressions les plus laudatives à l'aimable et inoffensif chevalier; à peine quelques légères critiques viennent troubler cette douce mélodie. Chénier, La Harpe lui-même, si gourmé dans sa morgue pédantesque, quelquefois si injuste dans ses arrêts, n'ont pour notre auteur que des paroles bienveillantes. Le chevalier de Bonnard déroge en sa faveur à une médiocrité habituelle, dans une pièce de vers qu'il termine ainsi :

Sois plus amoureux que jamais,
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

Un suffrage plus flatteur encore pour le poète lorrain, c'est l'épître que lui adresse le célèbre poète descriptif Delille, où se font remarquer ces deux vers :

Toujours pour toi coulera le Permesse,
Et jamais le fleuve d'oubli.

Delille prend là une terrible responsabilité. Combien de nos gloires littéraires je ne voudrais pas assurer contre l'oubli, un siècle seulement!

Nos pères, en dignes habitants de la Lorraine et des Trois-Évêchés, n'ont pu rester insensibles à *tant d'heur et tant de gloire;* saisis d'un ardent compatriotisme, ils ont exalté de toutes leurs forces le triomphe d'un enfant de la Meurthe : aussi les *Affiches de Metz*, journal semi-littéraire, n'ont pas manqué de rendre un fidèle compte des ovations qui lui ont été décernées à l'académie de Nancy, de l'enthousiasme que sa présence y a excité, des vers qu'il a inspirés aux poëtes de la province. Ici, Boufflers est jugé supérieur à Mme de Sévigné, à Mme Deshoulières, à Hamilton; là, c'est la *Muse ardennaise* qui, au bas du portrait de son auteur chéri, place le quatrain suivant:

Favori des neuf immortelles,
J'ai fait de jolis vers aux belles;
Des belles j'ai fait les portraits :
Amour m'en a payé les frais.

C'est à la fois défunt François de Neufchâteau qui, dans son *défunt* poème des *Vosges*, associant quatre célébrités lorraines, dit:

Là (à Nancy) Phébus a comblé de ses dons les plus chers
Palissot, Cérutti, Saint-Lambert et Boufflers.

Mais quelques esprits plus difficiles se récrièrent sur l'hyperbole de tant d'éloges, et parmi eux J.-J. Rousseau ; car si notre chevalier ne parle pas, dans son *Voyage en Suisse*, de la visite qu'il fit au philosophe génevois, il faut attribuer cette omission au peu de sympathie qui se manifesta entre eux : le morose, le mysanthrope Rousseau et le courtisan évaporé de Versailles et de Lunéville, l'auteur du *Contrat social* et l'auteur du *Cœur* ne devaient pas s'entendre. Aussi trouve-t-on dans les *Confessions* de Jean-Jacques un portrait peu flatté de Boufflers, mais dont on ne peut contester la ressemblance : « Il a beaucoup de demi-talent en tous genres, et » c'est beaucoup dans le grand monde où il veut » briller. Il fait très-bien de petits vers, il écrit très- » bien de petites lettres, va jouaillant un peu du » sistre, et barbouillant un peu de peinture au » pastel. »

Mme du Deffant, que l'on surnommait l'*aveugle clairvoyante*, et dont la maison, petit hôtel de Rambouillet de son époque, était le rendez-vous de tous les gens de lettres ; cette femme qui s'était constituée une puissance dans l'opinion littéraire, avait aussi jugé Boufflers avec quelque sévérité : « Il a » plus de talent que de discernement, disait-elle, » de tour et de finesse que de justesse : en vérité,

» à l'examen, il y a peu d'esprits dont on puisse être
» parfaitement content. »

Si l'on ne peut dire que Boufflers

Tomba de chute en chute au trône académique,

il faut avouer du moins qu'il y monta sans de grands efforts, on pourrait dire en chantant. Sans doute ses opuscules furent mis dans la balance, mais un nom illustre la fit pencher en sa faveur : alors, comme aujourd'hui, la république des lettres n'était pas exempte de petites passions, et subissait, ainsi que les gouvernements sur une plus grande échelle, ainsi que les meilleures des républiques, toutes sortes d'influences contraires aux vrais principes de justice qui, là du moins, devraient être inviolables. Le chevalier de Boufflers remplaça à l'académie M. de Montazet, archevêque de Lyon, et fit à ce titre, le 9 décembre 1788, son discours de réception, lieu commun oratoire, comme chacun sait, avec l'éloge obligé du défunt.

Cependant ces jours si prospères de notre chevalier, ces jours qui s'écoulaient pour lui dans une douce et suave atmosphère, furent tout à coup obscurcis par un incident inattendu qui vint déranger beaucoup d'existences : cet incident fut la *révolution*. Adieu les couplets, les petits vers, les soupers ! adieu la société ! Il s'agit bien d'autres choses, vraiment. La politique remplace tout, absorbe tout,

et voilà Boufflers lui-même présidant l'assemblée du bailliage de Nancy, en sa qualité de bailli d'épée, pour l'élection des députés aux états-généraux.

Ce fut là l'écueil où vint échouer le gai chansonnier, la circonstance qui révéla son peu de talent pour l'art oratoire. Dans son discours d'ouverture, tout hérissé d'adages philosophiques, tout empreint des idées du jour, le passage suivant, rappelé avec éloge par les *Affiches de Metz*, ne m'a paru au contraire devoir être cité que comme un type de mauvais goût, comme une amplification d'écolier, remarquable par l'incohérence et la diffusion des figures : « Cette liberté s'offre à ma vue sous l'em-
» blême d'un arbre qui, toujours prêt à renaître d'un
» germe impérissable et céleste, porterait tous les
» fruits, s'offrirait à tous les besoins, et dont les
» rameaux ombrageraient toute la terre, si partout
» des mains sacrilèges ne s'exerçaient de tout temps
» à les mutiler. Il se partage en deux branches
» tellement enlacées, tellement sympathiques entre
» elles, qu'on ne peut toucher à l'une sans que
» l'autre ne s'en ressente : c'est la *sûreté* et la *pro-*
» *priété*... » Et ce pathos fut récompensé, car le rhéteur fut nommé député de la noblesse au bailliage de Nancy.

Voilà donc Boufflers à l'assemblée nationale. Dans cette arène où deux principes étaient aux prises, où la vieille monarchie et la révolution se livraient un combat à mort; dans cette grande collision, en face

d'un colosse tel que Mirabeau, et de combattants tels que Maury, Barnave, Cazalès, et tant d'autres, notre chevalier ne pouvait se trouver à l'aise; aussi se garda-t-il bien de traiter les questions de haute polémique qui, au sein même de cette assemblée, suscitaient toujours les plus violentes tempêtes; sentant qu'il n'était pas là sur son terrain, il eut le mérite d'apprécier sa position, se bornant à prendre la parole sur des choses matériellement utiles: ainsi on lui doit le décret qui assure à leurs auteurs la propriété de leurs inventions et découvertes, et cet autre sur les récompenses destinées à l'encouragement des arts, et à la fois sur le bureau de consultation des arts et métiers. Boufflers ne finit pas là sa carrière parlementaire; il se fit, ou du moins se laissa réélire à l'assemblée nommée législative, à « cette assemblée, » dit Montgaillard, — l'auteur » n'est pas suspect — « qui, du premier au dernier » jour de sa session, a réuni la lâcheté à la perfi- » die. » Du reste, notre compatriote ne cherche pas à lutter contre l'esprit révolutionnaire de cette terrible époque; nous ne le voyons pas monter une fois à la tribune pour s'opposer au dépècement du trône de Louis XVI; et lorsque cette œuvre d'iniquité fut accomplie; que la terreur s'étendant partout, chacun put se dire avec Salluste: *Libertas et anima nostra in dubio est,* alors Boufflers quitta la France, appartenant à cette classe d'émigrés qui, non par système, mais dans l'intérêt de sa conservation, alla demander un asile à l'étranger.

Emigré, le chevalier, que je nommerai désormais le marquis de Boufflers, titre qui lui était échu par la mort de son frère, s'efface tout à fait au milieu des grandes perturbations européennes. Comme officier-général, on ne le voit pas prendre part à cette terrible lutte qui met à tant de Français les armes à la main. Comme homme de lettres, loin d'imiter Rivarol, cet écrivain si mordant, si antipathique à la révolution, Boufflers reste étranger à toute polémique politique, et semble se concentrer dans une neutralité absolue. Etait-ce chez lui le résultat d'un système? Ceux qui l'ont connu attribuent plutôt cette disposition pacifique à son caractère insouciant, exempt de passions haineuses, trempé d'une mollesse épicurienne, et dont les habitudes de quiétude s'augmentaient encore du poids des années. Quoi qu'il en soit, cette extrême modération à une époque où, de toutes parts, s'exhalait l'esprit de parti, âpre, farouche, exclusif, trouva peu de sympathie dans l'émigration, et inspira à un des détracteurs de notre compatriote — on croit que c'est Rivarol — la boutade suivante, dont chaque antithèse formule un sarcasme: « abbé libertin, militaire philosophe, di-
» plomate chansonnier, émigré patriote, républicain
» courtisan. »

Dans les temps de révolution, que de gens voudraient se tenir à l'écart, et pour ainsi dire se mettre aux fenêtres pour voir passer les événements! Mais ce rôle qui exige une entière abnégation de

sentiments généreux, est à la fois difficile et même dangereux à remplir, car il expose à être calomnié, outragé, dévoré par les partis agissants. L'antiquité avait même érigé en crime cette méticuleuse prudence, si commune aujourd'hui. Une loi de Solon permettait de tuer le citoyen qui demeurait neutre au milieu des dissensions civiles.

Si le marquis de Boufflers avait été dépossédé d'une brillante existence, il avait emporté avec lui sa réputation et l'esprit auquel il la devait; aussi le prince Henri de Prusse, oncle du roi, se rappelant l'avoir connu à la cour de France, s'empressa-t-il d'offrir un asile à notre émigré, en lui écrivant ces quatre mots les plus expressifs, les plus affectueux : « Venez dans mes bras. » Boufflers se rendit en effet au château de Rheinsberg, résidence du prince. Mais il ne tarda pas à se dégoûter d'une hospitalité qui lui parut capricieuse, exigeante, et ressemblant trop à la protection; une circonstance le fit rentrer dans ses habitudes littéraires : ce fut son admission à l'académie de Berlin, où il prononça un discours sur la littérature et un autre sur la vertu. On sent, à ce dernier titre, que, déjà préoccupé d'idées abstraites, il préludait à ces élucubrations métaphysiques qui devaient rappeler plus tard les dernières homélies de l'archevêque de Grenade. Mais la littérature est d'ordinaire un aliment peu substantiel, et notre académicien, dénué de ressources, accepta, comme une insigne faveur du roi Frédéric-Guil-

laume III, la concession d'une vaste étendue de terrain dans la Pologne prussienne, où une colonie entière d'émigrés devait trouver son existence. Les circonstances étaient alors si mobiles, si impérieuses, que Boufflers ne put tirer aucun avantage de ce bienfait. Il prit alors une résolution un peu tardive : il se maria ; il épousa la marquise de Sabran, veuve aimable et spirituelle, et mère du comte Elzéar de Sabran, connu avantageusement dans la littérature. C'est à la nouvelle marquise de Boufflers que son mari adresse, sous la forme épistolaire, le récit très-piquant d'un voyage entrepris dans la Silésie et dans la Poméranie suédoise. On y retrouve cette philosopie bienveillante, cette originalité qui caractérisent toutes ses productions ; mais ce n'est plus cette verve, cette gaîté du voyageur en Suisse, de l'homme heureux du présent et confiant dans l'avenir. On sent que le malheur l'a frappé, et que son caractère, énervé par une longue série de jouissances, lutte péniblement contre les revers de la fortune ; on sent aussi que notre compatriote n'est plus jeune, car il se débat d'avance contre « l'obli-
» gation, dit-il, qu'on impose aux pauvres vieillards
» d'être ce qu'on appelle graves, comme si la gra-
» vité n'était pas une imitation de la vieillesse, et
» comme si ce n'était pas assez d'avoir l'original,
» sans y ajouter encore la copie. Pour moi, qui
» commence à être vieux, j'attends pour être grave
» que je sois mort. »

Dans ses lettres à sa femme, Boufflers décrit avec assez de mouvement les incidents de son voyage ; il nous donne sans amour-propre, et avec un grand caractère de vérité, des détails plaisants sur les diverses réceptions qu'on lui fait ; il retrouve ses anciens pinceaux pour nous peindre à sa manière les mœurs et les habitudes germaniques, et surtout pour esquisser des caricatures. Il ne manque pas d'aller voir les objets curieux de chaque localité, mais jamais il n'en rendra un compte sérieux, qui rappelle le moins du monde le savant, l'artiste, ou même l'amateur. S'il vous parle d'un tableau, il vous dira « qu'il a pu autrefois être original, mais qu'à force » d'être repeint de tous côtés, il ressemble à de la » dentelle d'Angleterre raccommodée avec du fil à » torchon. » S'il met en scène un habitant du pays, ce sera pour nous faire un éloge de la *pipe* d'une manière si comique, que je ne crains pas de le rapporter ici : « On me demande si j'aime à fumer, je » dis que je n'ai jamais fumé ; on me plaint, car » la pipe, dit-on, est l'amie de l'homme : quoi » qu'on fasse, elle vous tient compagnie, elle vous » occupe dans vos ennuis, et ne vous distrait point » dans vos affaires ; sans vous empêcher absolument » de parler, elle vous invite au silence et vous » laisse à vos réflexions, *et puis l'on crache, et* » *cela fait toujours plaisir*. A cheval, je fume, et » je ne pense pas à la longueur du chemin, parce » qu'un demi-mille de plus n'est qu'une pipe de

» plus. A mon bureau, j'écris sans que ma pipe
» m'embarrasse, et je fume sans que ma plume me
» gêne, *et puis l'on crache, et cela fait toujours*
» *plaisir*. D'ailleurs, quelque part qu'on arrive, si
» la chambre est sale, la fumée de la pipe vous
» empêche de le voir; si elle est puante, la fumée
» de la pipe vous empêche de le sentir, *et puis l'on*
» *crache, et cela fait toujours plaisir*. »

M. et Mme de Boufflers rentrèrent en France au printemps de 1800 : c'était sous le consulat. Boufflers fut d'abord bien accueilli par Napoléon, qui paraissait assez favorablement disposé pour les anciennes illustrations. Mais, soit que Boufflers se montra, comme on le dit alors, trop avide d'obtenir un emploi dont l'exiguité de sa fortune lui faisait un besoin, soit pour toute autre cause, il déplut tout à coup au premier consul, et ses instances pour être nommé à une préfecture demeurèrent sans effet. Forcé de se rejeter dans la littérature, il fit dès lors son but principal de ce qui n'avait été qu'une digression dans sa vie, et il voulut aborder les choses sérieuses : il s'était sans doute rappelé les vers qu'il fit autrefois à son portier, et que je n'ai retrouvés dans aucune édition de ses œuvres. Je cite de mémoire les quatre derniers :

Si la sagesse avait envie
De venir un jour me parler,
Dis-lui que ton maître la prie
D'attendre, ou bien de repasser.

Et il avait pensé qu'il fallait enfin recevoir la sagesse chez lui. J'en suis fâché, mais dût-on se récrier sur l'immoralité de mes regrets, j'aurais préféré qu'il continuât à héberger la folie : elle allait mieux à son genre d'esprit, et plaisait plus à ses lecteurs. Heureusement qu'il a encore parfois des réminiscences de jeunesse, des rechutes dans ses vieux péchés, dont, pour mon compte, je suis très-disposé à l'absoudre. Qu'on se garde bien de prendre cette phrase à la lettre ; je veux dire que, dérogeant quelquefois à la gravité de ses préoccupations nouvelles, il improvisait encore de jolis vers, témoin ceux qu'il fit à Mme de Staël, qui lui demandait pourquoi il n'était pas de l'académie nouvellement recomposée :

Je vois l'académie où vous êtes présente ;
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau.
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

Peu de jours après, du reste comme ancien académicien, il entra à l'Institut. L'année suivante, en 1805, il y prononça l'éloge de son oncle, le maréchal de Beauveau, morceau plein d'esprit et de sentiment. Chargé plus tard de l'éloge de Barthélemy, il n'eut pas le même succès : pour célébrer dignement l'auteur d'*Anacharsis*, il fallait plus que de l'esprit.

Vers la même époque, on cite le quatrain que

Boufflers adressa à Jérôme, l'ex-roi de Westphalie, alors contre-amiral français, et revenant d'une croisière dans la Méditerranée. Ces vers sont surtout remarquables par l'esprit d'adulation qui y règne. Toujours courtisan, notre compatriote, bien qu'il n'eût pas à se louer de Napoléon, fréquentait beaucoup sa famille, et surtout Elisa Bacciochi.

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur,
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre :
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

Pour ne rien omettre, et seulement *pour mémoire*, je dois rappeler ici trois petits romans ou nouvelles du même auteur, dont la publication, qui ne date que de 1810, indique assez qu'ils sont des œuvres de sa vieillesse : le *Derviche*, conte oriental, qu'il aurait pu aussi bien nommer conte *occidental ;* car, ainsi qu'il l'avoue lui-même, on n'y trouve nulle peinture de mœurs ni d'époque ; *Tamara*, et *Ah ! si !* nouvelle allemande. Cette dernière nouvelle est supérieure aux autres ; le dialogue y est spirituel, seulement les antithèses et les jeux de mots, défaut habituel à l'auteur, s'y reproduisent trop souvent.

Si nous n'avons point parlé jusqu'ici de l'ouvrage auquel Boufflers attachait la plus haute importance, et qui fit l'objet des méditations de ses dernières années, le *libre Arbitre*, publié en 1808,

c'est que nous aurions voulu, dans l'intérêt de notre compatriote, dérober à nos lecteurs la connaissance de cette compilation, toute remplie d'idées creuses à force de vouloir être profondes, et dont l'auteur avait sans doute conçu le plan en Allemagne, cette terre classique des abstractions et de l'idéologie. Boufflers avait pris ces mots : *nosce te ipsum* pour épigraphe de son livre, et il est fâcheux qu'il ne les ait pas médités : ils auraient pu lui apprendre que l'héritier de Chaulieu et de La Fare ne pouvait avoir part à la succession de Locke.

Et cependant, par une déception assez ordinaire chez les gens de lettres, c'était à cette œuvre malencontreuse qu'il avait confié son avenir. Pétrarque aussi ne comptait-il pas sur son poème latin que personne ne connaît aujourd'hui, pour passer à la postérité, pendant que ses sonnets italiens ont traversé quatre siècles, et ne sont pas près de mourir encore ?

Du reste, notre auteur ressaisit quelquefois ses anciens pinceaux, mais ce n'est pas toujours avec le même bonheur qu'autrefois. Il nous a laissé, dans le *Mercure*, de nombreux articles, dont un, l'éloge du poème de *la Table ronde*, de M. Creuzé de Lessert, m'a paru mériter quelque attention.

Un de mes amis, bien capable d'apprécier l'esprit des autres, sous quelque forme qu'il se présente, me

disait dernièrement qu'ayant été invité à dîner avec Boufflers, et se félicitant de la circonstance qui le rapprochait d'une de nos célébrités littéraires, il fut bien désappointé quand, au lieu de l'homme léger, gracieux, aimable, tel qu'il se le figurait, il n'avait trouvé qu'un personnage épais, morose, taciturne, gros mangeur, et uniquement préoccupé de l'acte matériel qu'il accomplissait. C'est ici le cas, pour faire ressortir la vérité, car je ne prétends pas faire l'apologie de mes héros, d'opposer aux séduisantes peintures que l'on a faites du jeune et brillant chevalier, le portrait tracé par Laclos, et qui se trouve dans la *Galerie des Etats-Généraux*, sous le presque anagramme de Fulbert : « Fulbert eût été le plus heu-
» reux des hommes, s'il avait pu demeurer toujours
» à vingt-cinq ans. Ecrits voluptueux, couplets amu-
» sants, vers agréables, cette foule de riens, sous
» les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour
» et les talents, donnent une espèce de célébrité;
» mais lorsque la saison des folies aimables est pas-
» sée, lorsque la raison vient revendiquer ses droits,
» elle rougit des succès dus à de si petites causes.
» Fulbert en est à ces tristes expériences : il a voulu
» faire succéder la vérité aux contes, la pensée au
» coloris, la méditation à la poésie; quel a été son
» étonnement, lorsque l'habitude des choses frivoles
» a rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des
» vues plus utiles.... Né sérieux, il veut être gai;
» frivole, il veut être grave; bon, il veut être caus-

» tique; paresseux, il veut jouer le travailleur. Il
» court après les petits succès, et paraît les dédai-
» gner..... Il est né quatre-vingts ans trop tard.....
» A l'époque où nous nous trouvons, qu'est-ce que
» l'esprit tout seul, ou de l'esprit poétique, ou de
» l'esprit académique, ou de l'esprit de boudoir,
» ou de l'esprit de soupers.....» Boufflers aurait dû mourir à 50 ans, et il n'est mort qu'à 78: ce fut à Paris, après une maladie longue et douloureuse, le 18 janvier 1815. Il fut enterré auprès de l'abbé Delille, son ancien ami. On a écrit sur la colonne qui porte son nom ces mots qui sont de lui: *Mes amis, croyez que je dors.*

Boufflers ne laissa pas d'enfants de son tardif mariage. Cette famille illustre, qui pendant six cents ans a servi la France avec un si noble dévouement; qui a produit, dans le dernier siècle seulement, un maréchal de France, deux lieutenants-généraux et six maréchaux-de-camp; qui a laissé nombre des siens sur les champs de bataille, est éteinte aujourd'hui.

LE BARON DE BOCK.[1]

Charles Nodier a dit : « Le vrai révolutionnaire en littérature, c'est le traducteur »[2]. Cette pensée n'est pas un de ces ingénieux paradoxes auxquels le

[1] Il a paru des notices sur le baron de Bock, dans la *Biographie universelle*, dans la *Biographie de la Moselle*, dans le *Dictionnaire de la Moselle*, dans l'*Histoire de Thionville*, dans la *Biographie du général Beauvais*, dans le *Dictionnaire historique* publié par une société de gens de lettres, etc., etc. Toutes ces notices sont remplies d'erreurs. — L'article que nous publions a été écrit sur des documents inédits.

[2] *Du mouvement intellectuel dans les lettres et dans les arts*, *Revue de Paris*, t. XI. 1834.

spirituel écrivain réussissait parfois à donner les apparences de la vérité. Quelques traductions sont les premières causes du mouvement intellectuel désigné par le nom de romantisme. La généalogie de la nouvelle école ne commence guère qu'à Letourneur, qu'à Linguet, qu'à Rivarol et qu'au baron de Bock; ils nous firent entrevoir, l'un le génie de Shakspeare, l'autre l'imagination des dramaturges espagnols, le troisième la grande poésie de Dante; le baron de Bock pénétra hardiment dans les antiques burg de l'Allemagne. « Nous ne savions rien du moyen-âge, a dit » encore Charles Nodier, et le baron de Bock, aujourd'hui si peu connu, ressuscita les mystères » sanglants des cours vehmiques dans des romans au » tour abrupt et tudesque, mais qui sentaient, si l'on » peut s'exprimer ainsi, l'humidité des vieux souterrains, la poudre des vieux tombeaux, la rouille des » vieilles armures. » [1]

Il seyait au baron de Bock de nous initier aux productions chevaleresques de l'Allemagne, il appartenait à l'Allemagne et à la chevalerie. Sa famille remontait au-delà de l'an mille, et en 1532 un de ses ancêtres, que Charles-Quint avait armé chevalier sur la brèche de Monreal, fut reconnu membre de la noblesse immédiate de l'empire. [2] De ce che-

[1] Même article.

[2] C'est donc à tort que M. Bégin a dit que le baron de Bock était membre de la noblesse immédiate de l'Empire non par sa naissance

valier qui s'appelait Valentin de Bock, descendit François de Bock qui vint s'établir à Thionville vers le milieu du XVIIe siècle. Le fils de ce dernier se fit naturaliser Français, et fut l'aïeul de l'homme de lettres dont je me propose de dire quelques mots.

Jean-Nicolas-Etienne baron de Bock, chevalier, seigneur de Buy, de Torschweiler, etc., membre de la noblesse immédiate de l'Empire, lieutenant des maréchaux de France, membre de l'académie de Cassel et gouverneur pour le roi de la ville et du château de Sierck [1], naquit à Thionville le 14 janvier 1747. Son père, Etienne de Bock, avait épousé en premières noces Elisabeth de Linas, et en second mariage, Marie-Elisabeth Hennequin, fille d'un conseiller au parlement de Metz. Celle-ci fut la mère de notre écrivain.

Jean-Nicolas-Etienne de Bock embrassa la carrière militaire. Il fut nommé capitaine de cavalerie, mais sa santé délicate et ses goûts studieux l'engagèrent

mais seulement comme propriétaire du domaine de Lelling. Dans la province des Trois-Evêchés trois familles appartenaient à la noblesse de l'Empire : les d'Helmestadt, les Bock et les d'Hunolstein.

[1] M. Teissier, dans son *Histoire de Thionville*, s'est trompé en prétendant que ce dernier titre était donné à tort au baron de Bock. Des documents incontestables me prouvent qu'en 1779 le baron de Bock était *gouverneur pour le roi de la ville et du château de Sierck*. En 1787 cette charge — car c'était une charge — lui fut remboursée. Sierck alors n'eut plus de gouverneur, mais un commandant qui fut M. de Kennedy.

bientôt à renoncer au service actif, et il obtint la charge de lieutenant des maréchaux de France, charge qui précédemment avait été remplie par son père. Marié à Mlle de Savonnières, — fille du marquis de Savonnières qui fut tué le 5 octobre à la grille de Versailles, — père de plusieurs enfants, s'occupant déjà de travaux littéraires, tantôt à Metz, tantôt dans sa terre de Buy, le baron de Bock eut pendant quelques années une existence calme et heureuse. Ce bonheur ne tarda pas à être troublé; en 1781 Bock perdit une fille bien-aimée [1]. Peu après il quitta le pays messin et entreprit un voyage en Allemagne; il en écrivit le récit dans un petit ouvrage qu'il ne destinait pas à la publicité et qui fut imprimé contre sa volonté.

A son retour en France Bock fit paraître un volume intitulé : *Recherches philosophiques sur l'origine de la pitié et divers autres sujets de morale*, Londres (Metz) 1787. La même année, Bock traduisit un ouvrage dont le succès fut immense, des espèces d'émeutes eurent lieu devant la boutique du libraire Belon, où cet ouvrage était en vente. Enfin on fut si pressé d'en donner une nouvelle édition, que quatre imprimeurs y travaillèrent simultanément. La publication qui causa cet engouement inouï c'était *la vie de Frédéric baron de Trenck;* et cet

[1] M. Bégin dit que Mme de Bock survécut peu de temps à sa fille. Mme de Bock ne mourut qu'en 1828.

engouement sans exemple, les tendances de l'époque l'expliquent.

Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait entendu nommer le brillant aventurier dont Georges Sand a fait l'un des personnages de son roman de *Consuelo ;* les mémoires du Latude allemand ont même été lus par beaucoup de mes contemporains, et à son souvenir s'attache encore cet intérêt que produit une longue infortune. On se rappelle sans doute et la dure captivité de Trenck, captivité causée par un de ces amours audacieux comme celui qui valut aussi la prison au Tasse, et les hardies évasions du beau et spirituel baron ; on se souvient de toute la sympathie qu'on lui accordait, de toute la haine dont on se passionnait contre son persécuteur. A l'attrait romanesque qu'offre la vie de Trenck se joignait, en 1787, un attrait pour ainsi dire politique. Le grand Frédéric n'était plus seulement le roi de Prusse, c'était la personnification du despotisme. Trenck devint le héros du jour ; il représenta une pensée d'opposition comme plus tard les Grecs, les enfants du général Foy et la niaise chaumière de Clichy. Trenck obtint des ovations populaires, son portrait se voyait partout ; au Palais royal, Curtius montrait l'image en cire du prisonnier de Magdebourg ; un des auteurs les plus féconds des boulevards le mettait en scène sur le théâtre d'Audinot ; enfin Letourneur, l'introducteur de Shakspear en France, s'empressait de publier une seconde traduction de la vie

de Trenck. Cette traduction, quoique plus fidèle et plus complète que celle qui l'avait précédée, fut cependant jugée inférieure à cette dernière par les rédacteurs du *Mercure*. Quant au premier traducteur il n'eut pas à se louer du baron allemand; en 1792 celui-ci donna une nouvelle édition de ses Mémoires et y dénigra l'écrivain auquel il devait tant de célébrité. Ce fut peu après que Trenck, victime d'un roi, le devint d'une république. Silvio Pellico oublia dans sa prison l'exhaltation du carbonaro, Trenck, l'aimable courtisan, l'intrépide gentilhomme, trouva dans la sienne la fougue démagogique. Il vint dans cette France où son nom avait été si populaire, et se jeta dans la révolution. La révolution le mit dans la même charette qu'André Chénier et que Roucher. Tandis que les deux poètes récitaient une scène de Racine, Trenck criait à la foule: « Eh bien! de » quoi vous émerveillez-vous? ceci n'est qu'une co- » médie à la Robespierre. »

Il s'en fallut de peu que le baron de Bock n'eut une fin semblable à celle de Trenck. Depuis longtemps les lugubres mystères du tribunal secret préoccupaient l'imagination de Bock; il avait traduit de l'allemand *Herman d'Unna*, et un drame qui, plus tard, servit de modèle aux auteurs des *Francs-Juges*, pièce qui eut un grand succès à l'Ambigu. Après avoir considéré le terrible tribunal sous son aspect romanesque, il se décida à en écrire l'histoire et se rendit à Strasbourg dont la bibliothèque devait

lui fournir de nombreux documents. On était alors en 1792, les temps étaient mauvais, mais enfoncé dans toutes les horreurs du moyen-âge allemand, Bock semblait ne pas voir le péril qui le menaçait. Un homme avec lequel il était lié depuis longtemps et qui, dans nos troubles, a eu un rôle trop célèbre, l'abbé Grégoire, évêque constitutionnel de Blois, essaya d'arracher l'écrivain à un danger imminent. Envoyé à Chambéry comme représentant du peuple, Grégoire écrivit au baron de Bock pour l'engager à venir le rejoindre; il lui promettait de l'employer au service de l'Etat d'une manière conforme à ses goûts.

Bock repoussa cette proposition, et bientôt il regretta, non pas d'avoir refusé sa coopération au Gouvernement d'alors, mais de ne point s'être rendu à Chambéry, où il eut été sous la protection toute puissante de Grégoire.

Le grand crime venait d'être commis, la tête de Louis XVI était tombée. Les lois les plus sanglantes se succédaient. Bock livré à Strasbourg à des travaux scientifiques ne pouvait être oublié à Metz. Les administrateurs du Bas-Rhin reçurent de ceux de la Moselle l'invitation de leur renvoyer le suspect. — A cette époque être suspect c'était être condamné.

Le baron de Bock obtint dans cette circonstance et sans qu'il s'en doutât, des marques bien flatteuses de l'estime et de l'attachement de ses compatriotes.

Par un élan spontané une pétition en sa faveur fut signée d'une foule d'habitants des campagnes environnant son château de Buy, demeure charmante alors et dont il ne reste plus qu'une triste ferme.

Mme de Chenicourt, belle-sœur de M. de Bock, s'arma de cette pétition et se présenta devant les juges révolutionnaires. Elle parut devant eux avec ce courage héroïque dont les femmes françaises donnèrent alors de si grands exemples.

Cependant ni la hardiesse de Mme de Chenicourt, ni celle des signataires de la pétition n'auraient probablement sauvé le baron de Bock, il dut son salut à des circonstances assez romanesques.

Compositeur et amateur de musique, Bock s'était lié à Strasbourg avec M. D***** qui partageait non seulement les goûts artistiques mais aussi les opinions de notre écrivain [1]. Dès qu'il connut la position de ce dernier, M. D***** courut à la commune et offrit toute sa fortune pour caution, afin que Bock put demeurer prisonnier sur parole. Les administrateurs se contentèrent de dix mille francs qui furent déposés au même instant. Cependant quoique le suspect ne fut pas sous les verroux, son avenir ne pouvait être douteux : il dépendait d'une réponse des administrateurs de la Moselle auxquels on avait dû faire savoir ce qui s'était passé. L'attente de cette réponse était une cruelle agonie.

[1] M. D*****, je le crois, existe encore et remplit d'importantes fonctions dans la magistrature.

Il y avait alors à Strasbourg un jeune officier d'un esprit élevé, d'une figure charmante, dont le nom dignement porté encore aujourd'hui, rappelle un autre nom non moins estimé, celui de Pastoret. Ce jeune officier que l'on me fait une obligation de ne désigner que par une initiale, M. de V***, exerçait un empire absolu sur Mlle Guérin, première actrice du théâtre de Strasbourg. Le procureur syndic du département du Bas-Rhin était fortement épris de Mlle Guérin et complétement rebuté. M. de V***, entraîné par le noble désir de sauver une famille, sacrifie à ce désir les intérêts de son attachement, il demande à Mlle Guérin d'obtenir du procureur syndic qu'il avisât au moyen d'arracher le baron de Bock au sort qui le menaçait.

L'actrice réussit; le procureur syndic se rendit à la commune, dit qu'un émigré se trouvait arrêté, et que d'après la loi qui venait d'être rendue on serait obligé de le faire fusiller s'il était encore sur le territoire de la république lors de la promulgation de cette loi; il ajouta qu'il y aurait injustice à l'empêcher de s'y soustraire, qu'ainsi il fallait l'expulser. La déportation fut décidée et exécutée le jour même. Une berline et une chaise de poste reçurent la famille exilée qu'un officier de gendarmerie et un maréchal-des-logis conduisirent à la frontière.

Depuis cette époque jusqu'à 1800 le baron de Bock, retiré en Allemagne, s'occupa de la traduction de divers ouvrages et mit la dernière main à

son *Histoire du tribunal secret*, qui fut publiée en 1801.

Rentré en France, Bock n'y retrouva plus rien de sa fortune. Une parente dont la généreuse amitié lui tint lieu de tout ainsi qu'à sa famille, l'accueillit à Arlon qui, alors, faisait partie de la France. Plus tard une place de conseiller dans le département des Forêts fut offerte à Bock qui l'accepta. Peu d'années après, en 1809, il mourut à Arlon, laissant le plus honorable souvenir.

Le baron de Bock était doué d'un caractère affectueux et plein d'agrément. Il eut des relations avec Gœthe, avec Wieland, et fut mis par son parent le comte de Lacépède, en rapport avec Buffon, qui cite deux lettres que notre écrivain lui avait adressées [1]. En 1789, Bock avait fait partie, en qualité de commissaire, de l'assemblée de la noblesse; il y avait pris vivement la défense de Rœderer que l'on voulait chicaner sur ses titres, et celui-ci garda un souvenir reconnaissant de ce procédé. Durant l'émigration Bock dut à son esprit aimable, aux qualités de son cœur, de vivre durant un hiver dans une sorte d'intimité avec l'archiduc d'Autriche, archevêque de Cologne, frère de la belle et malheureuse Marie-Antoinette. A Carlsruhe, où il avait été parfaitement accueilli par le margrave de Bade, Bock inspira aussi une vive amitié à l'envoyé de la ré-

[1] Œuvres de Buffon, t. II, p. 256, édit. in-12, Paris, 1782.

publique française, M. Massias, homme d'un rare mérite.

Outre les différents ouvrages qui ont été indiqués dans le cours de cette notice, on a encore beaucoup de productions du baron de Bock. Je citerai *la petite chronique du royaume de Tatoïba*, traduite de Wieland; *les Chevaliers des sept Montagnes; l'Histoire de la guerre de sept ans; les Mémoires sur Zoroastre, sur Confucius*, et l'*Essai sur l'Histoire du Sabéisme*. On a aussi attribué au baron de Bock plusieurs romans écrits en allemand: *Thekla de Turn, Walter de Montbary, la belle Abelina, Bruno d'Elzembourg*, et *les Aveux d'un prisonnier*. Ces quatre dernières compositions sont, à ce qu'il paraît de Mme Bénédicte Naubert.

« Tous les ouvrages que l'on a du baron de Bock, » dit Pigoreau, soit comme auteur, soit comme tra- » ducteur, sont généralement recherchés. »

Le baron de Bock fut le premier à deviner quelle mine féconde c'était que le moyen-âge; il mit la main sur cet abondant filon qui, plus tard, devait enrichir Walter-Scott, et il nous fit tout à la fois tourner les yeux vers la littérature allemande alors bien peu connue en France. Il y aurait eu injustice à ne pas consacrer ici quelques pages à un écrivain estimable dont l'influence sur notre littérature actuelle a été reconnue par Ch. Nodier.

Le baron de Bock a laissé deux fils; l'un qui fut nommé en 1816 chef de la première division de la

grande chancellerie de la légion d'honneur, s'est retiré en Touraine lors de la révolution de 1830; l'autre, mort il y a quelques années, a publié diverses anciennes poésies françaises, *le débat de deux Demoyselles, la Vie de saint Harenc,* et quelques autres pièces du xve siècle. [1]

[1] Paris, imprimerie de Didot, 1825.

DOM JEAN ET HERBERS.

Voici deux noms dont souvent on n'a fait qu'un nom, deux écrivains que l'on a plusieurs fois confondus en un seul poëte. L'un composa en latin le *livre des sept Sages*, l'autre imita cet ouvrage en vers français. Le peu de détails biographiques que l'on a sur Dom Jean et sur Herbers, leur contemporanéité, l'identité de leur état et surtout la ressemblance des sujets qu'ils traitèrent, telles sont les excuses que l'on peut trouver à cette erreur. [1]

[1] Claude Fauchet la commit le premier ; elle a été répétée par Dom Calmet (*Bibliothèque Lorraine*, article Hebers), par les Bénédictins. (*Histoire de Metz*), par M. de Viville (*Diction-*

Dom Jean, qui appartenait peut-être à nos contrées par sa naissance, vivait dans la seconde partie du XIIe siècle. Il était moine de *Haute-Seille* ou *Haute-Selve* (Alta Silva), abbaye qu'Henri, comte de Salm, attribua en 1184 au diocèse de Metz.[1] Ce fut à un évêque de cette ville, Bertram, cinquante-neuvième successeur de saint Clément, que Dom Jean dédia son livre des *sept Sages:* « Depuis » longtemps, dit le moine au prélat, j'avais cherché » parmi les pasteurs des églises environnantes un » homme de mérite, saint, juste, bon, instruit, et » qui s'acquittât dignement de son ministère, lorsque tout à coup vous avez apparu comme un flambeau, vous avez dissipé les nuages qui nous environnaient et nous accablaient de tristesse, c'est » à vous qui êtes la lumière de l'église de Metz que » j'ose m'adresser avec confiance; je vous supplie » de vouloir bien accepter la dédicace des premiers » fruits de mon travail, et de daigner m'honorer » d'une réponse, afin que, l'insérant dans mon ouvrage, elle lui donne de l'autorité et de la considération. »[2]

naire de la Moselle), et tout récemment par M. Bégin (*Histoire des rues de Metz*, t. III, p. 258 à la note.) M. Bégin appelle, nous ne savons d'après quelle autorité, l'auteur de Dolopatos *Habers*. Les autres écrivains que nous venons de citer, en faisant des deux romanciers un seul poète, lui ont donné le nom de Jean Hebers.

[1] Histoire de Metz par les Bénédictins, tome II, page 302.

[2] *Idem*, même page.

L'œuvre que Dom Jean recommandait ainsi au pieux évêque n'était pas un grave traité de morale ou de philosophie, c'était une série de nouvelles. Au moyen-âge on se plaisait à donner une sorte de liaison à des récits de ce genre. *D'honnêtes et vertueuses Dames* fuyant la peste de Florence se retirent avec quelques jeunes gens sur les hauteurs de Fiésole ; tous racontent tour à tour quelques histoires tantôt tragiques, d'autres fois joyeuses et plus que joyeuses, voilà le cadre où Boccace a placé ses contes. Un seigneur demande à un sage des conseils sur diverses circonstances embarrassantes, et ce sage, qui s'appelle Paturnius, lui répond en débitant les différents apologues qui forment *le livre du comte Lucanor*, livre célèbre de la vieille littérature espagnole. Les nouvelles de Dom Jean sont aussi unies entr'elles, mais elles le sont par une fiction plus intéressante que celle du *Décameron* et que celle du comte Lucanor ; elles sont enchassées dans un véritable roman. Dans *les sept Sages* il s'agit comme dans *les mille et une Nuits* d'une condamnation à mort que retarde une succession d'histoires. Cette donnée, où l'on reconnaît tout de suite le goût oriental, n'appartient pas à Dom Jean. On croit qu'il imita son œuvre de l'hébreu, et qu'avant d'arriver à cette langue, la fable du livre des *sept Sages* eut à traverser plusieurs siècles et plusieurs idiomes. On regarde l'indien Sindibad comme l'inventeur de cette fiction qui se répandit bientôt dans tout l'Orient, et

dont vers le xe siècle, l'arabe Massoudi parle comme d'un livre très-connu. En l'année 1127 ce livre fut traduit en persan sous le nom de *Sindibad Namah*. Cette traduction a été analysée dans la *Revue britannique ;* et nous allons pouvoir, grâce à ce recueil, remonter à la source première du roman des *sept Sages*.

Un puissant roi de l'Inde ne pouvait avoir d'enfants ; le ciel finit par lui accorder un fils ; mais ce fils qui avait été si longtemps désiré fut d'abord un sujet de tristesse pour son père et pour ses instituteurs : « On avait beau crier, cette montagne ne » renvoyait pas d'écho ; on avait beau semer, le grain » ne venait pas sur cette terre. »

Le roi rassembla les sages les plus respectés et les consulta sur les moyens de développer l'intelligence du prince. Sindibad se chargea de cette tâche pénible, et à force de soins parvint à faire de son élève un homme accompli, et qui pouvait se présenter hardiment devant son père. Mais Sindibad vit non sans terreur que des embûches terribles attendaient le jeune prince et il lui conseilla, lorsqu'il serait à la cour, de rester une semaine sans parler. Le prince obéit, et grand fut le chagrin du roi ; une de ses femmes lui proposa d'introduire le prince dans le harem et s'engagea à lui faire avouer le motif de son silence. Le roi consentit à cet essai, et la favorite alla trouver le jeune prince, lui avoua qu'elle l'aimait, et lui offrit de le mettre en possession du

royaume. Oubliant la promesse qu'il avait faite de garder le silence, le prince demanda comment cela pourrait avoir lieu. — Au moyen d'une goutte de poison — répondit la belle esclave.

A ces mots le prince frappé d'horreur s'enfuit du palais et laissa la favorite réfléchir à son imprudence. Elle alla trouver le roi en s'écriant : « Ma réputa-
» tion est abandonnée au vent ! je n'eus pas plutôt
» introduit le prince dans le harem qu'il me dit :
» La cause de mon silence, c'est que mon cœur est
» enlacé dans les tresses de vos cheveux, et que
» mon âme est tuée par la courbe de vos sourcils.
» Maintenant que la fortune me permet de le faire,
» je vous supplie de me prêter secours. J'ai l'inten-
» tion de m'emparer du royaume, vous pourriez
» m'aider dans mon projet en faisant prendre du poi-
» son à mon pére. »

Le roi ajouta foi à cette fausse accusation, et il ordonna que le prince fût mis à mort.

A cette nouvelle les visirs s'émurent et discutérent sur le parti qu'ils devaient prendre, en fortifiant chacun son opinion par divers apologues. Il fut décidé que tous les matins l'un d'eux se rendrait auprès du roi et lui citerait des exemples de la malice des femmes.

Ce qui avait été convenu fut exécuté, et pendant six jours les visirs, en racontant ainsi des fables et des contes, réussirent à faire suspendre l'exécution du prince, exécution dont l'esclave favorite obte-

nait chaque soir la promesse en combattant les récits des visirs par d'autres récits d'une moralité opposée.

La période pendant laquelle le prince devait garder le silence s'étant écoulée, il demanda à parler à son pére et fut conduit en sa présence. L'accusé n'eut point de peine à prouver son innocence, et il s'exprima avec une sagesse éloquente qui ravit le roi et qui valut à Sindibad les plus magnifiques récompenses [1].

Le succés qui, dans les temps anciens, avait accueilli la fiction de Sindibad, n'abandonna pas cette fiction lorsque Dom Jean l'eut imitée en langue latine, Herbers ne fut pas le seul à profiter du livre des *sept Sages*, d'autres poétes, d'autres romanciers cherchérent à s'approprier cette œuvre, en changeant le nom des personnages qui y figurent, en substituant quelques nouveaux récits à plusieurs des récits que Dom Jean avait traduits ou inventés. Il serait difficile, au milieu de tant de variantes, de retrouver l'œuvre réelle de Dom Jean. Toutefois, dans ces versions diverses, le fond du roman est demeuré à peu prés le même ; que le héros soit appelé Erastus ou Dioclétien, que son pére soit nommé Dioclétien ou Poncianus, que la scéne soit en Sicile ou à Rome la marche du roman ne subit aucune remarquable altération.

[1] Voir la *Revue britannique*, cinquième série ; mai et juin 1842.

L'empereur Dioclétien chargea de l'éducation de son fils Erastus sept philosophes qui, pour ne pas être distraits dans leur mission, se retirèrent à quelques lieues de Rome avec le jeune prince.

La mère d'Erastus étant morte, le sénat détermina l'empereur à se remarier, et il épousa une jeune et charmante princesse. Celle-ci entendit faire tant d'éloges de son beau-fils qu'elle se prit pour lui, sans l'avoir vu, d'une violente et coupable passion; elle décida Dioclétien à rappeler Erastus à la cour; Erastus arriva, il était muet.

Ce mutisme n'était que simulé; la veille de son départ pour Rome le jeune prince avait lu dans les astres qu'un grand danger le menaçait et qu'il ne pouvait le conjurer qu'en demeurant sept jours sans parler. Les philosophes trouvèrent les observations de leur élève fort justes, et l'engagèrent à garder un silence absolu pendant le temps prescrit.

Dioclétien, comme on le pense bien, fut désespéré en voyant son fils dans cet état; quant à l'impératrice son amour s'accrut par la présence de celui qui en était l'objet, et entre son beau-fils et elle se renouvela la scène de Joseph et de la femme de Putiphar.

L'empereur crut aux calomnies de la marâtre, fit arrêter le prince qui continuait de se taire, et le condamna à mort.

Tout était prêt pour le supplice, lorsque l'un des sept sages se présenta devant Dioclétien et lui ra-

conta une nouvelle faite pour démontrer qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Ce récit produisit un grand effet sur l'empereur, et comme le sultan des *Mille et une nuits*, il suspendit l'exécution qui allait avoir lieu.

L'impératrice outrée de dépit, chercha à contrebalancer l'influence du sage ; elle employa les mêmes moyens que lui, et raconta à Dioclétien une historiette dont la conclusion devait être favorable à sa vengeance. L'empereur doué de ce caractère faible qui, dans les romans de chevalerie, est presque toujours habituel aux rois et dont les trouvères ont même gratifié Charlemagne, l'empereur, après avoir ouï le récit de sa femme, ordonna de nouveau la mort de son fils pour le lendemain.

Comme la veille, un des sept sages paraît à propos pour retarder le supplice ; un apologue arrête la hache prête à se lever sur le prince. L'impératrice cependant ne se reconnaît pas pour vaincue, elle raconte à son tour une nouvelle et réussit à faire encore une fois prononcer le fatal arrêt.

Pendant sept jours il en fut ainsi ; au bout de ce temps les sept sages étaient en prison et l'impératrice semblait maîtresse du champ de bataille ; mais le moment où Erastus pouvait enfin parler était venu, il parla, et fut comme de juste reconnu innocent.

Tel est le sujet sur lequel Herbers construisit son roman de *Dolopatos*. Herbers, qui vivait dans la

première moitié du XIIIe siècle, fut aussi moine de l'abbaye de Haute-Selve[1], et l'on prétend qu'il remplit les fonctions de chapelain près de Philippe-le-Hardi ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il imita l'œuvre de Dom Jean pour plaire à ce prince.

Un blans moinnes de bone vie
De Haute-Selve l'abaïe
A cette estoire novellée
Par biau latin l'a ordenée,
Herbers la velt en romanz trère
Et del romanz un livre fère,
El non et en la reverence
Del filz Felipe au roi de France,
Loei[2] c'on doit tant loer,
Car le fil Deu le val doer,
Del doaire de vasselage.

Comme on va le voir Herbers a changé beaucoup de détails du livre *des sept Sages*. Ce n'est plus de Dioclétien qu'il s'agit, c'est d'un roi de Sicile :

Qui Dolopatos ot a non,
Hautement fu emparentez
De Troye fu ses parentez
Sage hon fu et de grand los
Por ce ot non Dolopatos.

[1] Le roman de *Dolopatos* par M. Leroux de Lincy (*Revue de Paris*, t. IX, année 1838.) Cet article nous a été souvent utile pour cette notice.

[2] Louis.

Ce roi Dolopatos, après diverses aventures qu'il nous semble inutile de raconter, avait épousé une nièce de l'empereur Auguste et il en avait eu un fils qu'on appela Lucinien. Lorsque le petit prince eut sept ans, son père, suivant l'usage, l'enleva aux soins des femmes et songea à le confier à un sage.

A cel tems à Rome manoit
Un filosofe qui tenoit
A renomée de Clergie[1];
Sages fu et de bone vie,
D'une des citez de Sezile
Fu nez, on l'apeloit Virgile,
La citez Maante ot a non.

Ce fut Virgile que Dolopatos choisit pour précepteur de son fils. Ce Virgile n'était pas seulement le grand poète que nous connaissons, c'était encore un habile magicien. Deux églogues[2] dans lesquelles l'auteur de l'Enéide a parlé d'enchantements, contribuèrent peut-être à lui attirer cette étrange réputation. Il devint le rival de Merlin. Chaque siècle à l'envi ajouta un trait de plus aux légendes précédentes. Gervasius Tiburiensis, Helinandus, Neckam racontèrent d'étranges prodiges opérés par Virgile. En Espagne, l'archiprêtre de Hita mit sur son compte une bizarre aventure[3] dont a également parlé Gau-

[1] Science.
[2] La quatrième et la huitième.
[3] Il s'agit du tour qu'une dame romaine joua à Virgile et de la

thier de Metz; enfin au XVIe siècle Belle-Forest et Bodin conservaient au poète sa renommée de sorcier [1].

Virgile accepta volontiers la tâche qui lui était proposée; il emmena le jeune prince avec lui et eut

façon fort bizarre et fort peu délicate dont le poète se vengea de sa maîtresse. L'archiprêtre de Hita, Juan Ruiz, a ainsi parlé de cette vengeance :

Porque le fiso desonra, et escarnio del ruego,
El grand encantador fisole muy mal juego,
La lumbre de la candela encanto et el fuego
Que quanto era en Roma en punto morio luego.
Ansi que los romanos fasta la criatura
Non podien haber fuego por su desaventura,
Se non lo encendian.....

(V. sur Juan Ruiz l'article que nous avons donné dans la *Biographie universelle*, t. 80, page 159. Cet article a été fait en collaboration avec M. G. Brunet.) Gauthier de Metz a parlé de la vengeance de Virgile à peu près dans les mêmes termes que J. Ruiz, il a dit dans son *Image du monde :*

En une citée faillir fist
Tout le feu si com l'on dist,
Que nus point avoir n'en pooit
Si sa chandoile n'allumoit, etc., etc.

[1] On lit dans le *Démonomanie* de Jean Bodin : « Virgile qui » estoit en reputation de grand sorcier.... » Belle-Forest dit dans ses histoires prodigieuses : « Les esprits ont peur des espées des» gainées, ainsi qu'on recueille d'Enée aux enfers qui n'est dist » sans mystère par Virgile, qui n'ignoroit rien des superstitions des » enchanteurs, avoir desgainé son espée.... »

lieu d'en être satisfait. Lucinien connut bientôt non seulement les sciences physiques et les belles-lettres mais encore il devint trés-instruit en astrologie. Ce fut par cette science qu'un jour il apprit que sa mére venait de mourir, rempli de douleur il perdit connaissance et ne revint à lui que grâce aux soins

D'un saiges clers ki la nature
De fisique toute savoit,

Lucinien raconta à Virgile ce qui s'était passé, le sage reconnut que son élève avait appris la vérité; il lui donna des consolations et de bons conseils. Il annonça au jeune prince que Dolopatos s'était remarié, que lui Lucinien allait être rappelé à la cour, qu'un grand péril l'y attendait, et qu'il ne pourrait l'éviter qu'en gardant un silence complet. Ce silence devait être observé jusqu'à ce que Lucinien et son maître se retrouvassent ensemble. Le jeune prince fut assez étonné de la dernière recommandation de Virgile :

Porroit ce donc avenir
C'on peust sa langue tenir
Qui est si isnele et legière?
Je ne cuit qu'en nulle manière
Peust estre trové hom tex,
S'il n'estoit muaux naturex,
Et li mucls assez sovent,
Langoie et arriere et avant
Ne puet tenir sa langue coie;

Et je, comment tenrai la moie
Quant li rois contre moi venra.

Comme Lucinien avait grande confiance en son maître il lui promit cependant d'obéir, et il se mit en route avec les messagers que son père venait effectivement de lui envoyer.

L'arrivée de Lucinien causa d'abord une grande joie et ensuite une grande douleur à Dolopatos. Quoi ! son fils était muet. Comment Virgile avait-il caché un tel malheur? Que signifiaient tous les éloges qu'il avait prodigués à son disciple? On chercha à consoler le pauvre roi, on lui dit que les distractions, les plaisirs guériraient sans doute une infirmité qui pouvait n'être qu'accidentelle. Dolopatos parla de ce moyen curatif à sa femme, celle-ci l'approuva entièrement et envoya sur-le-champ ses plus aimables filles d'honneur à son beau-fils. Ici se trouve une scène écrite avec beaucoup de grâce, mais un peu voluptueuse pour la plume d'un moine. Les jeunes filles échouent en dépit de leurs chants, de leurs danses, des doux sons de leurs harpes et des guirlandes dont elles entourent Lucinien. La reine veut elle-même essayer du pouvoir de sa beauté, elle n'est pas plus heureuse que ses filles d'honneur. Furieuse, elle agit alors comme la favorite du roi indien et comme l'impératrice de Dom Jean. Dolopatos ajoute foi aux accusations de sa femme, et il condamne son fils à être brûlé. Lucinien va monter sur le bûcher :

Esvos [1] poignant par aventure
Un vieil hom grant aléure
Sor une mule tote blance,
La presse deront et detrance,
Merveille semble bien prodome,
Tote avait kenue [2] la come [3]
Et s'ot la barbe blance et bele.

Ce vieillard, dont l'arrivée est racontée avec un mouvement assez poétique, est l'un des sept sages de Rome. Il s'enquiert de ce qui se passe, on lui apprend l'histoire de Lucinien, il blâme le jugement qui a été prononcé, et s'adressant au roi il appuie son opinion par un récit qui se retrouve aussi dans le livre de Dom Jean et dont l'origine est orientale [4]. — Un gentilhomme romain avait un fils au berceau. Un jour l'enfant resta sans autre gardien qu'un chien fidèle; un tournois avait attiré au dehors tous les habitants de la maison. Un serpent entra dans la chambre et alla droit au berceau. Le chien se jeta sur le reptile et le tua, mais durant le combat, le berceau fut renversé, en sorte que l'enfant se trouva caché dessous sans cependant s'être fait aucun mal. Bientôt la nourrice rentre dans la chambre et pousse de grands cris à la vue du désordre qui

[1] Voilà. — [2] Vieille. — [3] Chevelure.

[4] Ce conte qui est de Bid-Paï a été imité par un trouvère dans le fabliau *du Chien et du Serpent* (fabliaux de le Grand d'Aussy, t. III, p. 168), on le rencontre encore dans le recueil de *Sansovino* et dans les *Facétieuses journées*.

y régnait et du chien dont la gueule était ensanglantée. Aux cris de cette femme le chevalier arrive, et le courageux animal qui s'est dévoué au salut de son jeune maître est accusé de l'avoir dévoré. Le chevalier tue son chien, puis en retrouvant son fils sain et sauf et en apercevant les débris du serpent il reconnaît trop tard son erreur.

Comme dans l'ouvrage de Sindibad et dans celui de Dom Jean, la mort de Lucinien est remise au lendemain; le lendemain arrive un autre sage qui fait encore retarder l'exécution; il en est ainsi pendant sept jours, au bout desquels Virgile lui-même vient raconter un apologue. Le poème finit par le triomphe de Lucinien, par le récit de son couronnement et de sa conversion au christianisme.

Souvent Herbers a su embellir son modèle, mais quelquefois aussi les changements qu'il y a faits ne semblent pas heureux; ainsi dans *Dolopatos* la reine ne combat point les sages avec leurs propres armes, elle ne répond pas à un apologue par un autre apologue, et elle se trouve tout à coup en dehors de l'action.

Quant aux détails de *Dolopatos* ils sont remarquables; Herbers a mis habilement en œuvre les divers éléments dont il a formé son poème. « Il » raconte bien, dit M. Leroux de Lincy, et c'est » une grande qualité pour écrire un livre qui se » compose de douze récits différents. Certains épi-

» sodes ont principalement fixé mon attention, et je
» les regarde comme des modèles de notre vieille poé-
» sie. Je citerai principalement la scène où les femmes
» de la jeune reine et cette princesse elle-même font
» tous leurs efforts pour séduire Lucinien. Il y a
» dans ce tableau un coloris voluptueux, oriental
» qu'on ne remarque pas communément dans la poé-
» sie française du moyen-âge. »

Ce morceau dont nous avons déjà parlé, est réellement plein de grâce, et nous regrettons que quelques vers un peu trop naïfs nous empêchent de le transcrire. Dans d'autres endroits, comme à l'apparition du premier des sept sages, il y a de l'habileté dans le récit, du mouvement dans le style. Chose rare dans les productions de cette époque, on reconnaît quelquefois le poète dans *Dolopatos*. Il y a de la chaleur dans ces vers :

Et cil plus volontiers se paine
Qui sait bien qu'il salve sa paine,
D'une part li uns bohordoient [1]
Les autres la pierre jettoient,
Li uns corent, li autres saillent,
De bien faire tos se travaillent,

Les pensées suivantes me semblent bien exprimées :

Je di que moult valt miex largesce
Que biauté, que sens, que prouesse,
Largesce c'est la color fine

[1] Joûtaient.

Qui tote vertu enlumine,
Tote vertu molt petit valt
En homme se largesce i falt.
Et bien aviennent come semble
Sens et largesce audeux[1] ensemble.

Ces vers, le quatrième et le cinquième surtout, ne manquent pas de quelque poésie.

Herbers avait une instruction rare à son époque; un passage de son poème montre qu'il n'ignorait pas la médecine[2]; un autre qu'il avait quelque idée de l'antiquité grecque:

Platon ki maint bon livre fist,
Ki dist qu'a grant ese seroient
Les gens, se li roi devenoient
Filosofe et s'iront au roi
Se li filosofe erent roi.

Dans une des nouvelles de *Dolopatos* on remarque une imitation des aventures d'Ulysse près de Polyphéme[3]; une autre de ses nouvelles, la quatrième, qui est orientale et qui en France apparaît pour la première fois dans *Dolopatos,* peut faire présumer qu'Herbers savait l'hébreu ou l'arabe.[4] Cette histoire a quelque ressemblance avec le fond

[1] Tous deux.
[2] Le roman de *Dolopatos* par M. Leroux de Lincy. Revue de Paris 1838, t. IX.
[3] Même article.
[4] Même article.

du *Marchand de Venise* de Shakspeare, et se retrouve plus ou moins altérée dans les *Gesta romanorum*, dans le *Pecorone de Ser Giovanni Fiorentino*, dans *Roger Bontemps en belle humeur*, et dans une foule d'autres recueils de contes.

On rencontre encore dans *Dolopatos* un récit dont Boccace profita pour son *Décameron* et dont La Fontaine a fait le conte du *Muletier*. L'histoire racontée par le dernier des sept sages offre aussi une lointaine analogie avec une des traditions publiées par Museus. Nous donnerons l'analyse de cette histoire:

Un jeune et beau chevalier aime beaucoup la chasse, un jour

Tant cevalce [1] arriere et avant
Par la forest a quelque paine,
Qu'il s'embat à une fontaine;
De l'eve qui cort et nete et bele,
Blance et clere fu la gravelle,
La trova bugnant une fée
Tote sole sans compaignie
Avenans fu et escavie [2]
De bras et de cors et de vis [3].

Le chevalier est charmé de la beauté de la fée, il s'empare d'une chaîne d'or qui faisait toute la puissance de la jeune baigneuse.

Une caaine qu'elle avoit
De fin or laia sur la rive,

[1] Chevauche. — [2] accomplie. — [3] Visage.

Et cil que fine amour avive
Salt avant, la caaine a prise,
La damoiselle fu sorprise.

Le chevalier ramena la fée à son manoir et l'épousa, bien que sa mère ne fut pas satisfaite d'un tel mariage. Celle-ci ayant plus tard appris que sa bru venait de mettre au monde six fils et une fille leur substitua sept petits chiens et les montra au chevalier qui entra dans une fureur épouvantable et fit enterrer sa femme jusqu'à la poitrine.

Quant aux pauvres enfants, un serviteur reçut l'ordre de les tuer; mais, comme dans l'histoire de *Geneviève de Brabant*, il ne put se déterminer à commettre un tel crime, et se contenta de les abandonner dans une forêt. Là ils furent élevés par un sage et devinrent d'une merveilleuse beauté. Un jour leur père chassant dans cette forêt, les aperçut et remarqua qu'ils portaient une chaîne d'or au cou. A son retour il parla à sa mère de la rencontre qu'il avait faite, et celle-ci ordonna à son ancien complice de se rendre dans le bois et de ne revenir qu'avec les chaînes d'or dont on l'avait entretenue. Le serviteur trouva les enfants au bord d'un étang; ils s'y jetèrent après avoir laissé leurs chaînes d'or sur la rive et s'être changés en cygnes; le serviteur prit toutes les chaînes à l'exception de celle de la petite fille, et les rapporta à sa maîtresse. Cette dernière fit appeler un orfèvre et lui ordonna de faire une coupe avec les six chaînes, mais il n'en put rompre

qu'une seule, et encore ne lui ôta-t-il qu'un anneau. Il fit donc la coupe avec de l'autre or.

A l'exception de la jeune fille qui avait conservé sa chaîne, les enfants de la fée ne pouvaient plus reprendre leur forme première. Ils vinrent s'abattre sur un étang qui était devant le château de leur père. Celui-ci interrogea la jeune fille qui avait suivi ses frères; ses réponses jetèrent le trouble dans le cœur de sa méchante aïeule, et tout ce qui s'était passé fut bientôt découvert. L'orfèvre rendit les chaînes d'or, et cinq des cygnes redevinrent de beaux damoiseaux; mais le sixième ne put reprendre sa forme humaine. C'était celui dont l'orfèvre avait cassé la chaîne. Ce cygne accompagna toujours un de ses frères qui fut le fameux Godefroy de Bouillon [1].

Nous avons déjà dit que Herbers ne travailla pas seul sur le canevas laissé par Dom Jean. Le roman *des sept Sages* fut aussi imité en prose, et dans cette imitation on lit une nouvelle qui a fourni le sujet de *George Dandin*. Un riche vavasseur [2] avait épousé *a grand feste une feme joene et bele et evoisie*. Celle-ci, comme l'Angélique de la comédie de Molière, eut bientôt son Clitandre.

Un soir son mari, après s'être levé *coiement*, la

[1] Vigneul de Marville (Noël d'Argone) raconte sur le château de Pirou une tradition où il est question de jeunes filles changées en oies sauvages. (*Mélanges d'histoire et de littérature.*)

[2] Arrière vassal, homme dont la noblesse était de classe inférieure. (Roquefort, *Gloss. de la langue romane.*)

vit hors de sa maison et causant avec un jeune homme. Il descendit, ferma la porte de sa demeure, puis par une fenêtre apostropha rudement sa femme: « Haa, sire, s'écria-t-elle » pour Deu ayez de moi » merchi. Coeuvre fus [1] sonnera ja. Par mon chief » dit-il, bel m'est. Sire, dit-ele, donc serai-je ho- » nie, car je seroie demain fustée par la ville. Dame, » dit-il, dehait [2] ait qui en caut [3], dès que vous » l'avez desservi. Ilucques [4] pries avait un puch [5] » grant antéquité. Sires, dist la dame, se vous ne » m'ouvrez l'uis je me lerrai choir en cel puch et » je aime mieux à morir que à endurer si grand » vergoigne. Ne m'en cault, dit-il voire. Sire, dist-elle, » ne ferez vous el: certes, dit-il non. Si m'ait Dieu » dit ele, dont ne me verrez vous jamais vive. » Il fist obscur tant espes que li uns ne pot veoir » l'autre. Dales cel pur ot une grande pierre, la » dame la prist a deux mains si la leva en haut et » vint devant le puch et dist: Sire, bons cuers ne » puet mentir, à Dieu vous comant; lors laissa » la pierre cheoir el puch. Et quant li sires l'oi si » dist: saincte Marie, aide! Or ai je ma femme morte. » Je ne le faisoie fors por li espoentér et por li » castoier [6]. Lors se traist la dame près de l'uiz de » la maison, et cil avala les degres et ouvrit l'huiz » de la maison et vint au puch, lors s'abaissa ens [7]

[1] Le couvre-feu. — [2] Tristesse. — [3] A qui il importe. — [4] Là. — [5] Puits. — [6] Corriger. — [7] Dessus.

» et hucha et appela sa feme et dist: Douce amie » estes vous laiens, parlez à moi por Deu, et li dame » ne dist mot, si entra en sa maison al plus coie- » ment qu'ele pot, et monta en la losge et vint as » fenestres et dist: Sires vieillars je ne suis pas el » puch, ains suis en ma loge comme preude feme, » mauvais lechieres [1] vous vorriez or que je fusse » morte, mais je ne le suis pas, ore est aperte et » connue votre ribauderie n'estoi-je pas assez bele » en droit de vous? — Haa! tres douche amie je le » faisoie pour vous castoier. Por Deu aiez merchi » de moi, laissiez moi ens. Si m'ait Deu, fet ele, » vos ni entrerez. Ha! bele suers ja sonnera couvre » fus et si je sui chi trovés je serai menés en pri- » son et demain fustés aval la ville. »

Le pauvre mari eut beau continuer ses plaintes, sa femme resta sans pitié et les choses se passèrent comme il l'avait appréhendé. Le couvre-feu étant sonné, le vavasseur fut arrêté par le guet, conduit en prison, et le lendemain fouetté publiquement.

Le fragment que nous venons d'extraire est presque entièrement le troisième acte de *Georges Dandin;* toutefois il est probable que Molière ne lut pas dans le livre des *sept Sages* le conte dont il devait tirer un si grand parti. Un trouvère, d'Anfol, fit de ce conte le fabliau de la *Femme qui ayant tort parut avoir raison.* Boccace et d'autres romanciers

[1] Débauché.

italiens s'en emparérent ensuite, et par ces derniers il arriva sans doute à Molière [1].

Ce ne fut pas seulement en France que la fiction de Dom Jean donna lieu à des imitations et obtint un grand succès.

Dans le xve siècle le roman des *sept Sages* fut publié à Anvers sous ce titre : *Historia calumniæ Novercalis quæ septem sapientium inscribitur*. En 1492 et en 1494 il parut à Genève une traduction française de ce livre. Une traduction allemande en avait été faite dans le xive siècle ; deux siècles après, François Modius en donna une imitation en latin, *Ludus septem sapientium*. Le livre des *sept Sages* passa aussi les Pyrénées et les Alpes, et *Gli componimevoli avenimenti di Erasto figlio di Diocletiano* furent retraduits en français, la première fois en 1568, la dernière fois en 1709 [2]. En 1828 M. Boissonnade fit paraître l'imitation grecque [3] qu'un chrétien appelé Andreopulos écrivit d'un ouvrage syriaque dont le sujet est le même que celui de Sindibad. Enfin en 1838 M. Leroux de Lincy

[1] Ce conte se trouve aussi dans un livre intitulé : *Disciplina Clericalis*, livre écrit tout au commencement du xiie siècle, traduit sous le titre de *Discipline de Clergie*, et imité en vers sous celui de *Castoiement*, C'est probablement de la *Discipline de Clergie* que l'histoire du pauvre Vavasseur a passé dans le *roman des sept Sages* et dans tant d'autres recueils.

[2] *Biographie universelle*, article Hebert.

[3] *Syntipas*.

publia le roman en prose des *sept Sages de Rome*[1]. On le voit, Le Grand d'Aussy n'a pas eu tort de dire que cette production peut se glorifier d'une des plus heureuses destinées qu'aucun livre ait jamais obtenues[2].

Quant au poème d'Herbers il n'en existe qu'un manuscrit complet à la Bibliothèque royale, et jamais il n'a été imprimé. *Dolopatos* mériterait cependant de voir le jour, c'est une des œuvres les plus importantes du XIIIe siècle.

[1] Nous ne connaissons que le titre de cette publication : *Essai sur les fables indiennes par A. Loiseleur Deslongchamps, suivi du roman des sept Sages, en prose, etc., par Le Roux de Lincy.*

[2] Fabliaux, t. III, p. 152.

JEAN BARCLAY.

Que d'écrivains dont les noms seraient célèbres ou du moins connus s'ils ne se fussent méfiés des forces de leur langue maternelle, et que seraient devenus Montaigne et Rabelais s'ils eussent voulu s'exprimer en latin? C'est pour s'être emparé de l'idiome de Pétrone que Barclay est tombé dans l'oubli. On se rappelle encore l'*Astrée*, et peu de personnes ont entendu parler d'*Euphormion* et d'*Argenis*. A Pont-à-Mousson on chercherait peut-être longtemps avant de rencontrer quelqu'un qui sut le nom de l'auteur de ces deux ouvrages.

Ce fut cependant dans cette ville que Jean Barclay naquit le 28 janvier 1582. Sa mère était de la maison de Malleville, son père, Guillaume Barclay, descendait d'une illustre famille écossaise. Il avait quitté Aberdeen sa patrie pour venir étudier en France, sous Cujas, et avait été nommé professeur en droit à l'université de Pont-à-Mousson. Le duc de Lorraine, Charles III, prenant en affection le savant étranger, lui confia ensuite les charges de maître des requêtes et de conseiller d'état.

La faveur dont jouissait Guillaume Barclay ne devait pas être très-durable. En 1602, un jésuite, le P. Brossard, chancelier de l'université, désapprouva une proposition que le juriste écossais avait insérée dans son livre de l'*Origine du domaine;* Guillaume Barclay, contrarié de cette désapprobation, voulut faire revivre un ancien réglement qui établissait un chancelier particulier pour l'université, il accusa les Jésuites de s'arroger injustement cette attribution, et demanda qu'on la rendit au corps des jurisconsultes. Le duc se prononça en faveur des Jésuites, et Guillaume irrité de cet échec quitta la Lorraine et se rendit en Angleterre avec son fils.

Jacques Ier y régnait alors; il venait de succéder à l'implacable rivale de sa mère. C'était un homme singulier que ce prince en qui rien ne rappelait les chevaleresques vertus de ses ancêtres, qui tremblait à la vue d'une épée dégainée, et, plus pédant que roi, composait d'étranges ouvrages de polémique religieuse.

Avec son goût pour la controverse, Jacques Ier accueillit avec distinction Guillaume Barclay, qu'il nomma conseiller d'état. Jean s'attira aussi la bienveillance du prince en écrivant un poème latin sur le couronnement de ce dernier. Ce n'était pas, du reste, la première production du jeune auteur; à l'âge de dix-neuf ans il avait publié un commentaire latin sur la Thébaïde de Stace. Ce coup d'essai avait même paru si remarquable aux Jésuites, qu'ils avaient cherché à l'agréger à leur corps; le refus de Jean put contribuer à exciter les querelles qui, peu après, s'étaient élevées entre le P. Brossard et le savant écossais. Si, à Pont-à-Mousson, les Barclay avaient eu à se plaindre des Jésuites, à Londres ils eurent lieu d'être mécontents de l'esprit de prosélytisme du roi. La protection de ce dernier voulait être le prix d'une apostasie, et Guillaume refusant d'embrasser la religion anglicane, revint en France en 1604, et obtint la chaire de droit à l'université d'Angers, où il mourut l'année suivante.

Quant à Jean Barclay, en quittant l'Angleterre il se rendit en Italie avec le dessein d'entrer dans quelque congrégation religieuse. Jacques Avite, connu depuis sous le nom de cardinal du Perron et qu'il vit à Milan, le détourna de ce projet et l'engagea à se livrer entièrement à l'étude.

De Milan Barclay alla à Venise puis il rentra en France, vécut pendant quelque temps à La Flèche, et se décida, en 1606, à retourner en Angleterre.

Cette fois Jacques Ier lui donna des emplois considérables sans chercher à ce qu'il paraît à le détourner du catholicisme. A cette époque le fils de Marie Stuart écrivait un ouvrage intitulé : *Funiculus triplex et cuniculus triplex, tortura torti.* Cet ouvrage était dirigé contre Bellarmin qui, dans un de ses livres, avait pris le nom de *Tortus.* Jacques Ier comprit que, pour lutter contre cet adversaire, le talent de Barclay ne lui serait pas inutile, et il le choisit, dit-on, pour collaborateur.

Ce fut pendant son second séjour en Angleterre que Barclay mit la dernière main à *Euphormion*, fiction satirique dont la première partie avait paru à Londres en 1602. On a prétendu que ce roman était la vie de notre auteur et de son père qui, tous deux, y figureraient sous le nom d'Euphormion. Les aventures de ce personnage sont telles cependant que cette supposition est peu croyable.

Euphormion, né dans une délicieuse contrée dont les annotateurs ont fait tour à tour la Lorraine ou l'Ecosse, arrive dans une grande ville où il se voit réduit à devenir l'esclave de Callion, seigneur puissant et méprisable qui, suivant les uns, est Charles III, suivant les autres, le duc de Guise. Euphormion est accablé de mauvais traitements, on veut le rendre fou pour qu'il soit plus amusant aux yeux de son maître, par bonheur il trouve quelque sympathie dans Percas, autre serviteur de Callion, et dans lequel on a prétendu reconnaître M. d'Arquien, gouverneur de Metz.

Callion se vante d'avoir une panacée ; il l'envoie par Euphormion et Percas à son ami Fibullius qui, toujours d'après les commentateurs, doit être le cardinal de Lorraine. Les deux messagers ont en chemin diverses aventures ; ils rencontrent un imposteur qui joue le rôle de lutin ; par un orage ils se réfugient dans une grotte où bientôt ils sont témoins d'une scène magique. Une hideuse sorcière y interroge l'avenir au profit de deux belles jeunes filles dont Percas et Euphormion deviennent amoureux, et qu'ils revoient plusieurs fois. Cet épisode inspire à Barclay des pensées morales mais fort peu neuves sur le danger des passions. Les deux envoyés arrivent enfin chez Fibullius qui souffre de la pierre et dont la maison est remplie de médecins. Euphormion guérit Fibullius, non en employant le remède de Callion, mais en lui faisant prendre un breuvage dont il a le secret. Fibullius, dans sa reconnaissance, offre à Euphormion de le marier, il lui donne une très-belle personne qu'Euphormion est obligé de quitter promptement pour rejoindre Callion envoyé en ambassade près de Labertus (Albert d'Autriche, si l'on en croit la clé). Callion désirant peu à près se rendre en Italie, charge Euphormion de le précéder. Au moment de partir celui-ci reçoit une lettre de Fibullius. Euphormion demande au messager des nouvelles de sa femme. Il apprend qu'il va bientôt, et même beaucoup trop tôt, être père, que la compagne qu'on lui a donné est depuis longtemps la

maîtresse de Fibullius. Euphormion entre dans une terrible colère, déchire la lettre de Fibullius, et part pour l'Italie en maudissant l'ingratitude des grands. En passant par la Suisse il se fait une mauvaise querelle et s'entend condamner à mort. On va le mener au gibet lorsque paraît un voyageur accompagné d'une suite nombreuse. Ce voyageur n'est autre que Fibullius; loin d'intercéder pour Euphormion, il applaudit à sa condamnation, car il sait que son épître a été traitée peu respectueusement. Heureusement pour Euphormion, Callion arrive lui-même, il obtient la grâce de son serviteur, et à son sujet a un duel avec Fibullius. A la suite de cette rencontre une explication a lieu entre les deux anciens amis. Fibullius raconte à Callion qu'il n'a pas fait usage de sa panacée, qu'Euphormion l'a guéri à l'aide d'un breuvage; il ajoute, dans le but de perdre le pauvre esclave qu'Euphormion faisait mille plaisanteries irrévérentes sur le remède de Callion. Celui-ci, indigné, fait infliger une rude punition à Euphormion, et c'est Percas qui se charge du rôle de bourreau. Ce brusque changement dans le caractère de Percas, qui jusqu'alors avait paru bon et loyal, surprend à bon droit le lecteur, mais il fournit à Barclay l'occasion de parler de l'amitié, et du soin qu'il faut mettre à choisir les personnes avec lesquelles on se lie.

Euphormion saisit la première occasion qui se présente de s'enfuir de chez son maître; il parcourt l'Italie où il lui survient encore plusieurs aventures,

puis arrive dans une grande ville dans la description de laquelle on reconnaît le Paris du XVIIe siècle.

Tel est le rapide sommaire de la première partie d'*Euphormion;* il serait inutile de continuer cette analyse pour démontrer que l'œuvre de Barclay n'est autre chose qu'un roman. Que Barclay ait eu en vue des personnages de son temps, qu'il ait représenté les Jésuites par les Acigniani, [1] que Casina [2] soit cette Jacqueline de Bueil dont Tallemant des Réaux raconte l'historiette [3], et qui fut mariée sous de si singulières conditions à M. de Cessy; que des aventures réelles aient souvent, dans *Euphormion*, été mises sur le compte de personnages imaginaires, voilà qui est incontestable. En Espagne Montemajor dans sa *Diane*, en France la princesse de Conti dans les *Amours du grand Alcandre*, et les *Aventures de la cour de Perse*, d'Urfé dans l'*Astrée*, et bien d'autres encore avaient usé de ces sortes de travestissements. Patru raconte qu'ayant été faire une visite à *l'illustre* d'Urfé, il tâcha de se faire donner par lui la clé de son roman : « Tantôt, » dit-il, je lui demandais s'il était vrai qu'il fut » Céladon, que le grand Enric fut Henri-le-Grand, » et ainsi des autres personnages de ma connaissance.

[1] *Euphormionis Lusini sine Joannis Barclaii satyricon*, Lugd. Batavorum apud Elzevirios. Pars I. p. 31.

[2] Pars II, P. 149.

[3] *Historiettes de Tallemant des Réaux*, article : la comtesse de Moret, M. de Cessy.

» Il me répondait toujours que c'était bien peu que
» dix-neuf ans, pour me confier tant de secrets
» d'une si haute importance; car, ajoutait-il, il y
» a des princes et des princesses, il y a des rois et
» des reines qui montent sur notre théâtre, et je
» ne puis vous entretenir de leurs passions sans
» vous découvrir beaucoup de choses, dont peut-
» être à l'âge où vous êtes vous auriez peine à vous
» taire. »

Barclay, comme d'Urfé, s'est donc servi plus d'une fois d'anecdotes contemporaines; il y a dans son livre des allusions, mais non une allégorie perpétuelle. Barclay a, je le crois, voulu composer un roman dans le genre de l'*Ane d'or* et de la *Satire* de Pétrone, mais je ne pense pas qu'il ait songé à écrire sa propre histoire. Si, plus tard, il l'a laissé supposer, s'il s'est désigné lui-même sous le nom d'Euphormion, c'était un moyen de plus de piquer la curiosé, c'était donner à son livre l'attrait d'une énigme dont le mot devait intéresser l'esprit malicieux du public. Au XVIe et au XVIIe siècle point de romans pour ainsi dire dont on n'ait cherché l'interprétation satirique. *Télémaque* eut sa clé comme l'avaient eue auparavant *Gargantua* et *Pentagruel*. Ce qui prouve, du reste, que les principaux personnages introduits dans *Euphormion* ne sont pas fort reconnaissables, c'est que les interprétations out fort varié; ainsi tantôt dans Callion on a cru reconnaître Charles III, tantôt le duc de Guise, le héros des barri-

cades. Je ne prétends pas, d'ailleurs, que Barclay ne s'est point rappelé différents incidents de sa vie, qu'il n'a point fréquemment exprimé ses sentiments, ses sensations; tous les romanciers n'en sont-ils pas là? « Chaque âme un peu fine et sensible, dit » M. Sainte-Beuve, a en elle la matière d'un roman. » Avec une situation fondamentale qui est la nôtre, » situation qu'on déguise, qu'on dépayse légère- » ment dans ses accessoires, il y a moyen de s'in- » téresser à peindre comme pour des mémoires » confidentiels, et d'intéresser à notre émotion les » autres. »

Cette réflexion d'une extrême justesse lorsqu'il s'agit de productions telles que *René, Corinne*, *Volupté*, *Indiana,* est vraie encore lorsqu'il est question de fictions satiriques ou de romans à aventures; seulement, si l'on retrouve dans l'œuvre de l'écrivain quelque réminiscence de sa vie, c'est moins peut-être dans la situation fondamentale que dans les accessoires. Barclay a pu prêter ses pensées à Euphormion, il a pu même attribuer à son héros quelques épisodes à lui personnels, mais c'est surtout pour les détails qu'il semble avoir profité de ses souvenirs. Le magistrat suisse qui veut faire pendre Euphormion et qui exerce à la fois le métier de boucher [1], est un portrait d'après nature. L'estafier qui, à Vérone, sert à table César et Euphor-

[1] *Euphormionis satyricon*, Pars I, p. 84.

mion [1] et dont la mine rébarbative ôte l'appétit à ce dernier, est un bravo que Barclay a dû rencontrer quelque part. A propos de la figure patibulaire de cet étrange serviteur, César parle de mœurs féroces dont en Italie on a tout au plus conservé la mémoire. « Sachez qu'ici l'on tue pour un cheval, » pour la somme la plus modique, pour rien. La » vie de l'homme est à prix, on la marchande. » L'habitude de l'assassinat en a détruit l'infamie. » L'amitié, les liens du sang ne mettent pas à l'abri » des dangers. Un badinage, un regard jeté par une » fenêtre sont punis par un crime caché. Souvent » le poison vient en aide au fer. On se défait de » quelqu'un par la fumée d'une torche, par le per- » nicieux parfum d'une fleur, par l'acier d'un cou- » teau dont un tranchant découpe sans danger la » viande qu'on se destine et empoisonne le morceau » qu'on sert à son ennemi. Les haines sont éter- » nelles, malheur à qui se fie à un adversaire ré- » concilié. » [2]

L'Italie des Borgia n'était pas loin.

La satire dans *Euphormion* n'est pas la satire de Rabelais, mordante et dévergondée, audacieuse et cynique, c'est une satire érudite, élégante, courtoise, une satire de rhéteur, qui prend plus de soin du style que de souci de la pensée. Il y a peu de

[1] *Euphormionis satyricon*, pars I, p. 97.
[2] *Idem*, p. 99.

provocation à un rire franc dans *Euphormion*. Si Barclay s'attaque à la noblesse [1], s'il la montre déchue de ses vertus antiques, c'est sur le ton de l'amplification ; s'il plaisante les bourgeois qui s'affublent d'un titre usurpé, c'est seulement avec dédain, c'est sans cette ironie qui fait dire à Molière :

Je sais un paysan qu'on appelait gros Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

Barclay met-il en scène des médecins [2], ce ne sont point les plaisants aïeux de MM. Defonandrès, Macroton, et de tous les vivants docteurs de Molière. Ce n'est point leur côté ridicule qu'il saisit, les préoccupations théologiques empêchaient Barclay de voir ce que les médecins pouvaient alors avoir de risible. Il parle d'eux comme de gens dangereux que leurs études ont conduit au matérialisme, et voilà tout. Oh! que j'aime mieux Regnier s'écriant : [3]

Si j'eusse estudié
Jeune, laborieux, sur un banc à l'escole,
Galien, Hippocrate, ou Jason, ou Barthole,
Une cornette au col, debout dans un parquet,
A tort et à travers je vendrois mon caquet :

[1] Page 10 et suiv.
[2] *Euphormionis satyricon*, p. 50.
[3] Satire IV.

Ou bien tastant le pouls, le ventre et la poitrine,
J'aurais un beau teston [1] pour juger d'une urine,
Et me prenant au nez, loucher dans un bassin
Des ragoûts qu'un malade offre à son médecin;
En dire mon avis, former une ordonnance,
D'un rechappe s'il peut; puis d'une reverence
Contrefaire l'honneste et quand viendrois au point,
Dire, en serrant la main : Dame il n'en falloit point.

Cette rondeur gauloise, cette verve *primesautière*, ces expressions originales que tant de fois on admire chez les contemporains de Barclay, on ne peut guère s'attendre à les trouver au milieu d'un ouvrage écrit dans une langue morte. L'imagination de l'auteur s'est refroidie en se répandant dans le moule laissé par Apulée et par Pétrone; la périphrase, indispensable pour peindre des objets souvent inconnus aux anciens est venue maintes fois dans *Euphormion* se substituer malencontreusement à l'énergie du mot propre. Quant au style de Barclay on lui a reproché de n'être pas toujours très-pur. On lit à ce sujet dans le *Scaligerana* une observation qui elle-même aurait pu être exprimée avec plus d'élégance : « Il y » a un François qui a fait une satyre à l'imitation » de Pétrone, et *stylo Petroniano*, il y a bien des » fautes que tout le monde ne connaîtra pas, il y a » beaucoup de gallicismes. » [2]

Euphormion a été traduit ou plutôt imité en fran-

[1] Monnaie d'argent qui en 1580 valait 14 sols 6 deniers.
[2] Scaligerana, éd. Cologne, p. 46.

çais par Drouet de Maupertuis, (Anvers, 3 volumes in-12, M. D. CC. XI.) Cette piètre imitation, où presque tous les noms sont changés, ne contient pas même la matière de la première partie de l'œuvre de Barclay. *Euphormion* se compose de trois livres, le premier dédié à Jacques Ier, le second à Robert Cecil, et le troisième, qui est une apologie des deux premiers, à Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Ce qui, dans l'édition Elzevirienne de Leyde, porte le titre de quatrième partie, est la *Icon animorum*, dédié à Louis XIII. Cette production, où il est question de l'homme en général et des différents peuples du monde, a été traduite en français dans l'année 1625. Sous le titre de *Alitophili veritatis lacrymæ*, Morisot, de Dijon, a fait une suite à *Euphormion;* elle se trouve aussi dans l'édition de Leyde dont elle forme la cinquième partie.

Euphormion ne fut pas le seul ouvrage auquel Barclay travailla pendant son séjour à Londres. Il avait publié le traité de son père *de Potestate Papæ*, et se vit à ce sujet engagé dans une longue polémique. Dans ce traité les ultramontaiens étaient vivement attaqués, et Bellarmin, le pieux cardinal, répondit à ces agressions. Bellarmin était l'un des plus ardents champions des prérogatives de Rome. Il regardait le pape comme le monarque absolu de l'église universelle, le maître des rois, la source de toute juridiction ecclésiastique; suivant le prélat, le souverain Pontife était même au-dessus des conciles

généraux, et l'on devait traiter d'hérétiques ceux qui soutiennent que les princes n'ont pour les choses temporelles d'autre supérieur que Dieu. — Ce furent ces principes que Bellarmin exposa dans la réfutation du traité de *Potestate Papæ*, réfutation qui fut flétrie par le Parlement de Paris, et à laquelle Barcla y répliqua par un écrit intitulé : *Publicæ pro regibus et privatæ pro G. Barclaio parente vindiciæ*. Cet ouvrage attira à Barclay un nouvel antagoniste, Lheureux, qui eut plus recours aux injures qu'aux raisonnements, et qui finit par accuser son adversaire d'hérésie. Ces calomnies n'empêchèrent point le Pape Paul V de désirer voir Barclay à sa cour. Après avoir été envoyé par le roi d'Angleterre en ambassade au duc de Lorraine, après avoir encore voyagé dans plusieurs contrées, l'auteur d'*Euphormion* se rendit à Rome où sa réputation l'avait précédé. Il trouva dans cette ville d'illustres protecteurs, et de ce nombre fut le cardinal Maffeo Barberini, élu plus tard Pape sous le nom d'Urbain VIII. Grégoire XV ayant succédé à Paul V, la position de Barclay ne fut point changée par cet événement, et il continua à habiter Rome où il possédait un palais auquel attenait un vaste jardin. Dans ce jardin étaient les plus grands, pour mieux dire, les seuls plaisirs de Barclay; d'un caractère mélancolique, il fuyait les réunions bruyantes, et après avoir passé toute la matinée dans son cabinet de travail, il aimait le soir à cultiver des fleurs.

Barclay ne jouit pas longtemps de cette vie laborieuse et tranquille à la fois; il mourut de la pierre le 12 août 1621, la même année que son antagoniste Bellarmin. Barclay avait épousé une demoiselle de Bonnaire qui lui donna un fils. Ce fils, à qui Urbain VIII accorda des emplois et des bénéfices considérables, n'eut point de postérité.

Jean Barclay fut enterré dans l'église de Saint-Onuphre, à côté d'un autre mort qui l'efface, à côté du Tasse.

Noël d'Argonne, en racontant l'anecdote suivante, a donc dit à tort que Barclay avait été enseveli à Saint-Laurent: « La femme de Barclay, auteur de » l'*Argenis*, se considérait comme la femme d'un » demi-dieu, et ne croyait pas que personne au » monde fût comparable à son mari. Cela parut » bien après sa mort, car son héritier lui ayant fait » dresser un sépulcre avec son buste, dans l'église » de Saint-Laurent de Rome, à côté d'un tombeau » que le cardinal Barberini avait consacré à la mé- » moire de son précepteur Bernard Guilelmi, » Mme Barclay en fut si indignée qu'elle fit démolir » le sépulcre, et apporta le buste chez elle, disant » que les cendres d'un si galant homme que M. Bar- » clay ne reposeraient jamais bien auprès de ce » vilain pédant. » [1]

[1] Mélanges d'histoire et de littérature, par Vigneul Marville. (Noël d'Argonne), p. 18.

J'ai déjà indiqué la plupart des productions de Barclay; il laissa encore un ouvrage de controverse *Paræneseis ad Sectarios;* un récit de la Conspiration des poudres, *Conspiratio Anglicana;* deux livres de poésies fort médiocres, *Poematum libri duo,* et enfin *Argenis*. En se rendant en Italie, Barclay avait remis le manuscrit de ce roman à Peiresc, président du parlement d'Aix, et l'un des hommes les plus érudits de l'époque. Peiresc publia cette œuvre peu après la mort de son ami. Le succès d'*Argenis* fut immense. Marcassais, Duryer, Delongue, l'abbé Josse et Savin firent passer dans notre langue ce roman qu'on traduisit et qu'on lut dans toute l'Europe. *Argenis* était un des livres favoris du cardinal de Richelieu, soit que le ministre se plût aux réflexions politiques de Barclay, soit tout simplement que l'auteur de *Myrame* s'intéressât aux aventures de Poliarque.

On a prétendu qu'*Argenis* contenait de nombreuses allusions aux troubles qui agitèrent le régne du dernier Valois, que Méléandre était Henri III, Lycogène, le duc de Guise; Radirobane, le roi d'Espagne; Poliarque, Henri IV; [1] mais ces assertions ne semblent pas fondées; *Argenis* n'est qu'un roman où l'érudition n'est pas toujours à sa place, et dont des réflexions qui n'ont plus rien de neuf pour nous,

[1] V. l'édition Elzevirienne de Leyde. *Io. Barclai Argenis. Editio novissima cum clave.*

embarrassent trop souvent l'action. « Cet ouvrage, » dit une biographie, offre de l'étendue dans le plan, » de la noblesse et de la variété dans les caractères, » de la vivacité dans les images et vaut beaucoup » mieux qu'*Euphormion*. » Je ne saurais m'associer à ces éloges qui paraissent donnés au hasard. Il y a dans *Argenis* des invraisemblances qu'on ne trouve pas dans *Euphormion ;* c'est un long imbroglio dans le genre du *Caloandre* de Marini ; les situations forcées y abondent, et quant aux caractères, s'ils ont de la variété, ils manquent de vérité. Le roi de Sicile, Méléandre est calqué sur tous les rois des romans de chevalerie, c'est un homme faible et d'un esprit plus que borné. Polyarque, le prince des Gaules, est un type extravagant de chevalier errant. Il aime Argenis, et au lieu de la demander tout bonnement à Méléandre qui eut été très-flatté d'une telle alliance, il se déguise en fille pour pénétrer auprès d'Argenis. La révolte du traître Lycogène vient interrompre cette comédie ; Polyarque saisit une épée et met les factieux en fuite. Après un tel exploit il ne fallait plus songer à jouer le rôle de demoiselle d'honneur ; aussi le prince gaulois quitte la cour, et l'honnête Méléandre croit devoir son salut à Pallas. Cependant Polyarque veut revoir Argenis, il revient près d'elle couvert de son armure, et Méléandre a la bonhomie de ne pas le reconnaître. Lycogène, pourtant, n'a pas renoncé à ses coupables projets, mais ses partisans sont mis encore une fois

en déroute par Polyarque, et Lycogène envoie des ambassadeurs pour traiter de la paix. Les ambassadeurs veulent tuer Polyarque et l'accusent ensuite d'avoir lui-même attenté à leur vie. Polyarque est obligé de fuir; il rencontre un autre chercheur d'aventures, c'est Radirobane, prince de la Mauritanie. Radirobane s'éprend à son tour d'une belle passion pour Argenis; un troisième prétendant arrive, c'est le roi de Sardaigne. Tous deux font les plus belles prouesses. Pendant ce temps, Polyarque qui s'est embarqué, se rend maître d'un vaisseau de pirates. Il y trouve des diamants que ceux-ci ont volé à la reine de Mauritanie, et va les lui remettre. Après d'innombrables aventures Polyarque revient en Sicile, on découvre très à propos que Radirobane est fils de Méléandre, et que par conséquent Argenis est sa sœur, il ne peut donc plus penser à épouser cette princesse dont la main est enfin accordée à l'heureux Polyarque.

Ce roman, raconté par un poète comme l'Arioste, pourrait être une charmante production. Narré avec naïveté par un vieux trouvère il aurait du prix, écrit par un savant tel que Barclay, il est parfois ennuyeux. Nous sourions quand nous voyons dans les épopées chevaleresques l'étrange géographie que s'étaient faite nos anciens romanciers, nous nous amusons du Charlemagne des *quatre fils Aymon*, pauvre empereur perpétuellement joué par Maugis. Tout cela est dit avec une bonne foi malicieuse, une ignorance qui ont leurs charmes. Dans *Argenis* l'igno-

rance et la bonne foi ont disparu, et les anachronismes, les invraisemblances qu'elles auraient fait excuser, n'attestent plus qu'un manque de goût.

Argenis n'est pas cependant une œuvre sans mérite ; les défauts de Barclay sont souvent ceux de son temps, et le plus grand tort de cet écrivain fut sans doute d'employer la langue latine. En se produisant dans l'idiome des érudits, ses pensées durent perdre de leur spontanéité, de leur grâce ; là où il les aurait fallu naturelles et sans apprêt, elles se revêtirent de formes savantes et péniblement travaillées. On ne peut, du reste, refuser à Barclay une grande richesse d'imagination ; un coloris brillant. *Euphormion,* s'il était traduit, pourrait encore prétendre à quelque succès. Les mœurs de l'époque se reflètent d'une manière originale dans ce roman où, sous les draperies antiques, on aperçoit bien vite le pourpoint de buffle et la cuirasse damasquinée du XVIIe siècle.

Barclay me paraît un de ces hommes auxquels on ne doit pas élever de statue, mais dont il faut au moins conserver la silhouette.

LE COMTE DE TRESSAN.

Le comte de Tressan n'est pas né en Lorraine, mais le séjour qu'il fit dans nos contrées, ses relations avec plusieurs des personnages dont il a été question dans ce volume, m'ont engagé à lui consacrer quelques pages. Sans ces motifs, j'aurais probablement été peu tenté d'écrire la notice suivante. Tressan n'est pas un de ces hommes qui dépasse de beaucoup la foule, qu'il y a profit à étudier.

Tressan n'a guère laissé dans l'histoire des lettres plus de traces que Boufflers, leur réputation à tous deux est celle d'écrivains aimables et légers ; tous deux pourtant visèrent à la science, Tressan au commencement de sa carrière, Boufflers à la fin de la

sienne. Tressan finit presque comme Boufflers avait débuté. Ni l'un ni l'autre, du reste, n'ont pu acquérir une célébrité scientifique : *Jehan de Saintré* a fait oublier le physicien, comme le petit conte d'*Aline* a fait oublier le métaphysien, et les auteurs de ces deux jolis opuscules continuent la lignée des Hamilton et des Chaulieu.

Louis-Élisabeth de la Vergne, comte de Tressan, naquit le 5 octobre 1705, dans le palais épiscopal du Mans, dont son oncle était évêque. La famille de Tressan, originaire du Languedoc, avait une grande ancienneté, et lorsque le futur abréviateur d'*Amadis* eût terminé, au collége Louis-le-Grand, des études qu'il avait commencé au collége de La Flèche, plusieurs de ses parents lui facilitèrent l'entrée de la cour. Une de ses tantes, la duchesse de Ventadour, était gouvernante de Louis XV, et Tressan dut à cette circonstance de se voir admis dans l'intimité du jeune roi.

Plus tard, Tressan fut accueilli dans la société du Palais-Royal, il y vit Chaulieu, Fontenelle, Montesquieu, Moncrif, Gentil-Bernard, Nollet, le président Hénault et Voltaire. — « Que ne dois-je pas au » grand homme que nous avons perdu — disait » Tressan lors de sa réception à l'Académie fran- » çaise. — Combien de fois, dans mon adolescence, » M. de Voltaire ne quitta-t-il pas cette lyre et cette » trompette éclatante, qui déjà l'immortalisaient, » pour placer ma jeune et faible main sur une flûte

» champêtre ou pour lui apprendre à se servir de la
» plume d'Hamilton. »

L'influence de Nollet fut sensible aussi sur Tressan, il s'adonna avec ardeur à l'étude de la physique, et ne négligea point toutefois les connaissances indispensables à la carrière des armes. Entré d'abord dans le régiment du roi, il passa, en 1723, dans celui du régent, avec le brevet de mestre-de-camp.

Soit qu'il voulût arracher son neveu aux sociétés philosophiques, soit que le jeune mestre-de-camp imitât la conduite de ce brillant Galaor, dont un jour il devait conter les galantes aventures, l'évêque du Mans désira éloigner Tressan de Paris, et le fit attacher à M. de Bissy, qui se rendait en ambassade à Rome.

Tressan fut rappelé à Paris par la mort de sa mère et de son oncle, mais il ne fit pas un long séjour dans cette ville. La guerre ayant éclaté en 1733, il accompagna le duc de Noailles comme aide-de-camp, assista au siége de Kehl, se distingua à l'attaque des lignes d'Eslingen et fut blessé devant Philipsbourg le jour où Berwick trouva cette mort glorieuse qui fit dire à Villars : — Il a toujours été plus heureux que moi !

Pendant la campagne de 1735, le maréchal de Belle-Isle témoigna une grande confiance à Tressan qui, à la paix, fut nommé brigadier et enseigne de la compagnie écossaise des gardes-du-corps. La mort

de l'empereur Charles VI fut le signal d'une nouvelle guerre, qui valut à Tressan le grade de maréchal-de-camp. Il servit avec ce grade aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes et fit le siége de Tournay sous les ordres de Louis XV. Il se trouva à la bataille de Fontenoy en qualité d'aide-de-camp du roi et de lieutenant des gardes, reçut deux blessures dans cette glorieuse journée, et contribua à la déroute de la colonne anglaise, qui n'avait pas encore été entamée quand la maison du roi marcha sur elle. — Vous m'avez bien servi, dit Louis XV à Tressan, que ferai-je pour vous? — Sire, je supplie le roi de m'accorder de le servir toute ma vie en ligne, suivant mon grade. — Je vous reconnais bien là et je vous le promets. — Quelques malheureuses chansons, on le verra bientôt, firent oublier au roi cette promesse.

En 1745, Tressan fut l'un des officiers généraux que la France se proposait d'envoyer à l'aventureux Charles Édouard; mais cette expédition toute chevaleresque ne s'effectua pas, et Tressan resta chargé du commandement de l'armée des côtes de la Manche. Ce fut durant cette époque de sa vie qu'il s'occupa d'un traité dans lequel il expliqua le premier les principaux phénomènes de l'électricité, ouvrage qui le fit recevoir membre de l'Académie des sciences et de la Société royale de Londres. Ce fut encore dans ce temps que Tressan entretint de fréquentes relations avec Le Sage qui s'était retiré à Boulogne chez son fils le chanoine. Le grand romancier touchait alors

à la fin de sa carrière; il ne se ranimait, ne prenait du sentiment, de la force, qu'à mesure que le soleil approchait du méridien; dès que l'astre penchait vers son déclin, la vivacité d'esprit, l'activité des sens diminuaient chez le vieillard, et à la chute de la nuit il tombait dans une sorte de léthargie dont on n'essayait pas même de le tirer. Tressan faisait habituellement ses visites à Le Sage dans le moment où celui-ci retrouvait la lucidité de son intelligence. « Je ne pouvais, dit l'abréviateur d'*Amadis*, con-
» templer sans attendrissement ce vieillard estimable
» qui conservait la gaîté, l'urbanité de ses beaux
» ans, quelquefois même l'imagination de l'auteur du
» *Diable boiteux* et de *Turcaret;* mais un jour
» étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec
» douleur que la conversation commençait à res-
» sembler à la dernière homélie de l'archevêque de
» Grenade, et je me retirai. » Le Sage était fort sourd, et sur sa table il avait un cornet dont il ne se servait que lorsqu'il prévoyait un entretien intéressant; ce cornet qui souvent demeurait immobile, Tressan eut le plaisir de le trouver toujours en action durant ses visites. Ces rapports entre le père de *Gil Blas* et le grand seigneur bel esprit furent interrompus par la mort du premier aux obsèques duquel Tressan *se fit un honneur d'assister* avec ses principaux officiers. [1] On aime à voir rendre cet

[1] Ces détails sont extraits d'une lettre de Tressan.

hommage à l'inimitable romancier; tous ses contemporains ne furent pas justes à son égard; on se rappelle la froide et courte notice que Voltaire écrivit sur lui dans le siècle de Louis XIV.

En 1750, Tressan fut nommé gouverneur de Toul et de la Lorraine française. Tressan était caustique sous une enveloppe doucereuse; Boufflers le comparait à une guêpe qui se noie dans le miel. Il composa sur quelques dames de la cour de France des couplets qui lui attirèrent la disgrâce de Louis-XV, et la guerre s'étant rallumée, il ne fut point compris dans les promotions qui eurent lieu.

Frédéric II essaya alors de s'attacher Tressan. Celui-ci n'était pas doué des qualités qui font les grands généraux, mais il portait un beau nom, il avait combattu en brave gentilhomme, il jouissait d'une réputation de science, d'esprit et d'amabilité, faite pour plaire au roi de Prusse, qui se rappelait sans doute les vers de Voltaire:

Tressan, l'un des grands favoris
Du dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond des jardins de Cypris,
Sans peine, et par la main des ris
Vous cueillez ce laurier durable
Qu'à peine un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché
Arrache en se donnant au diable.

Vous rendez les amants jaloux,
Les auteurs vont être en alarmes,
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'amour a versés sur vous.

Tressan, comment pouvez-vous faire,
Pour mettre si facilement,
Les neuf pucelles dans Cythère
En leur donnant votre enjoûment?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prêtez-moi votre main légère;
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je peux tout au plus vous chanter,
Mais les dieux vous ont fait pour plaire.

La réponse de Tressan au roi de Prusse fut noble et simple : — Je suis français, je me dois au roi mon maître et à ma patrie, vous ne m'honoreriez plus de votre estime si je cessais de leur être fidèle.

Le bon Stanislas chercha par sa faveur à consoler Tressan; il l'appela à la petite cour de Lunéville et lui donna le titre de grand-maréchal. L'ex-roi de Pologne aimait à s'entourer d'hommes distingués et de femmes spirituelles : le prince de Beauveau, le prince de Beauffremont, Mme de Lenoncourt, la marquise du Châtelet, Saint-Lambert, la marquise de Boufflers et son fils le chevalier formaient une pléiade où Tressan méritait de se voir accueilli.

Ce fut à son instigation que Stanislas créa l'Académie de Nancy. Tressan y prononça un discours qui

faillit lui nuire dans l'esprit du roi de Pologne. Le Père Menout, confesseur de Stanislas, dénonça à son pénitent ce discours comme renfermant des idées trop philosophiques, et le prince adressa quelques reproches à son favori. On prétend que Tressan lui répondit : Sire, je vous prie de vous ressouvenir qu'il y avait trois mille moines à la procession de la Ligue, et pas un philosophe. — Si Tressan eût vécu quelques années de plus, il aurait vu les philosophes mêlés à des scènes plus terribles que celles de la Ligue.

Une comédie de Palissot, *le Cercle*, donna à Tressan l'occasion de montrer de nouveau toute sa sympathie pour la Nouvelle Ecole; dans une longue lettre à Stanislas il dépeignit l'auteur de cette pièce comme un homme odieux. Le zèle que Tressan montra dans cette occasion et à propos de la comédie des *Philosophes*, ne sembla pas cependant suffisant à d'Alembert. Celui-ci eût voulu que Palissot fût exclu de l'Académie, et il témoigna un long ressentiment de ce que Tressan n'eût pas fait accorder cette satisfaction à la coterie voltairienne. [1]

Si Tressan persécuta l'un des rares auteurs comiques qu'ait produit la Lorraine, comme par compensation, il favorisa les débuts de l'excellent acteur dont Napoléon souhaitait les bonnes manières à ses courtisans. Ce fut à l'âge de sept ans que Fleury

[1] Voir la notice sur Palissot.

joua devant Stanislas, auquel le comte de Tressan le conduisit après la représentation. Grâce à sa gentillesse et aussi à son introducteur, le petit comédien fut embrassé par le roi de Pologne et par la marquise de Boufflers, la reine de la petite cour de Nancy. Cette cour, Tressan dut la quitter pour aller occuper les fonctions de gouverneur de Bitche; mais ayant été privé, sous le ministère Choiseuil, de son traitement de lieutenant-général, il revint près de Stanislas et habita Nancy jusqu'à la mort du roi de Pologne.

Contrarié dans sa première inclination, Tressan s'était marié assez tard; de cette union il avait eu plusieurs enfants, et la gêne dans laquelle il se trouva après la mort de son bienfaiteur, lui imposa de cruelles privations. Guidé par des motifs d'économie, il se retira dans une petite propriété qu'il avait acquise à Nogent-l'Artaud, et y vécut avec assez de philosophie, cherchant des occupations dans la littérature, et quand la goutte le lui permettait, des distractions dans la culture d'un petit jardin.

Lorsqu'il eut terminé l'éducation de ses enfants, Tressan vint s'établir à Paris, puis il se retira à Franconville, dans la vallée de Montmorency, où il travailla pour la bibliothèque des romans, à laquelle il donna les *extraits de romans de chevalerie* qui lui ont valu sa réputation. Tressan a décrit dans d'assez jolis vers le calme de son existence à Franconville, calme aiguillonné cependant par l'impression que fit

sur l'esprit du vieillard une certaine Fanchon, laquelle, dans la pièce dont il s'agit, finit par occuper la première place.

Tranquille en cette solitude,
Je passe de paisibles nuits;
Je reprends le matin mon travail sans étude;
Le parfum de mes fleurs chasse au loin les ennuis;
Je vois le soir de vrais amis
Et m'endors sans inquiétude.

Souvent conduite par les ris,
De fleurs nouvellement écloses,
La petite Fanchon orne mes cheveux gris,
Et me laisse cueillir sur ses lèvres de roses
Un baiser innocent tel que ceux que Cypris
Reçoit pour les rendre à son fils.

Que tu me plais heureuse enfance!
Ni le désir ni même la pudeur
N'impriment encore la rougeur
Sur ce front de douze ans où règne l'innocence.

Fanchon met toute sa décence
A marcher les pieds en dehors,
A ne point déranger son corps
Quand elle fait la révérence.
Cependant déjà Fanchon pense...
Par mille petits soins charmants
Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de plaire,
Qu'elle en a le désir, qu'elle voudrait tout faire
Pour être utile à tous moments.

On a beaucoup reproché aux poètes, nos contemporains, d'avoir un genre presque semblable. Ce reproche eut été bien mieux mérité par les faiseurs de bouquets à Cloris du XVIIIe siècle. Tous pour ainsi dire offrent le calque de Voltaire. Depuis Boufflers jusqu'à Robespierre, qui fit de mauvais madrigaux avant de faire des lois sanglantes, on n'entend que l'écho affaibli des poésies légères du patriarche de Ferney. — Un seul poète, peut-être, marche seul, on l'écoute à peine, il meurt calomnié, pauvre et fou : c'est Gilbert.

Tressan, on a pu le voir, tourne les petits vers aussi bien que les autres beaux esprits de son siècle, c'est de la grâce, du laisser-aller, c'est de cette poésie de courte haleine, que l'on rencontre volontiers de temps en temps et qui contraste avec les poésies un peu ambitieuses et quelquefois visant trop au génie de notre époque. Tout alors était matière à une épigramme ou à un compliment rimé. Si Tressan envoie un chat à Mlle ***, il accompagne ce présent d'un madrigal.

Belle Eglé vous aimez les chats,
On les accuse d'être ingrats,
Avec beaucoup d'esprit ils ont l'humeur légère ;
Mais des gens avec qui l'on vit
L'on prend beaucoup à ce qu'on dit.
Aimable Eglé s'il veut vous plaire,
Le chat auprès de vous gardera son esprit
Et changera son caractère.

Tressan, en revenant de souper chez une dame, fait une chute sur la glace, ce petit accident lui fournit tout de suite le sujet de huit vers :

Le destin dans la balance
A mis le bien et les maux,
Et tous ceux qu'il me dispense
Me paraissent bien égaux.
Le jeu, la cour, la disgrâce
M'ont frappé de mille coups,
Hier je tombai sur la glace
Mais j'avais soupé chez vous.

Imbu comme il l'était de l'esprit de son temps, Tressan ne pouvait fidèlement analyser les romans de chevalerie. Les traits caractéristiques sont justement ceux qu'il s'est appliqué à faire disparaître; son travail n'avait point de but sérieux, son intention était seulement de plaire à ses lecteurs, et pour y réussir, il devait agir comme Letourneur avec Shakspeare, comme Rivarol avec Dante.

Qu'eussent dit les lecteurs de la *Bibliothèque des Romans*, si on leur eût présenté le véritable *Jehan de Saintré?* Il eût froissé toutes les idées reçues sur la chevalerie française. Quoi! ce gentil chevalier finit par dévoiler devant toute la cour l'inconstance et les amours de la dame des Belles Cousines? Un tel dénouement avait épouvanté Tressan, aussi l'a-t-il modifié sans scrupule.

Dans son extrait, Tressan en maints endroits, a

aussi substitué l'esprit du XVIIIe siècle à l'esprit du XVe siècle, il a mis la manière et l'afféterie où était la naïveté et la grosse malice, il a fait de tous les personnages du vieux roman des personnages de son époque. Le docteur Hue eut été digne d'être le médecin de Mme de Pompadour : « le docteur Hue » n'était point semblable aux médecins de son temps, » qui presque tous affectaient un maintien grave et » un air sentencieux. Loin de porter des lunettes » sur le nez pour paraître avoir affaibli ses yeux par » l'étude, les siens étaient riants, spirituels et quel- » quefois lorgneurs ; quoique véritablement profond » dans son art, Messire Hue n'affectait point un » triste savoir avec ses malades. Il était plutôt oc- » cupé de leur plaire que de leur imposer. Connais- » sant toutes les petites tracasseries de la cour, il « les en amusait ; plus mystérieux que secret, c'était » en ayant l'air de faire une confidence qu'il embel- » lissait l'histoire du jour : courant sans cesse après » l'épigramme, il eût été mécontent de lui s'il n'eût » pas mêlé quelques bons mots dans ses consulta- » tions, et s'il eût écrit une ordonnance pour une » jolie femme sans lui tenir quelques propos ga- » lants, etc. »

Ce portrait est agréablement tracé sans doute, mais il nous transporte en plein règne de Louis XV, le maistre Hue du vieux roman n'est qu'un *très suffisant médecin et philosophe*, qu'un homme grave qui trouve que les *espérits naturels respondants au*

cœur de la dame de Belles Cousines, *sont opillez*[1]. Le docteur Hue de Tressan fait, lui, une consultation passablement leste et dont on ne trouve point de traces dans l'ouvrage original. Ce n'est pas la seule fois que Tressan a donné aux œuvres du moyen-âge ce dévergondage à demi voilé que l'on appelait alors une galanterie aimable, et qui, au dire de La Harpe, prête *par la décence de l'expression une grâce nouvelle aux images de la volupté*[2].

Le *Jehan de Saintré* de Tressan est joli comme roman du XVIIIe siècle, mais il n'offre qu'un bien pâle reflet de l'œuvre d'Anthoine de la Sale. Cette œuvre est l'une des plus originales que puisse nous offrir la littérature du moyen-âge. La chevalerie finit par y être sacrifiée à un rustre de moine. Ainsi que l'a dit avec raison M. J. Quicherat, ce livre commence comme la *Cyropédie* et finit comme un conte de Boccace. Peut-être du reste faut-il reconnaître aussi dans *Jehan de Saintré* l'inspiration railleuse de Louis XI qui avait la chevalerie en horreur. M. Quicherat remarque que la première édition du *petit Jehan de Saintré* est datée du château de Genappe, en Brabant, le 25 septembre 1459; or, dans ce château demeurait alors le futur Louis XI, il se plaisait, comme on le sait, — et les *Cent Nouvelles-Nouvel-*

[1] *Chronique du petit Jehan de Saintré*, page 225 de l'édition Gosselin.

[2] Laharpe, t. XIV du Cours de littérature.

les en font foi — à entendre narrer de bons contes. On peut donc penser qu'Anthoine de la Sale reçut ses conseils et donna à sa composition un dénouement différent de celui qu'il avait d'abord projeté. [1]

Tel que Tressan le refit, le *petit Jehan de Saintré* obtint un grand succès. Il parut pour la première fois dans la *Bibliothèque des Romans* (Janvier 1780), à la suite de l'analyse de l'*Enfer de Dante*, par Rivarol, qui adressa à Tressan ce quatrain très-médiocre :

Peintre charmant des Amadis,
Lire ma prose et puis la tienne,
C'est pour une âme bien chrétienne
Après l'enfer le paradis.

Il est doux, disait à propos de ces vers le directeur de la *Bibliothèque des Romans, il est doux de voir couronner l'ouvrage du goût par la main des grâces!*

Ces lignes sur *Jehan de Saintré* peuvent, je le crois, s'appliquer aux divers extraits de Tressan. Il les écrivit tous d'après le même système, supprimant hardiment ce qui aurait pu choquer ses contemporains. « Nous avions, dit à ce sujet Charles Nodier, » nous avions nos chroniques et nos romans de » chevalerie, mais ces respectables truchements du » moyen-âge parlaient une langue surannée que

[1] Voyez la *Bibliothèque de l'École de Chartres*, t. IV, p. 584.

» personne n'était plus capable d'entendre, et les
» chevaliers de la Table ronde attendirent, pour
» obtenir à l'œil de bœuf quelque chose de l'accueil
» empressé auquel ils avaient été accoutumés par
» Charlemagne, [1] qu'un introducteur coquet eût
» substitué l'habit français à leur lourde armure de
» fer et le talon rouge à leurs bruyants éperons.
» Les personnages ainsi accoutrés par M. de Tres-
» san ressemblèrent à peu près à leur type héroïque
» et naïf comme la lanterne du clown dans le *Songe*
» *d'une Nuit d'été* ressemble au clair de la lune [2]. »

Dans la révolution romantique de 1829, les chevaliers de Tressan ont été aussi hués que les bergers de Florian. On fut injuste comme dans toute révolution, et l'on ne fit pas assez la part du temps où vécut l'abréviateur d'*Amadis*. La nouvelle école, en cherchant à ranimer le moyen-âge, employa des couleurs différentes mais souvent aussi fausses que celles de Tressan; les scènes et les romans prétendus historiques qui furent alors publiés, œuvres faites à la hâte, et sur lesquelles on avait étendu une légère couche d'érudition, tous ces truants, ces malandrins, ces écoliers, parlant une espèce de patois, jurant à chaque mot par Monseigneur Saint-Jacques, vidant des hanaps et chantant sans ver-

[1] Prise à la lettre, cette phrase serait fort inexacte; les romans du cycle de *la Table Ronde* n'ayant rien de commun avec ceux du cycle de Charlemagne.

[2] Ch. Nodier, *du fantastique*.

gogne dans de sales clapiers, tous ces livres prônés à leur naissance, tous ces personnages qui un instant avaient paru pleins de vie, nous semblent maintenant plus passés, plus vieillis que les paladins un peu damerets de la *Bibliothèque des Romans*. *La chronique de Charles IX* et *Notre-Dame de Paris* sont les seules productions de la littérature moyen-âge qui aient survécu, et encore il faut avouer que dans *Notre-Dame de Paris*, plus d'un chapitre a fâcheusement subi l'influence de la mode.

Quoique le nombre des analyses de Tressan soit assez considérable, plusieurs de nos plus curieux romans n'ont point été modernés par lui. Ainsi *la chanson de Roncevaux* ne paraît pas lui avoir été connue, il a cherché à suppléer cet antique poëme par quelques couplets, d'une facture assez française et toute militaire, c'est le seul mérite de ces couplets qui ne rappellent en rien l'espèce de Bardit, composé sur le neveu de Charlemagne, on en jugera par ce fragment :

Soldats Français, chantons Roland,
De son pays il fut la gloire,
Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

Roland étant petit garçon,
Faisait souvent pleurer sa mère;
Il était vif et polisson :
Tant mieux, disait Monsieur son père,

A la force il joint la valeur,
Nous en ferons un militaire,
Mauvaise tête avec bon cœur,
C'est pour réussir à la guerre.

Soldats Français, etc., etc.

Tressan traduisit aussi le *Roland de l'Arioste;* il fit cette traduction en six mois, aussi n'est-elle pas bonne. Ce fut cependant son principal titre lorsqu'il se présenta à l'Académie française, ce fut du moins celui de ses ouvrages sur lequel l'abbé Delille, alors président de l'Académie, appuya le plus. L'*Abrégé d'Amadis*, de *Gérard de Nevers*, de *Jehan de Saintré*, d'*Huon de Bordeaux*, dont le sujet a inspiré un joli poëme à Wieland, et une admirable musique à Weber, me semblent pourtant bien supérieurs à la traduction de *Roland*. Du reste, Tressan avait une triple excuse, son âge, la goutte, la difficulté de faire passer dans la prose française la grâce harmonieuse des octaves italiennes.

Tressan avait pris au sérieux la profession d'homme de lettres, l'Académie française était devenue son bâton de maréchal, aussi apprit-il sa nomination avec bonheur. Sa joie fut d'autant plus vive qu'il pouvait redouter un échec. Avec son humeur satirique il s'était fait plus d'un ennemi parmi les quarante, il se rappelait surtout certaine épigramme décochée jadis au duc de Nivernois. Celui-ci toutefois vota pour notre auteur, et Tressan étant allé

le remercier, le spirituel duc lui dit en le reconduisant : « Monsieur le comte, vous voyez qu'en » vieillissant on perd la mémoire. »

Tressan, dans le désir de suivre assidûment les séances de l'Académie, vint se fixer à Paris dans l'année de sa réception, en 1781. Il mourut en 1783, des suites d'une chute qu'il avait faite en revenant de St.-Leu.

Les dernières pensées de Tressan furent pour sa famille qu'il recommanda aux bontés du roi... Un seul des enfants de notre romancier a laissé quelques traces. Durant la révolution il voyagea en Angleterre et en Russie. Rentré en France il publia le *Chevalier Robert*, ouvrage posthume de son père, une traduction des sermons de Hugues Blaire et quelques autres productions. Cet écrivain, connu sous le nom d'abbé de Tressan, mourut en 1809.

PIERRE GRINGORE.

A la fin du XIVe siecle les représentations dramatiques se divisaient déjà en trois branches. On avait les *mystères* joués par les *Confrères de la Passion*, les *Moralités* jouées par les *Confrères de la Bazoche*, et les *Sotties* jouées par les *Enfants Sans-Souci*. [1] Cette congrégation joyeuse se forma sous le

[1] On trouve cette phrase inconcevable dans une histoire récente du Théâtre français :

« Après les troubadours et les balladins employés dans les divertissements de Charles V, Charles VI, Charles VII et Louis XI, on vit s'établir des pélerins revenant des croisades lesquels, comme on sait, pour exciter la charité des peuples, représentèrent les mystères de la religion. » Ce n'est pas tout à fait ainsi que les

règne de Charles VI. Elle eut bientôt ses lettres-patentes, son organisation hiérarchique, son chef nommé le *Prince des sots,* son costume à capuchon orné d'oreilles d'ânes, et ses représentations aux halles.[1] Des parades composèrent d'abord le répertoire de cette nouvelle confrérie, ensuite elle obtint la permission de représenter des farces et des moralités. Un peu plus tard elle triompha des confrères de la Passion et des confrères de la Bazoche, et put faire hardiment crier l'annonce de son spectacle dans les rues de Paris :

Sots lunatiques, sots étourdis, sots sages,
Sots de villes, sots de châteaux, de villages,
Sots rassotéz, sots nyais, sots subtils,
Sots amoureux, sots privés, sots sauvages,
Sots vieux, nouveaulx, et sots de tous les ages,
Sots barbares, estranges et gentils,
Sots raisonnables, sots pervers, sots retifs,
Votre prince sans nulles intervalles
Le mardi gras jouera ses jeux aux halles.

choses se passèrent. Quand Charles V monta sur le trône il y avait plus d'un siècle qu'il n'existait plus de troubadours, mais en eut-il existé encore, il est probable qu'ils n'auraient pu amuser ni Charles V ni ses successeurs, attendu que lesdits troubadours ne s'exprimaient pas en français mais en langue d'oc. Il me semble aussi très-difficile que des pélerins soient revenus des croisades après Louis XI, c'est-à-dire en 1483, c'est-à-dire plus de deux cents ans après la dernière expédition de saint Louis. Ces bons pélerins avaient peut-être rencontré la Fontaine de Jouvence ou découvert le secret du comte de Saint-Germain.

[1] *Analectabiblion*, t. Ier, p. 258.

Au commencement du XVIe siécle les Enfants sans soucy atteignirent au plus haut point de leurs succès; ils virent alors Louis XII assister à leur représentation, et purent se flatter d'exercer une espèce de mission politique. A cette époque cette confrérie comptait Clément Marot au nombre de ses acteurs, et avait à sa tête Jean Marchant, Jean du Pontalais et Pierre Gringore ou Gringoire. Jean Marchant était maître juré charpentier et ne se chargeait probablement que des détails qui concernait son métier. Jean du Pontalais remplissait à la fois les fonctions d'auteur et d'acteur. « Il y a bien peu de gens de » notre temps, écrit Bonaventure Desperiers dans » ses *contes et joyeux devis*, [1] qui n'aient ouï par- » ler de maître Jean Pontalais, duquel la mémoire » n'est pas encore vieille, ne des rencontres, brocards » et sornettes qu'il faisoit et disoit; ne des beaux » jeux qu'il jouoit, ne comment il mit sa bosse » contre celle d'un cardinal en lui montrant que » deux montagnes se rencontroient bien en dépit » du commun dire. » Un jour ce facétieux personnage faisait battre le tambour devant l'église Saint-Eustache et annonçait ainsi la représentation des Enfants sans soucy. Le curé de la paroisse prêchait et le bruit de la caisse couvrait la voix du prêtre. Impatienté, celui-ci s'écrie: qu'on aille faire taire ce tambour; mais personne ne bougeant, il descend de

[1] Nouvelle XXXII.

la chaire et court à Pontalais : — Qui vous a fait si hardi de tambouriner pendant que je prêche ? — Et vous, qui vous a fait si hardi, répond le comédien, de prêcher pendant que je tambourine ? Justement irrité de cette insolence, le prédicateur perce la peau du tambour et regagne l'église ; Pontalais ramasse la caisse, suit le curé *et s'en va le coiffer comme d'un chapeau albanois, le lui affublant du côté qui était rompu.*

Quant à Gringore il fut l'un des principaux acteurs et des meilleurs poëtes des Enfants sans soucy. Il ne composa pas seulement, d'ailleurs, des moralités et des sotties, il écrivit encore un grand nombre d'autres ouvrages, et l'on peut s'étonner que, dans *son Tableau de la poésie française au XVIe siècle,* M. Sainte-Beuve ne lui ait pas consacré une page. Gringore ne méritait pas un si complet dédain. Je ne songe pas du reste à entreprendre une de ces réhabilitations comme l'on en a tant faites de nos jours ; je ne pense pas à creuser et à orner une niche pour le pauvre vieux poëte. Je me contenterai de rassembler sur lui des détails disséminés dans divers ouvrages.

Gringore naquit dans la seconde partie du XVe siècle, et probablement dans la terre de Ferrières, diocèse de Toul. En adressant son livre des *Folles entreprises* à noble et puissant seigneur sire Pierre de Ferrières, chevalier, seigneur baron dudit lieu, Gringore s'exprime ainsi :

. . . . . mes prédécesseurs
De sa maison ont été serviteurs,
Lesquels je veuil ensuivre si je puis,
Car son sujet et son serviteur suis.
. . . . . .
Son homme suis qui de tout mon pouvoir
Le veuil servir et faire mon debvoir.

Il paraît que Gringore passa sa jeunesse à parcourir la France ; un peu comme les vieux trouvères, il séjournait dans le manoir où sa gaîté l'avait fait bien accueillir, se hâtait de quitter le châtelain inhospitalier qu'il n'avait pu dérider, s'en allait composant des vers, réjouissant telle ville par des couplets, dans telle autre donnant une parade.

Dès l'année 1500, Gringore avait rencontré Paris sur sa route. A cette date il y publia le *Château d'amours*. Ce titre seul indique une de ces compositions allégoriques dont la vogue dura si longtemps. On aurait pu espérer que Gringore ne se ferait pas l'imitateur de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung ; son éducation avait été négligée, il dit quelque part :

Je n'ai degré en nulle faculté.

Ce défaut d'instruction première aurait dû, ce semble, détourner Gringore de la voie où depuis près de deux siècles Bel-Accueil attirait tous les rimeurs français. Il n'en fut pas ainsi. Gringore, s'il mena la vie des trouvères, n'eut pas leur naïveté.

Villon lui avait donné un bon exemple, mais Villon ne fit pas école, sa poésie était trop franche, trop nette pour plaire à un public au goût affadi. Les vers d'un filou qui avait failli être pendu ne pouvaient charmer des gentilshommes *La belle Heaulmière* semblait un personnage bien abject aux lecteurs qui s'étaient intéressés aux aventures de *Doulce mercy*, de *Cœur d'amour épris* et de son page *Vif désir*. L'influence du roman de *la Rose* existait encore, et elle devait reverbérer plus tard jusqu'au-delà des Alpes, jusques sur l'*Adone* de Marini. Cette influence, Gringore la subit; les vertus et les vices personnifiés encombrent la plupart des écrits de Gringore, où apparaît aussi un perpétuel besoin de moraliser. *Tout par raison, raison partout, partout raison* était la devise de notre poète, et à partir du *Château d'amour* il chercha à s'y montrer fidèle à sa manière.

Un voyageur revient du *Château d'amour*, un autre voyageur s'y rend; le premier triste, découragé, fait un récit peu séduisant de ce qu'il a trouvé au but de son voyage; le second n'ajoute pas foi à ces paroles, il les regarde comme inspirées par une humeur maussade et mysanthropique, plein d'espérance et de joie, il se remet en chemin d'un pied alerte, arrive au Château d'amour et y trouve la perte de son repos, puis de sa vie.

En 1502 Gringore écrivit deux mystères, l'un fut joué au Châtelet lors de *l'entrée de M. le légat*,

l'autre fut donné pour *l'entrée de M. l'archiduc.* Un troisième mystère, également de Gringore, fut représenté l'année suivante pour *l'entrée de la reine.*

En 1504 Gringore publia les *Abuz du monde,* ouvrage tantôt dialogué, tantôt narratif, où il fait une vive satire de tous les états. Femmes, chevaliers, artisans, médecins, marchands, personne n'est épargné dans ce livre, si ce n'est le bon Louis XII. C'est *Entendement* qui conseilla à Gringore d'écrire les *Abuz du monde* et de les présenter à Jacques d'Estouteville, prévôt de Paris. Entendement donna là un bon conseil au poète, car d'Estouteville présenta à son tour l'auteur au roi. Dans les *Abuz du monde,* le lorrain ne se fait connaître que par un acrostiche. Il agit de la même manière dans les *Folles entreprises* dédiées, en 1505, à Pierre de Ferrières. Cet ouvrage, dont l'inspiration est à peu près la même que celle des *Abuz du monde,* où rois, prêtres, magistrats, chevaliers sont fort mal menés, n'offre aussi le nom de Gringore que dans quelques vers :

Grands et petits ce livre en gré prenez,
Rangez ces mots à vostre entendement,
Joyeulzement les fautes reprenez,
Notez que j'ai composé simplement,
Graces en rend à Dieu dévotement,
Ou j'ay recours en composant tout œuvre,
Rememorant que sans lui nullement,
Entendement choces offusquées n'euvre.

Par suite du conseil qu'Entendement avait donné à Gringore, celui-ci se trouva bientôt chargé d'un nouvel emploi. Au XVIe siécle le gouvernement ne pouvait faire couver l'esprit public par les larges ailes de journaux tout dévoués. Il avait parfois à son service des routiers, des tards venus, mais non d'imperturbables journalistes, ces condottieri de notre civilisation. Alors comme aujourd'hui les rois avaient besoin, cependant, d'inoculer à la nation certaines idées, de lui insinuer la manière dont elle devait juger un évènement, de l'agiter, de la calmer, de préparer le peuple à ne pas crier trop haut au voleur! quand la main rapace du fisc viendrait retourner ses pauvres poches. Seulement dans ces temps là on ne désirait pas jeter de la glace sur le cœur bouillant de France, on cherchait à susciter ses passions belliqueuses, et si on demandait de nouveaux impôts c'est que l'on voulait, bannière déployée, franchir encore une fois ces Alpes où Brennus avait passé, où devait passer Bonaparte.

Pour disposer le peuple en faveur d'une nouvelle entreprise, Louis XII paraît avoir recouru à une influence littéraire; il ne put se servir de cette goutte d'eau dont la chute incessante rongerait le granit, de la presse quotidienne, mais il employa les pamphets. Dans son livre des *Folles entreprises*, Gringore avait ainsi parlé des prétentions de Louis XII au royaume de Naples:

Ainsi donc à bonne intention
Le roy Loys que Dieu veuille garder,
A entreprins de vouloir posséder
Le royaulme qui lui appartenoit,
Car par raizon le droit titre en tenoit.

Ces vers et le patronage de Jacques d'Estouteville recommandèrent probablement le poète à l'attention du roi. Soudain nous voyons Gringore renoncer à son travail de prédilection, aux poèmes moraux. D'une plume dorée sans doute par de mystérieuses largesses, il écrit divers ouvrages politiques, il publie coup sur coup : *Entreprise de Venise avec les citez, chasteaux, forteresses, et places que usurpent les Venitiens; l'Espoir de la Paix*, et enfin le *Cerf des Cerfs*, mauvaise allégorie ayant pour titre un mauvais calembourg. C'était le pape qui s'intitule : *Servus servorum Dei*, que Gringore eut en vue dans cette dernière publication. Bientôt il fut plus hardi encore, comme s'il eut connu le précepte classique :

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

il cessa de raconter les démêlés de Louis XII et de Jules II pour les transporter audacieusement sur le théâtre des Enfants sans soucy, pour couvrir aux yeux du peuple la thiare romaine d'un ridicule bonnet à oreilles d'âne. Philippe-le-Bel avait fait jouer une parade où Boniface VIII paraissait sous la peau

d'un renard; un mardi gras, le souverain pontife qui se fit représenter étendant sur les Bolonnais, non une main qui bénit, mais un bras qui menace, le grand et ambitieux pape qui faisait revivre les prétentions de Grégoire VII, Jules II, fut ridiculisé aux halles dans une mordante sottie; il y parut sous le nom de *Mère Sotte* et sous les traits de Gringore.

Dans cette outrecuidante satire on entendit Mère sotte débiter ces vers :

Le temporel veuil acquerir
Et faire mon renom fleurir :
Ha! brief velà mon entreprise
Je me dis Mère sainte Eglise;
Je maudis, j'anathématise,
Mais sous l'habit pour ma devise,
Porte l'habit de Mère Sotte,
Bien scay qu'on dit que je radotte
Et que suis folle en ma vieillesse.

Sotte commune (le peuple de France) disait hardiment dans cette parade :

Afin que chascun le cas note,
Ce n'est pas mère saincte Eglise
Qui nous fait guerre, sans feintise,
Ce n'est que nostre Mère sotte.

Ailleurs *sotte commune* s'écriait :

Et que ay-je à faire la guerre
Et que à la chaire de saint Pierre
Soit assis un fol ou un sage.

On finissait par reconnaître que Mère Sotte n'était pas la véritable Eglise, et autour d'elle s'élevait un cri menaçant :

Punir la fault de son forfait,
Car elle fut posée de fait
En sa chaire par symonie.

Cette sottie fut suivie d'une moralité qui est encore une satire dialoguée. Les personnages sont : *peuple français*, *peuple italique*, *l'homme obstiné* (Jules II), *Symonie*, *Hypocrisie*, *Pugnicion divine et demerite*. Peuple français et peuple italique se querellent et s'accusent mutuellement des maux de la guerre. Arrive l'homme obstiné qui persiste dans ses résolutions. Pugnicion divine vient le menacer, mais au lieu d'écouter ses avertissements il se met à chanter le vin de Candie. Symonie et Hypocrisie paraissent alors et débitent des vers fort peu édifiants. A la fin elles semblent se corriger, l'homme obstiné seul ne s'amende pas, et les deux peuples se plaignent également de lui à Pugnicion divine. La dernière partie de ce jeu se composait d'une farce assez gaillarde et dont je ne veux pas essayer de donner l'analyse.

Voilà la représentation qui eut lieu à Paris en 1511. — Il y avait alors 27 ans que Luther était né.

On s'étonnera peut-être que le bon Louis XII,

qu'un roi très-chrétien ait toléré ces sacriléges parades. Il fit plus que les tolérer, elles furent, à ce qu'il paraît, jouées par ordre. Du reste Gringore n'avait pas non plus épargné Louis XII. Il était dans la sottie représenté par le prince des sots, et l'on reconnaissait la personnification de sa campagne en Italie dans le général d'Enfance, celui-ci arrivait en criant :

Hou ! hou ! men, men papa tetet !
Du lolo ! au cheval fondu.....

Louis XII avait, d'ailleurs, des tolérances que les rois constitutionnels ne tiennent pas souvent à imiter. « Il permit les théâtres libres, dit Claude de » Seyssel, et voulut que sur iceux on jouât libre- » ment les abus qui se commettaient tant à sa cour » comme en son royaulme. » Comme on lui proposait de punir des comédiens qui l'avaient violemment attaqué : « Non, répondit-il, laissons les faire, ils » pourront nous apprendre des vérités utiles que » nous ne saurions pas autrement ; je leur donne » toute liberté pourvu qu'ils respectent l'honneur » des dames. »

Gringore donna encore quelques œuvres dramatiques. Il composa trois nouveaux mystères dont l'un fut joué en 1514 pour l'entrée à Paris de la reine Marie d'Angleterre. On regarde aussi Gringore comme l'auteur d'une sottie que j'analiserai en peu de mots.

Le Monde ouvre la scène et se plaint d'être fatigué. Abus lui conseille de prendre un peu de repos. Le monde suit cet avis et s'endort. Abus profite de ce sommeil pour appeler *sot Dissolu, sot Glorieux, sot Corrompu*, *sot Trompeur, sot Ignorant* et *sotte Folle*. Ces divers personnages imaginent de faire un nouveau monde. — De quelle qualité voulez-vous qu'il soit? — leur demande Abus.

SOT DISSOLU.

Chaut.

SOT GLORIEUX.

Froid.

SOT CORROMPU.

Sec.

SOT TROMPEUR.

Humide.

SOT IGNORANT.

Pluvieux.

SOTTE FOLLE.

Il n'en sera rien, je le veulx
A tous vents toujours variable.

On convient que l'on prendra *Confusion* pour fondement et qu'ensuite chacun fera un pilier à sa guise. On veut d'abord mettre *Dévotion* pour pilier, mais on est obligé de la remplacer par *Hypocrisie*. Il en

est de même pour *Chasteté* à laquelle on substitue *Ribauderie*, pour *Obédience* et pour *Oraison*, auxquelles on supplée par *Apostasie* et par *Lubricité*.

Noblesse ne peut non plus servir, mais on emploie avec succès *Lâcheté*. On pose ensuite *Robance* au lieu d'*Humilité*, *Pilherie* et *Avarice* au lieu de *Libéralité*.

On achève, toujours de la même manière, la construction du nouveau monde, par malheur les sots en se disputant l'amour de Sotte folle font crouler tout l'édifice. Ils se plaignent à Abus, celui-ci leur attribue à eux seuls l'accident qui est arrivé et les rejette dans le sein de la confusion.

Le vieux monde se réveille, moralise sur ce qui vient de se passer, et termine la pièce par ces vers :

Seigneurs et Dames de la ronde
Si en rien nous avons forfaict,
Pardonnez-nous, car nul meffaict
Ne pretendons ne faiz, ne diz ;
A Dieu qui vous doint paradis.
Deo gratias.

Les autres ouvrages de Gringore sont comme cette sottie écrits dans un but moral, mais la morale du poëte se compose souvent de lieux communs et s'exprime quelquefois un peu librement. Sous le titre de : *Les cent nouveaux proverbes dorés*, il donna

des maximes en stances de sept vers ; sous celui de *Dits et autorités des sages philosophes*, il se montra le précurseur de Pibrac, en publiant des quatrains dont il attribue la pensée, à tort et à travers, tantôt à Ovide, tantôt à Virgile, ici à Tobie, là à Juvénal ou à Salomon. Voici un de ces quatrains :

Qui bien se mire bien se voit,
Qui bien se voit bien se cognoit,
Qui bien se cognoit peu se prise,
Qui peu se prise, sage est.

Gringore s'était illustré dans le rôle de *Mère sotte*, et ce fut sous le titre de *Fantaisie de Mère sotte* qu'il fit paraître *plusieurs belles histoires moralisées*.

Un autre ouvrage du même genre est intitulé les *Menus propos* imprimés en 1522. Dans ces *Menus propos* on trouve pêle mêle, des pensées sur divers sujets, des allégories sur la chasse du cerf, sur celle du sanglier, des traductions de psaumes, d'hymnes, tels que le *Vexilla Regis*, de la prose de Pâques, des vers sur l'amour. Le tout finit par le testament de Lucifer qui marie ses filles. Il veut que *Présomption* soit unie aux jeunes gens, *Curiosité* aux femmes, *Adulation* aux courtisans, *Opiniâtreté* aux ignorants, *Rapine* aux gens de robe, *Simonie* aux gens d'église. Pour *Luxure* il ne lui cherche point d'époux, il est sûre qu'elle se tirera bien d'affaire, il veut d'ailleurs qu'elle soit commune à tous les

états. — Un siècle après Gringore, Milton mariait la Mort et le Péché, mais c'était un homme de génie qui signait à ce bizarre contrat de mariage.

Dans les *Menus propos* Gringore se qualifie pour la première fois de *héraut d'armes de illustre très-haut, très-puissant prince Anthoine, par la grâce de Dieu, duc de Calabre, Lorraine et Bar, comte de Provence et Vaudémont*. Il est probable que ce fut à sa qualité de héraut d'armes, et non à un fief, comme le prétend la *Biographie universelle*, que Gringore dut de porter le surnom de Vaudemont. Tout en critiquant les courtisans dans ses *Menus propos*, Gringore l'était lui-même; il y disait :

Je n'ay desir cette cour despriser,
Car je m'en voy assez favoriser
Et bien traiter par grace liberalle;
Cinq fils de roys ensemble deviser
Je y voy souvent et pour autoriser,
Palais royaulx, une princesse affable
Seur du preux duc de Bourbon, connetable
Du très chretien et puissant roy François.

La princesse dont Gringore parle dans ces vers était Renée de Bourbon, duchesse de Lorraine. Ce fut pour elle que Gringore composa les *Heures de Notre-Dame*, il y joignit *plusieurs belles oraisons et rondeaux contemplatifs* [1]. Ce livre fut publié en

[1] C'est dans l'épître dédicatoire des *Heures de Notre-Dame* que notre poète écrit son nom Gringoire.

Lorraine, et Gringore voulut obtenir la permission de le faire aussi imprimer à Paris; il s'adressa donc au Parlement qui en référa à la Sorbonne. Elle décréta, le 26 août 1525, que les *Heures de Notre-Dame* ne seraient point imprimées en France, et à la fois défendit toute traduction de la Bible comme chose très-pernicieuse. — Il n'y avait pas bien longtemps alors qu'un moine s'était écrié en chaire : « On a trouvé une nouvelle langue que l'on appelle » grecque. Il faut s'en garantir avec soin. Cette » langue enfante toutes les hérésies. Je vois dans » les mains de certaines personnes un livre écrit » dans cette langue. On le nomme *Nouveau Testa-* » *ment;* c'est un livre plein de ronces et de vi- » pères. » [1]

Gringore composa encore deux autres ouvrages dévots, les *Chants royaulx figurés moralement sur les mystères miraculeux de N. S. Jesus-Christ* et la *Paraphrase et dévote exposition sur les tres pretieulx et notables psaumes du royal prophète David, non sans cause dits penitentiels.*

Si j'avais suivi un ordre chronologique dans l'indication des nombreuses œuvres de Gringore, j'aurais déjà dû citer les *Feintises du monde qui règne,* de même qu'une autre production de notre auteur

Je, ton servant, nommé Pierre *Gringoire*,
dict Vaudémont, heraut d'armes a pris
Plaisir d'écrire un livre de haut prix.

[1] Sainte-Foix, Essais sur Paris.

les *Notables enseignements, adages et proverbes* qui sont encore un recueil de sentences.

Un acrostiche prouve que le *Château de Labour*, attribué quelquefois à Octavien de Saint-Gelais, appartient réellement à Gringore.

Graces rend au haut Createur
Regnant en triomphe haultaine,
Invoquant le povre pescheur
Nourry en la gloire mondaine;
Gardien de nature humaine,
Omnipotent, plein de noblesse,
Resplendissant en haut domaine,
Estendant sur nous sa largesce.

Un jeune marié, après les joies de la lune de miel, se voit assailli par mille soucis que l'auteur ne manque pas de personnifier, heureusement *Raison* vient avec *Entendement* aider le jeune homme dans sa lutte contre *Desesperance* et *Desconfort*. *Tromperie* feint d'être la sagesse, et grâce à son déguisement elle va triompher du nouvel époux. Heureusement *Raison* revient à son secours en amenant comme auxiliaires, *Bon cœur*, *Bonne volonté* et *Talent de bien faire*. Ces estimables personnages conduisent le jeune homme au *Château de Labours*, dont *Soin* et *Cure* sa femme sont portiers. On ouvre au voyageur, mais à condition qu'il va contracter des engagements envers les seigneurs de l'endroit, *Travail* et *Peine*; il y consent, on le mène

au lieu du travail, et il trouve dans ses occupations un bonheur qu'auparavant il avait cherché en vain, et dont sa femme s'efforce, mais inutilement, à l'empêcher de profiter.

Voilà encore bien des allégories, c'était le défaut du siècle, et ce défaut on le remarquera longtemps après Gringore. On le retrouvera à la plus belle époque de notre littérature. Chapelain n'a-t-il pas expliqué dans une curieuse préface quel était le sens allégorique de son malheureux poème ? Le *Lutrin* ne nous offre-t-il pas la personnification de la Religion et de la Discorde ? Enfin ne voyons-nous pas dans la *Henriade* le portrait de l'Envie :

Là, git la sombre envie à l'œil livide et louche
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche...

Dans les *Contredits du Prince des sots, autrement dit Songe creux*[1] Gringore, suivant son habitude, a encore écrit avec une intention morale, il a eu pour but de mettre un jeune homme en état de choisir une carrière, mais il plaide si bien le *pro* et le *contra* que ce livre ne pourrait guère inspirer que de l'indécision. On trouve dans les *Contredits* quelques vers assez bien tournés :

Il fut jadis une femme de nom,
Qui répondit assez notablement,

[1] On a aussi attribué à Gringore : *Maître Aliboron qui de tout se mêle*, la *Complainte de la cité chrétienne*, le *Blason des hérétiques*, et l'*Epistre de Cloreinde à Reghinus*.

Quand on s'enquist de son intention,
Si son enfant seroit riche ou sçavant.
Elle reprit : le sçavoir est fort gent;
Mais qui riche est c'est chose encor plus forte,
Car onc ne vis qu'un riche plein d'argent
Fust attendant un sage homme à la porte ;
On voit toujours les gens sages requerre
Les riches gens et non pas au contraire.
Par quoy mon fils sans de ce plus enquerre
Riche sera ; si riche le puis faire.

Dans les *Contredits* comme dans presque tous ses ouvrages, Gringore se montre peu partisan du mariage. Songe Creux dit de sa femme :

Treize deniers l'ai achetée,
Mais, par ma foi c'est trop vendu :
Qui pour le prix me l'a baillée,
Que par son cou fust-il pendu.

Ailleurs Gringore écrit ces vers ;

L'œuvre d'hymen tu veux parfaire,
Mal t'en viendra c'est chose claire :
Crois que gens mariés ont tous
Plus d'un tracas, plus d'une affaire ;
Mieux vaut dire : Que dois-je faire ?
Que dire : Las ! que ferons-nous ?

On ne sait, du reste, si le poëte s'exprimait ainsi par expérience ou si des préventions injustes l'engagèrent à rester célibataire. Peut-être après avoir longtemps médit des femmes, finit-il par prononcer le oui

solennel. *La Complainte du trop tard marié* que l'on trouve dans les œuvres de Gringore semble une espèce de palinodie :

S'il y a des femmes rebelles,
Mauvaises, despites, feulonnes,
Il en est de douces, de belles,
Propres, gentes, frisques, mignonnes,
Qui sont gracieuses et bonnes ;
Toutes sont néez sous un signe,
Heureux est qui bien y assigne.
. . . . . .
Gallans, plaignez le temps perdu,
Mariez-vous si serez sages,
Trouvé me suis bien esperdu
. . . . . .
Car marié me suis trop tard.

On le voit, on n'a pour ainsi dire point de détails sur les dernières années de Gringore. On ne sait même pas positivement où il mourut. On prétend cependant que ce fut à Paris.

Aujourd'hui les œuvres de Gringore sont oubliées. Il a cependant eu l'honneur de poser devant un grand poète. Mais ce grand poète, en le jetant au milieu d'une brillante fiction, l'a animé de la même vie romanesque qu'il donnait à Esmeralda et à Claude Frollo. Le Gringoire de *Notre-Dame de Paris* n'a guère que l'esprit moraliseur et que le nom du rimeur lorrain.

PHILIPPE DE VIGNEULLE.

Metz entourée de coteaux riants, de terres fertiles que parcourent la Seille et la Moselle, assise au confluent de ces deux rivières, ayant dans l'une d'elles un de ces chemins qui, suivant l'expression de Pascal, marchent et portent où l'on veut aller, un chemin qui, entre les délicieux paysages qu'Ausone essaya de décrire, va gagner le Rhin, Metz dut à sa position d'être pour les Romains un agréable séjour, une cité importante, et au moyen-âge une forte ville libre. Elle a conservé comme quelques souvenirs de son passé : ces rues droites devenant tout à coup tortueuses, ces sombres maisons accolant leurs faîtes crénelées à de neuves et élégantes corniches, ces groupes de masures résistant à l'envahissement des

quais, ces places garnies d'arcades ogivales, tout cela rappelle l'ancienne république; mais ce reste du moyen-âge qui se débat çà et là contre le goût moderne, qui recule devant les magasins à riches étalages et se retire vers les quartiers hauts de la ville; ce reste du moyen-âge, traqué par l'alignement, cessera bientôt de donner à Metz un aspect original. Lorsque l'équerre et le badigeon se seront promenés partout, on saura encore néanmoins où retrouver la vieille cité, où la retrouver avec ses abbayes, ses fêtes, ses guerres, ses mœurs, toute son existence d'autrefois, depuis les petites nouvelles, les petits scandales du jour jusqu'aux troubles qui l'agitèrent, jusqu'aux événements qui menacèrent sa liberté. Et ces troubles, ces événements furent nombreux, variés. Metz vivant de sa propre vie, exposée à la convoitise de puissants voisins, a une histoire animée, dramatique presqu'autant que l'histoire d'une république italienne. Chose étrange! sa constitution même rappelle celle de Florence au moyen-âge, et chacune des deux républiques finit par un homme de la même trempe. Strozzi se tue après avoir écrit ce vers de Virgile, ce souhait qui ne fut pas exaucé :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,

Androuin Roucel ne veut pas survivre à l'indépendance de sa patrie, et a, dit-on, recours au poignard.

Malheureusement si l'on voulait comparer l'état

littéraire de Metz à celui de Florence, on ne pourrait plus signaler entre les deux cités cette analogie qui peut-être existe pour leur histoire politique. Metz n'eut pas ce que Florence eut tant, elle fut privée de ces écrivains éminents dont le génie illumine le passé, poétise d'un vif reflet les événements des temps anciens et attire tous les regards sur une contrée. Dans ce lointain où Florence voit briller l'un des plus grands hommes du moyen-âge, Dante, c'est à peine si Metz distingue Gauthier, l'auteur oublié de l'*Image du monde.*[1] Au lieu de Boccace et de Villani, elle a seulement Philippe de Vigneulle. Chez lui point d'étude, point d'art; en écrivant ses nouvelles, il n'impose point de règles à une langue indécise et vacillante, il ne fait pas une œuvre vraiment littéraire, il n'est pas un grand prosateur comme Boccace, il est tout simplement un conteur quelquefois spirituel et le plus souvent grossier. Il n'est pas historien comme Villani. Il ne cherche à calquer ni Tacite, ni Salluste, ni Tite-Live, il n'est qu'un chroniqueur. Si, du reste, ce chroniqueur eut voulu juger les choses de haut, écrire une histoire réelle, il ne nous aurait pas conservé une image aussi exacte de l'existence des Messins au moyen-âge; il n'aurait pas osé rapporter mille anecdotes, mille détails, espèces de *faits divers* du temps, qui précisément donnent de la vie, du mouvement, de la variété à ses

[1] Voir l'appendice placé à la suite de cette notice.

récits, et nous aident à reconstruire la vieille ville qu'on démolit chaque jour.

Philippe de Vigneulle ne s'est pas oublié dans sa chronique; il y a consigné sur lui assez de particularités pour que l'on puisse aisément se faire son biographe, et en outre il a écrit ses mémoires. Un de nos amis, M. Henri Michelant, qui a bien voulu nous fournir de nombreux renseignements pour cette notice, se propose de publier ce dernier ouvrage. Le chroniqueur y raconte longuement et humblement sa généalogie : « Je veulx, dit-il, escripre de ma » nativité et de quelles gens je suis extrait et venus, » affin que ceulx qui vanront après moy ne se or- » gueillissent de leur généalogie et de leurs anciens » parans, mais en toute humilités, ils veulent vivre » comme ils ont fait cens voulloir prendre plus grand » estat sinon doncques que leur office ou pratique » le requier, laquelle chose, ils pourront ce or- » gueillir. »

Après ce modeste préambule, Philippe nous apprend qu'il naquit un vendredi du mois de juin 1472, à Vigneulle, village dont il prit le nom. Son père, paysan assez à l'aise, s'appelait Jean Gérard, et sa mère Maigui : « C'estoit une des belle jonne femme » pour une petite femme que l'on sceust trouver » en tout le pays et qui scavoit le mieux dire et se » faisoit aimer de jantil et de villain et n'y avoit de » femme on pays qui mieux sceust chanter et estoit » toutte joyeuse et toutte plaisante. »

Philippe eut pour parrain un cordonnier, Jehan de Vigneulle, et pour marraine une *notable dame* de Metz, dame Laurette Chapelle. Cette dernière avait un fils qui se nommait Philippe, et voulut que ce nom fut donné à son filleul.

« Je fus nourris de mon père et mère bien hon-
» nestement cellon leur estat, dit le chroniqueur,
» et fus bien aymé d'iceulx comme plusieurs fois me
» l'ont monstrés. Puis quand je devins grandellet
» me menaierent à l'escolle à villaige pour seulle-
» ment aprandre un peu à escrire, car il me amoie
» tant qu'ils ne me laissoit aller loing d'eux dont ce
» me poise, car j'aimaisse mieulx qu'ils m'eussent
» fait aprandre. »

Philippe un peu plus tard fut envoyé à St.-Martin devant Metz; mais au bout d'un an la mort de sa mère le rappela à Vigneulle où il ne tarda pas à être témoin du mariage de son père avec une femme âgée et bien différente de la gentille Maigui. Après avoir été placé dans diverses maisons, Philippe fut mis chez un des amans [1] de Metz pour y *apprendre le stille*. Cet aman nommé Jennat de Hannonville était un homme dur et avare; il avait pour gouvernante une allemande encore plus acariâtre et plus revêche que lui. Vigneulle eut un jour une rixe avec cette gouvernante, la blessa d'un coup de pelle à feu, se vit

[1] Les amans étaient des notaires; ils avaient été établis en 1197 par l'évêque Berthold ou Bertram.

pour cette action expulsé de chez son maître, et demanda alors l'hospitalité à une de ses sœurs qui habitait Metz où elle avait épousé Jennat, sergent des Treize. Ce fut chez elle qu'il conçut le projet de *s'en aller un peu juer par le païs*, projet qui n'obtint nullement l'assentiment de son père. Pour empêcher son fils de mettre ses desseins à exécution, Gérard le laissa sans aucun argent. Cette rigueur ne découragea cependant pas le jeune homme, il s'était procuré une petite somme, partie en récitant des psaumes, et décida un homme marié nommé Collin à s'en aller avec lui chercher les aventures. Philippe dessina son portrait, le joignit à une lettre d'adieu adressée à son père, laissa le tout à Vigneulle dans sa huche, et partit en société de son compagnon, le dimanche de la Trinité 1486.[1] Les deux voyageurs échappèrent à toutes les poursuites, passèrent par les Vosges, gagnèrent Bâle, traversèrent la Suisse en implorant plus d'une fois la pitié des âmes charitables et arrivèrent à Genève. Là, Collin sentant sa curiosité plus que rassasiée, ne voulut pas aller plus loin et se décida à revenir à Metz. Quant à Philippe il entra au service d'un chanoine qui, remarquant en lui du goût pour le dessin, voulut lui faire apprendre l'orfévrerie; mais Philippe ne pouvait être reçu comme apprenti que

[1] Vigneulle a raconté ses voyages dans sa *Chronique* et dans sa *Vie*. Les détails ne sont pas toujours les mêmes dans les deux récits. On a cru devoir suivre le second.

s'il prenait l'engagement de demeurer plus d'un an à Genève, et l'Italie l'attirait trop fortement pour qu'il songeât à enchaîner longtemps sa liberté. Il fit la connaissance d'un clerc de Bourges qui se rendait à Rome, résolut de l'accompagner, fit ses adieux au chanoine, reçut de lui quatre ducats, franchit le Mont-Cenis en compagnie du Berrichon, vit avec lui Verceil, Pavie, Modène, Bologne, Florence, et enfin atteignit à la ville objet de ses désirs. A Rome, Philippe se mit au service d'un jeune gentilhomme de Lausanne, lequel était roi d'armes du duc de Calabre, et s'en retournait à Naples. Le roi d'armes ayant été cassé de son office, Philippe s'attacha à un autre gentilhomme dont il reçut mille mauvais traitements. Ayant enfin obtenu son congé, il fut placé chez le *sonateur* ou joueur de rebec du prince de Tarente, fils du roi de Naples, et resta avec lui pendant trois ans: « lesquels durant, dit-il, je vis plusieurs merveilles; car peu » souvent nous arrestions nous en ung lieu, sinon » toujours aller et venir en plusieurs parts par le » royaulme comme en Callaibre, en Pouille, en » Abruze, en terre de Labour, en Beausilicquaite, » auquel pays j'ai hanté et vu plusieurs villes et cités » et choces merveilleuses et estranges. »

En 1489 Vigneulle éprouva un remords un peu tardif d'avoir quitté son père et se détermina à revenir à Metz. Justement à cette époque le roi de Naples envoyait en cadeau à Charles VIII de France

dix-huit beaux chevaux de la Pouille tout caparaçonnés. Philippe offrit ses services au gentilhomme qui devait les conduire, et fut chargé du soin d'un cheval. Cet entretien lui fut payé à raison d'un carlin par jour; il fit du reste la route à pied et elle était longue. La petite caravane remonta l'Italie et entra en France par le Mont-Cenis. On apprit à Lyon que Charles VIII était en Touraine et le convoi dut prendre le chemin de cette province. Philippe étant arrivé au terme où il s'était engagé à conduire le cheval, demanda son congé, mais on le lui refusa; il se vit donc contraint de recourir à la fuite, il passa par Mâcon, Châlons-sur-Saône, Beaune, Dijon, Langres et arriva en Lorraine. Ce pays était loin d'être calme; il était en guerre avec Metz et de plus ravagé par des bandes au service de Crantz et de Bassompierre. Ces circonstances donnaient des inquiétudes à Philippe qui avait en outre à cheminer à travers une contrée désolée par les inondations. Il réussit à tromper les Lorrains en se donnant pour un *Savoisien;* il allait, leur disait-il, en pélerinage à Sainte-Barbe, et arriva sans trop d'encombres à Metz où il fut tendrement reçu par son père.

Peu après son retour le jeune aventurier se mit à apprendre le commerce de draperie et chausseterie chez un marchand qui avait nom Dediet Baillat; il fit ensuite avec son patron un voyage d'affaires à Mayence, à Francfort et dans les Flandres. Philippe

était à peine revenu à Metz lorsqu'une dangereuse maladie exila de la ville un grand nombre de ses habitants ; il se décida à se réfugier à Vigneulle chez son père. La paix venait d'être conclue avec la Lorraine, tout paraissait tranquille, et Gérard, que les troubles avaient momentanément éloigné de son village, avait cru pouvoir y retourner sans danger. On va voir qu'il se trompait. Ici se présente dans la vie de notre chroniqueur un épisode singulier, un véritable chapitre de roman. Nous ne chercherons pas à trop abréger le récit du bon chaussetier.

A Vigneulle, Philippe prit du bon temps; il était amoureux d'Ysabellin, fille de Jehan le Sairte, maire de Lessy; il espérait bientôt l'épouser, et en attendant qu'il put se reposer de ses voyages dans une bonne existence bourgeoise, *il s'en allait hantant les festes et aultres esbattements et prenant joyeuses recréations*. Au milieu des plaisirs Philippe n'oublia pas cependant qu'en revenant d'Italie il s'était promis de faire un voyage au *glorieux saint Nicolas* et à *Madame sainte Barbe*. Le 2 novembre 1490 il se mit donc en chemin à pied pour accomplir son pélerinage, et revint le lendemain soir à Vigneulle. Un vieillard, fermier de Gérard, s'était marié le jour même, et Philippe trouva tout en joie dans la maison paternelle. Après le souper on voulut danser, on pria Philippe de jouer un peu de son rebec. Il y consentit quoiqu'il fût très-las et qu'il eut les pieds endoloris par de grosses ampoules. On lui permit enfin

de gagner son lit où il pensait d'autant mieux reposer que la nuit précédente il n'avait pu fermer l'œil, un enfant qui accompagnait un pélerin n'ayant cessé de crier et *braire*.

Cette nuit ne devait pas s'écouler comme Philippe l'avait supposé. Quelques-uns de ces soudards qui devenaient des brigands lorsque l'on était en temps de paix, avaient promis à deux hommes d'armes de leur livrer Jean Gérard et son fils dont on pourrait avoir une bonne rançon. L'un de ces soudards, Picanat, qui, deux ans plus tard, fut pendu à Metz, pénétra vers une heure du matin dans la maison de Gérard; il s'y glissa par un trou qu'il avait pratiqué dans le mur à l'aide d'un coutre de charrue. Une fois dans la maison Picanat alla ouvrir à ses compagnons, puis tous ensemble, la dague au poing, entourèrent le lit sur lequel Gérard était étendu. Réveillé subitement, celui-ci pousse un grand cri et veut tenter de résister; sa femme vient à son aide et tombe rudement atteinte à la tête; Philippe s'efforce aussi de défendre son père, mais pour toute arme il n'a qu'un bâton, et en détournant une épée qui menace Gérard, il se fait à la main une profonde entaille. Il est saisi et entraîné par les brigands.

Son père gisait demi-nu sur la terre gelée, une plaie large ensanglantait ses doigts; la peau de son front abattue par un coup de rapière tombait sur ses yeux, et il venait d'être foulé aux pieds par le cheval d'un des deux hommes d'armes qui au dehors

attendaient le succès de l'expédition. L'un de ces hommes d'armes s'appelait le Loherain, et avant la guerre avait habité Metz; l'autre se nommait Grégoire et appartenait au seigneur de Bassompierre; ils étaient suivis d'un page, et ce fut en croupe de ce dernier qu'on plaça le pauvre Gérard.

L'hiver était très-rigoureux, un âpre vent de bise soufflait, et Philippe couvert seulement d'une chemise fut forcé de marcher à travers champs entre ses ravisseurs; ses pieds sans chaussures, couverts d'ampoules et déchirés par les terres labourées laissèrent bientôt une longue traînée de sang sur le sol durci. Rellecquin, celui des brigands qui avait vendu Gérard, ne put retenir ses larmes en voyant Philippe dans cet état, il lui donna ses souliers, son pourpoint et un petit hocqueton; on couvrit aussi Gérard d'un manteau rouge et d'un chaperon, puis on se remit en route avec vitesse, car on craignait d'être poursuivi. Les habitants de Vigneulle s'étaient effectivement mis à la chasse des ravisseurs, mais ils ne purent les atteindre, ignorant quelle direction il fallait suivre. Vers le point du jour les brigands arrivèrent dans la forêt de Briey et y firent une halte qui dura jusqu'à la nuit. « He Dieu ! dit Philippe, » quelle consolation à gens blessés et mallaides jus- » ques à la mort, d'être tout le jour se gisant dans » la neige entre les mains de leurs ennemis. Hélas ! » ce n'estoit pas ce qu'on m'avoit promis, car il me » fust dict que à mon retour de sainct Nicollais, je

» auroye un bain et feroit-on la grande chiere; mais
» il est bien vray ce qui se dist, que l'homme pro-
» pose et Dieu en dispose. »

Le soir le voyage recommença, on loua un cheval pour Gérard, prétendant que c'était un pélerin que l'on avait trouvé accablé de fatigue et à demi gelé, puis les deux hommes d'armes prirent les devants. Vers minuit la petite troupe arriva à une maison où les deux hommes d'armes s'étaient arrêtés. Là on servit du pain et du vin aux prisonniers, puis ils se remirent en route seulement sous la garde du Lohe-rain et de Grégoire; à l'aube du jour, et à la sortie d'un grand bois ces derniers bandèrent les yeux de Gérard et de Philippe, ils ne le firent pas assez vite cependant, pour que celui-ci ne put apercevoir un château et reconnaître que c'était Chauvancy. Au bout de quelque temps les chevaux s'arrêtèrent, on en fit descendre les prisonniers et on les conduisit dans une tour où on leur ôta leurs bandeaux. Ils restèrent une douzaine de jours sans savoir ce qu'on leur voulait. Gérard se décida à interroger à ce sujet la seule personne qui vint les visiter. Le capitaine, Jehan d'Harcourt, fit répondre qu'il n'était pour rien dans le guet-apens qui avait eu lieu, mais qu'il intercéderait pour les deux Messins auprès de *leurs maîtres*, de ceux qui les avait fait conduire dans son château. Tout ceci n'était, de reste, que *feinte* et *trahison*. Jean d'Harcourt avait soin de ne pas se nommer et cherchait à tromper les captifs sur l'endroit où ils se trouvaient.

Deux jours après cette réponse on fit savoir à Gérard et à son fils qu'on leur rendrait la liberté moyennant une rançon de *trois mille escus au soleil.* A ces mots le désespoir s'empara d'eux et leur inspira de tenter une évasion. Les fenêtres de la tour étaient fermées par d'épaisses planches, pendant la nuit Vigneulle travailla activement à pratiquer une ouverture dans l'une de ces fenêtres; il y réussit, mais l'obscurité était telle qu'il ne put distinguer les objets extérieurs. Il ramassa une pierre et la jeta par la croisée en prêtant une oreille attentive, il entendit le caillou tomber et ce n'était point dans l'eau comme il le craignait; par le bruit qu'occasionna la chute de la pierre il jugea aussi que le sol ne devait pas être à une grande profondeur. C'étaient là deux heureuses découvertes et Philippe vint joyeusement les annoncer à Gérard. Ils se concertèrent ensuite sur le moyen de s'enfuir et se décidèrent à lier leurs draps ensemble et à en assujettir un des bouts à la fenêtre. Cette opération terminée, Gérard ordonna à son fils de se suspendre le premier à cette corde improvisée. Vigneulle obéit, malheureusement la terre était plus éloignée qu'il ne le supposait; il avait oublié de mouiller ses mains, et bientôt elles furent comme brûlées par la rapidité du frottement; Philippe fut plus d'une fois sur le point de lâcher prise; il eut pourtant assez de courage pour ne point le faire, et enfin son pied rencontra le sol. Là il eut bien voulu pouvoir faire connaître à Gérard

ce qu'il avait eu à souffrir; parler cependant, c'eut été risquer de tout perdre; Philippe se jeta à genoux et se mit à prier tout en fixant les yeux sur la fenêtre de la tour. Son père y parut, se cramponna aux draps et commença à se laisser descendre, mais blessé, affaibli, âgé déjà, il ne put endurer le supplice que Philippe avait supporté avec peine. Il tomba sans mouvement à côté de son fils. Celui-ci se jeta sur le corps inanimé de Gérard en pleurant et en prononçant mille paroles de désolation. Tout à coup Gérard revint à lui, sans cependant reprendre la connaissance de ce qui s'était passé; il poussait de grands cris et proférait des discours sans suite. — « Taisez-» vous, pour Dieu, lui disait Philippe, taisez-vous » cher père, ou nous sommes perdus! » Gérard finit par comprendre quelle était sa position, il rassembla toutes ses forces et voulut se relever, mais il retomba rudement en arrière; le malheureux avait la jambe cassée. Vigneulle au désespoir le chargea alors sur son dos et le porta dans une espèce de ruelle, puis il s'en alla à la découverte. Il reconnut avec consternation qu'ils étaient dans une des cours du château. Un peu d'espérance ne tarda pas à lui revenir. Ne pourrait-on pas franchir ces murailles au-delà desquelles était la liberté? Il trouva une vieille échelle, en posa le pied sur un tas de fumier et la dressa contre un mur au faîte duquel il fut dans un instant; de l'autre côté il vit une rivière courant grosse et profonde. Il s'en revint bien découragé vers

son père, puis commença à explorer une autre partie de la cour. Ces nouvelles recherches éveillèrent les chiens de garde, et à leurs aboiements les gens du château accoururent armés de bâtons et tenant des lanternes. Ils firent une ronde et ne découvrirent cependant ni Gérard qui était resté dans la ruelle, ni Philippe qui s'était blotti derrière un amas de fumier. Lorsque le calme fut complètement rétabli, Philippe continua ses investigations; elles lui prouvèrent que la fuite était impossible. Seul, il aurait pu tenter de s'échapper en passant par dessus la vanne d'un moulin, mais son père, il ne fallait pas songer à lui faire franchir un si dangereux passage. Les captifs se décidèrent à se remettre eux-mêmes entre les mains de leurs ennemis. Philippe chargea de nouveau Gérard sur ses épaules et se dirigea vers le lieu habité par le capitaine qui s'éveilla et demanda ce qu'on lui voulait. Il fut aussi courroucé que surpris de la tentative de ses prisonniers, et les fit reconduire dans la tour où l'on eut quelques soins de Gérard.

L'enlévement de Philippe et de son père avait cependant fait sensation à Metz. Rellecquin et Picanat, auxquels on n'avait pas remis toute la somme promise, finirent par apprendre aux frères de Gérard dans quel lieu étaient leurs prisonniers. Les magistrats de Metz, instruits de ce qui s'était passé, écrivirent au duc de Lorraine qui, incontinent, donna l'ordre au châtelain de Chauvancy de relâcher les

captifs. Cet ordre demeura sans effet, le capitaine prétendit que depuis longtemps il leur avait rendu la liberté.

Leur position devenait de plus en plus mauvaise; on leur faisait accroire que le capitaine prenait vivement leur défense auprès de leurs *maîtres*, mais qu'il allait être forcé de les remettre à ces derniers, si dans huit jours la rançon demandée n'était pas payée. Le délai fatal venait d'expirer lorsque vers minuit trois ou quatre hommes armés se précipitèrent dans la tour en s'écriant que Philippe allait être conduit en France ou dans quelque autre pays. — « Pour Dieu! s'écria Gérard, laissez-moi mon fils, » ou je mourrai de deuil! » — « Vilain, lui répondit-» on, si tu pouvais marcher on ne te laisserait pas sur » cette couchette, tu es trop bien là; mais on rattra-» pera le temps perdu. » Et sans pitié pour les plaintes de l'infortuné père, on emmena Philippe. Il fut d'abord conduit dans un caveau, puis le lendemain jeté dans une fosse où il ne pouvait tenir que couché sur le dos. Couvert de lambeaux, torturé par des coliques néphrétiques, tourmenté par les rats et la vermine, Philippe passa environ dix jours dans cette cruelle position: « Je me veoye, dit-il, ainsy detenu et » mis en fonds de fosse à tort et sans cause en ma » florissante joinesse comme un murtrier. »

Vigneulle fut enfin ramené à Gérard: celui-ci ne pouvant résister à ses inquiétudes, s'était engagé à payer la rançon exigée, et ce fut grâce à cette pro-

messe que l'on réunit les deux prisonniers. Un jour Grégoire et le Loherain entrèrent dans la tour tout houssés et éperonnés comme s'ils eussent fait un voyage ; ils se répandaient en imprécations contre le capitaine, et feignaient qu'il ne voulait pas leur remettre leurs captifs, puis après bien des menaces, après avoir voulu battre Gérard, ils déterminèrent Philippe à écrire à ses oncles.

Après cette scène les prisonniers furent un peu moins mal traités et la jambe de Gérard étant presque guérie, on décida qu'on le laisserait partir et que son fils demeurerait au château jusqu'au paiement de la rançon. Elle devait être déposée dans douze jours dans la chapelle de Notre-Dame de Manz, entre deux pierres que l'on désigna soigneusement. Ces conventions étant faites on emmena Gérard hors de la tour, on le mit à cheval ses crosses pendantes à l'arçon de la selle, et sous la conduite de quelques hommes il s'éloigna de Chauvancy.

La nouvelle du retour de Gérard se répandit promptement, et les seigneurs de Metz l'ayant apprise se firent instruire de ce qui avait eu lieu. Ils défendirent à Gérard de payer la somme promise, assurant que par d'autres moyens on rendrait la liberté à son fils. Cette somme Gérard aurait du reste eu bien de la peine à se la procurer. Ses plus riches parents, ceux sur lesquels il croyait pouvoir compter, avaient fort mal accueilli sa demande d'emprunt.

Quant à Philippe il était gardé plus sévérement que jamais. Depuis le départ de son pére on lui avait mis des fers aux pieds, cependant il pensait que sa captivité ne tarderait pas à finir, et cet espoir lui donna le courage d'écrire en vers et avec un charbon le récit de ses souffrances. Cette douloureuse complainte commençait ainsi :

Or entendez petit et grand
Et retenez cette matière ;
Vous qui avez entendement
Serrez tousjours vos huis derrière ;
Bouchez fenetres et pouilliers
Selon mon intencion,
Et chantez tous je vous requiers
Mauldicte soit la trayson.

L'espérance qui avait un instant fait prendre patience à Philippe ne devait pas être de longue durée. La nuit même qui complétait les douze jours depuis le départ de son pére, un des hommes de Chauvancy, appelé Pierre, entra en maugréant dans la tour, ses vêtements étaient mouillés et couverts de boue. — « Ah Pierre ! mon ami, s'écria Philippe, quelle » nouvelle m'apportez ? »

— « Que le diable vous emporte vous et votre pére » qui nous avez fait courir pour rien, répondit le sou- » dard. Votre père est un traître, ajouta-t-il, par la » chair de Dieu ! si je le tenais il ne mangerait plus » de pain. Mais ne vous chaille vous pairez pour lui.

» Avant que la nuit ne soit passée vous trouverez
» qu'il aurait mieux valu n'être pas né. »

Les menaces de Pierre ne furent cependant pas exécutées, peut-être à cause de la crue des eaux qui intercepta toute communication avec la tour. Lorsque l'inondation cessa on fit écrire à Philippe une lettre qui fut portée à son père. Les magistrats de Metz se plaignirent encore une fois au duc de Lorraine, mais Philippe ne demeura pas moins prisonnier. Malgré ses fers il réussit à pratiquer une ouverture dans les planches qui fermaient les fenêtres de la tour et que depuis son essai d'évasion on avait rétablies avec plus de solidité qu'auparavant. Il profitait de cette ouverture lorsqu'il pensait n'être visité par personne, et la refermait soigneusement aux heures où d'ordinaire on entrait dans la prison. « Je
» fis tant, dit-il, que je vis la clarté du jour et de
» fait vis emmy la court, les montagnes et les val-
» lées dont ce me fut une grande consolation.... et
» me semblait qu'un nouveaul soleil fust né. »

Une grande consolation pour Philippe ce fut encore sa foi vive. A chaque nouveau malheur qui lui arrive il bénit Dieu, lorsque le désespoir est sur le point de s'emparer de lui, il se reconforte en la benoite Vierge et en son fils. Vigneulle eut un soir particulièrement besoin de ce secours divin, réveillé en sursaut il se vit entouré par les gens du château; ceux-ci le saisirent, lui enveloppèrent la tête d'un chaperon noir, lui mirent une corde au col et comme

à cause de ses fers il n'aurait pu marcher, lechargèrent sur les épaules de Pierre, le gardien dont on a déjà parlé. A peine couvert par un mauvais lambeau de serge qu'il nouait autour de lui *comme un Egyptien*, Philippe sentit bientôt sur ses jambes et ses bras nus le froid vif d'une nuit d'hiver. Pierre monta et descendit des degrés puis il s'arrêta. Philippe les yeux couverts par le chaperon ne pouvait rien distinguer, mais il lui sembla qu'il se trouvait sur une muraille ou au sommet d'une tour, et en écoutant, au milieu d'un effrayant silence, il entendit au-dessous de lui le bruissement et les clapotements de l'eau. Il crut que sa dernière heure était arrivée, mais Pierre le rassura par quelques mots et se remit en marche. Il conduisit Philippe dans une oubliette où il devait échapper aux investigations ordonnées par le duc de Lorraine. Celui-ci, d'après les instances de l'évêque de Verdun et d'Anthoine de Haute Séille auxquels Gérard s'était adressé, avait enfin décidé que l'on fouillerait le château de Chauvancy. Toutes les recherches furent vaines et leur inutilité fit croire que Philippe n'était plus au pouvoir de d'Harcourt. Pour accréditer cette opinion le capitaine contraignit son prisonnier à écrire une lettre dans laquelle il disait avoir été conduit au pays de Liége. Une des créatures de d'Harcourt, Bassort, de Mouson, se chargea aussi de répandre cette nouvelle. Bassort assura de plus que pour douze cents écus on rendrait la liberté au prisonnier. Gé-

rard consterné d'une telle exigence, eut recours à un religieux, frère Nicolle, de l'observance de Saint-François.

Ce religieux quitta son couvent et se rendit hardiment à Chauvancy, mais sa mission n'obtint pas plus de succès qu'une autre tentative du même genre entreprise peu après par un homme d'armes. D'Harcourt menaça le moine de le faire sauter par-dessus les murailles du château, comme cela était déjà arrivé à bien d'autres, et fit enfermer l'homme d'armes pendant quelques jours. Toutes ces négociations ne servirent qu'à rendre plus dure la captivité de Philippe. Cependant son père et ses amis avaient réussi à rassembler une somme de 500 florins d'or; elle fut proposée comme rançon, et après bien des pourparlers, remise entre les mains du prévôt de Montmédy qui devait se rendre à Marville et ne se dessaisir de cette somme que quand Philippe lui serait amené.

D'Harcourt se détermina enfin à délivrer son prisonnier, mais ce ne fut pas sans de grandes formalités. On fit à Philippe un long discours hypocrite sur la manière dont on l'avait traité; on lui dit qu'on ne lui demandait rien pour la dépense qu'il avait occasionné, mais on le força de promettre qu'il paierait encore 500 florins pour la Chandeleur, et qu'il ne révélerait rien de ce qui s'était passé. On le fit agenouiller devant un missel, puis au bout d'un couteau on lui présenta une hostie qu'on lui dit être

consacrée, et on lui enjoignit de l'avaler en renouvelant ses serments et en disant que s'il ne les tenait pas il recevrait cette hostie pour sa damnation éternelle. Philippe indigné et tout en pleurs représenta à ses persécuteurs qu'il était en prison depuis quatorze mois, que depuis ce temps il ne s'était pas confessé et ne pouvait prendre l'hostie sans commettre un sacrilége. Alors Pierre, qu'il avait réussi à intéresser à son sort, l'avertit à voix basse que l'hostie n'était pas consacrée. Cette promesse renouvelée avec assurance détermina Vigneulle à faire ce que l'on exigeait. Lorsqu'il eut obéi on lui banda les yeux, on le conduisit hors du château par une poterne et on le plaça dans une nacelle qui fit plusieurs tours afin de le désorienter entièrement. La barque toucha le rivage, on délivra Philippe de son bandeau, on lui donna un cheval et on le conduisit à Marville. Il était nuit lorsqu'on y arriva, la porte en était fermée, et ce fut par le château qu'on y entra. En se voyant de nouveau sous de sombres voûtes et en la compagnie de ses anciens geôliers Philippe éprouva une terreur assez naturelle, il craignait de nouvelles embûches, toutefois ces appréhensions n'étaient pas fondées, on ne fit que traverser le château et l'on s'arrêta dans une maison où Vigneulle trouva plusieurs personnes attablées. L'une d'elles se leva et se jeta dans les bras de Philippe; celui-ci reconnut avec joie un des parents de sa mère, qui avait travaillé avec ardeur à sa délivrance. Le

prévôt de Montmédy, fidèle aux conventions, attendait aussi le prisonnier à Marville, il lui fit donner des vêtements et trois jours après notre chroniqueur entrait à Metz par le Pontiffroy. Son père en le revoyant ne put prononcer une parole, il l'embrassait et pleurait *tellement que c'estoit pitié.* « Après plu-
» sieurs piteuses lamentations qui longues seraient
» à raconter, ajoute Philippe, mon père print un
» cierge qu'il avoit apresté et me le mist en main et
» dit que avec lui m'en allaisse à Nostre-Dame de
» la Ronde, au grant moustier; car ainsi l'avoit-il
» voué et ainsy en fut fait. »

On était partout très-curieux de voir Philippe et de l'interroger sur sa mystérieuse détention. A cet égard il ne voulut point donner de détails tant qu'un prêtre n'eut pas prononcé sur la valeur de ses serments. Il répondait simplement qu'il ignorait dans quel lieu il avait été conduit et qu'il était sorti de prison moyennant une rançon. C'est ainsi qu'il éludait de faire le récit dont on vient de lire l'analyse. Cette analyse nous reprochera-t-on de nous y être complu? Il nous a semblé qu'une notice sur Philippe de Vigneulle devait être moins critique que biographique. Comprise de cette manière, nous avons cru qu'elle aurait un intérêt pour ainsi dire historique, et qu'elle offrirait un contraste curieux avec les existences un peu uniformes dont nous avons eu à parler jusqu'à présent. S'occuper de Vigneulle principalement au point de vue littéraire aurait été une tâche

ingrate. Philippe n'est, à tout prendre, ni poète, ni littérateur. Il avait pourtant de ces traits qui sont propres à ceux dont la vocation d'écrire est réelle; la bosse de l'auteur fait saillie dans l'aveu suivant: « Or maintenant je vous veulx dire et conter com-
» ment à ceste heure moy estant à Marville je accom-
» pli de faire et achever un petit dirtier en vers
» couppés. » Notez qu'alors le chroniqueur était à peine sorti de son affreuse prison. Cette préoccupation pour l'œuvre commencée révèle, ce nous semble, un véritable caractère d'écrivain; ce qui a manqué à Philippe c'est plus d'étude, c'est une éducation reçue dans la jeunesse et dont on ne se passe qu'avec un talent supérieur. On doit en convenir, d'ailleurs, Vigneulle a quelquefois une certaine habileté dans la narration, sa captivité est racontée avec beaucoup de naturel, et la prolixité même des détails rend ce récit plus attachant, plus vivant; on pourrait penser que le souvenir des conteurs italiens ne lui a pas été inutile pour le narré de cet épisode; nous avons remarqué en plusieurs endroits de sa chronique une locution tout à fait toscane et qui autorise à croire à ce souvenir : *Il était comme celuy qui parle en vain*. Dante emploie fréquemment cette tournure de phrase :

Faro come colui che piange e dice.
Je ferai *comme celui* qui pleure et dit.

Plus tard nous aurons sans doute occasion de dire

encore quelques mots de Philippe considéré comme écrivain ; revenons maintenant à sa vie qui ne nous offre plus d'événements bien remarquables. Nous voyons qu'en 1493 il fut question de son mariage avec cette Ysabellin dont il était épris avant sa captivité ; que ce mariage ne put avoir lieu et qu'il épousa Mariette, fille de Niclause d'Agondange. Le chroniqueur nous raconte que cinq cents personnes assistèrent à ses noces, *néantmoins que le vin estoit cher, pour les vignes qui estoient engellées.*

La même année Philippe qui demeurait à Metz, au Palramport, commença à tenir boutique, à vendre du drap, et à *user du mestier de chausseterie.* La même année encore, Mariette mourut de la peste, ce dont Philippe fut *moult triste et dolent.* Cette tristesse ne fut pourtant pas de trop de durée, car en 1494 le chroniqueur épousa Ysabellin, la jeune fille que d'abord il avait eu en vue. Le mariage se fit au printemps, *auquel volluntiers on se resjouit.*

Il paraît que les affaires de Philippe prospérèrent ; il acheta bientôt une maison située près de Saint-Sauveur, cette église collégiale dont maître François Rabelais fut chanoine. Ce qui prouve aussi que le commerce du chaussetier prit de l'importance, ce sont ses fréquents voyages au Landit, foire célèbre qui se tenait tous les ans à Saint-Denis. Il est probable que Philippe n'avait pas perdu ce goût d'excursions qui jadis l'avait entraîné au-delà des Alpes ; il nous apprend qu'en 1510, à son re-

tour du Landit, il se rendit à *la Pardonnance* d'Aix-la-Chapelle, et dans sa chronique interrompt de temps en temps son récit pour nous parler de ses nombreux pélerinages. En revenant de Notre-Dame de Liesse où il était allé avec sa femme, Philippe eut une grave maladie qui fut comme le prélude d'autres malheurs :

On dit bien vray : la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en amene une,
Ou deux, ou trois avec elle.... [1]

Philippe se rétablissait à peine lorsqu'une espèce de peste sévit à Metz et commença ses ravages dans la maison du chroniqueur. Il avait déjà perdu plusieurs enfants et il en vit encore périr deux en quelques jours, une fille de douze ans et Jean qui avait un goût vif pour les lettres. Ysabellin elle-même fut fortement attaquée par la contagion ; un peu plus tard mourut Jacomin, autre fils de Vigneulle, et enfin Gérard, depuis longtemps infirme, ne tarda pas à succomber.

On voit dans la chronique de Vigneulle que les maladies contagieuses étaient fréquentes à Metz, mais ni pestes ni guerres n'empêchaient les Messins de se divertir, ils semblaient au contraire regarder les plaisirs comme une sorte de panacée. Que la mortalité règne, que Jean de Hettange fasse des incursions jusqu'aux portes de la ville, que Schlucterer brûle Silly, Gorze, Puxe, que les boulets de Sec-

[1] Cl. Marot, Epistre à François Ier.

kingen viennent ébrécher les remparts de la cité, il faut toujours que Metz s'amuse. Tantôt ce sont des jeux de quilles qu'on établit à toutes les portes de la ville, tantôt ce sont des joutes sur l'eau, des tournois, des mystères, de brillantes mascarades, des courses de chevaux. Une fois c'est un hardi saltimbanque qui, la tête en bas, se laisse glisser sur une corde du haut d'une tour, une autre fois c'est une comédie de Térence que l'on joue en latin, et comme ce genre de plaisir n'est pas du goût du peuple, lequel ne peut comprendre les discours des personnages, il s'ensuit une espèce d'émeute.

Philippe se fait le complaisant narrateur de toutes ces *joyeulsetés*. Lui-même ne dédaignait pas d'organiser des spectacles. Il parle longuement d'un chariot qu'il avait arrangé et dans lequel on voyait *dame Jonnesse* conduisant de gentils enfants. Il se plait aussi à décrire trois beaux jeux qui furent faits en la place de Chambre, l'un était l'histoire de la sainte Hostie, l'autre un miracle de saint Nicolas, et le troisième était intitulé la *Mauvaise langue :* « Fut belle chose à voir et digne de mé-
» moire, dit Philippe, et je, l'escripvain le scay au
» vray car j'estoye l'un des gouverneurs et con-
» ducteurs de tous lesdits trois jeux et y levai la
» somme de trente-trois livres pour les hours [1] au
» proffit desdits jueurs. »

[1] Pour les échafauds, pour le théâtre.

Le chroniqueur raconte encore et fort longuement une fête dont il se chargea d'être l'ordonnateur et « qui fut l'une des belle et joyeuse que de loing » temps fut faicte en Metz, car par l'espace de » quaitre jours que cette feste durait, furent » faictes plusieurs joyeusetés et dansoient josnes » et vieulx de joie et de toute leur puissance : » et mesmement dansoit ung notauble personnaige » eaigné de quatre vingt ans nommé Martin Din- » guenhem, clerc juré de Messeigneurs les sept de » la Guerre, lequel estoit d'icelle feste et pareille- » ment plusieurs autres causy de son eaige. Et fus- » mes tous au lundemain, femmes et hommes, avec » les tambourins de Suisse querir le may oultre en » voye dela le pont Thieffroy, et en belle ordre » rentrer par le pont des Morts; puis resaillir par » la porte Champenoise et n'y euz si vielt en la feste » que tous n'y furent. Et au lundemain moy comme » roy d'icelle feste leur fis un escu d'avantaige pour » aller en l'estuve, là où furent tous grands et pe- » tits et menés avec les menestrés et tambourins. Et » brief celle feste fut l'une des belles qui de loing » temps fut faicte à Metz et le plus joyeulsement. »

Au milieu des réjouissances, des pélerinages, au milieu même des maladies qui tant de fois remplirent sa maison de deuil, Philippe ne négligeait pas son métier de chaussetier comme on le pourrait croire. Dans un endroit de sa chronique il parle avec un véritable amour-propre d'artiste de ce qu'il appelle une *pièce*

d'œuvre: « Ce fut en ce meisme temps (1507), que par » moy l'escripvain de ces presentes, fut faicte et ache- » vé une pièce d'œuvre, c'est assavoir ung drap en- » taillié et cousu ensemble en manière de tapisserie, » auquel y avoit ymaiges de plusieurs sortes et manié- » res, et avec plusieurs traicts à nœuds de cordelliers » entresaillés, avec aussi les armes des six paraiges » et de tous les seigneurs de la cité. Et y avoit en » celluy drap plus de huict mille pièces cousues et » joinctes ensemble, touttes de biais et à laine : et » plusieurs aultres choses y avoit audit drap, lesquel- » les je laisse pour abregier ; car ceulx et celles qui » l'ont veu, vous en scairont bien parler. Celluy » drap, en ceste presente année, le jour de la sainct » Marc, fut mis et tendu avec ung tableau escript, » par licence de justice, devant la grant église d'i- » celle cité et là fut la plus pairt du jour à la vue de » tout chascun. »

Le brave *citain* parle avec plus de satisfaction et d'orgueil de son chef-d'œuvre de *draperie* que de ses travaux littéraires. Dans sa chronique il se contente d'annoncer en quelques lignes que l'année 1515 il mit en prose l'histoire de Garin le Loherain et qu'il composa un autre livre contenant *cent nouvelles* ou *contes joyeux*. Ces deux ouvrages sont inédits. L'un est à la bibliothèque de Metz, c'est un manuscrit petit in-folio de 313 feuillets, les derniers manquent. Une introduction précède le roman, et Vigneulle y entre sur soi dans quelques détails qui

ne nous apprennent rien d'intéressant. Quant au roman même, ce n'est que la traduction d'un ancien poème dont une partie a paru dans les *preuves de l'histoire de Lorraine,* et qui récemment a été entièrement publié par M. Paulin Pâris.

Cette antique épopée renferme les aventures de personnages fabuleux, du duc Hervis, de sa femme Béatrix, de leurs fils, Begon, comte de Bélin, et Garin, surnommé le *Loherain.* Comme dans cette chanson de Geste il est fréquemment question de Metz, on comprend les motifs qui engagèrent Philippe à la *translater* en prose, il croyait encore faire œuvre d'historien.

Les cent contes joyeux n'appartiennent pas non plus complétement à Vigneulle, le fond de quantité de ses nouvelles est emprunté aux Italiens et aux trouvères, ce qui ne l'empêche pas de les débiter comme des anecdotes récentes; il nomme la personne à qui suivant lui est arrivée telle aventure; il cite la rue, le village où l'événement a eu lieu, tout a l'air de se passer entre gens de connaissance. C'est là une petite ruse dont Boccace a quelquefois donné l'exemple, mais littérairement Boccace a donné de meilleurs exemples que celui-là, et il faut l'avouer, notre chroniqueur n'a pas su les suivre. En général son style est lourd, sa plaisanterie grossière, la langue qu'il parle n'est pas celle d'Anthoine de la Salle et de quelques autres vieux prosateurs, c'est du messin plutôt que du français. La répétition des mêmes

détails fatigue le lecteur; les *dit-il, qu'il dit, dit-il* sont répétés à chaque phrase du dialogue, et si parfois il semble qu'on va rencontrer une finesse pour solution d'un conte, le malheur veut qu'un feuillet manque.

Une des nouvelles de Vigneulle ne mérite pas cependant d'être enveloppée dans ces critiques. Il a rajeuni d'une manière fort piquante le fabliau de *Brunain, la vache au prestre* [1]. Par la narration, par la création de nouveaux épisodes, il se montre dans cette occasion bien supérieur à son modèle.

Nous avons dit que beaucoup des récits de Vigneulle sont la répétition des contes des Italiens et des trouvères, c'est faire pressentir que son français s'arroge un des privilèges du latin, qu'il brave *l'honnêteté*. Par la liberté des propos son livre rappelle *les Nuits de Straparole, les Cent nouvelles nouvelles,*

Et tous ces vieux recueils de satires naïves,
Des malices du sexe immortelles archives.

Oui, le pieux Philippe de Vigneulle — et c'est là un trait caractéristique du temps — le pélerin si prompt à courir *à la Pardonnance* d'Aix-la-Chapelle, à Sainte-Barbe, à Saint-Claude, ne se gêne pas du tout pour raconter des histoires fort gaillardes.

Le bon chaussetier cherche encore à égayer ses lecteurs sur des matières du plus mauvais goût. Que

[1] *Fabliaux* de Barbazan, t. III, p. 25. — *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, t. III, p. 376.

l'on prenne cette phrase au propre et l'on comprendra combien la plaisanterie de Vigneulle l'est peu. Grâce pour ce mauvais jeu de mot qui nous aide à faire entendre ce dont il s'agit. Ne soyons pourtant pas trop sévère à l'endroit de Philippe, c'étaient là des facéties très-réjouissantes pour nos pères. Souvenez-vous de Rabelais, de Verville, souvenez-vous même de *Don Quichotte,* de ce chapitre où le bruit des moulins à foulons cause une si grande frayeur au pauvre Sancho. Mais Vigneulle ne se contente pas d'effleurer la matière, il s'y plonge, ou mieux, il y plonge jusqu'au cou les personnages de ses nouvelles; il n'est satisfait que quand il les a mis dans l'état où étaient les damnés dont parle Dante au XVIIIe chant de son Enfer :

..... nel fosso'
Vidi gente attuffata in uno sterco.

Le manuscrit des *cent contes joyeux* fait partie de la bibliothèque qu'a laissée M. le comte Emmery. C'est aussi dans cette précieuse collection de livres que se trouve la vie de Vigneulle écrite par lui-même. Quoique notre chaussetier ait souvent parlé de soi dans sa chronique, cette biographie offre des détails nouveaux et aide à pénétrer dans la vie bourgeoise du XVIe siècle. Les mémoires de Vigneulle s'arrêtent en 1520, les dernières lignes sont mangées, mais le verso de la page resté en blanc indique que l'auteur ne les a pas continués. Ils

n'ont donc pas été poussés aussi loin que sa chronique qui ne finit qu'avec l'an 1525, c'est-à-dire peu de temps avant la mort de l'auteur. L'époque de cette mort était ignorée, elle est fixée maintenant grâces aux recherches de M. Henri Michelant ; Vigneulle mourut à la fin de 1526 ou au commencement de l'année suivante. A la première date on le voit figurer dans un acte passé à Lorry, et à la seconde sa femme prend le titre de veuve. Philippe laissa une belle fortune pour le temps et pour sa condition. Cette fortune consistait en plusieurs maisons situées à Metz et à Lorry, en des rentes, des pièces de terre, des vignes, etc. En 1519 Philippe fut élu changeur et receveur de la cité, mais il refusa cette place quoiqu'elle rapportât une somme considérable. Ce refus et l'offre même qu'on lui fit de l'emploi de changeur prouvent qu'alors il était déjà riche. Des nombreux enfants qu'eut notre chroniqueur deux seulement lui survécurent, Maiguin qui épousa un marchand nommé Jacomin le Braconnier, et Andrieu qui fut aussi marié. Nous ne savons si la famille de Vigneulle existe encore. Au XVIIIe siècle un des descendants de Philippe, appelé Rusier, était conseiller au parlement de Metz. Il possédait le manuscrit de la chronique de notre écrivain et le vendit à la ville. Plus tard on crut cet ouvrage perdu, il fut retrouvé à la bibliothèque d'Epinal, et, comme on le sait, publié en 1838 par M. J.-F. Huguenin. Aucun livre ne peut avoir plus

d'intérêt pour Metz, il en contient les annales depuis des temps reculés et à partir du xve siècle, offre l'histoire de cette ville pour ainsi dire jour par jour, histoire écrite rapidement, sans esprit de critique, sans méthode, sans art, et par cela même plus animée, plus amusante. Pompes religieuses, fêtes, guerres, vie privée, démêlés intérieurs, anecdotes, administration, justice, c'est toute la Metz du moyen-âge qui est vivante dans cette chronique. Peut-être est-il à regretter qu'en la livrant à l'impression M. Huguenin ne l'ait pas laissée telle que l'avait composée Vigneulle. D'après ce qu'écrit ce dernier dans son introduction, d'après ce que dit Dom Calmet dans sa *Bibliothèque lorraine*, on reconnaît que des suppressions ont été faites par l'éditeur; ce sont principalement les traditions fabuleuses relatives aux premières époques de Metz qui ont été élaguées. Ces traditions ont leur prix cependant, si l'historien n'y trouve pas de faits avérés, il y trouve l'empreinte de l'esprit, des croyances des siècles lointains. Il faudrait du reste avoir sous les yeux le manuscrit de Vigneulle pour décider si ces suppressions sont une perte réelle. On se rassure à cet égard en se rappelant ce qu'était M. J.-F. Huguenin, en se souvenant de son érudition pleine de goût.

APPENDICE

A LA NOTICE

SUR PHILIPPE DE VIGNEULLE.

Comme dans ce volume il a été deux ou trois fois question de Gauthier de Metz, on croit devoir dans cet appendice donner quelques détails sur lui.

Ce poète naquit à Nomeny, bourg qui maintenant fait partie du département de la Meurthe. En 1142 Gauthier fut chargé par le chapitre de Metz de diriger les écoles de cette ville. Sa probité et son savoir lui valurent de la réputation, toutefois il refusa par humilité d'être ordonné prêtre et se contenta d'une prébende monacale dans l'abbaye de Saint-Arnoult, prébende qui lui fut accordée par l'évêque Etienne de Bar. Ce prélat confia aussi à Gauthier l'éducation de son neveu qui, plus tard, occupa le

siége épiscopal de Metz sous le nom de Thierry III, et qui était fils de Renaud 1er, comte de Bar, et de Gisle de Vaudemont. (V. l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins, t. IX, p. 42; l'*Histoire ecclésiastique et civile de la ville et du diocèse de Metz*, par le P. Benoit Picard; l'*Histoire de Metz*, par les Bénédictins.)

Voilà tout ce que l'on sait sur l'auteur de l'*Image du Monde*, appelée encore la *Mappemonde* et *Livre de Clergie* (science). Quant à cette œuvre elle pourrait donner lieu à une longue analyse, car Gauthier s'y occupe du ciel, de l'enfer et de la terre; il lui serait presque permis d'appliquer à son livre les termes avec lesquels Dante désigne la divine Comédie :

Poema sacro
Al quale ha posto mano e cielo e terra...

Mais Gauthier n'a pas le génie de Dante, et sa *Mappemonde* n'est qu'une compilation rimée, qu'une espèce d'encyclopédie où tout ce que savait le XIIe siècle est venu prendre place un peu au hasard. Gauthier mit à contribution la *Philosophie naturelle* de Guillaume de Conches, *Le grand et le petit monde* de Bernard de Chartres, et surtout le poème intitulé *Imago mundi*. Sans doute Gauthier connaissait aussi quelques écrivains de l'antiquité, mais ce furent principalement leurs erreurs qu'il accueillit, il les mêla aux erreurs de son époque, aux légendes, aux fables dont le moyen-âge aimait le récit. Cette confusion même fait le mérite de *la Mappemonde*. *La Mappemonde* est le résumé des idées et des croyances du temps où elle fut écrite.

On croit qu'un poète messin, Osmont, auteur du *Volucraire* et de *Lapidaire*, remania le *Livre de Clergie*. Il paraîtrait cependant que ce remaniement a été attribué à

Osmont par l'erreur d'un copiste. Quoiqu'il en soit, l'œuvre de Gauthier dut subir de nombreuses variantes. Le manuscrit que cite dom Calmet (*Bibliothèque lorraine*) porte la date 1145, mais cette date et les vers qui la contiennent sont changés dans un grand nombre d'autres manuscrits. Au XVIe siècle un anonyme voulant s'approprier le travail de Gauthier en rajeunit le style et en changea le titre. Mise en prose, l'*Image du monde* a été plusieurs fois imprimée.

M. Bégin a regardé le livre de Gauthier comme le premier ouvrage qui ait paru en langue romane. On trouve des traces de cette langue bien plus loin dans le passé : En 940 un fragment de charte d'Adalberon, évêque de Metz, en 1010 le *Roman de Guillaume au court-nez*, en 1050 une traduction des psaumes, en 1069 *les lois des Normands*.

Plus tard, si l'on donne une suite à ce recueil, on s'occupera plus longuement de Gauthier de Metz, dont le nom a été omis dans toutes les biographies.

Il est fait mention de l'*Image du monde* dans les *Notices extraites des manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. V, p. 245 ; dans l'*Etat de la poésie française au moyen-âge*, de Roquefort, p. 255; dans *le Bulletin du bibliophile*, p. 139, année 1836 ; dans la *Dissertation sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, par l'abbé Lebœuf. M. Victor Leclerc vient de terminer un travail sur Gauthier de Metz. Ce travail est destiné à l'*Histoire littéraire de la France*, et doit paraître cette année.

LE MARÉCHAL

DE BASSOMPIERRE.[1]

I.

C'était un Lorrain, ce marquis de Bassompierre, maréchal de France, diplomate, grand seigneur, courtisan spirituel, cet homme aventureux, joueur, galant, débauché même, grand *viveur*, magnifique et prodigue d'argent, audacieux, habile à profiter de l'occasion, plus instruit qu'aucun gentilhomme ne

[1] Cette notice a été écrite pour la *Revue d'Austrasie* par feu le comte de Puymaigre, père de l'auteur. (Note de l'Éditeur.)

l'était alors, ayant mieux que personne au monde l'à-propos des réparties et des mots piquants, un des derniers types enfin de ces mœurs chevaleresques que la Fronde ne tarda pas à frapper de ridicule, et que l'absolutisme de Louis XIV brisa sans retour. Il fut l'ami de Henri IV, car s'il fallait au grand roi un bon ministre comme Sully, il fallait à l'homme de plaisir un bon compagnon comme Bassompierre. Mais plus tard notre héros s'étant heurté à Richelieu, l'implacable cardinal lui fit expier par une détention de douze années à la Bastille une vie jusque-là toute de prospérité et de jouissances : heureux encore, Bassompierre, d'avoir conservé sa tête. Toutefois, félicitons-nous de cet acte tyrannique, car nous lui devons le monument que nous a laissé le prisonnier : ce sont ses mémoires ; c'est, comme il le dit, le journal de sa vie, de sa vie si agitée, si riche d'anecdotes, écrite avec une telle naïveté, une telle bonhomie, qu'on ne peut mettre en doute la véracité de l'auteur. Une piquante originalité le distingue surtout éminemment de nos faiseurs de mémoires d'aujourd'hui. Avec lui point de paradoxes, point de sensiblerie, point de ces éternelles digressions sur les sensations intimes, point de passions effrénées, pas même de préoccupation exclusive : c'est un homme qui fait l'amour, qui boit, qui se bat, qui, mêlé à toutes les intrigues de la cour, montre, quand il le faut, une rare sagacité dans les affaires, et qui mène tout cela de front. Il raconte des faits :

qu'ils soient ou non à son avantage, peu lui importe; il les donne pour ce qu'ils sont, sans jactance, sans dissimulation, mais aussi sans jamais exprimer un remords, ni même un regret. Il vous fait vivre avec lui, il vous met dans le secret de ses nombreuses bonnes fortunes, et après telle aventure dont il ne vous cèle aucun détail, en sortant d'un ballet de la cour où il a figuré, d'un rendez-vous d'amour ou d'honneur auquel il n'a jamais failli, il ajoute : « Le lendemain, je fus aux Cordeliers » pour faire mes pâques. » Ses mémoires n'offrent pas seulement une galerie complète des tableaux historiques de deux règnes; c'est une grande fresque où se trouve une période entière, cette période de transition entre les guerres de religion et Louis XIV, peinte quelquefois de mauvais goût, mais toujours d'une manière vive, animée, pittoresque. S'il parle de guerre, qu'on ne s'attende pas à suivre sur la carte les mouvements stratégiques des armées : il ne s'attache à décrire que les combats auxquels il a pris une part active : ici, c'est un pétard attaché à une porte pour s'ouvrir l'entrée d'une bicoque ; là, une charge de cavalerie où il se passe de beaux faits d'armes, où les chefs vont férir de grands coups dans la mêlée : on croirait lire d'anciennes chroniques de chevalerie, assister aux scènes dramatiques du moyen-âge. Qu'il raconte sa vie privée, qu'il traite de la politique des rois, des pratiques des cours, de la jurisprudence du temps, on s'étonne

des restes de barbarie qui se trouvent mêlés à la civilisation la plus avancée, et cela au commencement du grand siècle, à une époque où déjà Corneille surgissait et où Malherbe *était venu*. On a prétendu que Bassompierre avait été aidé dans la rédaction de ses mémoires par son secrétaire Malleville, qui fut depuis l'un des quarante de l'Académie française; mais cette assertion n'est pas probable, car le style est toujours le même, et selon la locution du temps, il sent plus *son gentilhomme* que le poète, *voire* par les fautes de langage qui y fourmillent.

« Je ferai, dit Bassompierre, un ample discours » de ma vie, sans affectation ni vanité, et comme » c'est un journal de ce que j'ai pu recueillir de ma » mémoire, ou que j'ai pu trouver dans les journaux » de ma maison, qui m'ont donné lumière aux choses » particulières, vous ne trouverez pas étrange si je » dis toutes choses par le menu, plutôt pour servir » de mémoire que pour faire une histoire, mon » dessein étant bien éloigné de cette malséante os- » tentation. »

De notre côté, nous prévenons nos lecteurs que, dans cette analyse, nous écarterons soigneusement tous les faits historiques qui n'ont pas un rapport direct avec notre héros, et que nous nous attacherons de préférence à rapporter les anecdotes propres à faire connaître le caractère de l'époque. Nous laisserons souvent parler le naïf conteur, d'abord parce que cela nous sera plus commode, et ensuite que notre style

n'aurait pas ce naturel, quelquefois diffus à la vérité, mais qui cependant fait le mérite de ses mémoires.

François de Bassompierre naquit le 12 avril 1579, *le jour de Pâques fleuries*, au château d'Haronel, en Lorraine, de Christophe de Bassompierre et de Louise de Radeval. Sa famille appartenant à l'empire, était éminente par son ancienneté, ses illustrations et ses services. Elle doit son nom ou elle l'a donné au village de Bassompierre, situé près de Sancy, dans l'arrondissement de Briey. L'on y voyait encore récemment, parmi les débris du château qui lui appartenait, une tour qui vient de s'écrouler. Le domaine utile et seigneurial de la terre est resté dans la maison de Bassompierre jusqu'en 1793, qu'il a été confisqué et vendu révolutionnairement.

Si l'on en croit les documents fort confus que Bassompierre a recueillis sur sa maison, elle descendrait des comtes de Rawensberg, d'Allemagne; mais en consultant l'excellent ouvrage du père Anselme, on voit qu'elle remonte au XIIIe siècle par une série non interrompue de dates et de filiations, et qu'Olry de Dompierre, chevalier originaire d'Allemagne, fut la tige connue de nos Bassompierre; il épousa, en 1292, Agnès, dernière du nom et des armes de la première famille de Bassompierre, dont le fief était déjà à cette époque le village dont j'ai parlé; son fils, Simon Ier, fit reprise de la maison forte de Bassompierre, et en releva le nom, qui devint celui de sa postérité. Or, le maréchal de

Bassompierre, l'auteur des mémoires, descend, à la dixième génération, d'Olry de Dompierre.[1]

Cette famille s'attacha au service des empereurs et des grands princes de l'Allemagne, des ducs de Bourgogne et enfin des ducs de Lorraine, et partout on la vit remplir les emplois les plus distingués ; elle eut aussi ses traditions mystérieuses, mais du moins la légende des Bassompierre n'a rien de sinistre. On raconte que sous le règne transitoire de cet Adolphe de Nassau qui perdit la couronne impériale et la vie à la bataille de Spire, vivait un comte d'Angerveiller ou d'Orgevillier, ce comte, comme il revenait un soir de la chasse, — c'était un lundi, — alla se coucher dans un salon d'été de son château (*sommerhaus*) : il y trouva une belle femme, une fée, dit-on, — je ne garantis pas le fait, — et tous les deux furent si heureux de cette entrevue, que pendant deux ans, ils ne faillirent aucun lundi à ce même rendez-vous : lui, faisant croire à sa femme — « qu'il allait tirer à l'af-
» fût au bois. »

Mais celle-ci conçut des soupçons, « et entra un
» matin en été dans cette *sommerhaus*, où elle vit
» son mari avec une femme de parfaite beauté, et
» tous deux endormis, lesquels elle ne voulut éveil-
» ler ; seulement étendit sur leurs pieds un couvre-

[1] *Histoire généalogique de la maison de Bassompierre*, extrait du père Anselme, tome VII, page 465 et suivantes.

» chef qu'elle avait sur sa tête, lequel étant aperçu
» de la femme à son réveil, elle fit un grand cri et
» plusieurs lamentations, disant qu'elle ne pouvait
» plus voir céans son amant, ni être à cent lieues
» proche de lui, et le quitta, lui faisant ces trois
» dons: — une cuiller, un gobelet, une bague, —
» pour ses trois filles, qu'elles et leurs descendants
» devaient soigneusement garder, et ce fesant, qu'ils
» porteraient bonheur en leurs maisons et descen-
» dances. »

Or, un sire de Bassompierre, un des aïeux du nôtre, s'étant allié à la maison d'Orgevillier, eut pour son lot la cuiller, et en mémoire de cette tradition, la ville d'Épinal était tenue d'offrir chaque année à lui et à ses successeurs, à titre de redevance, une immense cuiller, ou plutôt une mesure pleine de grain.

Christophe de Bassompierre, attiré en France lors des guerres de religion, où chaque parti, pour le bien de la patrie, disait-il, prenait à sa solde des *reîtres*, des *lansquenets*, des mercenaires étrangers de toute espèce, s'attacha au duc de Guise et devint un zélé ligueur. C'était aussi un homme éclairé, à en juger par la haute éducation qu'il fit donner à notre gentilhomme; car, bien qu'il eût cinq enfants, dont celui-là était l'aîné, rien ne fut épargné pour que son instruction le rendît propre aux emplois politiques les plus élevés. Après avoir rapidement franchi tous les degrés des études élémentaires,

« nous quittâmes la logique, dit-il, lorsque nous » fûmes parvenus au livre de *Animâ*, et parce que » nous avions encore sept mois de stage à faire, je » me mis à étudier en même temps aux instituts de » droit, où j'employai une heure de classe, une » autre heure aux cas de conscience, une heure aux » *aphorismes* d'Hippocrate, et une heure aux *éthi-* » *ques* et *politiques* d'Aristote; auxquelles études je » m'employais de telle sorte, que mon gouverneur » était contraint de m'en retirer de temps en temps » pour me divertir. » Mais un complément d'éducation qui contribua plus que cette bizarre érudition à donner au jeune homme cet aplomb, ces grâces aimables, ces grandes manières auxquelles il dut sa fortune, ce furent les voyages que son père lui fit entreprendre en Allemagne, en Italie, à Rome, où il arriva dans la semaine sainte pour faire ses stations et monter la *Scala santa*, à Notre-Dame de Lorette, où nous le trouvons dans la pratique des plus ferventes dévotions, et partout il est splendidement hébergé par les princes et les grands seigneurs; partout il se met en relation avec les personnages les plus distingués.

Notre écolier est à Florence. Il ne lui manque plus que de se battre, et son éducation sera complète. Mais où? — En Hongrie, contre les Turcs? Lui est tout prêt; malheureusement ses compagnons de voyage n'ont pas la *bourse assez garnie* pour faire cette campagne. — A l'armée du pape, alors en guerre

contre le duc de Ferrare ? — « Guerre non moins » juste et sacrée que celle de Hongrie, et qui était » si prochaine, qu'avant huit jours nous serions aux » mains avec les ennemis. » Nos jeunes aventuriers vont donc offrir leurs services au cardinal Alamanni, légat du saint siége ; mais celui-ci les reçoit si *maigrement* et leur fait si peu d'accueil, qu'ils se retirent fort irrités, et courent mettre leurs épées à la disposition du duc de Ferrare, hélas tout aussi inutilement; car le pauvre prince, effrayé de l'excommunication fulminée contre lui, ne tarde pas à faire sa soumission au pape.

Nous sommes en l'année 1598. Bassompierre a perdu son père, il a dix-neuf ans, et certes on ne peut lui reprocher cette timidité si ordinaire à son âge. Il vient à Paris sans projets arrêtés, il vient pour faire sa cour au grand roi ; mais Henri IV est à Monceaux, malade, et le moyen le plus simple de lui être présenté, c'est de faire partie d'un ballet qui doit être dansé en sa présence. — Bassompierre n'hésite pas, il prend son rôle dans la troupe, et le voilà débutant à la cour, travesti et masqué, s'évertuant de son mieux dans le ballet des *Barbiers*. « Après quoi, ajoute-t-il, comme nous ôtâmes nos » masques, le roi se leva et demanda : où est Bas- » sompierre ? Alors tous les princes et seigneurs me » présentèrent à lui, pour lui embrasser les genoux. » Il me fit beaucoup de caresses, et je n'eus jamais » cru qu'un si grand roi eût eu tant de bonté et de » privauté envers un jeune homme de ma sorte.

» Il me prit après par la main, et me vint pré-
» senter à Mme la duchesse de Beaufort, sa maîtresse,
» à qui je baisai la robe, et le roi, afin de me don-
» ner les moyens de la saluer et la baiser, s'en alla
» d'un autre côté. »

L'humilité n'est pas le défaut de notre Lorrain, il sait tout ce qu'il vaut, aussi nous raconte-t-il avec complaisance que peu de jours après ils dansèrent encore ce même ballet, et qu'ensuite, « quand les
» vingt-quatre hommes et dames vinrent à danser
» les branles, toute la cour fut ravie de voir un
» choix de si belles gens, de sorte que, les branles
» finies, les fit recommencer encore une autre fois
» sans se quitter, ce que je n'ai jamais vu faire
» depuis. »

Véritablement il était permis à Bassompierre d'être satisfait de sa personne, si nous en croyons un portrait que nous avons vu, et qui date cependant du temps de Louis XIII, c'est-à-dire d'une époque où notre héros avait déjà passé les brillantes années de sa jeunesse.

Bassompierre était de moyenne stature, et sa taille avait de la grâce, quoiqu'un peu d'embonpoint le rendit moins propre qu'il le croyait aux exercices du corps. Sa figure dessinait un ovale presque parfait, et ses longs cheveux, d'un blond foncé, se partageant au sommet de la tête et descendant sur ses tempes, venaient encadrer ses joues, et tomber en longues boucles jusque sur le collet richement

brodé qui lui couvrait les épaules. Son nez, qui se creusait un peu en se joignant au front, dominait deux petites moustaches qui, séparées au-dessus de la bouche, s'élargissaient en s'approchant des joues, où elles se relevaient en pointes soigneusement pommadées ; une *royale* croissant immédiatement sous la lèvre inférieure de notre gentilhomme, se prolongeait jusqu'à l'extrémité de son menton, et donnait à l'ensemble de sa physionomie cette expression fine que l'on remarque, comme l'a dit M. de Vigny, dans presque tous les portraits du temps de Louis XIII. Bassompierre aurait, du reste, disposé sa barbe de toute autre manière, que ses traits n'eussent pas été pour cela moins spirituels : un sourire agréable, des yeux bruns, grands et vifs, auraient toujours suffi pour animer l'ensemble de ses traits, et dénoter un homme fait pour des succès de tous genres.

« Aussi, nous dit un écrivain de son temps, » Tallemant des Réaux, il serait à souhaiter qu'il » y eût toujours à la cour quelqu'un comme lui : » il en fesait l'honneur (les honneurs, c'est-à-» dire), et recevait et divertissait les étrangers. Je » disais qu'il était à la cour ce que Bel-Accueil est » dans le roman de *la Rose* ? cela fesait qu'on ap-» pelait partout Bassompierre ceux qui excellaient » en bonne mine et propreté. »

Notre héros ne tarde pas à être en faveur près du roi, pour lequel il éprouve une si vive sympathie, qu'il prend sur le champ la résolution de se fixer à

son service. Je le laisserai encore parler en cette occasion, d'autant qu'il le fait avec une expression de sensibilité et de gratitude qui ne lui est pas ordinaire, et qu'on ne retrouve dans ses mémoires que lorsqu'il s'agit de Henri IV.

« Je m'en allai deux jours après à Fontainebleau, » et un jour, comme on eut dit au roi que j'avais » de belles portugaloises et autres belles pièces d'or, » il me demanda si je les voulais jouer à cent contre » sa maîtresse; à quoi m'étant accordé, il me fesait » demeurer avec elle à jouer, pendant qu'il était à la » chasse, et le soir il prenait son jeu. Cela me donna » grande privauté auprès du roi et d'elle; lequel un » jour m'ayant mis en discours de ce qui m'avait » convié de venir en France, je lui avouai franche- » ment que je n'y étais pas venu à dessein de m'y » embarquer à son service, mais seulement d'y » passer quelque temps, et de là en aller faire au- » tant à la cour d'Espagne, avant que de faire au- » cune résolution de la conduite et visée de ma » fortune; mais qu'il m'avait tellement charmé, que » sans aller plus loin chercher maître, s'il voulait » de mon service, je m'y vouerais jusqu'à la mort. » Alors il m'embrassa et m'assura que je n'eusse pu » trouver un meilleur maître que lui, qui m'affec- » tionna plus, et qui contribua plus à ma bonne » fortune et à mon avancement. Ce fut un mardi, » 12 de mars; je me comptai depuis ce temps-là » Français, et je puis dire que depuis ce temps-là

» j'ai trouvé tant de bonté en lui, de familiarité, et
» de témoignages de bonne volonté, que sa mémoire
» sera le reste de mes jours profondément gravée
» dans mon cœur. »

Peu de temps après sa présentation à la cour, nous voyons Bassompierre chargé d'accompagner la duchesse de Beaufort (Gabrielle d'Estrées) de Melun à Paris, afin, dit le roi, qu'ils puissent *jouer ensemble par les chemins*. Bassompierre la conduit chez Zamet, Sébastien Zamet, ce riche banquier lucquois, l'ami de Henri IV, qui ne l'appelait que son cher Bastien, et c'est chez lui qu'elle vient mourir presque subitement d'une fausse couche, quelques-uns disent de poison.

Le roi en témoigna une extrême douleur, et reçut publiquement les consolations des gens de la cour et des ambassadeurs, qui allèrent se *condouloir* avec lui, comme si la défunte maîtresse eût été l'épouse légitime, la reine de France. Mais, hélas! combien les affections des rois sont mobiles! Peu de jours, — « trois semaines, dit Tallemant des Réaux,
» — ne se passèrent par sans qu'il commençât une
» nouvelle pratique d'amour avec Mlle d'Entragues, »
— qu'il fit marquise de Verneuil, cette femme ambitieuse, cupide, que l'on vit plus tard conspirer contre son amant; et ce nouvel attachement n'empêchait pas Henri de promener çà et là ses royales inconstances, non seulement parmi les femmes de la cour, dont Bassompierre cite les élues sans aucune

vergogne, mais encore dans cette classe vulgaire que notre intrépide conteur qualifie d'un mot si explicite, que je n'ose le répéter.

Alors la royauté n'était pas incessamment entourée de ces pompeux prestiges, qui, du reste, aujourd'hui n'imposent plus aux peuples; les rois n'avaient pas une liste civile de vingt-cinq millions, et notre Henri surtout, élevé avec les pâtres du Béarn, et ayant conquis son royaume pièce à pièce, à la pointe de son épée, avait conservé dans ses habitudes quelque chose des mœurs du soldat.

Personne mieux que Bassompierre ne nous fait connaître le caractère de Henri IV, cet homme exceptionnel, grand sur les champs de bataille, où son langage d'inspiration, d'accord avec ses actes, s'élevait souvent à la sublimité de l'épopée; habile et même adroitd ans son administration intérieure, faisant au besoin attribuer à sa clémence ce qui n'était souvent pour lui qu'une nécessité politique; dans sa vie privée, despote et bonhomme à la fois, souvent dupé par ses maîtresses et aveuglé par ses passions. Tel qu'il fut, il est resté le type des rois populaires, et la postérité a illustré jusqu'à ses défauts, car elle a enchâssé le nom de la belle Gabrielle dans les trophées de la bataille d'Ivry. « Sa fin tra-
» gique, dit Châteaubriand, n'a pas peu contribué
» à sa renommée: disparaître à propos de la vie,
» est une condition de la gloire. »

Revenant à Bassompierre, nous le retrouvons

faisant ses adieux au maréchal de Joyeuse, à ce Joyeuse que Voltaire a si bien peint dans ces deux vers :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

« Mon cousin, lui dit Henri IV, un jour qu'ils » étaient à un balcon sous lequel s'était rassemblé » une foule de peuple, ces gens là me semblent bien » aises de voir ensemble un roi apostat et un moine » défroqué. [1] » La plaisanterie frappa au vif Joyeuse, qui, cette fois, reprit la haire pour ne plus la quitter; et comme alors on obéissait à ses convictions, sans se croire obligé d'en instruire le public, d'en faire un pompeux étalage, Joyeuse, après avoir été tout le jour de la meilleure compagnie du monde, « après que nous eûmes, dit Bas- » sompierre, fait ensemble collation à l'hôtel de » Retz, sur le minuit, je lui donnai le bonsoir à la » porte de derrière de son logis qu'il ne fit que tra- » verser, et s'en alla aux Capucins, où il finit sain- » tement ses jours. »

Nous sommes en 1600. Bassompierre suit le roi à la guerre contre le duc de Savoie, et nous fait à sa manière un récit assez curieux d'une campagne d'invasion entreprise avec une armée qui équivalait numériquement à une brigade d'aujourd'hui. Mais ce

[1] Dictionnaire historique, art. *Joyeuse*.

qui excite surtout l'étonnement, ce qui fait sourire de pitié, c'est l'état de détresse où étaient alors, — trente-huit ans avant la naissance de Vauban, — les deux armes qui depuis ont acquis une si brillante renommée, et qui ont eu tant d'influence sur les opérations militaires : l'artillerie et le génie. « Le » roi, dit l'auteur des mémoires, n'avait que son » seul régiment des gardes, qui n'était pas de mille » cinq cents hommes, trois compagnies suisses, avec » le régiment de Crequy et quelques quatre cents » chevaux, et il fallait assiéger Chambéry et Mont- » mélian tout à la fois, et s'opposer aux ennemis en » si mauvais équipage d'artillerie, qu'aux quatre ca- » nons qu'il avait tirés du fort des Barravil, établit » Vignolles, Termes, Contenant et moi, commis- » saires pour en faire servir chacun un, ce que nous » fîmes à l'envi l'un de l'autre. »

Et tout en conquérant la Savoie, le roi allait visiter à Grenoble Mme de Verneuil, comme il courait, au péril de sa vie, se mettre aux pieds de la belle Corisande, après la bataille de Coutras. Les années ne l'avaient pas changé, car il faisait ces voyages comme les ferait de nos jours un capitaine de hussards en bonne fortune. Je cite toujours Bassompierre : « Ayant su que Mme de Verneuil arrivait à » Saint-André-de-la-Côte, il (le roi) partit pour s'y » en aller, et me fit prêter un des chevaux de son » écurie pour le suivre. Je fis cette traite au trot, » dont j'étais si las, qu'à l'arrivée je n'en pouvais

» plus. A l'abord, le roi et Mme de Verneuil se brouil-
» lèrent, de sorte que le roi s'en voulut retourner
» en colère, et me dit : Bassompierre, que l'on fasse
» seller nos chevaux. Je lui dis que je dirais bien
» que l'on sellât le sien, mais que, quant au mien,
» je me déclarais du parti de Mme de Verneuil,
» pour demeurer avec elle, et à même temps je fis
» tant d'allées et venues pour accorder deux per-
» sonnes qui en avaient envie, que j'y mis la paix. »
Peu de temps après, le roi ayant obtenu du pape son divorce avec Marguerite de Valois, — cette femme dévote et galante dont son frère Charles IX disait, en la donnant au prince de Béarn : « je la donne à » tous les huguenots du royaume » — épousa à Lyon Marie de Médicis, la seconde de ce nom qui régna en France. La paix ayant été conclue entre la France et la Savoie, Bassompierre revint à Paris avec la cour, car il nous apprend que Mme de Verneuil ayant été présentée à la nouvelle reine, celle-ci, en rusée Italienne, lui fit bonne réception, *bonne chère*, suivant la locution du temps.

Le 17e siècle venait de commencer, et alors il n'y avait pas, comme aujourd'hui, de chambre des pairs ni de chambre des députés, où s'efforcent de surgir, pour se frayer une route à la fortune, tant d'ambitions vieilles et jeunes. La guerre, à très-peu d'exceptions près, était la seule voie qui conduisit aux honneurs et à la renommée, et quand la chrétienté était en paix, les Turcs devenaient le point de mire

de tous nos brillants aventuriers : ils allaient combattre les infidèles en Hongrie, en Candie, à Malte, comme leurs pères couraient aux croisades. Aussi, ce ne fut pas sans un véritable chagrin que les parents allemands de Bassompierre le virent passer sa jeunesse à la cour de France, dans une voluptueuse oisiveté, et pour le tirer de là, ils obtinrent pour lui le commandement d'un régiment d'infanterie qui formait le contingent du cercle de Bavière. Mais notre compatriote eut le bon esprit de sentir qu'il ne s'était pas encore rendu digne d'une telle faveur, et il préféra aller guerroyer en simple volontaire. Le voilà donc, après avoir fait un somptueux équipage, qui s'achemine vers la Hongrie et s'embarque en deux bateaux sur le Danube, s'hébergeant partout le mieux possible et ne nous faisant grâce d'aucune étape. Enfin, il arrive à l'armée de l'empereur, qu'il trouve en présence de l'ennemi, et il fait déployer ses tentes à l'avant-garde. Mais il apprend que le général en chef est le Rosworm, — car il ne l'appelait jamais autrement, — vieux *troupier* parvenu par les grades subalternes et son ennemi capital, parce que le père de Bassompierre a voulu autrefois faire couper la tête au Rosworm. — Toutefois cette circonstance n'arrête pas le brave Lorrain, et on le rencontre au plus épais dans les charges de cavalerie, à telles enseignes qu'un jour il était pris, si un Hongrois l'interpellant en latin, comme l'eût fait un soldat de Sylla ou de Marius, ne lui eût crié : *heu!*

domine, adsunt Turcæ! Une autre fois, dans un combat près de l'île d'Odon, qu'il nous décrit avec assez de mouvement, son cheval d'Espagne, — alezan beau et bon, qui lui avait coûté mille écus, — ayant été blessé d'un coup de zagaie, l'emporta au milieu des infidèles, et lui, ne pouvant l'arrêter, fut obligé de sauter en bas. Il était perdu sans l'assistance de son écuyer, et les Turcs montraient le plus grand désir de venir le tuer pour le dépouiller, « car » j'avais, dit-il, des armes très-belles, dorées, gra- » vées, et quantité de plumes et d'écharpes sur moi » et sur mon cheval. »

« Puis nous revînmes, continue Bassompierre, » au lieu où était le Rosworm et autres chefs, assis » sur des Turcs morts, qui, me voyant, me voulut » parler devant *tous ces messieurs*, et après m'avoir » loué de m'avoir bien vu faire, et que je ne serais » pas de la maison dont je suis issu, si je n'étais » vaillant; il me dit ensuite : « Feu votre père a été » mon maître, mais il m'a voulu indignement faire » mourir. Je veux oublier ce dernier outrage, pour » ne me ressouvenir que de la première obligation, » et être désormais, si vous vouliez, votre ami et » votre serviteur. »

Et de ce moment, non seulement la réconciliation fut complète, mais il s'établit une grande intimité entre le jeune volontaire et le vieux général.

La campagne étant finie à l'entrée de l'hiver de l'année 1603, Bassompierre n'était pas homme à

quitter l'Allemagne sans y avoir des aventures, sans laisser des traces de son passage; aussi nous parle-t-il de ses amours avec la belle Anna-Esther de Perchestoris, fille du burgrave de la ville de Carlstein, en Bohême. Mais les passions les plus vives de notre héros n'altéraient en rien son heureux caractère; on peut en juger par la citation suivante: « Nous y trouvâmes (à Carlstein) plus de vingt » dames, parmi lesquelles il y en avait de très-» belles. Il ne faut pas demander si nous fûmes » bien vus et reçus des quatre filles du logis, mais » principalement de la mienne, qui fut ravie de me » voir, et moi elle, car j'étais extrêmement amou-» reux, et puis dire qu'en toute ma vie je n'ai passé » dix journées plus agréablement, et les employant » mieux que je fis celles-là. Ce fut une continuelle » fête, étant perpétuellement à table, au bal ou à » toute autre meilleure occupation. »

Cependant Bassompierre qui a plu à l'empereur, comme il a plu au roi de France, n'oublie pas sa fortune militaire, et irrité des tracasseries que son frère a éprouvées de la part de Sully, pour la liquidation d'un domaine engagé, — d'où il est résulté que, dans son désapointement, ce frère est allé se faire tuer au siége d'Ostende, — il cède à de pressantes instances, et accepte, pour l'année suivante, le commandement d'un régiment dans l'armée impériale. Puis revenant en Lorraine, il s'arrête à Saverne pour y coucher. Là il est visité dans son

hôtellerie par les chanoines du chapitre, qui, bien qu'ils eussent déjà soupé, et qu'ils fussent à demi ivres, s'achevèrent si bien chez Bassompierre, qu'il fallut les remporter chez eux. Mais ils prirent le lendemain une terrible revanche, car ayant donné à dîner à notre voyageur, il n'avait pas bu, dit-il, *dix* à *douze* verres de vin, qu'il tomba sans connaissance, et qu'il le fallut saigner et ventouser à la fois : ce qu'il attribue à un mélange perfide de vin et d'eau-de-vie. Du reste, la leçon fut profitable, car il fut pendant deux ans hors d'état de recommencer.

Bassompierre revient à Paris, et peu de jours après il va à Fontainebleau, où il est si bien reçu, qu'il ne pense plus à retourner en Allemagne. « Le » roi était dessus cette grande terrasse, devant la » cour du Cheval-Blanc, quand nous arrivâmes, et » nous y attendit, me recevant avec mille embras- » sades. Puis me menant à la chambre de la reine, » sa femme, qui logeait en la chambre du bout re- » gardant sur l'étang, et fus bien reçu des dames, » qui ne me trouvèrent pas mal fait pour un Alle- » mand invétéré d'une année dans le pays.

» Il me prêta ses chevaux pour courre le cerf le » lendemain, qui était le jour de saint Barthélemy, » 24 d'août : il ne voulut point courre ce jour-là, » auquel il avait couru tant de fortune autrefois. » Après la chasse, je le revins trouver à la salle des » étuves, où nous jouâmes le lansquenet avec la » reine et lui. Je devins alors amoureux d'Entragues

» (la sœur de la maîtresse du roi), et l'étais encore
» d'une autre belle dame. J'étais aussi en fleur de
» jeunesse, assez bien fait et gai. »

C'était en 1604, et dans la période des six années qui s'écoulent jusqu'à la mort de Henri IV. La vie de Bassompierre est remplie par une foule d'épisodes, d'anecdotes de toute espèce qui viennent nous sauver de la monotonie d'une existence vulgaire, et qui auraient tout l'intérêt du roman, si nous ne craignions d'en faire un roman licencieux. Nous le demandons avec instance, dût-on nous reprocher des sympathies quelque peu aristocratiques pour notre héros, qu'on lui pardonne la multiplicité de ses aventures, qu'on lui laisse passer sa jeunesse, nous le verrons plus tard, tout en conservant l'originalité de son caractère, justifier par d'éminents services rendus à l'État les faveurs dont il est comblé, et enfin conserver sous les verroux de la Bastille la sérénité d'âme, la résignation d'un vrai philosophe.

Une des circonstances qui contribuèrent le plus à mettre Bassompierre à la mode, c'est le faste, la magnificence dont il s'entourait. « J'avais avec moi,
» dit-il (aux eaux de Plombiéres), la bande de vio-
» lons d'Avignon que Lapierre commande; j'avais
» une espèce de musique et tous les divertissements
» qu'un jeune homme riche, débauché et mauvais
» ménager pouvait avoir. »

Mais une des prodigalités les plus extravagantes de notre gentilhomme, et dont le souvenir nous a

été transmis par tous les mémoires contemporains, fut à l'occasion du baptême du dauphin. C'était à qui, des gens de la cour, étalerait le plus de magnificence, et Bassompierre n'avait pas un costume assez éclatant pour cette cérémonie, heureusement qu'il arrive à Paris un marchand d'Anvers, qui apporte la charge d'un cheval, de perles. Bassompierre en est instruit, il convoque sur-le-champ son tailleur, son brodeur, et il commande un habit, l'habit le plus somptueux, l'habit qui resta typique dans les fastes de la cour, — « en toile d'or violette, « avec des palmes qui s'entrelaçaient, et brodé en » perles, dont il n'avait pas fallu moins de cinquante » livres. » — Et cet habit lui coûta quatorze mille écus, somme exorbitante, qui, d'après l'évaluation des monnaies d'alors, s'éleverait aujourd'hui à cent mille francs. Que si vous demandez à Bassompierre à quelle source il puisait pour satisfaire à un luxe aussi effréné, il ne se fera pas faute de vous l'apprendre : il jouait, et gagnait beaucoup d'argent ; car pour deux ou trois grosses pertes qu'il nous avoue, maintes pages de ses mémoires portent des phrases telles que celles-ci : « L'année 1608, je » m'embarquai avec une dame blonde, je gagnai » beaucoup d'argent cette année-là, et donnai beau- » coup à la foire. — Je gagnai cette année-là plus » de cinq cent mille livres, bien que je fusse distrait » par mille folies de jeunesse ou d'amour. »

Probablement dans cette somme était compris le

gain annuel qu'il faisait à M. de Guise, et qu'on évaluait à cinquante mille écus. Aussi Mme de Guise lui offrit-elle un revenu de dix mille écus pour qu'il ne jouât plus avec son mari. — J'y perdrais trop, répondit Bassompierre.

Jouant un jour avec Henri IV, qui était habituellement de ces ruineuses parties, — le roi s'aperçut qu'il y avait des demi-pistoles parmi les pistoles, Bassompierre lui dit : « Sire, c'est votre majesté qui » a voulu les faire passer pour des pistoles. — C'est » vous, répondit le roi. Bassompierre les prend tou- » tes, remet des pistoles à la place, et puis va jeter les » demi-pistoles aux pages et laquais par la fenêtre. » La reine dit sur cela : — Bassompierre fait le roi, » et le roi fait Bassompierre. — Le roi se fâcha de » ce qu'elle avait dit. — Elle voudrait bien qu'il le fût, » répartit le roi ; elle aurait un mari plus jeune. » [1]

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer combien les ballets faisaient alors fureur, et ce goût continua à être en vigueur sous Louis XIV, qui ne dédaignait pas lui-même de figurer parmi les danseurs sur le théâtre, jusqu'aux deux vers si connus de Britannicus, par lesquels *le poète corrigea le monarque*. On ne doit pas dès-lors s'étonner si Bassompierre revient à satiété sur les ballets où il a obtenu des succès ; leurs noms nous apprennent qu'ils sont ou sérieux, ou grotesques, ou allégoriques :

[1] Tallemant des Réaux, art. *Bassompierre*.

ce sont les ballets des *Echecs*, des *Dieux marins*, des *Quatre Saisons*, des *Barbiers*, de *Maître Guille*, etc. Toutefois, en dépit des prétentions de l'intrépide danseur, on lui contestait son aptitude à cet exercice, car on raconte [1] à ce sujet que Bassompierre et M. de Montmorency (celui que le cardinal de Richelieu fit décapiter sous le règne suivant) eurent un jour querelle au bal. « Il est vrai, lui dit » Bassompierre, que vous avez plus d'esprit que » moi aux pieds, mais j'en ai ailleurs plus que vous. » — Si je n'ai point aussi bon bec, j'ai du moins » aussi bonne épée, répondit Montmorency. — Oui » da, répliqua Bassompierre, vous avez l'épée du » grand Anne (âne) de Montmorency. » On les accorda avant qu'ils se séparassent.

Tous les ébats gymnastiques étaient alors fort en vogue. Les jeunes seigneurs, divisés en plusieurs troupes, couraient souvent à cheval, masqués et couverts de belles armures, dans les rues de Paris. Quand ces troupes se rencontraient, elles se chargeaient vigoureusement, et bien que les lances eussent des bourrelets au lieu de fer, il se portait quelquefois de rudes *horions*. Aussi Bassompierre nous exprime-t-il tout son contentement de ce qu'un de ses rivaux près de Mlle d'Entragues « fut bien frotté » devant elle, qui était aux fenêtres de son logis à » nous regarder. » Les carrousels, auxquels Louis

[1] Tallemant des Réaux, art. *Montmorency*.

XIV donna depuis tant d'éclat, étaient aussi assez fréquents. Bassompierre en cite un qui fut fort beau, où chaque troupe figurait un des quatre éléments, selon le système de physique de ce temps là. « La » première troupe, dit-il, était *de l'eau,* où M. Le » Grand et les principaux de la cour étaient; celle » qui marchait après était *la terre,* que M. de » Vendôme menait; la troisième était *le feu,* que » M. de Rohan conduisait, et la quatrième *l'air,* » dont était chef M. le comte de Sommerive. » On sait que l'allégorie était en grande faveur chez nos pères.

Mais, quelle que soit la gravité des affaires, la complication des intrigues, la vivacité des plaisirs où se trouve engagé Bassompierre, le naturel l'emporte toujours chez lui et le ramène à ses succès de galanterie, qui se reproduisent à chaque page dans ses mémoires, tantôt par le récit complet de telles aventures que je n'ose raconter, d'autres fois par des confidences dont nous citerons une, prise au hasard : il était alors en Lorraine. « Il ne se peut dire » le soin que les dames eurent de me faire savoir sou- » vent de leurs nouvelles, et de m'envoyer des cour- » riers, des lettres et des présents. L'étoile de » Vénus était bien en ascendant sur moi alors. Je » revins à Paris, et quatre dames en carrosse vin- » rent par-delà Pantin, fesant semblant de se pro- » mener, et me mirent dans leur carrosse, et me » ramenèrent jusqu'à la porte de Saint-Honoré, où

» je remontai sur mes chevaux de poste pour entrer
» à Paris. »

Une femme vers laquelle il est incessamment entraîné, qu'il quitte et reprend souvent, et dont, en dépit de l'empire qu'elle exerce sur lui, il ne parle qu'avec la légèreté, le mépris même qu'elle mérite, est cette Marie de Balzac d'Entragues que la publicité de ses désordres égalait à la dernière des courtisanes, elle et la marquise de Verneuil, dignes filles de Marie Touchet, maîtresse de Charles IX. Bassompierre nous cite à cette occasion une méprise assez plaisante. Le roi et M. de Guise, jaloux du bonheur de notre Lorrain, le firent épier pour savoir s'il était reçu à heure indue au logis de sa maîtresse. Les gens apostés dans ce dessein en voient sortir, par une nuit assez obscure, un homme dont ils ne peuvent distinguer les traits; mais à la croix du Saint-Esprit qui se dessine sur son manteau, ce ne peut être que M. Le Grand, — la cour entière reste convaincue du fait, — et cependant l'amant favorisé n'était autre que Bassompierre, qui, pour se garantir de la pluie, avait pris le manteau de M. de Bellegarde. Lui et la d'Entragues, comme il l'appelle, s'amusèrent à laisser dans l'erreur les parties intéressées, en dépit du scandale qu'une pareille aventure n'aurait pas manqué d'exciter à une cour moins dissolue que celle de notre roi Henri.

Mais une autre fois, cette étrange demoiselle faillit causer la mort de son amant. Laissons-le parler

dans cette conjoncture : « Le 27 février, — il in-
» siste sur ce jour qui fait époque pour lui, — le
» matin, le roi étant aux Tuileries, dit à M. de
» Guise : Entragues nous méprise tous deux pour
» idolâtrer Bassompierre : je ne vous en parle pas
» sans le bien savoir. — Comment, sire, répondit
» M. de Guise, vous ne manquez pas de moyens
» pour vous venger, et pour moi, je n'en ai pas
» d'autre que celui de chevalier errant, et le dessein
» de rompre trois lances à champ ouvert cette après-
» dînée, au lieu où il plaira à votre majesté de nous
» ordonner. »

Le roi y consentit, fixa lui-même le Louvre comme le champ clos, et en ayant fait sabler la cour, nos paladins, Bassompierre et ses deux tenants, avec leurs armes argentées et le panache incarnat et argent; Guise et les siens, chamarrés de noir et or, entrèrent dans la lice et se chargèrent si rudement, que la lance de ce dernier s'étant rompue, un des éclats pénétra dans le bas-ventre de notre Lorrain, qui néanmoins, et quoique se sentant, dit-il, mortellement blessé, ne laissa pas d'achever sa carrière. La blessure fut jugée si dangereuse que, par une double précaution, il fut saigné et confessé à la fois, et qu'il en perdit la vue pendant sept heures. Heureusement que son bon tempérament le sauva, et qu'il trouva des consolations à sa mésaventure dans les visites qu'il reçut des princesses et des plus jolies femmes de la cour.

Du reste, Bassompierre blessé fit plus que Henri II mort, car les combats de ce genre ne se renouvelèrent plus après cette dernière catastrophe.

Pour n'y plus revenir, finissons-en avec Marie d'Entragues. Après avoir eu de Bassompierre un fils qui fut depuis évêque de Saintes, elle plaida pendant dix ans contre son ancien amant, voulant l'obliger à être son époux. On raconte qu'après ce procès, cette demoiselle rencontra au Louvre Bassompierre. Celui-ci la salua ; elle lui dit : « Monsieur, vous devriez bien » me faire rendre les honneurs de maréchale de » France. — Mademoiselle, répondit-il, pourquoi » prenez-vous un nom de guerre ?—Vous êtes le plus » sot homme de la cour, reprit en colère, Mlle d'En- » tragues. — Oh ! que diriez-vous, mademoi- » selle, reprit Bassompierre, si je vous avais épou- » sée ! » [1]

Ici la scène change, et le drame devient plus sérieux : ce n'est plus des folies de notre compatriote que nous avons à nous occuper, c'est de son mariage, et du mariage le plus beau, le plus éclatant que gentilhomme puisse faire en France, car il s'agit de la fille du connétable, de Mlle de Montmorency, que Bassompierre a peinte en ces mots, « Sous le ciel, il » n'y avait rien de plus beau que Mlle de Montmo- » rency, ni de meilleure grâce, ni de plus parfait. » Tout était d'accord, les noces allaient se faire,

[1] Dictionnaire historique, art. *Bassompierre*.

l'heureux élu était dans le ravissement, lorsqu'un événement inopiné, inouï, vint renverser toutes ses espérances : il avait un rival, et ce rival, c'était le roi.

Henri IV n'en fit pas mystère : les rois se gênent si peu ! Comme il avait la goutte, et que Bellegarde, Grammont et Bassompierre alternaient chaque nuit pour le veiller et lui lire l'*Astrée*, roman alors dans toute la vogue de la nouveauté, il dit à ce dernier : « Bassompierre, je te veux parler en ami : — je suis » devenu non seulement amoureux, mais furieux et » outré de Mlle de Montmorency. Si tu l'épouses, et » qu'elle t'aime, je te haïrai : si elle m'aimait, tu me » haïrais. Il vaut mieux que cela ne soit pas cause » de rompre notre bonne intelligence, car je t'aime » d'affection et d'inclination. »

Puis il ajouta, sans plus de pudeur, qu'il la voulait marier à son neveu le prince de Condé.

On pense bien que le futur époux fut renversé d'une telle confidence, mais courtisan avant tout, et sentant bien qu'il lutterait vainement contre une résolution royale, il fit de bonne grâce le sacrifice de son avenir. Le roi s'en montra si reconnaissant, que l'embrassant et pleurant à la fois d'attendrissement, il lui dit qu'il voulait faire sa fortune, et qu'il l'affectionnerait désormais comme un de ses enfants naturels.

Cependant Bassompierre était au désespoir, il fut plusieurs jours, nous dit-il, sans manger, ni boire,

ni dormir, et ses gens craignaient réellement qu'il ne perdît le sens. Mais rassurons-nous : il ne pense point à s'asphyxer, à choisir entre les moyens de suicide les plus accrédités aujourd'hui, comme la panacée des passions les plus vulgaires ; il nous apprend que, pour se *réconforter* un peu de sa perte, il se divertit en se raccommodant avec trois dames qu'il avait entièrement quittées, et que peu de jours après, et bien qu'il fût saisi d'une fièvre tierce, sur une provocation en duel à lui faite par un gentilhomme gascon, il se battit à cheval, ayant une médecine dans le corps, et qu'il culbuta son adversaire.

Il trouva une distraction plus sérieuse et plus utile à ses chagrins, dans la mission diplomatique que le roi lui donna près du duc de Lorraine, pour traiter du mariage de la fille de ce prince avec le dauphin : Bassompierre entre dans beaucoup de détails sur les difficultés qu'éprouve sa négociation, et se livre à des considérations très-judicieuses sur la position respective de la France et des puissances de l'Allemagne. Toutefois sa persistance ne put triompher des irrésolutions du duc de Lorraine, et la réunion de ce pays à la France fut reculée de plus d'un siècle.

De retour à Paris, l'ambassadeur se présenta chez le roi ; mais à peine eut-il le temps de rendre compte de sa mission, que celui-ci l'interrompit pour lui parler de la nouvelle princesse de Condé, « et véri-» tablement, ajoute Bassompierre, c'était un amour

» forcené que le sien, qui ne se pouvait tenir dans
» les bornes de la bienséance. »

On ne peut en effet appeler autrement la passion d'un homme de 53 ans pour une fille de 16 ans devenue sa nièce. Il n'y avait point d'extravagances qu'il ne fît pour la voir, tantôt se déguisant en postillon, à l'aide d'une large emplâtre sur le visage; une autre fois se cachant derrière une tapisserie.[1] Enfin cette monomanie fut telle, que M. le prince (de Condé), justement inquiet des obsessions royales, enleva un beau jour sa femme, en croupe sur le cheval d'un de ses gens, et se sauva avec elle en Flandre. Le roi était au jeu quand il apprit cette équipée, et hors de lui, se penchant vers l'oreille de Bassompierre qui était à ses côtés, il lui dit tout bas : « Mon ami, je suis perdu, cet homme em-
» mène sa femme dans un bois : je ne sais si c'est
» pour la tuer, ou pour l'emmener hors de France;
» prends garde à mon argent et entretiens le jeu,
» cependant que je vais savoir de plus particulières
» nouvelles. »

Les ministres sont convoqués sur le champ, comme s'il se fût agi de l'affaire d'état la plus imminente; tous semblent partager le ressentiment du roi. Sully seul, auquel Bassompierre ne rend pas habituellement la justice qu'il mérite, ne cache pas son improbation, et il est d'avis qu'on ne s'occupe pas de

[1] Tallemant des Réaux, art. *Mlle de Montmorency*.

cette disparition. Mais le dépit du maître l'emporte; il fait réclamer les fugitifs près de l'archiduc, à Bruxelles. Ceux-ci ne s'y croyant plus en sûreté, s'enfuient à Milan, et cet incident, si minime en apparence que l'histoire ne devrait pas avoir à s'en occuper, va devenir le signal d'une perturbation européenne : la guerre, depuis longtemps méditée contre l'Espagne est résolue; une alliance étroite est conclue avec la Savoie, pour s'assurer de la clef des Alpes; les hostilités vont commencer.

Bassompierre, que le roi avait mis dans la confidence de ses vastes projets, et qui lui avait donné, dans cette occasion, de nouvelles preuves d'une véritable habileté, fut comblé de bienfaits; car, et presque à la fois, il devint colonel de la cavalerie légère, conseiller d'état, et capitaine d'une compagnie de chevau-légers. Le roi lui donna aussi cinquante gardes, une pension de 4000 écus, et voulait même, en le mariant, renouveler en sa faveur le duché de Beaupréau. « Mais, nous dit ingénuement » Bassompierre, j'étais dans mes hautes folies de » jeunesse, amoureux en tant d'endroits, bien voulu » en la plupart, que je n'avais pas le loisir de son- » ger à ma fortune. »

Une de ces catastrophes telles que Dieu seul les peut prévoir, vint tout changer et donner une nouvelle face à l'Europe. On entrait dans le mois de mai 1610; les pressentiments les plus funestes venaient agiter Henri IV sur sa fin prochaine, et se

joindre à d'autres présages non moins sinistres : assertions qui, du reste, se sont reproduites souvent à la mort des grands hommes, soit qu'elles aient été inventées à plaisir après l'évènement, soit qu'en effet il existe pour certaines intelligences favorisées de la nature, une mystérieuse révélation des évènements à venir. Or, si l'on en croit Bassompierre, après que Henri IV lui eut dit : « Je ne sais ce que c'est, mais » je ne puis me persuader que j'aille en Allemagne ; » je crois mourir bientôt. » — C'était le 1er mai. — « Alors, le *mai* (l'arbre qu'on avait planté au milieu » de la cour du Louvre,) tomba sans être agité du » vent ni autre cause apparente, et cheut du côté du » petit degré qui va à la chambre du roi.

» Je dis alors à M. de Guise, continua Bassom- » pierre : je voudrais qu'il m'en coûtât quelque chose » de bon, et que cela ne fût point arrivé : voilà un » très-mauvais présage. Dieu veuille garder le roi, » qui est le mai du Louvre ! »

Et le 14 mai, le lendemain du sacre de la reine, les inquiétudes du roi deviennent plus pressantes encore. Ecoutons-le parler : ses paroles ont quelque chose de solennel ; il s'entretenait dans une douce intimité avec Guise et Bassompierre. — Vous ne me » connaissez pas maintenant, vous autres, mais je » mourrai un de ces jours, et quand vous m'aurez » perdu, vous connaîtrez un jour ce que je valais, » et la différence qu'il y a de moi aux autres hom- » mes. » Sur quoi Bassompierre répliqua : « Mon

» Dieu, ne cesserez-vous jamais, sire, de nous
» troubler, en nous disant que vous mourrez bien-
» tôt ! Ces paroles ne sont point bonnes à dire ;
» vous vivrez, s'il plaît à Dieu, bonnes et longues
» années. Il n'y a point de félicité au monde pareille
» à la vôtre ; vous n'êtes qu'en la fleur de votre âge,
» et en une parfaite santé et force de corps, plein
» d'honneurs plus qu'aucun des mortels, jouissant
» en toute tranquillité du plus florissant royaume du
» monde, aimé et adoré de ses sujets ; plein de
» biens, d'argent, de belles maisons, belle femme,
» beaux enfants qui deviennent grands ; que vous
» faut-il de plus, ou qu'avez-vous à désirer da-
» vantage ? » — Le roi se mit alors à soupirer et dit :
» Mon ami, il faut quitter tout cela !..... »

Et peu d'heures après Henri IV était mort !

II.

Jusqu'au jour où le poignard de Ravaillac vint changer les destinées de la France, notre tâche était facile. La concentration du pouvoir, l'intimité qui unissait Henri IV à Bassompierre, le brillant reflet que le maître jetait sur son confident et son ami, tout concourait à donner à cette notice une sorte d'unité dramatique. Alors aussi Bassompierre écrivait avec cette verve d'inspiration juvénile, ce

caractère de franchise qui va quelquefois jusqu'au cynisme, souvent avec cette audacieuse indiscrétion d'un homme qui se sent assez fort pour ne rien redouter, et il nous suffisait de faire choix des passages les plus saillants de ses mémoires pour appeler l'attention de nos lecteurs. Mais le roi mort, notre Lorrain se croit obligé de modifier son langage, de s'assouplir aux pratiques du courtisan, d'étudier, pour en faire son profit, les chances de la puissance du jour. De là des omissions, des réticences qui deviennent plus fréquentes à mesure qu'il avance dans les années et dans les honneurs, et qui nous forcent à puiser à différentes sources des documents d'autant plus urgents, que cette période abonde en faits singuliers, en résolutions fortes, en complots hardis, en intrigues bizarres dont on a peine aujourd'hui à s'expliquer l'existence; enfin que l'intérêt s'éparpille sur une foule de personnages qui, après avoir occupé la scène, la quittent brusquement pour la céder à d'autres. Nous ne nous dissimulons pas qu'au risque de tomber dans des lieux communs historiques, il nous faudra, pour l'intelligence des actes de notre héros, suivre dans ses nombreuses fluctuations un gouvernement dont la stabilité ne s'établit que sous la main de fer de Richelieu. Nous réclamons d'avance l'indulgence de nos lecteurs pour nos transitions brusques et saccadées, qui, à l'imitation des mémoires dont nous rendons compte, les feront passer tout à coup d'un haut événement po-

litique à une aventure galante, et de la circonstance la plus tragique à la frivolité d'un bon mot; mais on se rappellera que ce n'est pas un portrait de fantaisie, mais bien Bassompierre et son temps que nous voulons peindre.

A peine le bruit de la mort de Henri IV fut-il répandu dans Paris, qu'une stupeur profonde s'empara des esprits : chez les uns, c'était l'affection qu'ils portaient réellement au monarque; chez les autres, le gage de sécurité qu'ils perdaient; car les souvenirs des guerres de religion étaient encore tout flagrants. Mais ce premier moment passé, après que le chancelier de Sillery eût dit à la reine : « Madame, » le roi ne meurt pas en France, » chacun ne songea plus qu'à son intérêt, qu'à tirer le meilleur parti des chances que lui offrait le nouveau gouvernement, à le fortifier de sa coopération, ou à l'entraver de sa résistance. Il semblait que les factions, comprimées par la puissance d'un grand homme, eussent subitement repris toute leur énergie, toute leur violence, et que la monarchie fût remise en question. Déjà au lieu d'une volonté unique, d'un pouvoir exclusif, surgissent des idées d'indépendance à tous les princes, à tous les grands de la cour, à tous ceux qui occupent un poste élevé. On les rencontre dans les rues de Paris formés en de nombreuses cavalcades, ceux-ci pour faire reconnaître Louis XIII, l'enfant de huit ans et demi; ceux-là pour accréditer la régence de sa mère;

quelques-uns pour tâter le terrain, sauf à se déclarer plus tard; de tous côtés on s'observe, on est sur le qui vive. Bassompierre nous raconte qu'étant à cheval, à la tête de trois cents gentilshommes, il rencontra près de la place St-Jean, en allant vers la rue St-Honoré, Sully avec *quelques quarante chevaux*, « lesquels étant proche de nous, continue » le narrateur, commença à nous dire tout en pleurs: » Messieurs, si le service que vous avez voué au » roi qu'à notre grand malheur nous venons de » perdre, vous est aussi imprimé dans l'âme qu'il le » doit être à tous les bons Français, jurez tous pré- » sentement de conserver la même fidélité que vous » avez rendue au roi à son fils et successeur, et que » vous emploierez votre sang et votre vie pour ven- » ger sa mort. » — « Monsieur, lui répondis-je, » c'est nous qui ferons faire ce serment aux autres, » et nous n'avons pas besoin d'être exhortés à une » chose à quoi nous sommes si obligés. » Et Sully désappointé courut se renfermer dans la Bastille dont il était le gouverneur, s'y tenant en état de défense, mèche allumée, jusqu'au moment où il eut fait ses conditions avec la reine. « Le surintendant de » Henri IV avait conservé jusqu'à la fin l'amitié de » son maître, mais il savait la haine de Marie de » Médicis pour le confident des secrets du ménage. » Toutes les fois qu'il y avait des querelles de lit, » égratignures, coups de poing entre Henri et sa » femme, Sully s'en était mêlé, et cela avait laissé

» des souvenirs amers dans l'esprit de Marie de Mé-
» dicis [1]. Aussi quelques mois après fut-il dépouillé de toutes ses charges. Cependant la reine, bien conseillée par le duc d'Épernon, gouverneur de Metz, vieux courtisan qui avait vécu et guerroyé sous cinq rois, fit un coup de parti en déterminant le parlement de Paris à la proclamer régente : elle dut à cet acte important d'être immédiatement reconnue sous ce titre, sauf les dissidences qui s'élevèrent plus tard.

C'était beaucoup sans doute, mais quelle tâche pour une femme, pour une étrangère, une Italienne dont le nom n'était pas rassurant pour la France, de se maintenir au suprême pouvoir dans des circonstances si difficiles : au dehors, une guerre prête à éclater ; au dedans, des princes affectant une entière indépendance, et pactisant même avec l'étranger ; une noblesse turbulente qu'aucun danger ne pouvait effrayer, mais aussi qu'aucun frein ne pouvait contenir ; le parti protestant cantonné dans l'ouest et le midi de la France, avec son organisation particulière, ses priviléges, ses places de sûreté ; enfin des gouverneurs de provinces réunissant les attributions les plus étendues, et assez forts pour s'affranchir de toute obéissance. On a reproché à Marie de Médicis de la faiblesse ; mais *ne fait pas de la force qui veut*, et certes d'avoir mené à bien la minorité de son fils à travers tant d'éléments de per-

Richelieu. Mazarin, la Fronde, etc., par M. Capefigue.

turbation et de ruines, prouve sans réplique que la régente ne manqua ni de capacité ni de prudence. Nous avons vu de nos jours des révolutions s'opérer avec bien moins de chances qu'alors.

Mais les difficultés du gouvernement n'existaient pas seulement dans ces circonstances générales, dans ces dispositions des masses; elles se compliquaient journellement par des incidents qui ne se pouvaient prévoir : ainsi des mécontentements sans motifs, des ambitions déçues, des intérêts de cupidité faisaient chaque jour changer de parti à des personnages assez importants, pour que la reine dût payer chèrement leur retour à la fidélité.

D'autres fois il suffisait de la fastueuse bravade d'un prince pour mettre en émoi toute une population. Ainsi « quand le prince de Condé entra dans » Paris, après son long exil, il était accompagné » par quinze cents gentilshommes, si bien que la » cour eut effroi de cette petite armée qui pénétrait » aux murs de la bonne ville. Le conseil de régence » ordonna l'armement de la bourgeoisie; il voulut » que toutes les dizaines reprissent leurs vieilles » arquebuses, les archers leurs hoquetons, afin de » montrer au susdit prince qu'il n'y avait rien à faire » pour troubler la paix du peuple. » [1]

Une autre cause de trouble était dans les violentes querelles qui souvent s'élevaient pour les circon-

[1] *Richelieu, Mazarin*, etc., par M. Capefigue.

stances les plus frivoles, telles que des affaires de galanterie, la prééminence du haut du pavé, des disputes entre des valets, et qui suscitaient, au mépris des lois les plus sévères, des duels acharnés de deux contre deux, quatre contre quatre, où quelquefois une famille entière avec tous ses adhérents s'armait contre une autre famille; et pour ajouter à ce scandale, ces rencontres n'avaient pas toujours lieu mystérieusement, dans un endroit écarté, c'était dans les places publiques, dans les rues les plus fréquentées de la capitale, au moment même où naissait la querelle, que de fougueux adversaires, dégainant brusquement, se ruaient les uns sur les autres et s'égorgeaient à la vue des passants. Une anecdote de ce genre, dans laquelle Bassompierre joue un rôle de conciliation, nous semble devoir être rapportée comme un trait caractéristique de cette curieuse époque.

Il s'agissait pour la reine de conquérir le duc de Guise, un des fils de Henri le Balafré, qui avait conservé sur la bourgeoisie catholique une influence traditionnelle, mais dont les sympathies politiques étaient douteuses. Dans ces conjonctures, le chevalier de Guise, frère du duc, rencontrant le 5 janvier 1613, dans la rue St-Honoré, vers midi, le baron de Luz, vieux et respectable gentilhomme attaché au service de la reine, le tua, en raison d'un prétendu grief qu'il avait contre lui: « ce dont la » reine, dit Bassompierre, fut extrêmement irritée.

» J'allai en même temps au Louvre, continue-t-il, » où je la trouvai pleurant, ayant envoyé quérir » les princes et les ministres pour tenir conseil sur » cette affaire qu'elle avait infiniment à cœur. Elle » me dit alors : vous voyez, Bassompierre, comme » on s'en prend à moi, et si ce n'est pas un infâme » procédé de tuer un vieux gentilhomme sans aucune » défense : ce sont là des tours de la maison. » Mais comme elle méditait d'employer les mesures les plus sévères pour la punition de l'agresseur, elle apprit que le duc de Guise, chez lequel s'étaient spontanément rassemblés une foule de gentilshommes, ou serviteurs de sa famille, menaçait de passer dans le parti du prince de Condé. La peur la saisit, force lui fut de céder à la nécessité, et mandant de nouveau Bassompierre comme elle sortait de table : « Je n'ai mangé que du poison à mon dîner, tant » j'ai l'estomac gâté et perverti, s'écria en le voyant » la pauvre femme; si cela me dure longtemps, je » crois que je perdrai l'esprit. Bassompierre, en un » mot, il faut que tu tâches de me ramener M. de » Guise. Offre-lui cent mille écus comptants que je » lui ferai donner; offre-lui encore la lieutenance » générale de Provence pour son frère le chevalier; » offre à sa sœur la réserve de l'abbaye de St-Germain..... Enfin, pourvu que je le retire de cette » cabale et qu'il me soit assuré, je te donne la carte » blanche. » A quoi Bassompierre répondit qu'elle le *garnissait* si bien, qu'il ne retournerait point vers

elle sans avoir *fait emplète*. Et en effet, peu de jours après il revint triomphant rendre compte de sa mission à la reine, s'applaudissant beaucoup d'avoir réussi, sans même avoir promis la lieutenance générale de Provence au chevalier de Guise, « ayant » tâché, dit-il à Marie de Médicis, de faire comme » ces valets bons ménagers, qui rapportent au fond » du sac une partie de l'argent que leur maître leur » avait donné pour dépenser. »

Mais il manquerait un dernier épisode à cette histoire, si nous n'ajoutions que peu de jours après les humiliantes concessions de la reine à la famille de Guise, le chevalier reçut, en sortant d'un ballet où il représentait Orphée, un cartel du fils du baron de Luz; nous en citerons le texte si propre à faire connaître les mœurs de l'époque : « Monseigneur, nul » ne peut être plus fidèle témoin du juste sujet de » ma douleur que vous; c'est pourquoi je vous sup- » plie très-humblement de pardonner à mon ressen- » timent. Je vous convie, par ce billet de me faire » tant d'honneur que je me puisse voir l'épée en la » main contre vous, pour tirer la raison de la mort » de mon père. » [1]

Si nous avions à faire le dénouement d'un roman ou d'une fiction dramatique, nul doute qu'il ne serait d'accord avec la justice et la morale, l'agresseur périrait comme le père de Chiméne; mais l'in-

[1] *Mercure français*, année 1612, édition de 1619.

flexible réalité est là. Le courageux jeune homme fut tué de la même main qui avait tué son père.

A cette occasion, Bassompierre, tout courtisan qu'il est, ne peut cacher son étonnement. « Je vis, » dit-il, une chose bien étrange des changements » de la cour : que M. le chevalier de Guise, qui » pour avoir tué le père, la reine commande au » parlement d'en connaître, d'en informer, et de » lui faire et parfaire son procès ; en moins de huit » jours de là, après avoir encore de surcroît tué le » fils du baron de Luz, la reine l'envoya visiter et » savoir comment il se portait de ses blessures, » après qu'il fut de retour de ce dernier combat. »

Et à travers toutes ces intrigues qui se forment, se croisent, se dénouent pour se renouer ensuite, à travers toutes les vicissitudes que subit la France, se montre le caractère national d'alors, d'accord cette fois avec les goûts d'une femme qui a puisé dans sa patrie, dans la belle Florence, l'amour des arts et le besoin des bruyantes dissipations. Ce ne sont que ballets, que tournois, que fêtes splendides. Une de ces fêtes surtout a tellement frappé les contemporains, qu'ils nous en ont fidèlement transmis tous les détails : c'est le carrousel de la place Royale, donné par Marie de Médicis à la ville de Paris, dans le carême de l'année 1612, à l'occasion des doubles fiançailles conclues avec l'Espagne, — de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche, et de la princesse Isabelle avec un infant. — Rien n'égala la somptuo-

sité de ce spectacle, où la cour déploya toute sa magnificence, où la mythologie, l'histoire grecque, l'histoire romaine et notre moyen-âge furent à la fois explorés en dépit de toutes les lois d'unité, pour mettre en scène les nombreux personnages de cette sorte de drame. On y voyait figurer cent animaux, tous différents, qui dansèrent un ballet, des dragons jetant du feu par la tête et par la queue, des chevaliers sous divers noms empruntés à nos vieux romans, « déclarant qu'ils maintiendraient la pique à » la main, contre tous ceux qui auraient l'audace » de le nier, que leurs dames étaient les plus par- » faites du monde, et qu'ils méritaient seuls de por- » ter le titre de leurs servants. [1] » Apparaissaient ensuite toutes les variétés des nymphes de la Fable représentées par des seigneurs de la cour; enfin un nombreux cortége des Romains les plus illustres, tels que Scipion, Jules-César, Trajan, etc., pêle-mêle bizarre, étrange confusion de toutes les époques et de tous les genres de spectacles, auquel il ne manquait, pour charmer nos pères, que la délicieuse mélodie de Rossini et de Meyerbeer, car alors même Lulli n'avait pas paru.

Toutefois Bassompierre, qui fut un des tenants du tournoi, s'écrie: « Il n'y eut jamais un carême si » beau dans Paris que fut celui-ci. »

Notre Lorrain ne se borne pas aux luttes inno-

[1] *Mercure français*, année 1612, édition de 1619.

centes des tournois ; ses confidences semi-mystérieuses nous révèlent assez souvent qu'il a conservé dans l'âge de maturité toute la mobilité de ses goûts de jeunesse ; il nous avoue même avec une sorte de candeur qu'il se trouve tout à coup sous le poids de quatre circonstances assez pénibles : *la d'Entragues,* dont nous avons parlé, nantie d'une promesse de mariage, venait d'obtenir contre son ancien amant un jugement qui le forçait à l'épouser ; il y avait entre un mari et une femme une grave brouillerie dont notre héros *était le sujet ;* enfin, chargé de seize cent mille francs de dettes, il ne savait comment payer ses créanciers, qui, dit-il, commençaient à se *mutiner*.

Toutefois, Bassompierre sortit avec bonheur de ces incidents, dont le moindre eût suffi pour perdre un autre homme. Le jugement qui le condamnait à épouser fut cassé par arrêt du parlement ; la querelle entre le mari et la femme s'arrangea ; quant à ses usuriers, Bassompierre sut les apaiser au moyen de sept cent mille francs dont sa mère en mourant le fit hériter. Et à cette occasion nous regrettons de le trouver insensible à cette mort. Mais nous ne pouvons le cacher, il était léger, volage en amitié comme en amour ; car sa sœur, la comtesse de Tillières, ayant vu un jeune seigneur allemand s'abandonner sans réserve aux protestations d'attachement que lui faisait Bassompierre, « Monsieur, lui » dit-elle, j'ai bien étudié les goûts et les affections

» de mon frère; je me souviens que d'abord il aimait
» le comte d'Auvergne; puis il aima Saint-Luc, qui
» dansait à merveille; puis un autre eut son cœur;
» puis il aima passionnément un cheval isabelle, et
» maintenant c'est vous. » [1]

Notre compatriote n'est pas moins heureux dans sa vie politique, sa vie d'ambition, que dans sa carrière de galanterie. « Bassompierre, lui dit un jour
» la reine, si vous eussiez été prince, je vous eusse
» donné aujourd'hui une belle charge. — Madame,
» fut la réponse, si je ne suis pas prince, ce n'est
» pas que je n'aie bien envie de l'être; mais néan-
» moins je vous puis assurer qu'il y en a de plus
» sots que moi. » Là-dessus la régente lui apprit qu'elle le nommerait colonel-général des suisses, si les capitulations faites avec la république ne lui imposaient pas de ne jamais conférer cette place à d'autres qu'à un prince.

Mais Bassompierre ne se tient pas pour battu; il fait si bien qu'il est agréé par les treize cantons, et qu'il est définitivement reconnu colonel-général des suisses le 12 mars 1614.

Peu de mois après, le roi ayant atteint sa quatorzième année, est reconnu majeur : majorité fictive, qui impose peu aux factieux; car ici commence un véritable imbroglio, état mixte de paix et de

[1] *Mémoires de Brienne.*

guerre qui continue pendant deux à trois ans, et dont les détails ne peuvent trouver place dans le cadre rétréci d'une notice. Les *malcontents*, à la tête desquels est le prince de Condé, dont le seul mérite fut d'être père d'un héros, prennent les armes, les déposent et les reprennent à diverses reprises. On se bat, on traite, on se bat encore, on prend et on reprend des bicoques : époque étrange, on pourrait dire burlesque, si le sang français ne coulait pas, si le peuple n'avait pas à souffrir des calamités d'une guerre civile. Bassompierre montre dans ces circonstances toute l'insouciance de l'homme de plaisir et tout le courage du soldat ; ainsi il nous a dit que « l'année commença joyeusement par force » assemblées, qui se firent fort belles.... On passa » bien le temps à la foire St-Germain.... Nous dan- » sâmes le ballet du commissaire, puis ensuite celui » du prince de Chypre, qui fut très-beau.... Je » gagnai cette année-là au jeu de trictrac cent mille » écus, ou à M. de Guise, ou à M. de Joinville, » ou à M. le maréchal d'Ancre. Je n'étais pas mal » à la cour, ni avec les femmes et quantité de » belles maîtresses. » Et trois mois après notre épicurien, combattant pour la cause royale, est grièvement blessé d'une balle dans le ventre, au siége de Rethel. « Je me crus mort, » s'écrie-t-il, heureusement, à quelques pages de là, qu'il nous rassure, en reprenant le cours de ses épanchements habituels.

Nous sommes en 1617, la reine-mère gouverne toujours, ou plutôt elle a délégué le pouvoir à Concini l'aventurier, le beau Florentin, devenu marquis d'Ancre, maréchal de France, premier ministre, aspirant à l'épée de connétable, sans avoir jamais tiré la sienne; homme vain, présomptueux; insolent comme le sont tant de parvenus; — qui ne parlait des pauvres gentilshommes qui lui servaient de gardes, qu'en les nommant *miei coglioni di mile franchi*. Venu d'Italie à la suite de Marie de Médicis, il était réputé, non sans quelque vraisemblance, son ancien amant, et cette opinion se trouvait accréditée à la cour; car un jour que la reine, se disposant à sortir, demandait son voile, le comte de Lude dit à demi-voix, au milieu des courtisans : « Il ne faut pas de voile pour un vaisseau qui est à » l'ancre. » [1]

En définitive, ce favori ne manquait ni d'habileté ni d'énergie. Précurseur de Richelieu, il s'était donné pour mission de défendre l'unité royale contre la haute féodalité qui, plus forte que lui, le brisa.

Bassompierre nous raconte les confidences que lui fit le maréchal d'Ancre peu de temps avant sa chute. Alors au faîte de sa puissance, il venait de faire arrêter et conduire à la Bastille le prince de Condé, le plus acharné de ses adversaires, et cependant les prévisions de l'Italien étaient sinistres, car

[1] *Mémoires de Brienne.*

il sentait que la lutte engagée avec la noblesse était pour lui une question de vie ou de mort.

« Signor, je suis perdu ! signor, je suis ruiné ! » signor, je suis misérable ! » s'écrie le maréchal en voyant entrer chez lui Bassompierre ; et celui-ci voulant lui inspirer des sentiments plus conformes à sa haute position, « sachez, Monsieur, continua » l'Italien, que depuis le temps que je suis au » monde, j'ai appris à le connaître, et vois non » seulement les élévations de la fortune, mais en- » core les chutes et décadences, et que l'homme » arrive jusqu'à un certain point de bonheur, après » lequel il descend, ou bien il se précipite, selon » que la montée qu'il a faite a été haute et raide. » Si vous ne m'aviez connu dès ma bassesse, je » tâcherais de vous la déguiser ; mais vous m'avez » vu à Florence, débauché, quelquefois en prison, » quelquefois banni, le plus souvent sans argent, et » incessamment dans le désordre et dans la mauvaise » vie. » Là-dessus il énumère les honneurs dont il a été comblé, l'immense fortune qu'il a acquise, et qui ne s'élève pas à moins de dix à douze millions ; il ne se dissimule pas les haines qu'il a amassées sur sa tête ; il conclut en disant qu'il a vainement conjuré sa femme de quitter la partie, et que si ce n'étaient les obligations qu'il lui doit, il la laisserait et s'en irait « en lieu là où les grands, ni les peuples « de France ne l'iraient pas chercher. »

« Je lui dis ce que je pus, ajoute Bassompierre,

» tant pour le consoler que pour le divertir de cette
» pensée, et puis me retirai. Et ai voulu faire voir
» par ce discours comme les hommes, et principa-
» lement ceux que la fortune a élevés, ont des ins-
» pirations et des prévoyances de leur malheur; mais
» ils n'ont pas la résolution de les prévenir pour
» l'éviter. »

Il s'élevait dans ce moment à la cour une autre fortune non moins extraordinaire que celle de Concini. Parmi les pages que l'on avait donnés à Louis XIII dans son enfance, se faisait remarquer un gentilhomme obscur, Charles d'Albert de Luynes, dont les seigneuries, disait Bassompierre, « étaient si » étroites qu'un lièvre sautait dessus chaque jour. » Or ce Luynes était très-habile dans la fauconnerie: il plut à l'enfant en dressant pour lui des pies-grièches et en flattant son goût pour la chasse. La majorité de cet enfant grandit la position du favori, et en fit une puissance dont Bassompierre devina le danger. « Madame, disait-il à la reine-mère, un de » ces jours on vous tirera le roi de dessous l'aile. » En effet, cédant aux suggestions de Luynes et de quelques hommes dévoués à ce favori, le premier acte d'autorité que fit le jeune roi, fut d'ordonner le meurtre de Concini et l'éloignement de la reine-mère, et il n'avait pas seize ans!

On sait que Concini fut assassiné sur le pont du Louvre, le 24 avril 1617; que sa femme, condamnée par arrêt du parlement de Paris pour divers

griefs, entre autres pour sorcellerie, fut décapitée en place de Grève; que tous leurs biens furent confisqués: digne conclusion d'un attentat.

Changement complet dans le gouvernement. Luynes règne de fait. En dépit de l'adage:

« Devrait-on hériter de ceux qu'on assassine. »

Il hérite non seulement du pouvoir de Concini, mais encore de la plus grande partie de ses riches dépouilles qu'il a l'impudeur de se faire adjuger. Quant à Louis XIII, il sera pendant toute sa vie comme le héros de certains drames mal conçus, où l'action tourne incessamment autour de lui, sans qu'il la dirige jamais. En supportant impatiemment le joug, son destin fut d'être toujours dominé; et cependant il ne manquait ni de courage ni d'instruction, il aimait la gloire de la France, il écrivit en véritable tacticien l'histoire de ses campagnes, et s'occupa avec succès d'améliorer l'état alors si défectueux de l'artillerie et du génie. Quant à sa vie intime, il prenait un favori et il l'abandonnait ensuite, laissant au besoin rouler sa tête sur un échafaud. Fils ingrat, époux sans tendresse, amant sans passion, ce ne fut pas seulement un roi faible, ce fut un mauvais homme, et cependant il eut un grand règne, parce qu'auprès de lui se trouva un grand ministre.

Hâtons-nous de rejoindre Bassompierre: il arrivait

dans la même journée de Paris à Rouen, *en carrosse de relai,* diligence inouïe, diligence, dit-il, que l'on n'a pas encore faite en hiver. Quel ne serait pas aujourd'hui l'étonnement de notre compatriote, s'il faisait ce voyage dans la voiture publique la plus vulgaire, et surtout s'il glissait à l'aide de la vapeur sur un chemin de fer! Bassompierre aurait pu nous dire s'il était ce jour-là dans sa voiture à glaces, car on sait qu'il est l'inventeur de cet objet de luxe, qu'il fit venir à grands frais de Venise, la seule ville de l'Europe où l'on fabriquait des glaces de grande dimension.

Notre Lorrain reprend à bâtons rompus, selon sa coutume, le cours de ses narrations: « Vers la » mi-août (1618), le roi s'en vint à Monceaux, » d'où j'étais capitaine, où je le reçus si magnifi- » quement que rien plus. Il y demeura dix-sept » jours, qui me coûtèrent dix mille écus..... Nous » avions les comédies espagnoles cet hiver-là, et il » y eut une grande comète au ciel, qui apparut un » mois durant..... L'année 1619 commença par la » grande maladie de la reine que Dieu enfin garan- » tit.... Le roi consomma le mariage avec la reine » sa femme..... Peu après on fit rouer à Paris Le » Sity et Durant, pour quelques écrits en faveur de » la reine-mère. »

Une telle punition nous paraîtrait un peu *acerbe* aujourd'hui. Mieux vaut encore, dût-on se récrier sur l'ignorance ou la partialité des jurés, avoir à

payer une amende, ou à subir quelques mois de prison. Du reste nous ferons remarquer, à cette occasion, que la presse a joué un grand rôle dans nos troubles politiques depuis la Ligue. « Alors, dit » Châteaubriand, la plume était aussi active que » l'épée; comme chacun avait liberté entière dans » son parti et n'était proscrit que dans l'autre, il y » avait réellement liberté de la presse. [1]

L'année 1617 amène une nouvelle péripétie politique: la reine-mère s'échappe de Blois où elle était en exil depuis la catastrophe du maréchal d'Ancre; elle court à Angoulême d'où, bravant le favoritisme de Luynes, elle appelle à elle tous les mécontents et se pose comme chef de cette féodalité qu'elle a combattue, et dans le même temps, par un autre contraste, le prince de Condé, rachetant sa liberté par une sorte d'apostasie, passait du côté de la cour.

Le parti de la reine grossit et devient une puissance, on traite et on arme des deux côtés; un engagement assez vif a même lieu, au Pont-de-Cé, entre les troupes de la mère et celles du fils. Bassompierre charge vigoureusement à la tête du régiment de Champagne et contribue au succès de l'affaire. Traité d'Angers, conclu par les soins de l'évêque de Luçon, Richelieu, l'ami, le confident de la reine; elle rentre en faveur; mais elle ne gouverne pas.

[1] *Études historiques.*

C'est toujours Luynes ; il est fait duc, il est fait connétable, il se fait garde des sceaux ; il cumule les plus grandes charges. Jaloux du crédit de Bassompierre près de Louis XIII, il exile notre Lorrain, en l'envoyant en ambassade en Espagne. C'est au retour de cette mission, qu'ayant raconté au roi « qu'il avait fait son entrée à Madrid, monté sur » la plus jolie petite mule du monde, qu'on lui en- » voya de la part du gouvernement : — Oh ! la belle » chose que c'était, dit le roi, de voir un âne sur une » mule ! — Tout beau, sire, dit Bassompierre, c'est » vous que je représentais. » [1]

Nous regrettons de ne pouvoir citer nombre de réparties de notre spirituel conteur ; quelques-unes sont triviales, mais la plupart sont empreintes d'un naturel caustique, d'une originalité qui déride les fronts les plus sévères. Malheureusement ces bons mots, quoique débités en haut lieu, offusqueraient nos oreilles. Qu'on se rappelle certaines expressions qui se retrouvent fréquemment dans Molière, les madrigaux que Benserade adressait aux femmes de la cour de Louis XIV, et même certains passages des lettres de Mme de Sévigné, et on s'expliquera nos réticences.

A peine Bassompierre a-t-il quitté son rôle de diplomate, qu'il lui faut ressaisir son épée, son arme habituelle : une nouvelle guerre civile plus grave,

[1] *Historiettes de Tallemant des Réaux*, art. *Bassompierre*.

plus dangereuse que les précédentes, vient de s'allumer. C'est cette fois contre le parti protestant, accusé non sans motif d'avoir voulu se constituer en république fédérative, que vont se diriger toutes les forces du gouvernement. Le roi, à la tête d'une armée nombreuse pour cette époque, investit Montauban, place très-importante, le boulevard des rebelles dans le midi ; mais il éprouve une si opiniâtre résistance, qu'il est obligé de lever le siége. Bassompierre, qui vient de montrer une grande valeur aux Sables-d'Olonne, est, peu de temps après, récompensé de ses services militaires par le bâton de maréchal de France ; il avait reçu, deux ans auparavant, les insignes de l'ordre du Saint-Esprit.

Luynes meurt ; il meurt à temps, car il allait tomber en disgrâce; déjà le roi, en *gabant* et plaisantant, ne l'appelait que le roi Luynes, et comme un jour celui-ci arrivait au quartier royal, suivi de toute la cour : « Voyez, dit Louis à Bassompierre, » c'est le roi qui entre.... Vous ne le connaissez pas, » continue-t-il ; il croit que je lui en dois de reste, » et veut faire le roi, mais je l'en empêcherai bien » tant que je serai en vie. »

Un traité est conclu à Montpellier avec les protestants : ce n'est qu'une trêve, car les causes d'irritation se perpétuant, une nouvelle collision est inévitable ; du reste ce parti a perdu son ancienne énergie. Il existe chez les peuples des moments de lassitude dont les gouvernants profitent d'ordinaire

pour appesantir leur joug. Ce temps de calme laisse du reste aux hautes ambitions le loisir de se disputer la succession politique de Luynes, qui n'est rien moins que la tutelle officieuse du roi et le gouvernement du royaume. Mais aucun grand personnage ne se trouvant en position de recueillir cet immense héritage, la reine-mère use de son crédit pour appeler au ministère Richelieu, devenu cardinal, homme qui lui est tout dévoué et qu'elle compte bien garder sous sa direction : c'était en 1624; et dès l'année suivante on pourra dire avec Châteaubriand : « Il n'y a qu'une seule chose et qu'un seul » homme sous le règne de Louis XIII, Richelieu. »

III.

L'année 1625 finissait, Richelieu régnait sous le nom de Louis XIII, et Bassompierre était envoyé ambassadeur extraordinaire en Suisse. Il s'agissait de maintenir dans les intérêts de la France cette république, dont l'alliance nous était indispensable en raison de nos affaires d'Italie. On ne peut nier que le négociateur ne fut bien choisi : habile, adroit même, insinuant, en relations habituelles avec les notabilités helvétiques par sa charge de colonel-général, il avait à la fois ces qualités qui alors surtout faisaient fortune en Suisse; s'entendant admi-

rablement à donner des *festins*, comme il les appelle, et payant largement de sa personne, là comme sur un champ de bataille, le verre comme l'épée à la main. Ses mémoires nous donnent le récit jour par jour de toutes les circonstances de sa mission, soit qu'il harangue les députations, qu'il déploie le faste et la dignité du représentant de la France, soit enfin qu'il figure à table avec cette franche convivialité qui enlevait les suffrages de la diète entière. Il paraît du reste que Richelieu fut content de son ambassadeur, car nous voyons que, quatre ans plus tard, en 1630, il le renvoya au même poste; et cette fois notre maréchal excita tellement l'enthousiasme des Suisses, qu'un monument populaire en a consacré le souvenir : c'est l'enseigne d'un bottier que l'on voit encore aujourd'hui à Berne, portant une immense botte avec cette inscription : *à la botte de Bassompierre*. On raconte en effet que les *magnifiques seigneurs* des treize cantons ayant porté tour à tour la santé de Bassompierre, celui-ci, pour leur faire raison, défit une de ses bottes et la remplit de treize mesures de vin. L'histoire ne dit pas s'il vida cette étrange coupe, ou s'il s'en tint à la démonstration.

Nous ne devons pas dès lors nous allarmer si Bassompierre se plaint de quelques altérations survenues à une santé qu'il ménage si peu. « Je me trouvai, » un peu mal, dit-il, des débauches que j'avais » faites dans la diète, et me fis saigner. » Précau-

tion, du reste, qu'il renouvelle souvent, et dont il fait maintes fois mention dans ses mémoires, soit que ce remède lui fût réellement nécessaire, soit qu'alors la médecine en eût continué la vogue; car nous ferons remarquer à cette occasion que la saignée était regardée chez nos pères comme une sorte de spécifique pour tous les maux. Lors des premiers temps de la monarchie, la *minution del' sanc* était tellement en faveur dans les couvents, que les conciles furent obligés de limiter à quatre ou cinq le nombre de saignées qu'un moine pouvait subir chaque année. Les laïcs suivaient l'exemple des religieux, et souvent même pour ce moment ils allaient se retirer dans quelque monastère. [1]

En revanche, si Bassompierre s'occupe plus de sa santé, il nous parle beaucoup moins de ses *belles maîtresses*, et ne manque pas de nous rappeler à chaque bonne fête de l'année, — et alors ces fêtes étaient fort nombreuses, — qu'il fait exactement ses *dévotions*. Superstitieuses pratiques, diront nos esprits forts, amalgame bizarre des idées religieuses et des mœurs les plus dissolues; mais certes notre maréchal n'était ni stupide, ni pusillanime, ni hypocrite, et dans sa vie aventureuse, déréglée, il fut heureux de conserver cette foi vive, cette croyance à laquelle il dut sans doute plus tard, lors de sa longue infortune, des consolations qu'il

[1] *Poésies de Marie de France.*

n'eut pas trouvées dans le froid scepticisme philosophique.

Et puis, il faut le dire, Bassompierre a quarante-sept ans, et il vit dans une étroite intimité avec une grande dame, Louise de Lorraine, la fille du grand Guise, la veuve du prince de Conti, — bonne, aimable, spirituelle, — qui fut l'auteur d'un roman, *les Aventures de la cour de Perse*, dans lequel elle peint, sous des noms pseudonymes, les aventures de son temps, et d'un ouvrage plus connu, *les Amours du grand Alcandre*, où elle raconte la vie intime de Henri IV. — Nous verrons bientôt cette princesse donner à son amant la plus grande preuve d'affection. Du reste, rendons justice à Bassompierre : lui, d'ordinaire si causeur, si communicatif, ne parle jamais d'elle que dans les termes les plus respectueux ; mais les mémoires contemporains sont moins discrets, et affirment même qu'ils ont été mariés secrètement. — Il naquit un enfant de cette union clandestine, un beau et brave jeune homme, connu dans le monde sous le nom de La Tour, et qui mourut de bonne heure. Bassompierre le désigne dans ses mémoires comme « le fils d'une » princesse et d'un homme illustre. »

Ce fut à propos de la princesse de Conti que M. de Vendôme disait à Bassompierre en je ne sais quelle rencontre : « Vous serez sans doute du parti de » M. de Guise, car vous aimez sa sœur ? — Cela » n'y fait rien, répondit-il ; j'ai aimé toutes vos

» tantes, et je ne vous aime pas plus pour cela. » [1]

A peine de retour de son ambassade en Suisse, Bassompierre est envoyé à Londres pour y remplir les mêmes fonctions. On ne s'attend pas sans doute à la singulière difficulté qu'on lui suscita dans cette capitale, et dont il rend compte en ces termes : « Le vendredi, neuvième, un matin me vint trou-
» ver le sieur Louis Lucnar, de la part du roi
» (d'Angleterre), pour me faire commandement
» de renvoyer en France le père Sancy de l'Ora-
» toire, que j'avais emmené avec moi. J'en fis un
» absolu refus, disant qu'il était mon confesseur,
» et que le roi n'avait que voir en mon train ; que
» s'il ne m'avait pour agréable, je sortirais de son
» royaume et retournerais trouver mon maître. »
Et grâce à sa persistance, Bassompierre garda son confesseur, dont les relations suspectées de *papisme* donnaient quelque inquiétude au ministère anglais.

Bassompierre revient en France à la fin de l'année 1626, et c'est avec son insouciance ordinaire pour toutes les pertes d'argent, qu'il nous raconte comment il fut assailli d'une si violente tempête dans la traversée de Douvres à Calais, qu'on fut obligé de jeter à la mer ses deux carrosses, avec vingt-neuf chevaux et des objets de prix qui lui appartenaient.

[1] *Historiettes de Tallement des Réaux.*

Il faut bien, malgré notre répugnance à faire de l'histoire, que nous disions quelques mots du temps où vivait notre héros, puisqu'il n'y a guère d'événements importants auxquels il ne se trouve mêlé. Le pouvoir de Richelieu semblait dès lors (1627) arrivé à son apogée, et cependant ce pouvoir ne fit que s'accroître jusqu'à la mort du cardinal. Plusieurs conspirations avaient déjà menacé son existence, mais l'échafaud avait fait prompte justice des plus redoutables de ses adversaires, et l'exil, la proscription l'avaient débarrassé des autres. Le comte de Chalais, de la maison de Périgord, ouvre la marche de ce cortége sanglant d'illustres victimes, que Richelieu fait défiler pendant seize ans sous la hache du bourreau, et dont les fantômes vinrent fréquemment, dit-on, troubler le repos des nuits de Louis XIII. « Le beau jeune homme, la tête » toute frisée, reçut vingt-deux coups de hache de » la main tremblante et mal assurée d'un cordon- » nier improvisé bourreau. » Dès lors Richelieu marche hardiment, et sans la moindre déviation, à l'accomplissement de son système, dont nous aurons à suivre le développement. Abattre tous les partis, démolir pièce à pièce la puissance féodale, constituer une forte monarchie sur les bases du despotisme, étendre sur l'Europe une redoutable influence, tel fut le plan conçu par un des plus grands génies qu'ait produit l'ère moderne, et dont l'exécution se réalisa dans un court délai, mais

comme se font les transformations subites, à la manière de Pierre-le-Grand civilisant les Russes, c'est-à-dire avec des flots de sang. Toutefois, dans ses préoccupations du moment, « s'il comprimait l'esprit » aventureux de la gentilhommerie, il n'apercevait » pas devant lui une grande puissance qui s'élevait, » celle de l'intelligence philosophique, dominant les » masses avec nne énergie bien autrement dange- » reuse.... Avec l'influence des gentilshommes, il y » avait des révoltes sans révolutions; avec l'esprit » populaire et philosophique, les révolutions durent » être des bouleversements dans un avenir plus ou » moins lointain. » [1]

Cette année 1627 amena un grand événement, non seulement comme fait historique, mais encore à ne le considérer que sous les rapports militaires : ce fut le siége de La Rochelle, boulevard des protestants, qui, faisant un parti à part dans l'Etat, se trouvaient en opposition trop manifeste avec le principe de l'unité royale, la pensée fixe de Richelieu, pour qu'on les laissât en repos. Le siége dura plus d'un an; la courageuse persistance de l'attaque finit par triompher de l'opiniâtreté de la défense. Bassompierre, qui n'a pas quitté l'armée un seul jour, emploie plus de cent pages de ses mémoires à nous donner le journal du siége. Le roi se bat comme un soldat; il place les batteries et pointe les

[1] *Richelieu, Mazarin, etc.*

coulevrines comme un artilleur; mais là encore Richelieu se pose sur le premier plan, son génie a deviné l'art de la guerre. Aussi faisant allusion au surcroît de gloire et de puissance qu'il allait acquérir, Bassompierre ne peut s'empêcher de s'écrier: « Vous verrez que nous serons assez fous pour pren- » dre la Rochelle. »

Le cardinal ne perd pas de temps; il sait qu'il lui faut marcher vite pour accomplir ses grands desseins: il veut ravir à l'Espagne la domination de l'Italie. L'armée française est réunie à Grenoble, le roi la commande en personne, Bassompierre est son lieutenant-général; mais celui-ci nous avoue ingénuement qu'en entrant en campagne « il n'était » pas fort en argent. » Heureusement que le roi fit demander à notre maréchal du cidre que celui-ci recevait de Normandie: « Je lui en envoyai douze » bouteilles, et le soir, comme je pris le mot de lui, » il me dit: Betstein (c'était le nom allemand de Bas- » sompierre), vous m'avez donné douze bouteilles de » cidre, et moi je vous donne douze mille écus. — » Je lui dis: sire, j'ai la pièce entière au logis, que, » s'il vous plaît, je vous la donnerai à ce prix; — » mais il se contenta de douze bouteilles, et moi de » sa libéralité. »

L'armée arrive au pied des Alpes, en face du pas de Suze, étroit défilé qui, occupé par un corps d'armée piémontais, semble inexpugnable. Un parlementaire français va demander le passage: « Si les

» Français veulent le passage, qu'ils viennent le » prendre, » fut la réponse. Bassompierre court prendre les ordres du roi. « Sire, dit le maréchal, » avec un entraînement tout à fait chevaleresque, » l'assemblée est prête ; les violons sont entrés, et » les masques sont à la porte ; quand il plaira à votre » majesté, nous donnerons le ballet. — Il s'appro- » cha de moi, continue le narrateur, et me dit en » colère : — Savez-vous bien que nous n'avons que » cinq cents livres de plomb dans le parc d'artille- » rie ? — Je lui dis : il est bien temps maintenant » de penser à cela ; faut-il que pour un des masques » qui n'est pas prêt, le ballet ne se danse pas ? » Laissez-nous faire, sire, et tout ira bien. — M'en » répondez-vous, me dit-il ? — Ce serait téméraire- » rement fait à moi, lui répondis-je, de cautionner » une chose si douteuse : bien vous réponds-je que » nous en viendrons à bout à notre honneur, ou j'y » serai mort ou pris. » Cet avis étant appuyé par le cardinal de Richelieu, Louis XIII n'hésite plus, le signal est donné. « Le roi, tout plein de courage, » grimpe sur les rochers avec les enfants perdus de » l'armée. Fous de gloire et de bravades qu'ils sont, » ces enfants perdus tournent la position, et parais- » sent comme des chèvres et daims sur des rochers » plus hauts que les barricades [1]. » Le résultat de ce brillant coup de main fut la prise de Suze, et peu

[1] *Richelieu, Mazarin, etc.*

de jours après, un traité d'alliance imposé au duc de Savoie.

Et qu'à cette occasion, on nous pardonne un mouvement d'orgueil mêlé aux plus amers regrets. Quoi! depuis près de six siècles, depuis l'expédition de Charles d'Anjou jusqu'aux merveilleuses campagnes de Napoléon, nous aurons si souvent et si glorieusement franchi ces Alpes, boulevards impuissants contre la *furia francese;* nous aurons jalonné le sol italien de nos trophées et des ossements de nos compatriotes, et tout cela en vain! la possession de cette belle région est restée à une nation rivale, toujours vaincue et antipathique aux habitants! O fatalité!

Richelieu avait raison de se hâter: une nouvelle guerre surgissait, funeste quel qu'en fût le résultat, car c'était une guerre civile. Les protestants du Languedoc, guidés par le duc de Rohan qui a si vaillamment défendu La Rochelle, et forts d'une alliance récente avec l'Espagne, avaient repris les armes; mais cinquante mille hommes, immense armée à cette époque, étant brusquement tombés sur eux, ils ne tardèrent pas à succomber. La ville de Privas seule fit une vigoureuse résistance, et il ne suffit pas aux vainqueurs de la prendre et de la brûler: par un de ces châtiments dignes des temps les plus barbares, il fut défendu d'habiter sur ses ruines. Nous sommes affligés d'entendre Bassompierre, qui a concouru à ces tristes succès, nous dire froi-

dement : « On en pendit quelque cinquante de ceux » qui furent pris, et deux cents furent envoyés aux » galères. » Naguère de telles exécutions eussent exaspéré les masses et doublé les forces de la faction ; mais le fanatisme religieux était éteint, et un édit de pacification fut reçu presque comme un bienfait par les habitants de ce malheureux pays.

Richelieu veut se mettre à l'abri d'une récidive, et dans ses rigoureuses prévisions, il fait raser toutes les places fortifiées du parti huguenot. Mais ce que les archéologues, ceux qui aiment à étudier l'histoire dans les monuments, les hommes d'art ou de science ne lui pardonneront jamais, c'est d'avoir étendu cette proscription aux tours antiques, aux beffrois, aux hôtels-de-ville, à tout ce qui fait la gloire et l'ornement des cités, sans épargner davantage ni ces donjons séculaires qui couronnaient si pittoresquement les sommités des Cévennes, ni aucune de ces constructions féodales dont quelques-unes, rappelant leur origine, remontaient aux temps des invasions des Sarrazins. Mais c'est que dans la pensée de Richelieu, niveler une muraille qui le gênait, lui semblait tout aussi logique que de niveler une tête.

Cependant l'expédition de Languedoc ayant fait diversion à nos succès en Italie, les ennemis avaient repris l'offensive. Richelieu rentre en Savoie, à la tête d'une forte armée ; cette fois, c'est lui qui la commande en chef : il n'a pas osé couvrir la soutane

rouge de la lourde cuirasse de connétable, sous le titre de généralissime, il donne ses ordres aux maréchaux de France, et dans cette position, si bizarre pour un homme d'église, il maintient une sévère discipline dans son armée, et ne tarde pas, par son habileté stratégique, à dicter aux Espagnols un traité de paix avantageux à la France. Mais pendant qu'il obtenait ces avantages, la brigue la mieux ourdie, dirigée par les deux reines et Gaston d'Orléans, frère du roi, tendait à lui ravir le pouvoir. Récemment brouillée avec le cardinal, naguère son ami et sa créature, profitant de la circonstance d'une maladie grave qui avait retenu le roi à Lyon, Marie de Médicis a arraché à la faiblesse de son fils la promesse de sacrifier l'homme d'état au ressentiment de la famille royale. La cour revient à Paris, la disgrâce de Richelieu paraît certaine, et cet homme si altier, si fécond en ressources, cherche, en s'humiliant devant la reine-mère, à regagner ses bonnes grâces; mais elle, n'écoutant que sa colère, animée de l'esprit de vengeance qui trahit son origine, le congédie honteusement, lui jetant pour adieu ces paroles: *Miserabile, teme mia vendetta!* Richelieu annonce son départ et fait charger ses voitures, presque tous les courtisans l'abandonnent, et courent en foule se grouper autour de la reine-mère, car c'est là que demain sera la puissance. Marie reçoit leurs félicitations et s'applaudit de sa victoire. Placée dans la même position qu'Agrippine, et sous le prestige des

mêmes illusions, elle a pu dire comme la mère de Néron :

Déjà de ma faveur on adore le bruit.

Mais, ô bonheur inespéré de Richelieu! ô désappointement cruel de ses adversaires! Louis XIII change subitement de résolution : loin de congédier le ministre, il accroît tellement sa puissance, *qu'il ne se réserve guère que la faculté de toucher et de guérir les écrouelles.* Cette journée, le 11 novembre 1630, fut nommée *la journée des dupes.* On attribue ce mot à Bassompierre, et personne mieux que lui ne pouvait en apprécier la justesse; car, quoi qu'il dise dans ses mémoires pour se justifier, notre maréchal fut une de ces dupes : « Bassompierre, si » souple, si habilement inspiré pour saluer tous les » pouvoirs, s'y laissa prendre : il resta plus de cinq » jours sans visiter le cardinal, lui qui le visitait à » chaque minute, lui serrait les mains comme un » ami intime : Richelieu n'oublia point cette cir- » constance dans sa vie..... La journée de novem- » bre fut une épreuve qui porta ses fruits. [1] » Richelieu a connu ses ennemis, et il n'est pas homme à les ménager : la plus haute position ne peut mettre à l'abri de ses coups. La reine-mère, exilée à Compiégne, est forcée de s'enfuir à Bruxelles, et ne reverra plus la France; la jeune reine, la gracieuse

[1] *Richelieu, Mazarin, etc.*

Anne d'Autriche, reléguée et gardée à vue à Saint-Germain, sera privée pour longtemps des visites de son auguste époux; le frère du roi va chercher un asile en Lorraine; il rachetera plus tard, par la plus honteuse soumission et par le lâche abandon de ses amis, sa réintégration à la cour; le duc de Guise, menacé dans son gouvernement de Provence, est heureux de trouver un refuge à Florence; nombre de grands personnages vont expier dans les prisons ou dans l'exil le crime d'avoir fait ombrage au terrible cardinal. Le conseil du roi est recomposé. Si le parlement montre quelque velléité de résistance, on lui ôte le droit de juger les accusés en matière politique. La cour des comptes refuse-t-elle l'enregistrement d'un édit, elle est cassée. Ce n'était pas assez, il fallait du sang pour assouvir les passions haineuses du cardinal : le maréchal de Marillac, dont le seul tort avait été de quitter le parti du ministre pour s'attacher au parti de la reine, jugé et condamné sous de vains prétextes par un de ces tribunaux extraordinaires qui sont toujours la ressource extrà-légale, l'*ultima ratio* de l'arbitraire, est décapité. Enfin Richelieu ne procède plus que par des coups d'état; mais il sait qu'une fois engagé dans cette voie, un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut plus reculer, que ses canons doivent être incessamment braqués sur les masses, et l'échafaud dressé. Nous ne verrons point faillir Richelieu à ces précautions.

Notre ami devait s'attendre à une large part dans la distribution des rigueurs du cardinal. Indépendamment du grief dont nous avons parlé, celui-ci n'avait pas oublié certains bons mots échappés à la verve indiscrète du maréchal, ni ses liaisons intimes avec les Guise appartenant au parti de la cour. De tous côtés il arrive à Bassompierre de sinistres avis d'une catastrophe imminente : c'est le vieux duc d'Épernon qui vient lui conseiller de franchir la frontière, en mettant généreusement à sa disposition cinquante mille écus pour vivre deux ans à l'étranger; c'est le duc de Grammont qui lui fait les mêmes instances; mais notre Lorrain se refuse à quitter la partie, « n'ayant jamais fait, dit-il, aucune action » qui ne méritât plutôt louange et récompense que » punition. » Dans ses illusions de quiétude, il se complaît à arranger sa maison de campagne de Chaillot, sa maison de *bouteille*, ainsi l'appelait la reine-mère, comme s'il allait l'habiter. Cependant par précaution, pour éviter qu'aucune femme soit compromise, il s'occupe à brûler les lettres d'amour qu'il a reçues dans sa longue carrière de galanterie : il s'en trouvait plus de *six mille*, et le même jour, pour sortir d'anxiété, il va dire au roi que, s'il a réellement l'intention de le faire arrêter, lui, Bassompierre, vient se livrer pour qu'on n'ait pas la peine de le chercher. — « Comment, Betstein, au» rais-tu la pensée que je le voulusse faire? tu sais » bien que je t'aime, » lui répondit Louis XIII.

« Mais le même soir, ajoute le maréchal, je vis bien » qu'il y avait quelque chose contre moi, car le roi » baissait toujours la tête, jouant de la guitare sans » me regarder, et en toute la soirée ne me dit jamais » un mot. »

Et en effet, le lendemain, 25 février 1631, Bassompierre fut arrêté et conduit à la Bastille, où bientôt on lui fit dire de la part du roi, que sa détention ne tenait à aucune faute qui lui fût reprochée, qu'elle n'avait pour but que de le mettre à l'abri des mauvais conseils : étrange précaution, ou plutôt cruelle dérision, qui ne laissait pas même au prisonnier la ressource de pouvoir se disculper, puisque sa détention tenant à un caprice, à un acte de *bon plaisir*, la durée en était illimitée. Mais ce n'est rien encore. Bassompierre est entré dans sa période néfaste : il semble que tous les maux viennent se ruer à l'envi sur un homme de cœur, comme pour éprouver son noble caractère. C'est d'abord la princesse de Conti qui meurt du chagrin, ont dit ses contemporains, que lui cause l'arrestation de son amant. Celui-ci déplore cette perte avec une touchante sensibilité : « J'honorerai sa mémoire, » ajoute-t-il, et la regretterai le reste de mes jours. » Lui-même tombe malade, et souvent ses blessures mal cicatrisées venant à se rouvrir, mettent sa vie en danger. Il faut à la fois qu'il subisse, pires que dans les accés d'une fièvre réelle, les intermittences des bonnes et des mauvaises chances que l'on ac-

crédite chaque jour, tantôt le leurrant de l'espoir d'une délivrance immédiate, et d'autres fois le menaçant d'une détention illimitée, sorte de torture morale dont Richelieu se complaît à meurtrir sa victime, tant était grand alors le prestige attaché à ces mots : Richelieu l'a dit.

Toutefois rendons justice à Bassompierre : l'âge ou les malheurs l'ont amendé. Ce n'est plus cet homme si léger, si insouciant, uniquement occupé de ses plaisirs ou de son ambition ; sa sollicitude la plus vive se porte sur une nombreuse famille dont il était le protecteur et le patron, et le fait gémir sans cesse sur les revers de fortune dont elle est frappée ; il s'afflige surtout des morts inopinées qui viennent émouvoir ses plus chères affections : « Le » mois de février, nous dit-il, me fut extrêmement » pénible, non seulement par la continuation de ma » captivité, mais encore par la perte que je fis de » ma belle-sœur, laquelle avait un soin particulier » de ses enfants.... Sa mort m'a laissé depuis en » une perpétuelle inquiétude de cette pauvre fa- » mille, seul reste de notre maison. » Et quelques pages plus loin : « La mortalité vint dans le peu de » famille qui me restait à Paris, au mois de décem- » bre, car il m'en mourut trois en dix jours. » Notre maréchal semble porter aussi un grand intérêt à deux neveux, dont l'un, qui annonce du mérite, est menacé d'hydropisie, et l'autre, qui se porte bien, est, dit-il, un *garnement*, et lui donne beaucoup de soucis.

Nous ne sommes pas au bout des tribulations du pauvre maréchal. Ses affaires de finances n'étaient pas dans un état prospère; son séjour à la Bastille achève sa ruine. On le dépouille, moyennant une faible indemnité, de sa charge de colonel-général des Suisses; on lui ôte une partie de ses appointements; ses hommes d'affaires, ceux qu'il avait le mieux traités, ne s'occupent à l'envie qu'à *picorer* sur les débris de sa fortune. Les gens du fisc qui savent Bassompierre en disgrâce, le traitent avec une extrême rigueur; ses créanciers s'acharnent sur lui comme sur une curée facile, et un banquier lucquois, porteur d'un acte simulé, lui cause surtout un violent chagrin, en faisant saisir une magnifique tapisserie à laquelle Bassompierre tenait beaucoup. Ce n'est pas tout. Profitant de la guerre dont la Lorraine est le théâtre, amis et ennemis, Français, Impériaux, Suédois, dévastent à l'envi son marquisat d'Harouel et les grandes propriétés de sa famille. Son château est pillé et démoli, ses grains sont enlevés pour le compte de la France, et s'il en réclame le paiement, Richelieu lui fait répondre: « qu'il » faisait faire de si riches meubles que le roi n'en » avait pas de pareils, qu'il gardait un grand train » depuis six ans, et qu'il n'y avait pas moyen de » le mater. » Enfin, pour assouvir la vengeance du cardinal, et par ses instigations, les Suédois, sous les ordres du duc de Weimar, rasent jusqu'à ses fondements l'antique château de Bassompierre, le

berceau de cette famille, « et en même temps, nous » dit le prisonnier, le coche de Nancy, qui m'ap- » portait plusieurs hardes que je fesais venir et de » l'argent pour mon entretenement, fut volé, et » comme je pressais encore le paiement de mes » grains enlevés, on me fit dire que je n'en pouvais » rien espérer, aussi n'y pensai-je plus et *fis mon* » *jubilé.* »

Bassompierre convaincu qu'il n'y a pas de lutte possible contre la volonté du cardinal, se résigne courageusement à tant de calamités, et il le fait sans jactance, sans forfanterie, sans faiblesse, sans doléances inutiles, sans ravaler surtout une haute position par d'humiliantes sollicitations, et en dépit de la cruauté de ses oppresseurs, il reste fidèle à sa patrie adoptive, enthousiaste des succès de son roi, heureux de lui voir naître un héritier. Il a beaucoup vu, il a concourn a beaucoup d'événements, et il rédige ces mémoires dont nous donnons l'analyse, ou pour mieux dire, il les met en ordre, car il sufit d'un simple coup d'œil pour reconnaître qu'ils n'ont pas été écrits d'un seul jet, qu'ils sont l'œuvre de trois âges bien distincts, et que chaque ligne a été tracée sous l'imminence toute palpitante du fait qu'elle avait à reproduire.

Ainsi étant détenu à la Bastille, il nous dit: « que » puis-je écrire de ma vie? puisque je la passe » toujours d'une même façon, si ce n'est qu'il m'y » arrive de temps en temps de sinistres accidents,

» car je suis privé des bons, dès que j'ai été privé » de ma liberté. C'est pourquoi n'ayant rien à dire » de moi, je remplis le papier de ce qui se passe » tous les mois dans le monde, de ce qui vient à ma » connaissance. » Et dans ce récit tout informe qu'il nous fait, on sent, à la fréquence de ses prétermissions, qu'il se croit sans cesse menacé de la saisie de ses manuscrits. « *Je ne dis rien,* nous ra- » conte-t-il naïvement et comme s'étant ainsi mis à » l'abri de tout reproche, de la brouillerie du roi » et de la reine..... Voici la fin de l'année faite à » Chantilly, sans que *je die rien* et du chassement » des religieuses du Val-de-Grâce.... , ni que le » père Caussin, confesseur du roi, fut ôté de cette » charge.... , ni finalement de l'entrée de monsieur » le chancelier dans le Val-de-Grâce, où il fit cro- » cheter les cabinets et cassettes de la reine, pour » prendre les papiers qu'elle y avait. »

Bassompierre ne borna pas aux mémoires que nous citons ses travaux littéraires; il a écrit l'histoire de ses ambassades en Espagne, en Suisse et en Angleterre (Cologne, 4 volumes in-12). M. Serieys a publié à Paris, en 1802, un volume in-8°, *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault, et imprimés sur les manuscrits de cet académicien;* mais les noms propres et même les faits y sont tellement tronqués, que l'on peut regarder cette production comme apocryphe.

Le maréchal ne devait pas s'attendre, en léguant ses souvenirs à un monde qu'il avait quitté et qu'il ne pensait guère revoir, qu'une aussi innocente distraction allât encore aggraver ses maux. C'est cependant ce qui arriva. Il avait écrit en marge d'un exemplaire des vies de Henri IV et de Louis XIII par Dupleix, quelques observations critiques qui furent publiées sans sa participation par le père Renaud, minime, auquel il les avait confiées; mais ce moine y avait joint au préalable des notes de sa composition, dont quelques-unes très-hardies censuraient même le gouvernement du roi. Il résulta de cette perfidie que l'ensemble de la production fut attribué à Bassompierre, qui sans doute eût payé cher une imputation aussi grave, si le cardinal avait eu besoin de nouvelles armes contre lui.

Il est passé pour Bassompierre le temps des prestiges, des illusions, des décevantes espérances de jeunesse; il a placé sa confiance plus haut; il sait, avant que Montesquieu l'ait formulé en adage, que la religion chrétienne qui assure notre bonheur dans l'autre monde, fait encore notre consolation dans celui-ci. Aussi l'illustre prisonnier nous dit-il: « je » n'ai d'autre chose à faire qu'à prier Dieu qu'il ter- » mine bientôt mes longues misères, par ma liberté » ou par ma mort. » Cette pensée se reproduit souvent à la fin de ses mémoires. Toutefois, cependant, l'affection que nous portons à notre Lorrain ne nous

entraînera pas trop loin. Il n'est pas arrivé à un point de perfection tel, qu'il ne conserve quelque réminiscence de la vie d'autrefois, car même sous les verroux de la Bastille, « il eut quelques petites » amourettes avec Mme de Gravelle qui y était pri- » sonnière.... Cette femme avait été arrêtée pour ses » intrigues, et le cardinal de Richelieu avait eu l'in- » humanité de lui faire donner la question. Après la » mort du maréchal, elle fut si sotte que de pren- » dre un bandeau de veuve, aussi bien que Mme de » Bassompierre [1]. »

Notre compatriote trouva aussi une autre consolation, c'est qu'en dépit de l'opinion défavorable aux *amis de cour*, la plupart des siens lui restèrent fidèles dans sa disgrâce. On cite parmi eux Esprit, l'académicien dont Bassompierre disait : « Voilà un » homme qui est bien seigneur de la terre dont il » porte le nom, » mais surtout Claude de Malleville, aussi de l'Académie française, secrétaire du maréchal.

Malleville avait publié, dès le moment de l'arrestation de son illustre patron, une élégie qui eut alors beaucoup de vogue, et qui commence par ces deux vers :

Lorsque le beau Daphnis, la gloire des fidèles,
Perdit la liberté qu'il ôtait aux plus belles.....

[1] *Historiettes de Tallemant des Réaux*, art. *Bassompierre*.

Mais un véritable monument qu'il a élevé, que le temps a respecté, et qui se recommande à la fois par le talent et par le beau caractère de l'auteur, est la pièce de vers adressée par Malleville au cardinal, pour lui demander la liberté de Bassompierre, noble inspiration, qui trouva depuis un imitateur en La Fontaine, invoquant en faveur du surintendant Fouquet la clémence de Louis XIV. C'est à propos de cette poétique requête, que M. Tissot a dit : « On ne saurait conseiller et prier dans un » plus noble langage. » Mais tout en s'érigeant en protecteur des lettres, et ne dédaignant même pas de coopérer de sa plume à d'informes productions dramatiques, Richelieu n'était pas homme à laisser assouplir son caractère aux charmes de la poésie. Bassompierre reste donc dans sa prison, où bientôt harassé, épuisé de vains efforts, il termine brusquement ses mémoires. C'était en 1640.

Tout à coup un événement arrive, grand pour l'Europe, immense pour Bassompierre : Richelieu meurt le 14 décembre 1642, et un des premiers actes du nouveau ministère est de rendre la liberté aux détenus politiques : Bassompierre était de ce nombre depuis près de douze ans.

Que s'était-il passé dans cette période encadrée par deux grandes victimes, le maréchal de Montmorency et le grand-écuyer Cinq-Mars ? l'histoire est là pour le dire. Quant à nous, enfermé à la Bastille avec notre héros, nous n'avons point à porter nos investigations au dehors.

Pendant que les prisonniers se précipitaient hors de la Bastille dont les portes venaient de s'ouvrir, le maréchal affecta une singulière prétention qui n'était pas toutefois sans dignité : il ne voulait pas sortir de prison que le roi ne l'en fît prier, parce que, ajoutait-il, il était officier de la couronne, bon serviteur du roi, et traité indignement; « puis, je » n'ai plus de quoi vivre : » ses terres étaient ruinées. Le marquis de Saint-Luc lui répétait : « sortez-» en une fois, vous y rentrerez bien après. » Au sortir de là, il disait « qu'il lui semblait qu'on pou-» vait marcher par Paris sur les impériales des » carrosses, tant les rues étaient pleines, et qu'il » ne trouvait ni barbe aux hommes, ni crin aux » chevaux.... [1] »

Bassompierre retrouverait aujourd'hui de la barbe au menton de nos fashionables, mais à coup sûr il tomberait de son haut, en voyant l'immense nombre de voitures qui circulent dans Paris; car lors de la sortie de la Bastille, il n'y avait ni fiacres, ni carrosses de remise, et seize ans plus tard, en 1658, il n'existait à Paris que trois cent vingt voitures bourgeoises, pendant qu'en 1824, on y comptait neuf cents fiacres, sept cent trente-trois cabriolets de place, six cents remises et six mille cabriolets bourgeois. Nous ignorons le nombre des voitures de maître à cette époque, mais nous savons qu'il y en

[1] *Historiettes de Tallemant des Réaux*, art. *Bassompierre*.

avait déjà quatorze mille en 1763. Or si on évalue la progression que le nombre de ces voitures a éprouvée depuis quatorze ans ; si y on ajoute cette multitude d'*omnibus*, de diligences, de machines roulantes de toute espèce qui, sous tant de noms différents, sillonnent aujourd'hui les rues de la capitale, on se fera une juste idée de la stupéfaction qu'éprouverait notre maréchal [1]. Plaçons ici la phrase banale : *qu'on nous pardonne cette digression*.

Bassompierre a repris sa gaîté, ses habitudes de prodigalité que nous avons si souvent déplorées dans l'intérêt de ses créanciers ; il cherche à rentrer dans la position brillante qu'il occupait, et en effet il ne tarde pas à être rétabli dans sa charge de colonel-général des Suisses. Mais, hélas ! « cet homme si » galant autrefois, et qui avait passé pour la mer- » veille de la vieille cour, paraissait alors comme » un *Allemand*, tant son air et ses manières avaient » changé depuis qu'il ne l'avait plus pratiquée [2]. » Cependant ce n'est pas qu'il ne se montra toujours bon courtisan, car Louis XIII lui ayant demandé son âge, il ne se donna que cinquante ans. Le roi paraissant surpris, « sire, ajouta Bassompierre, je » retranche les douze années passées à la Bas- » tille, puisque je ne les ai pas employées au ser- » vice de votre majesté. » Il était moins heureux dans ses réparties aux femmes ; au lieu du trait vif

[1] *Mémoires de Brienne.*

[2] *Historiettes de Tallemant des Réaux*, art. *Bassompierre.*

» de ce qui leur était dû, ses parents ont renoncé » à sa succession.... [1] »

Après la mort du maréchal, sa famille continua à occuper de hautes fonctions militaires, mais elle n'eut plus toutefois de ces illustrations dont une suffit pour rendre un nom historique. Nous retrouvons des neveux du maréchal, généraux et colonels, au service de la France, de l'empire, et surtout des ducs de Lorraine près desquels ils remplirent à la fois des charges de cour. Parmi leurs alliances récentes, nous remarquons celles qu'ils contractèrent avec la famille de Beauveau et la famille de Nettancourt, de Lorraine.

Il n'y a plus aujourd'hui de descendant mâle de la famille du maréchal. On nous assure que le dernier a péri, il y a quelques années, frappé d'apoplexie, comme il se rendait à pied de Lonjumeau à Paris.

Cette maison portait, pour armoiries, d'argent à trois chevrons de gueules.

[1] Préface des *mémoires* de Bassompierre.

FIN.

TABLE.

Gilbert. — Coup-d'œil sur la satire avant Gilbert... 1
De la vie et des œuvres de Gilbert..... 34
Saint-Lambert..... 57
Mme de Graffigny..... 97
Notice sur Ausone..... 113
J.-B. Hoffman..... 129
Palissot..... 149
Le chevalier de Boufflers..... 181
Le baron de Bock..... 215
Dom Jean et Herbers..... 227
Jean Barclay..... 251
Le comte de Tressan..... 271
Pierre Gringore..... 291
Philippe de Vigneulle..... 313
Appendice à la notice sur Philippe de Vigneulle... 347
Le maréchal de Bassompierre..... 351

ERRATA.

Page 55, ligne 7, lisez : qui purifia les lèvres d'*Isaïe*.

Page 142, ligne 18, lisez : on y rencontre aussi des parties travaillées, etc.

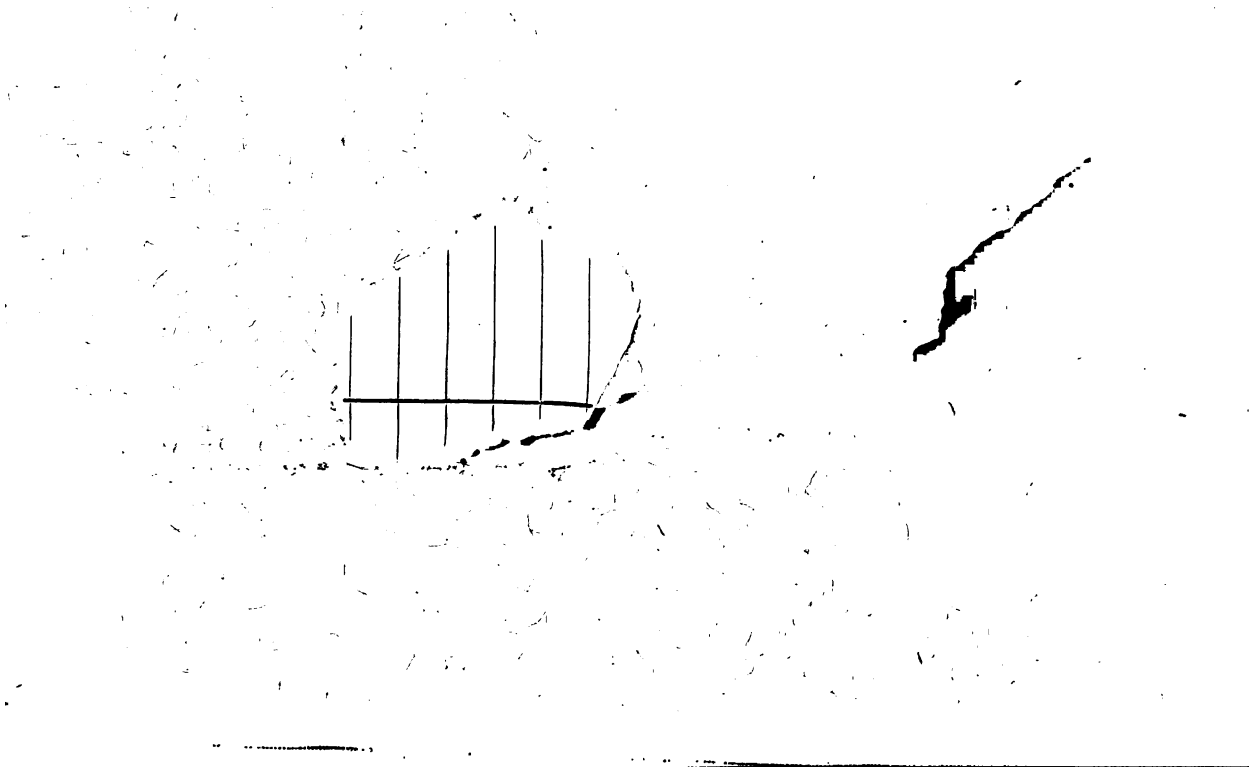
Page 159, ligne 12, lisez : le château de *Chillon*.

Page 334, ligne 1, lisez : dans la *dernière* moitié du XIIIe siècle.

Page 260, ligne 17, lisez : et *dont l'autre* empoisonne le morceau.

Page 309, ligne 3, lisez : *de* l'empêcher de profiter.

Page 396, ligne 6, lisez : *trois* circonstances.

Rectification.

Dans la note de la page 131 on a confondu la marquise de Boufflers, mère du chevalier, avec la duchesse de Boufflers, fille du duc de Villeroi et femme en secondes noces du maréchal de Luxembourg. Ce fut bien pour la première que le duc de Nivernais fit la chanson dont on cite un couplet, mais les vers de Tressan furent écrits pour la seconde. On trouve de curieux détails sur cette dernière dans les Mémoires du baron de Besenval.